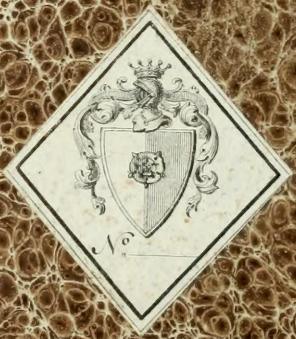
3 1761 07354346 4



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothqueuni35mont

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XXXV.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fnd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.
GRENOBLE. . . .	Prud'homme, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cie, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

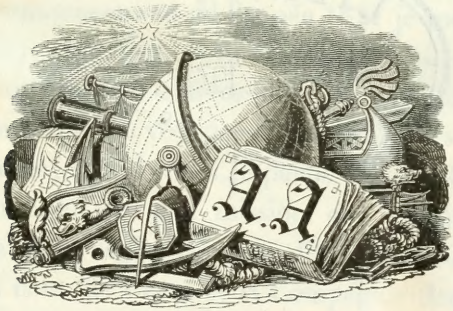
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



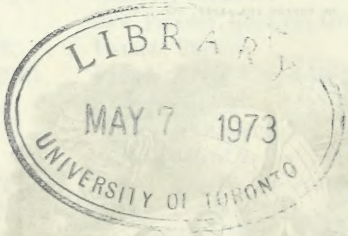
PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXV.

G
161
M77
1833
t.35



VOYAGES EN ASIE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

FRASER.

VOYAGE AU KHORASAN[1].

(1821-1822.)

Départ de Bombay. Côte désolée. Mascat. Ile de Kichmi. Bouschire. Le Dechtistan. Choléra. Départ de Bouschire. Voyageurs persans. Kazroun. Arrivée à Schiraz.

Au commencement de l'année 1821 je me rendis à Bombay, avec l'intention de m'embarquer de ce port pour Mascat [2] et Bouschire, dernier lieu d'où j'avais le projet de voyager dans différentes parties de la Perse; et le 14 mai je partis à bord d'un bâtiment monté par une mission qui se rendait à Téhéran pour régler certains différends survenus entre la cour de Perse et la Compagnie des Indes. Il y avait en outre des lascars[3], quelques passagers arabes et des domestiques persans, portugais et

[1] Ou Khorassan.
[2] Ou Mascate.
[3] Matelots hindous.

hindoustanis; de manière que le pont présentait un pittoresque mélange de costumes.

Le 5 juillet nous doublâmes le cap de Râs-el-Hed (vulgairement nommé *Rasselgate*), nom qui signifie littéralement *le bout de la terre*. Toute la côte de l'Arabie a ici un aspect stérile et désolé; presque partout c'est un rocher si perpendiculaire, que les vaisseaux pourraient naviguer tout auprès sans courir aucun risque. Ces rochers tout-à-fait dénués de sol et de végétation ont leurs couches extérieures brisées en fragmens, ce qui offre de toutes parts l'image de la ruine. On voit de la mer plusieurs chaînes de montagnes, mais autant que nous en pûmes juger, aucune ne dépasse une hauteur de quinze cents pieds.

Le 8 juillet nous entrâmes dans le port de Mascat, le meilleur et presque le seul de cette partie de la côte arabique. La ville est bâtie sur une petite plage sablonneuse, et paraît plus belle qu'elle ne l'est en réalité. Le palais de l'iman est l'édifice le plus remarquable qu'elle renferme. Deux forts le défendent du côté de la mer. Elle peut contenir environ douze mille habitans, dont mille Hindous à peu près. Le reste de la population consiste principalement en Arabes et en esclaves noirs. Ils sont très mesquinement vêtus d'une paire de culottes en haillons, d'un étroit gilet, et coiffés d'un turban également pauvre. Les négresses portent une chemise

bleue qui leur couvre le corps de la tête aux pieds, avec des pantalons de même couleur, le tout d'une grossière étoffe de coton. Elles sont d'une complexion robuste, bien qu'elles soient loin d'avoir aussi bon air que les hommes, et il était assez plaisant de jeter un coup d'œil à la dérobée sous le demi-masque d'étoffe noire dont elles se couvrent si scrupuleusement le visage, quand il venait à se déranger.

On voit aussi les femmes arabes aller çà et là, enveloppées de la tête aux pieds d'une ample et longue draperie noire qui leur sert tout à la fois de mante et de voile; ce qui leur donne tout-à-fait l'air de nonnes échappées de leurs cellules. Ces habillemens qui ressemblent à des linceuls sont quelquefois de soie noire, mais en général on les fait d'une étoffe qui a de l'analogie avec le camelot.

La plus grande partie de Mascat consiste en maisons petites et mal bâties, parmi lesquelles il y a grand nombre de huttes de feuilles de palmiers qui sont de la plus misérable apparence, et qui donnent à peine un abri suffisant pour garantir des injures de l'air; toutes ces habitations sont pêle-mêle, entassées dans la plus grande confusion et percées de passages étroits et tortueux dans toutes les directions. Les seules maisons convenables sont celles situées sur la plage. Celle de l'iman, quoiqu'elle soit

bâtie à pierre et à chaux, dans la forme ordinaire. un carré avec des appartemens ouvrant sur une petite cour, est encore assez mesquine, et le fort est dans le plus grand état de délabrement.

L'aspect de la ville nous rappela au premier coup d'œil une ville de l'Inde, d'entre les plus chétives, bien quelle soit loin d'être entourée d'un riant paysage de l'Hindoustan. Les rochers noirs et brûlés qui ceignent Mascat sont dépourvus de toute végétation, hormis sur quelques points où les habitans, à force d'irrigations, réussissent à élever dans les fentes des rochers quelques misérables dattiers. des amandiers à larges feuilles, une rare touffe de gazon ou de légumes semblables à des épinards. quelques buissons de poivre rouge et un ou deux champs de jasmin arabe [1]; c'est ce que l'on décore du nom de jardin.

Malgré cette apparence de stérilité, les environs de Mascat fournissent à la ville tout ce qui est nécessaire à un port de commerce. L'eau abonde et le bois de chauffage est fourni en grande quantité par des forêts de bâboul (espèce de mimosa qui donne la gomme arabique). On peut s'y procurer, dans la saison, des fruits d'une excellente qualité, des raisins noirs et blancs, des mangues qui ne sont pas mauvaises, d'assez bonnes pêches, de très bonnes figues et d'excellens ananas, de très belles grenades,

[1] Yasmoun.

des melons d'eau, des citrons aigres et doux, et enfin des dattes à profusion.

Le climat de l'Oman et en particulier de la baie est très contraire au tempérament des Européens. On n'y réside jamais quelques mois de suite sans beaucoup souffrir des maladies. La chaleur est toujours élevée. Pendant nôtre séjour, le thermomètre varia de 92 à 102 degrés de Fahrenheit. Les nuits étaient d'une chaleur suffocante, car le vent desséchant qui soufflait du côté des montagnes nous privait de la fraîcheur que répandent en d'autres contrées les rosées du matin. Le corps est alors tellement relâché et épuisé par l'absence du sommeil, qu'il ne peut que céder à la première cause de maladie qui se présente. Les Arabes eux-mêmes s'en aperçoivent, et plusieurs ont des maisons de campagne dans le voisinage, particulièrement à Serdâb, village à quelques milles dans le sud-est, et que l'on regarde comme comparativement agréable et salubre. L'iman lui-même réside habituellement à Bourkha, lieu situé à soixante milles environ dans l'est, sur le bord de la mer, et qui était autrefois un poste portugais.

Le commerce est la principale source de revenu pour l'iman. Il possède en propre cinq beaux vaisseaux, et quand il le veut il peut mettre en réquisition les barques et les bâtimens de ses sujets. Il trafique dans toutes les parties de l'Inde et de l'Orient.

sur les côtes d'Arabie et d'Afrique, à Madagascar et à l'Ile-de-France, enfin dans tous les ports du golfe Persique.

Les dattes, qui constituent en quelque sorte tous les produits de l'iman, ne sont pas seulement un aliment général dans ce pays, mais l'arbre qui les porte est ce qui donne le plus de valeur aux propriétés territoriales, de telle sorte qu'on les estime par le nombre de dattiers qu'elles renferment, et que l'on dit d'un bien qu'il vaut trois, quatre ou cinq mille dattiers, non-seulement quand il compte une pareille quantité de ces arbres, mais tout autre produit annuel équivalent.

La propriété territoriale descend par héritage, et le propriétaire a le droit d'en disposer à son gré. Le souverain n'a pas à prétendre sur le sol au-delà du dixième du produit, et il ne peut en aucune façon intervenir dans les droits du propriétaire. En cas de mauvaise conduite, le propriétaire peut être privé de toute l'autorité qu'il possède, il peut être même expulsé du district; mais il conserve toujours son droit de propriété. On se sert ici, comme dans toutes les parties de l'Arabie, d'esclaves pour les travaux de l'agriculture, mais ils sont traités avec douceur et bienveillance.

L'Oman n'est nullement célèbre pour ses manufactures. Des turbans et des ceintures de soie et coton, rayés de bleu, et dont les bouts sont bordés

de rouge, de vert ou de jaune; des manteaux nommés *abbas,* de laine de mouton ou de poil de chameau, lesquels sont plus ou moins fins; de la grosse toile de coton, de la poudre et des armes d'une assez pauvre qualité; enfin, des jarres orientales appelées *merteban* pour les marchés du Zanguebar, tels sont tous les produits de la fabrique de ce pays. Ils préparent aussi des confitures estimées, nommées *hulwah,* avec du miel ou du sucre, du gluten d'orge, du ghi et quelques amandes.

Le soir de notre arrivée nous allâmes voir l'iman. Il nous reçut dans un verandah qui avance sur l'eau, et sous la terrasse duquel, en signe de distinction, les bateaux nous débarquèrent; cérémonie très incommode, car le remous était assez violent pour menacer de briser les chaloupes. La chambre était proprement arrangée, et l'on nous avait préparé des siéges et une grande table que l'on couvrit bientôt d'une très abondante collection de fruits, de confitures et de sorbets servis dans des cristaux taillés de la plus élégante fabrique européenne. On nous apporta le café avant et après le repas. Nous ne remarquâmes aucune prétention à la cérémonie, et il n'y avait d'autre personne présente que le ministre, et un ou deux domestiques pour nous donner ce dont nous avions besoin. L'habillement de l'iman était le costume arabe tout simple. Une robe de coton blanc ouverte jusqu'au bas de la

poitrine, mais boutonnée au cou, et descendant sur les chevilles avec les larges manches arabes; autour de la taille une écharpe de coton rayée de bleu, dans laquelle était un poignard de la forme arabe ordinaire, large et recourbé, avec une poignée d'argent. Autour de sa tête, un mouchoir de coton rayé de bleu, bordé en vert, en rouge et en jaune, attaché lâche comme un turban. Enfin, une épée de façon persane, renfermée dans un fourreau noir très simple, était dans un coin à côté de lui. Le ministre était vêtu aussi simplement que son maître, à l'exception d'un châle qu'il portait à la ceinture au lieu d'une étoffe rayée.

Notre visite nous fut rendue par l'iman, et comme je me vis retenu à Mascat quelques jours de plus, je voulus voir encore un peu du pays. On m'avait parlé d'un village à vingt ou trente milles dans l'intérieur, où il y a quelques jardins et une source chaude célèbre pour ses qualités salutaires et même pour sa sainteté. Je pris la résolution d'y aller, et l'iman m'ayant donné un ordre à l'effet de me procurer toutes mes nécessités, je partis avec un de mes compagnons de passage de Muttra, ville située dans une baie voisine. Notre équipage était en vérité plutôt caractéristique du pays que remarquable par son élégance et ses aises. Quelques peaux ou feutres, liées autour des animaux assez peu solidement avec des cordes, nous servaient de selles.

Quant à mon cheval, qui était un des chevaux de l'iman, il était couvert d'un drap rouge et jaune; mais aucun n'avait d'étrier. Le guide était perché sur nos provisions, que portait un malheureux âne.

La baie de Muttra, que nous vîmes à la calme lumière de l'aube, n'est pas si sûre que celle de Mascat, étant ouverte aux vents de nord et de nord-ouest. Après avoir traversé un misérable faubourg de huttes de feuilles de palmier, nous suivîmes un chemin creux et étroit, n'ayant d'autre sol sous les pieds que les fragmens des rochers qui nous entouraient. A environ un mille et demi au-delà, nous rencontrâmes un autre coin de terre où il y avait un village avec quelques plantations de dattiers, des mangues, des bananes et des figues, que l'on se procurait par de constantes irrigations au moyen de canaux. Quelque peu plus loin, nous trouvâmes un autre village avec abondance de bois, des tamarins, des manguiers, des dattiers et des bâbouls, tous d'un port très élevé, et au-dessous quelques beaux plants de luzerne, et du gazon frais et très vert. L'eau qui produisait cette fertilité venait d'un puits très grand et très beau, à soixante pieds environ au-dessus de la surface. Cette eau était si chaude que je voulus en connaître la température. A l'heure du lever du soleil, elle était de 96 degrés, tandis que celle de l'air se montait à 81 seulement.

Après avoir traversé des chemins d'une aridité

constante et des passages très pittoresques au milieu des rochers, puis d'autres villages avec des plantations de dattiers, nous arrivâmes aux villages de Gollah et d'Abouchehr, après avoir été quatre heures en route, ce qui, au train dont nous allions, donne une distance de dix-sept ou dix-huit milles de Muttra.

Le village de Bouschire ou Abouchehr est situé au pied d'une chaîne de montagnes qui fait suite à celle que nous avions eu constamment à notre gauche en venant de Muttra; elles ne sont pas très élevées, mais extrêmement pittoresques par la forme et par la diversité des couleurs. Ce village misérable n'a pas d'autre eau que celle de la source chaude que nous venions de voir. Elle sort du pied d'une des montagnes et est parfaitement limpide; nous vîmes s'y baigner des malheureux couverts de plaies et d'ulcères de toutes sortes, et l'on nous pressa beaucoup d'y entrer; mais nous nous contentâmes de nous laver les mains et le visage à la naissance même de la source sacrée, qui se nomme *Allischer*.

Les habitans de ce lieu sont négligemment vêtus; les hommes portent une étoffe liée autour des reins, qui descend aux genoux et est quelquefois retroussée entre les cuisses comme le dhoti indou; au-dessus de cette étoffe et en guise de ceinture, est attaché un mouchoir rayé. Ils avaient sur la tête un

bonnet rouge qu'ils entourent, quand ils se parent, d'une écharpe rayée qui sert de turban; mais qui était alors rejetée avec abandon sur l'épaule.

Nous vîmes quantité de femmes arabes qui allaient et venaient avec de l'eau de la citerne, et là, elles étaient moins scrupuleuses que dans la ville sur l'article du voile; en vérité, elles n'en avaient pas besoin. Leur teint jaune semblait vraiment avoir acquis cette couleur au moyen de quelque drogue, tant elle était prononcée. Elles portaient des pantalons de soie ou de coton de différentes couleurs et rayés, avec une étoffe qui les couvrait des épaules aux pieds, et entièrement lâche autour de la taille. Par-dessus tout cela retombait un voile d'étoffe de coton bleu, qui enveloppait toute la face et descendait en plis jusqu'aux talons. Les pieds étaient protégés par une espèce de sandales semblables à des semelles de souliers, avec une ou deux bandes de cuir au lieu d'empeignes. Elles portaient des bracelets aux poignets et aux bras, avec des ornemens aux oreilles et au nez, le tout en argent. C'est ce même costume qui, avec différens degrés de richesse et de beauté dans les matières premières, était porté par les femmes arabes et nègres.

Après cette excursion et quelques jours encore passés à Mascat, nous partîmes le 14 juillet pour remonter le golfe. Nous vîmes le 16 le cap Bomba-

rie (Kohi-Moubarie, la *Montagne bénie*, parce que c'est la première terre que l'on découvre en entrant dans le golfe Persique), et le 18, nous prîmes terre à l'île de Kichmi, où nous trouvâmes la station dans un déplorable état de maladie. On ne peut rien imaginer de plus décourageant et de plus désolé que l'aspect de cette île. On dit cependant qu'il fut une époque où elle présentait un aspect tout différent. Elle contenait, nous dit-on, trois cent soixante villages bien peuplés, et une vaste étendue de jardins pleins de dattiers et d'autres arbres fruitiers. C'était à l'époque de l'état florissant d'Ormuz; mais depuis lors, les déprédations et les brigandages des Arabes errans sur les bords du golfe ont détruit tout ce bien-être, et les habitans se sont presque tous, au nombre de huit mille, réfugiés dans la ville de Kichmi[1], murée et disposée pour se défendre. La population de toute l'île n'est pas évaluée au-dessus de dix mille habitans, dont la ville de Luft renferme une bonne partie.

Le choléra était alors à Kichmi et aussi à Minab[2], sur la terre ferme où les habitans avaient pris la fuite dans les montagnes, laissant les fruits de leurs jardins tomber à terre.

Tandis que le vaisseau était à l'ancre dans la rade de Kichmi, je voulus visiter l'île d'Ormuz et la ville

[1] Le texte écrit Kishmee.

[2] Meenab, dit le texte.

de Bender-Abbassi [1], autrefois Goumberoun, où je débarquai le 20 à neuf heures. Le cheik nous y reçut avec d'amples rafraîchissemens de fruits, de confitures et de lait, et nous eûmes bon nombre de visiteurs, car les Arabes sont extrêmement curieux.

Le pays qui environne Bender-Abbassi est stérile, le climat est d'une chaleur accablante et l'air malsain. La ville n'est à présent qu'une collection de misérables huttes bâties de terre ou de pierres, avec de la terre pour ciment; et la population, aux époques où elle est le plus considérable, peut monter à trois ou quatre mille habitans; mais alors la crainte de la maladie avait fait fuir presque tout le monde dans les montagnes, où il y avait de l'ombre et du frais.

Le soir, quand la chaleur fut moins intense, nous allâmes voir les ruines de la vieille ville; ce qui frappa le plus notre attention, ce fut un certain bâtiment élevé en pyramide; nous découvrîmes bientôt que ce sont les monumens des Anglais morts dans la factorerie qui existait là autrefois. Il y avait quelque chose de saisissant à trouver ainsi les souvenirs funèbres de nos compatriotes morts sur un sol lointain, désert et presque ennemi. Nous cherchâmes des inscriptions; mais l'extérieur avait trop souffert des injures de l'air pour avoir pu conserver

[1] Bunder Abbassee.

ce qui y aurait été inscrit. Nous comptâmes douze de ces monumens, quelques-uns couverts de dômes comme les mausolées des musulmans, tous bâtis en pyramide et un seul formé d'un pilier, dressé sur un piédestal. Tous tombaient en ruines, et nous pensâmes alors malgré nous à l'activité et au bruit qui régnait autrefois en ce lieu de silence et de mort.

Nous passâmes de là à l'île d'Ormuz, et nous débarquâmes sur une langue de terre où s'élève encore le vieux fort portugais. Le cheik nous reçut du mieux qu'il put avec du pain et du lait, car à Ormuz il n'avait pas été question de fruits depuis plusieurs mois. Sur les murailles du fort sont deux canons de cuivre portant les armes portugaises, soutenus par deux anges avec la devise : *Gardai vosi demi*, sans date; mais sur une autre partie des canons, on remarque une inscription arabe gravée par ordre de Shah-Abbas, sous la date de l'an 1031 de l'hégire, et qui rappelle la prise de cette place par ce conquérant. Il a encore laissé en ce lieu un autre souvenir de sa victoire, c'est un minaret orné à l'extérieur de mosaïques en tuiles de couleur tout-à-fait dans le goût de cette époque. On voit aussi le long du rivage de la baie une rangée de maisons ou plutôt d'arcades murées de toutes les formes et de toutes les dimensions, et sur un espace de terrain considérable; en allant vers les

montagnes, la terre est couverte de tuiles brisées, de poteries, de verre et d'autres meubles usuels et très fragiles d'une ancienne cité de l'Orient.

Les Arabes ressemblent beaucoup par le teint aux mulâtres ; ils sont d'un jaune maladif avec une profonde teinte brune autour des yeux, au cou et aux articulations. Il y en a de très bruns, et le mélange avec le sang nègre n'est pas rare. Les véritables Arabes, à quelques exceptions près, sont plutôt des hommes de petite taille que des athlètes. Ceux d'un rang supérieur, tels que les cheiks et leurs familles, se ressemblent entre eux d'une manière très frappante. Le visage était généralement long et effilé; le front assez élevé, avec une protubérance arrondie au sommet; le nez saillant et aquilin, la bouche et le menton rentrans, leur faisaient un profil circulaire, plutôt que droit. Minces et mal partagés en muscles, leurs membres sont petits, surtout leurs mains, dont quelques-unes étaient d'une délicatesse toute féminine. Leur barbe était presque toujours noire, et teinte de cette couleur si elle ne l'avait plus naturellement. Nous en vîmes peu de grisonnantes; et un vieillard qui avait la barbe d'un blanc de lait, l'avait teinte en jaune, ce qui, faisant contraste avec une paire étrange d'yeux bleus, était en effet très extraordinaire.

Nous quittâmes enfin ces tristes ruines, et le 23 nous étions hors de la brûlante Kichmi. Le 4 août

nous débarquâmes à Bouschire. Il serait difficile de donner une idée de l'aridité et de la désolation de la contrée qui entoure cette ville, et en général de tout le Dechtistan (pays plat) de la Perse. Ce nom est particulièrement donné aux terres basses qui, vers ces parages, bordent le golfe Persique. Du sable brun, de l'argile grise et des rochers sont les seules variétés du sol qui n'anime aucune végétation. Les villes et les villages, bâtis avec les matériaux que ce sol fournit, peuvent à peine, à une certaine distance, se distinguer de la surface, et semblent plutôt des irrégularités et des inégalités de terrain que des habitations humaines.

Pendant le temps que nous restâmes à la factorerie, la chaleur, au lever du soleil, était ordinairement de 87 degrés; de onze heures à quatre heures, elle montait à 96 ou 98 degrés; et durant presque toute la nuit, elle restait à 90 degrés. Nous fûmes forcés d'adopter ici l'usage général de coucher sur les toits ou sur les terrasses; mais la rosée était si abondante, que le matin les draps et le matelas étaient trempés.

Le bruit se répandit bientôt dans Bouschire que le choléra y avait pénétré, et quelques morts ne tardèrent pas à le confirmer. Le 28 nous nous retirâmes de la ville pour loger sous nos tentes, à la distance de deux milles au sud, près de quelques dattiers ou cotonniers, arbres dont se compose toute la ver-

dure qui entoure Bouschire, et qu'entretenaient quelques puits d'assez bonne eau.

Le 29 nous eûmes la confirmation des bruits qui nous étaient parvenus de l'intérieur, concernant les progrès du choléra. Un Anglais, arrivé de Schiraz, l'avait trouvé à Kazroun [1], faible encore, mais dans toute sa violence à chaque lieu entre cette ville et Bouschire, surtout à Dalaki. Sur la route, il avait vu plusieurs cadavres : l'alarme était parmi les muletiers, et nous ne pûmes nous en procurer. Il fallut donc nous résigner à attendre de nouvelles informations de Schiraz ou l'arrivée du mihmandar qui devait nous accompagner, et qui était retenu à Kazroun par le même motif que nous, le défaut de bêtes de somme.

Enfin, le 1er septembre 1821, le mihmandar [2] Feridoun-Khan arriva dans le camp, et dressa sa tente près des nôtres. Il nous représenta l'alarme comme extrême sur tout le chemin : elle avait fait déserter plusieurs villages, principalement aux environs de Dalaki et de Konar-Tackht, où les habitans avaient mis le feu à leurs huttes et avaient fui dans les montagnes. A Kazroun on tirait sans cesse le canon, et l'on faisait toutes sortes de grands bruits

[1] Cauzeroon, dit le texte anglais.

[2] Le mihmandar est l'officier chargé par le prince ou les gouverneurs provinciaux d'accompagner tout étranger entretenu comme hôte du roi. En effet, ce mot est composé de *mihman*, qui veut dire *hôte*, et de *dar* qui implique l'idée de *gardien*.

pour chasser le mal. Les habitans de Schiraz avaient commencé la même manœuvre, afin de l'empêcher d'arriver; mais le prince, en entendant ce bruit, y avait mis ordre, en déclarant que c'était folie que d'agir ainsi avant que l'ennemi fût arrivé, et qu'il ferait couper les oreilles du premier qui continuerait. Les habitans, nous dit-on, par l'effet de leur extrême croyance dans le pouvoir des corps célestes, attribuaient la maladie à l'influence de l'étoile Canope (Soheïl), qui, à cette époque, était visible sur l'horizon un peu avant le lever du soleil. Cet astre, au dire des astrologues, possède des vertus extraordinaires qui sont propices ou contraires, suivant l'occurrence. Par malheur, dans les circonstances présentes, ces vertus étaient malfaisantes; mais pour nous prouver combien, à l'occasion, elles peuvent être utiles, ils nous assuraient que si ses rayons venaient à pénétrer dans un puits où des peaux seraient à tremper avant l'opération du tannage, non-seulement cette longue préparation aurait lieu sur-le-champ, mais encore ces peaux seraient converties en cuir de Russie qu'ils nomment *bhel-khal*.

Nous apprîmes enfin que la maladie avait beaucoup perdu de son intensité à Bouschire. Elle avait été très violente aussi à Basra [1], et remontait le Tigre, tellement qu'elle était près de Bagdad. On

[1] Ou Bassora.

nous dit aussi qu'elle était à Schiraz, ce qui, par bonheur, n'empêcha point notre départ d'avoir lieu au jour fixé, le 11 septembre.

On ne peut se figurer d'office plus désagréable que celui de diriger les mouvemens d'un grand convoi en Perse, quand surtout il est composé d'élémens aussi hétérogènes que l'était le nôtre, et on ne saurait avoir un spectacle plus pittoresque qu'une telle caravane se mettant en mouvement.

Le Persan met pour monter à cheval de très larges pantalons de toute couleur, mais le plus souvent de drap rouge qui enveloppe une grande partie de ses vêtemens de dessous, et qui, liés autour des chevilles par une bande destinée à cet usage, peuvent être renfermés dans une très vaste et très lourde paire de bottes de cuir rougeâtre ou, si le propriétaire en a le moyen, de bhel-khal (cuir de Russie), qui donne à la partie inférieure du cavalier une tournure de paquet toute particulière, et qu'il accroît encore en bourrant les larges vides qui résultent de cet accoutrement avec tout ce que ses poches peuvent contenir de ses objets personnels. Son kaba (tunique extérieure) est retroussé en devant, comme pour laisser voir ce massif attirail, et rendre ses mouvemens aussi libres qu'il se peut. Par-dessus tout cela, il porte un barouni ou un oima. Le premier, qui n'appartient qu'aux hommes d'un certain rang, est un ample manteau à larges manches qui

enveloppe toute la personne, et est fait suivant la fantaisie ou les moyens pécuniaires de celui qui le commande, de drap grossier ou fin, de châle, et même de velours, bordé de toute sorte de choses, depuis les plus riches fourrures jusqu'aux indiennes les plus communes, et brodé souvent très richement en soie, en argent ou en or. L'autre vêtement est plus généralement porté, et surtout pour aller à cheval. Il ressemble un peu à une amazone, collant à la taille, du cou à la ceinture; et là il s'amasse en plis bouffans au-dessous du ceinturon, et tombe en plis très amples jusqu'aux pieds. Il est ordinairement fait de gros drap brodé plus ou moins dispendieusement. Ceux qui ne peuvent se procurer ces coûteux habillemens se garantissent du froid avec des manteaux de feutre, de gros drap du pays, ou avec des pelisses de peaux de moutons qui ne leur descendent qu'aux cuisses. Quelquefois ils sont enveloppés de poustinns, peaux de moutons dont la laine est en dedans. Les gens pacifiques se contentent de ce bagage; mais la majorité, qui a des dispositions belliqueuses, porte non-seulement un sabre, un fusil, des pistolets et un poignard; chaque homme suspend encore à ses épaules, à son ceinturon et à d'autres parties du costume, la corne à poudre, la boîte à cartouches et des réceptacles de toutes sortes de formes bizarres pour contenir des munitions. Les pistolets sont quelquefois dans

des arçons, quelquefois à la ceinture. Le fusil est pendu au dos; le bonnet de peau de mouton noir, planté sur la tête de diverses manières, est parfaitement de nature à faire ressortir les regards farouches du cavalier à barbe et à moustaches. Un tel Persan, perché sur sa haute selle, et quel que soit le cheval qui le porte, semble se regarder comme le maître de l'univers, et prend un air d'insolence que l'autorité de son supérieur peut seule abattre.

A sept heures du soir environ, à la lueur d'une lune éclatante, notre troupe, ainsi diversement accoutrée, était en marche: car les voyages en Perse, à cette saison de l'année, se font la nuit pour éviter la chaleur et laisser paître à leur aise les bêtes de somme.

Le Dechtistan[1] était alors, comme je l'ai dit, dans un état de stérilité désolant : tout avait été brûlé et rien de vert ne reposait la vue, si ce n'est çà et là un bouquet de dattiers, ou quelques tamarins[2] à moitié ensevelis dans la poussière. Nous ne marchions qu'entourés de petites collines de sable, rarement entremêlées de quelques pièces de terre argileuse qui est assez fertile. Les villages qui se trouvent partout où il y a de l'eau sont rarement sur le chemin, et l'on n'y voit que de misérables

[1] Dushtistan, écrit le texte anglais.
[2] Ou tamaris.

huttes, des murailles ruinées, et des habitans à demi barbares, mais très nombreux. La population de cette partie de la province de Fars est brave et douée d'un fort sentiment d'indépendance.

Dalaki est un lieu proverbialement chaud, même dans le Dechtistan, car il est situé sous des montagnes dont les rocs reflètent vigoureusement les rayons du soleil toujours sans nuages. C'est en raison de cette chaleur suffocante qui tombe sur Dalaki et de ses eaux abondantes, que ses dattes sont les meilleures du pays.

La plus grande partie de la route entre Dalaki et Kazroun est d'un caractère si extraordinaire, que je suis surpris qu'elle n'ait pas fixé l'attention des voyageurs. Du moment où l'on a quitté les plaines, on entre dans la montée de Kothl-e-Mellou, à un mille de Dalaki. On commence alors à gravir sur le flanc d'une montagne perpendiculaire parmi d'énormes fragmens de rochers, ou dans des angles sur un plan incliné, poli par le passage continuel des caravanes, et si glissant que le cheval s'y abat souvent. Quelquefois le sentier monte et descend en ondulations des plus capricieuses ; on tourne des masses gigantesques tombées des pics qui s'élèvent au-dessus et semblent interdire le passage aux hommes et aux quadrupèdes. Aucune terre végétale sur ces rochers, et par conséquent point de verdure. Quelques buissons du mélancolique aman-

dier sauvage, avec leurs branches sans feuilles et leurs racines entortillées dans les fentes des rocs, composent toute la végétation de ces lieux. Nos chevaux avaient souvent à sauter d'une masse de rocher à une autre, au risque de tomber dans le précipice qui les séparait; mais il était merveilleux de voir nos mules se tirer d'affaire dans ces passages difficiles. Loin de réclamer l'assistance de leurs conducteurs, elles semblaient la repousser comme plus nuisible qu'utile, et pourtant elles avaient sur le dos chacune un fardeau de trois cents livres. Les chameaux aussi peuvent traverser ces passes, mais sans être chargés, et souvent on les abandonne sur le chemin hors de service : nous remarquâmes quelques carcasses de ces animaux qui nous en fournirent la preuve.

La passe de Kothl-e-Kemâridge, moins dangereuse, est remarquable aussi par le grandiose des scènes; enfin nous les quittâmes pour entrer dans la plaine où est située Kazroun. Cette ville n'est guère plus qu'un amas de ruines sans intérêt aucun; elle est renommée comme marché de chevaux de race arabe qu'on élève dans le voisinage. Kazroun est célèbre aussi pour ses pehlewans ou lutteurs, et pour ses oiseleurs également. Dans les environs de cette ville et de Schapore [1], existent les principaux repaires d'une tribu de voleurs nom-

[1] Shapore, dit le texte.

més *Mamoud-Sonnis*[1], qui sont très dangereux pour les voyageurs. On les réduit en leur prenant leurs femmes et leurs enfans; c'est le plus efficace moyen que l'on ait employé jusqu'ici pour venir à bout de ces tribus barbares.

Nous allions continuer notre route, quand nous fûmes informés que le choléra épidémique s'était déclaré à Schiraz dans le harem du prince, qui avait quitté la ville précipitamment; or, comme la mission devait nécessairement avoir avec lui une entrevue, nous fûmes contraints de retarder notre départ. Deux cents personnes, sur une population de trente-cinq ou quarante mille habitans, étaient mortes dans les trois premiers jours de l'invasion du choléra; toute la ville était dans l'épouvante, et quiconque avait quelque moyen de transport fuyait à la campagne dans les villages voisins, ou dans les montagnes des environs. La ville, ainsi abandonnée de toutes ses autorités, commençait à être livrée aux désordres; les Juifs et les Arméniens, dont les quartiers avaient été particulièrement attaqués, couraient les rues, ivres autant de leur terreur que de l'eau-de-vie qu'ils avaient bue, et éprouvant tout à coup une bravoure extraordinaire, ils s'écriaient d'une voix égarée : « Où est-elle, cette maladie, qu'elle se laisse voir, je la combattrai et je la tuerai. » Tout était confusion, consternation et tumulte.

[1] Sunnies.

Le 22 septembre 1821, nous apprîmes qu'un calme sinistre avait succédé au trouble bruyant de la ville; elle était presque déserte, les bazars étaient fermés, et l'on ne voyait personne dans les rues; mais les abords de la ville étaient encombrés de fugitifs : ceux qui n'avaient pu fuir s'étaient claquemurés dans leurs maisons, où ils attendaient leur sort dans un morne silence. Personne n'était resté dans l'ark[1], le palais, et l'on eût pu parcourir le harem abandonné, sans que personne y trouvât à redire. Celui qui nous donna ces détails avait vu deux femmes occupées à enterrer un corps, chose inouïe jusqu'à ce jour.

Ces circonstances, qui devaient entraver la marche de la mission à laquelle je m'étais joint, me déterminèrent à me séparer d'elle et à marcher seul en avant. Le 23 au soir je partis donc, suivi de mon domestique nègre et de quatre Persans bien armés, avec quatre mules que j'achetai exprès. Nous fîmes des marches forcées, et après avoir franchi pendant la première nuit les passes difficiles de Douchter et de Pirazen[2], nous atteignîmes le lendemain au matin la plaine de Decht-e-Ardjoun[3], où se récolte le célèbre vin de Schiraz.

[1] *Ark*, citadelle (*arx* des Latins). Comme les princes de l'Orient habitent ordinairement des châteaux-forts, *ark* est à la longue devenu le nom de tout palais quelconque.

[2] Doochter and Peera Zun.

[3] Dusht-e-Arjun.

Le village de Decht-e-Ardjoun, qui contient trois cents maisons environ, a tellement souffert de l'oppression des gouvernans que le nombre des habitans excède à peine le nombre des habitations. A onze heures du soir, nous nous remîmes en marche et passâmes à Khaneh-Zenioun[1] à trois heures du matin environ. Un bon feu était allumé dans le caravanserail; mais nous ne cédâmes point à cet attrait, car nous avions hâte d'arriver à Schiraz, ville autour de laquelle étaient campées certaines tribus d'Ils[2] que nous devions traverser sans être remarqués. La nuit se passa sans alerte; mais le matin nous vîmes venir à nous un détachement qui sortait d'un chemin creux, détachement dont le nombre s'accrut bientôt; chaque homme était armé de massues, de sabres et de fusils à mèches. Leur tournure était si suspecte, que nous fîmes halte pour nous serrer, et nous examinâmes nos armes afin de recevoir ces individus, tandis qu'eux aussi avaient fait halte et nous regardaient de côté sans faire un pas en avant. Enfin le serviteur du mihmandar piqua des deux et alla leur demander ce qu'ils voulaient. Ils répondirent qu'ils étaient un détachement d'Ils, et qu'ils cherchaient des chevaux et des ânes qu'on avait enlevés la nuit précédente à la tribu. Après quelques autres explications, ils passèrent et

[1] Khoneh-Zenioon.

[2] *Ils*, tribus errantes de la Perse.

nous continuâmes; mais notre guide nous fit remarquer qu'ils étaient indubitablement en cours de pillage, et avaient été arrêtés seulement par la force de notre troupe. « Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, ils ne retourneront pas chez eux sans butin, et s'ils ne trouvent pas leur bétail, ils trouveront certainement celui d'autrui, car ils n'osent pas rentrer au logis et près de leurs femmes les mains vides. »

Dans le cours de la journée nous rencontrâmes encore plusieurs détachemens qui servaient d'avant-garde à une tribu considérable de ces Ils, laquelle passait d'un pâturage à un autre, et nous nous trouvâmes enfin avec le corps principal. L'aspect de ces gens était vraiment pittoresque : ils chassaient devant eux de grandes quantités de bétail, de moutons, de chevaux et d'ânes. Ces derniers animaux, très nombreux, portaient, avec de grossiers yabous (chevaux petits et forts), tous les biens de la communauté; tentes, vêtemens, pots et chaudières, formant des fardeaux très grotesques. Quelques enfans les conduisaient, pendant que les jeunes gens et les jeunes femmes allaient et venaient en grande agitation pour empêcher, avec l'aide de leurs chiens d'une taille énorme, les animaux plus grands et plus vifs de s'égarer. Les femmes âgées, chargées des plus petits enfans, allaient lentement à pied, surveillant la marche de leurs équipages domestiques, ou montées sur les animaux les moins chargés, elles

allaitaient leurs enfans. On pouvait voir, perché sur ces fardeaux, un petit enfant qui ne parlait pas encore, mais tranquille comme chez lui, ne demandant et n'attirant l'attention de personne, et se cramponnant très bien avec ses petits doigts quand sa patiente monture descendait un chemin glissant ou raboteux. Ou bien, sur d'autres bêtes c'étaient les vieillards surannés de la tribu, plusieurs revenus à l'enfance et courbés sous le poids des ans: on les distinguait à peine des masses de haillons qui leur servaient de selle. Les hommes de la tribu marchaient d'un pas lent et grave sur les flancs et à l'arrière de la colonne, en surveillant les mouvemens et tenant leurs armes toutes prêtes. Cette marche était bien en harmonie avec la nature des bruyères sauvages qu'elle traversait. C'était une troupe de bohémiens, plus sauvage et plus pittoresque encore.

Leurs traits étaient aussi fortement marqués que leurs costumes. Leur teint paraît avoir été originairement beau, car un enfant est aussi blanc parmi eux que chez nous, mais le soleil constant et les injures de l'air donnent à leur peau une teinte foncée d'acajou qui approche souvent du noir. Les hommes ont une charpente robuste, des yeux noirs, vifs; le nez, généralement aquilin, tombe quelquefois sur leurs épaisses moustaches, lesquelles se joignant à leur barbe noire touffue cachent presque complé-

tement leur bouche. Un coloris vif paraît sous leur peau brune, et tout leur extérieur caractérise puissamment la santé, la force, le courage et l'indépendance. Leur habillement se compose d'une chemise et d'un pantalon bleu, avec de lourds manteaux de feutre jetés sur les épaules, et dont les manches restent vides. Un bonnet de forme conique en feutre gris ou blanc, avec des oreillettes, leur couvre la tête. Ils portent ordinairement un fusil et quelquefois deux jetés sur le dos en bandoulière, avec un grand couteau ou poignard à la ceinture. Un sabre ou un bâton à bout de massue complète leur équipage.

Les jeunes femmes ont tout-à-fait le caractère de figure des bohémiennes, et souvent elles sont jolies. Leur teint brun clair est animé par une vive carnation, effet de l'exercice et du grand air. Leurs yeux, comme ceux des hommes, sont noirs et expressifs : leur nez est délicat et bien fait; leur bouche petite montre de belles dents. Un sourire que ne rendait pas moins gracieux la certitude que nous les remarquions, donnait souvent de la vie à leurs traits, et leur figure était pleine de bonne humeur. En dépit des haillons qui les entouraient, on découvrait le contour d'une taille fine et belle, et la liberté entière de leur démarche donnait même de la grâce à leurs mouvemens; ils ne devaient certainement rien à leur costume, car rien ne peut

être plus disgracieux. Un pantalon déchiré et rapetassé, souvent très étroit, avec une large chemise de coton bleu ou d'un blanc sale dont les bords ne dépassaient pas le genou, et une espèce de mante jetée sur la tête et les épaules, traversant le front comme un bandeau et tombant derrière le dos; voilà le costume des femmes : un mouchoir ou une masse d'étoffe remplit l'office de turban. Elles perdent bientôt ce qui leur a été donné de beauté, et il n'y a rien de plus décrépit et de plus ridé qu'une vieille femme de ces tribus.

Après avoir marché dans ces bruyères dont j'ai parlé, on prend un sentier tournant au bout duquel on voit tout à coup apparaître la ville de Schiraz et sa vallée; mais l'effet n'est nullement agréable. Une vaste plaine poussièreuse, de quelques milles, se termine par des vapeurs onduleuses qui s'élèvent des efflorescences salines dont est entouré le lac Baktegan. Point de verdure, hormis un ou deux jardins qui ressemblent à des points dans le désert, et une apparence incertaine de dômes et de murailles que l'on a peine à distinguer de la poussière d'où ils sortent, voilà ce que l'on voit tout d'abord de la célèbre ville de Schiraz. Arrivés aux portes de la ville et douze milles auparavant, nous ne vîmes aucun être vivant : il semblait qu'on arrivait devant quelque ville des vieux temps, abandonnée des hommes. Les premiers êtres humains que nous

rencontrâmes étaient des gens en deuil, qui revenaient de porter au cimetière voisin du quartier que nous allions occuper une des victimes de l'épidémie.

Schiraz. Présent du ministre. Mœurs. Départ de Schiraz. Komaïschah. Médecin persan. Koum. Le tombeau de Fatima. Kinaradgire. Arrivée à Téhéran.

Bien que nous fussions enchantés de retrouver des compatriotes dans le jardin de Djehan-Numa où étaient nos quartiers, nous nous aperçûmes bientôt que notre situation n'était pas des meilleures. La population de Schiraz a de tout temps été connue pour son fanatisme et son intolérante dévotion; ils ne voient jamais un Européen d'un œil bienveillant, et il n'était pas probable que ces dispositions s'améliorassent durant le progrès de la maladie, surtout alors que nous occupions un jardin qui dans les circonstances actuelles eût convenu à beaucoup d'autres, comme lieu de refuge. On avait répandu des bruits très périlleux pour les Anglais. La petite rivière de Rocknabad, qui fournit une partie de l'eau de Schiraz, traverse le jardin que nous occupions, et l'on avait fait entendre au public que la maladie qui exerçait ses ravages était jusqu'à un certain point causée ou aggravée par des pratiques coupables de notre part. Si un soupçon de cette nature eût gagné du terrain, les conséquences nous eussent certainement été fatales.

J'aurais beaucoup donné pour pouvoir continuer mon voyage, mais il me fallut attendre l'envoyé : le 6 octobre il arriva. Je profitai de mon séjour à Schiraz pour visiter Persépolis, Nackchi-Rustem, le Bendemir, et d'autres antiquités dans les environs; mais je ferai seulement remarquer comme une preuve bien triste de la décadence de la Perse, que la plaine de Merdecht, autrefois si étendue et si fertile qu'au temps de Lebruyn elle comptait huit cents beaux villages, ne contient plus que cinquante-cinq hameaux misérables et à demi déserts. Cette plaine dans tous les sens est coupée de cours d'eau et de canaux bouchés ou détruits, signes d'une agriculture et d'une prospérité déchues.

Le 21 octobre l'envoyé fut reçu au palais où le prince était arrivé la veille, et l'on eut recours alors à tous les moyens pour rendre cette réception brillante et solennelle. On observa des points d'étiquette et d'interminables cérémonies. Des troupes déguenillées et de chétifs esclaves furent tirés de leurs paisibles occupations pour figurer en parade dans les cours de la résidence royale. Ce faste misérable était au-dessous du mépris. Les acteurs s'en acquittèrent si mal qu'ils étaient évidemment mis rarement en réquisition : c'était en vérité trop pitoyable même pour exciter le rire. Tout était calme et décent d'ailleurs autour du prince : c'est un expédient qu'emploient très communément les souve-

rains pour s'entourer de ce qu'ils regardent comme de la majesté. Il n'est pas rare non plus, quand des Européens importans visitent les bazars, de voir toute la population réunie dans ces lieux publics pour donner aux étrangers une haute opinion du pays, et l'on contraint alors les marchands à décorer leurs boutiques le plus brillamment qu'ils peuvent.

Cette audience ne se passa qu'en conversations; mais le lendemain toutes les affaires furent réglées, et notre départ pour Téhéran fut fixé au 26. Comme mon séjour à Schiraz m'a fourni plusieurs observations sur le caractère persan, je m'y arrêterai avant de poursuivre.

La bassesse dans cet empire est, du plus grand au plus petit, le vice dominant. Que le prince ou un ministre vous envoie un présent, il est bien établi que vous en rendrez la valeur au moins, et plus quelquefois, au serviteur qui vous le porte; mais il ne faut pas supposer que ce cadeau reste en la possession du domestique : non pas; son maître prend soin de connaître quelle est la valeur de votre don, et fait passer le tout (peut-être après en avoir laissé un vingtième à son agent) dans ses coffres. Il n'y a rien qu'un gouverneur ou un ministre persan ne fasse pour de l'argent. Les crimes les plus révoltans, le vol, le meurtre ont leur prix : le délinquant n'a qu'à raconter le fait comme il lui plaît en l'ap-

puyant d'un présent de 50 à 5,000 tomans [1], et il obtient du ministre un rekum [2], attestant qu'il a examiné l'affaire et qu'il n'y a rien à dire. Il approuve donc l'acte, le meurtre par exemple, et reconnaît que le meurtrier ne doit pas être tourmenté.

Le docteur Jukes, le chef de la mission, avait offert au ministre une très belle montre d'or, et bientôt après un exprès fut dépêché auprès du secrétaire persan de la mission pour savoir sur quel retour on pourrait compter si le prince envoyait un beau cheval. Le résultat de la démarche ne fut probablement pas très encourageant, car ce fut un bien autre cheval que celui qui avait été presque annoncé. Zeky-Khan envoya de sa part un animal si misérable, si maigre, si écorché, si boiteux, si vieux enfin, que nous avions peine à croire qu'il eût eu l'effronterie de l'offrir à une personne quelque peu respectable, encore moins à quelqu'un qu'il prétendait honorer du titre d'ami. A cette rosse étaient joints quelques vases remplis de confitures et de sorbets, le tout sous la conduite de son secrétaire particulier. C'était là évidemment une demande effrontée d'un retour considérable: toutes les circonstances le prouvaient; le caissier étant absent en ce moment, on répondit au secrétaire que dès que le caissier serait rentré, on lui enver-

[1] Le toman équivaut à 44 francs.

[2] Le rekum est un ordre ou une déclaration.

rait un présent convenable, et on donna à cet effet en sa présence des ordres à l'agent anglais. Néanmoins quand il entra près de son maître, il répondit à ses questions qu'on ne lui *avait rien donné*, ayant grand soin de passer sous silence la promesse. Le ministre surpris et désappointé s'arrangea de façon à ce que cette réponse arrivât aux oreilles du docteur Jukes. Un ordre avait déjà été expédié pour que 30 tomans fussent délivrés au secrétaire, et 10 aux ferochs (domestiques) qui portaient les confitures, mais le docteur fit savoir en même temps, que comme il avait dit à son maître ce qu'il savait être un mensonge, il regardait comme son devoir d'informer le ministre de l'exacte vérité. Le ministre les avait devancés l'un et l'autre : ayant eu le premier l'avis de l'émission de l'ordre en question, il s'en était emparé et s'était approprié tout l'argent.

La nature du gouvernement, et en particulier le caractère des deux derniers souverains, a eu un déplorable effet sur la moralité du peuple. L'infériorité toujours croissante de la propriété, et la jalousie, ont été fatales à l'honnêteté publique. Tant que l'affaire de chaque individu sera d'amasser de l'argent par tous les moyens possibles, et surtout par l'expédient le plus naturel qui consiste à piller les malheureux soumis à son pouvoir, aucune amélioration ne peut avoir lieu en ce point. La pauvreté réelle ou affectée, avec son accompagnement

d'humilité abjecte, l'avarice affectée et une mendicité sans honte, seront toujours les traits dominans du caractère persan, du plus haut, je le répète, au plus humble.

Un exemple amusant de cette mendicité qui ne rougit point, et de cette fausseté générale, se présenta à nous au moment où nous quittions Schiraz. Une personne qui avait été légèrement en connaissance avec le docteur Jukes, vint nous trouver. Il avait autrefois été gouverneur d'un district et avait acquis des richesses; mais on l'avait ruiné par le procédé ordinaire. Une fois l'éponge saturée, on l'avait pressée à sec et on l'avait jetée de côté. On observait cet homme rôdant autour de nous et faisant assidûment des offres de service; enfin, il attira l'attention, et on lui demanda ce qu'il voulait. Il répondit qu'il était pauvre, inoccupé et avait besoin de travailler. L'envoyé lui répondit que l'établissement de la mission étant complet, ce qu'il désirait était impossible. Il ne se découragea pas, et le lendemain, afin d'attirer de nouveau l'attention de l'envoyé, il lui dit qu'il était en possession d'un titre de propriété sur une maison de Schiraz dont il avait été injustement dépossédé par le gouvernement de la ville; mais que s'il parvenait à obtenir la permission de suivre la mission à Téhéran, il ne doutait pas que la considération que cela lui donnerait ne rendît efficace la pétition qu'il adres-

serait à la cour pour être réintégré. « Je le veux bien, répondit le docteur Jukes; je vous donnerai ce degré d'importance, et vous pouvez m'accompagner. — Bon ! dit-il, mais je suis si pauvre que je n'ai pas le moyen de me mettre en route. — Eh bien, répliqua le docteur, nous arrangerons cela aussi : vous vivrez avec ma suite sans aucun frais. » Il exprima une extrême gratitude et partit; mais il revint le jour suivant, disant qu'il était très embarrassé, car n'ayant aucune espèce de monture, il lui était impossible de nous suivre, à moins qu'on ne lui en procurât le moyen. « Ah ! ceci ne se peut, répondit le docteur Jukes; je n'ai point de chevaux de rechange, et je ne puis en acheter un pour vous. » On s'arrangea cependant pour que cet homme eût l'usage d'un cheval, et le lendemain, le docteur Jukes, en le lui apprenant, ajouta : « Soyez prêt pour ce soir, car je pars dans la nuit sans faute; êtes-vous content ? — Non, répondit l'homme, pas tout-à-fait. — Qu'y a-t-il ? — Eh ! je suis encore très embarrassé; je suis un pauvre diable, et il m'a fallu mettre tous mes habits en gage, ce qui fait que je n'ai pas de quoi me montrer décemment dans votre compagnie. — Et combien vous faudrait-il pour les retirer ? Que vous a-t-on prêté sur cette garantie ? — Vingt ou vingt-cinq tomans, dit-il. — Oh ! oh ! mon ami, comptez-vous donc que je vais payer vos dettes et vous emmener à Téhéran par-dessus le

marché? — Par la faveur de mon maître, qui est toute bonté. — Non, non, mon ami; c'en est trop, tâchez maintenant de vous débrouiller vous-même. » Si cet argent avait été avancé, de nouvelles dettes seraient survenues, et c'eût été à l'infini. Voilà un parfait échantillon du caractère tenace et insatiablement cupide du Persan, fourberie et duplicité qui règne dans la politique et la direction des affaires, dans les plus chétives transactions des particuliers.

Nous quittâmes Schiraz le 26 octobre dans la soirée, sincèrement heureux de laisser derrière nous une scène de misère et de désappointemens; dégoûtés de ses habitans, las à en être malades de ses arides plaines, et si éloignés de répéter la prière du poète Hafiz pour Schiraz et ses charmans environs, que nous eussions ouï dire qu'ils étaient détruits sans en éprouver une grande émotion.

Rien enfin digne de remarque jusqu'à ce que nous fussions dans la vallée d'Oudjan, où nous comptions passer la nuit dans un petit village du même nom. Cette vallée est un pâturage étendu où le prince envoie quelquefois ses jumens poulinières et leurs poulains, et où il ne se trouve pas d'autre village que celui que je viens de dire. Les villageois étaient toutefois si opprimés par les exactions du gouvernement et les réquisitions pour les voyageurs de distinction, qu'ils s'étaient éloignés depuis quelque

temps à cinq milles plus haut dans la vallée, sur une petite colline, et là s'étaient entourés d'une muraille assez forte pour défier toute infanterie ou toute cavalerie dépourvue des moyens d'escalader ou de battre en brèche.

Nous avions alors avec nous deux mihmandars, l'un envoyé par Ziki-Khan, afin de nous voir sortir sains et saufs du Fars [1]; l'autre, dépêché au-devant de nous par le sadramin ou premier ministre de Perse, pour nous amener à Ispahan. Tous les deux étaient munis, comme il est d'usage, de lettres du roi et de ses ministres, afin de pouvoir requérir toute provision ou tout subside qui pourrait être nécessaire à la mission dont ils avaient le soin. Cependant, quand nous atteignîmes ce petit village, dont les habitans ne devaient pas dépasser le nombre de cinquante ou soixante, ils nous fermèrent la porte au nez, jurèrent que nous n'aurions rien d'eux et maltraitèrent les gens que le mihmandar avait envoyés pour percevoir le soursât (les réquisitions). Le mihmandar en personne, irrité de cette conduite, poussa son cheval à travers un cours d'eau profond et fangeux qui nous séparait du village; mais après avoir traversé avec beaucoup de peine

[1] Ou Fares ou Farsistan, la plus grande, la plus belle et la plus riche province de la Perse, le long du golfe Persique, sur un espace de plus de deux cent cinquante lieues, depuis le Kossistan jusqu'au Kerman.

et s'être exposé à recevoir lui-même une rude leçon, il fut heureux de rejoindre le bord où nous l'attendions tranquillement, quoique nous nous vissions sur le point d'entendre la balle nous siffler aux oreilles. Le docteur Jukes demanda alors à être pour cette nuit le mihmandar, et nous allâmes loger dans un caravanserail ruiné. Alors il envoya un homme seul au village, et de sa part, pour annoncer qu'il enverrait des mules et de l'argent, afin de prendre ce qui nous était nécessaire; on lui répondit que ce qu'il demandait se ferait, mais que personne n'entrerait dans le pays.

Cette circonstance peut donner une idée exacte de l'état de cet empire, et montrer combien sont relâchées les relations qui existent entre le gouvernement et le peuple. Un monarque, considéré comme absolu, fut dans un cas pareil insulté dans la personne de deux de ses agens par un misérable village qui n'est pas à cent milles d'une des villes capitales, et une poignée de paysans, dans un petit fort qui n'eût pas soutenu pendant dix jours l'attaque de cinquante hommes, défièrent un pouvoir qui pouvait, et il y était disposé peut-être, les écraser pour châtier leur insolence.

La plaine d'Oudjan, quoique entièrement dépourvue de culture, est plus humide et par conséquent plus susceptible d'être exploitée par l'agriculture; mais elle est très élevée et froide. Le matin

avant l'aube, le thermomètre tomba à 28 degrés, et nous souffrîmes tous beaucoup en dépit des vêtemens les plus chauds. Le lendemain matin sur la route de Deh-Djirdou, le thermomètre descendit à 20 degrés; nos moustaches et notre barbe étaient congelées par notre respiration, au point de faire des masses de glace.

Le village de Deh-Djirdou ne mérite guère actuellement son nom, *village des Noyers;* car on ne voit d'autre verdure que celle de deux saules. C'est un lieu misérable situé à l'entrée d'une vallée sombre, et défendu des attaques des pillards par une muraille au-delà de laquelle plusieurs cimetières sont les tristes témoignages d'une population plus nombreuse autrefois. Tout décèle la misère et la méfiance, et ce n'est pas sans raison; car les montagnes désolées qui entourent la vallée sont les repaires des Boutwenidis et des Bouctiaris, qui sont des plus redoutables entre les tribus qui vivent de pillage.

Ces brigands ne sont cependant pas les pires ennemis qu'aient à redouter ces pauvres villages, il est encore un autre mode de pillage plus fatal dans ses effets, et moins susceptible encore d'être repoussé. Il n'y a que quelques mois que Kasem-Khan-Kadjar, gendre du roi, noble turbulent et plein d'arrogance, se rendait par ce chemin à Schiraz, accompagné d'une suite de cent cinquante per-

sonnes environ. Ayant intention de se reposer à ce village, il envoya un exprès en avant pour requérir un soursât (une réquisition) d'une telle nature, que ces malheureux paysans ne pouvaient le fournir. Des sorbets, des confitures et des friandises de toute espèce formaient une partie de cette réquisition. Il n'avait, comme d'ordinaire, d'autre but en agissant ainsi, que celui de prélever de l'argent en compensation. Les villageois déclarèrent qu'ils n'avaient point de ces choses et n'en avaient jamais ouï parler; mais l'excuse fut si loin d'être admise, que la demande fut aggravée encore par une réquisition de la part du châtir (coureur ou exprès), qui voulait avoir pour sa peine dix tomans. Le nazir ou maître-d'hôtel insista pour en avoir dix autres, et les autres officiers dans la même proportion. Le peuple, atterré par des demandes qu'il n'avait ni le pouvoir de satisfaire ni celui de repousser, s'enfuit avec terreur du village, et Kasem-Khan, furieux, envoya ses gens dans le village, le pilla, détruisit par le feu ou par l'eau tout le blé qu'il trouva, brûla plusieurs maisons, ravagea de différentes façons le reste, et enfin laissa ce lieu comme s'il eût été dévasté par l'ennemi. Quand nous y arrivâmes tous les habitans n'étaient pas encore rentrés, et le village portait des traces manifestes de la réalité de ce fait. Quand nous leur demandâmes comment ils étaient payés de ces réquisi-

tions, ils nous répondirent que s'ils recevaient le paiement de la moitié du soursât constaté, ils se trouveraient très heureux.

Quand un pays est soumis à de tels actes de tyrannie, il y a lieu de s'étonner, non point de ce qu'il se dépeuple, mais de ce qu'il y reste un seul individu. La vérité est que personne ne peut se déplacer sans la permission du gouvernement. Il est impossible de fuir avec sa femme et ses enfans, et les fugitifs ne manqueraient pas d'être arrêtés au premier poste de Bahdars (gardiens des routes) pour être ramenés et peut-être sévèrement punis.

Entre ce village et Yezd-Khast[1], la route traverse une passe célèbre pour être un repaire de pillards, et à un lieu nommé *Gounbed-i-Lelah* (à cause d'une petite tombe couverte en tuiles bleues), il y a quelques années, un parti de Bouctiaris descendit des montagnes, et enleva plusieurs des mules du prince qui se rendait à Schiraz.

Nous eûmes lieu d'observer un changement dans la nature de la chétive végétation des vallées, après avoir franchi les hauteurs de Khouchkizerd et Deh-Djirdou. La plante de réglisse qui couvre les plaines de Merdecht et les environs de Schiraz; le ghiz ou tamarin, près des cours d'eau, et plusieurs des plantes épineuses qui couvrent les montagnes dans

[1] Yezide Khaust, dit le texte.

ces mêmes districts, étaient remplacés par diverses herbes aromatiques, entre autres une espèce de rue très odorante. Une espèce particulière de chardon et certaines papilionacées étaient très abondantes non-seulement en plaine, mais aussi dans les fissures des rochers. La plante d'où découle la gomme ammoniaque croît abondamment aussi dans les plaines de Yezd-Khast, et se trouve rarement autre part en Perse. La plaine de Yezd-Khast, qui s'étendait sur notre route, présentait, surtout du côté de ce dernier lieu, un lamentable tableau du déclin général de la prospérité en Perse. Des ruines de villages considérables, très fréquentes, et des murailles de caravanserails déserts et des jardins détruits, tous vestiges de meilleurs temps, étaient comme le *memento mori* des gouvernemens et des empires. La ville de Komaïschah fut autrefois très étendue et très peuplée; c'est à présent une désolation difficile à concevoir; nous ne traversions que d'étroites ruelles de maisons tombées en ruines, et de bazars depuis long-temps abandonnés. Quand çà et là une maison, une boutique se trouvait occupée, les habitans, comme des spectres troublés dans leurs tombeaux, s'avançaient pour nous regarder d'un œil indifférent, et rentraient dans leurs tanières. Enfin nous arrivâmes à la maison du gouverneur.

La prospérité de ce lieu doit en tout cas remonter

bien haut, aux temps des premiers rois de la dynastie d'Ismaël-Sofy, car Chardin même représente déjà Komaïschah comme entourée de ruines; il la traite de grand village, et parle de la fertilité qui l'environne d'un ton qui fait plus amèrement sentir encore sa décadence et son stérile abandon. « J'ai traversé neuf fois, dit-il, les plaines qui séparent Ispahan du golfe Persique, et j'ai toujours pris le plus grand plaisir à parcourir les seize lieues qui conduisent aux frontières de Fars. Ces plaines sont couvertes, du milieu de mars au milieu de novembre, de fleurs, de blé, de fruits, de légumes et de tous les autres biens de la terre. » Cette décadence doit sans doute être attribuée à la dernière invasion des Afghans; mais la rapacité des gouvernans actuels y a beaucoup contribué, on le dit tout haut, le roi ayant assigné ce malheureux district à ce même Kasem-Khan qui brûla Deh-Djirdou, au lieu de salaire, car ceci est encore un expédient très usité pour satisfaire aux réclamations des officiers du gouvernement. C'est ce Kasim-Khan qui a ruiné le pays par ses exactions.

Dans la matinée du 3 novembre, comme nous nous apprêtions à quitter Mayar, le docteur Jukes tomba malade, et, arrivé à Mayar avec beaucoup de peine, il fut établi avec nous dans le superbe caravanserail de ce lieu. Au bout de quelques heures, comme le chef de la mission n'allait pas mieux,

nous dépêchâmes un messager à Ispahan pour donner avis de cet incident au sadramin, et le prier de nous envoyer une litière ou takterewan[1], pour transporter en cas de besoin le docteur Jukes à Ispahan. Le lendemain dans la journée, ce takterewan arriva, et le malade y entra. Il supporta très bien le voyage; il allait bien, et serait arrivé en repos et mieux portant à notre logement, s'il n'avait été assailli par le bruit et la poussière de *l'istickball*[2] (députation) qui venait le recevoir à son entrée dans Ispahan. Enfin, tout ce bruit cessa, et il put reposer.

Le 6 au matin, je me promenais dans les jardins de Tchehd-Sitoun[3], quand j'appris que le docteur Jukes était plus mal : j'y allai et j'y trouvai un médecin persan que le sadr avait envoyé près de lui. Si je n'eusse pas été tout entier à l'anxiété que m'inspirait l'incertitude du sort de mon ami, je me serais diverti de l'absurdité de cet homme. Il n'est pas un charlatan d'Europe qui ait une mine plus grave et plus solennelle que l'était la sienne quand il tâtait le pouls au bras droit et au bras gauche tour à tour. Son habillement même était tout particulier,

[1] Tucht-e-rowan, dit le texte.

[2] Istackball, dit le texte. C'est le nom de la députation envoyée ordinairement à un étranger ou à un hôte de distinction, pour le conduire à son logement.

[3] Chehel-Sittoon, dit l'anglais; c'est un palais qui compte beaucoup de colonnes.

et contribuait parfaitement à l'effet de la farce qu'il représentait. Au lieu du bonnet, il portait un large turban; sa robe était de couleur simple, et chaudement bordée; la canne ne lui manquait point, bien qu'elle fût sans pomme d'or; ses questions et ses prescriptions étaient débitées d'un ton imposant, bien propre à s'emparer de l'esprit du vulgaire.

Mon ami mourut, et il fallut l'enterrer presque aussitôt, car il est contraire à toute étiquette qu'un mort reste dans un palais du roi, ne fût-ce que quelques instans, et les funérailles eurent lieu à quatre heures.

Je dus me charger alors des affaires de la mission, et c'est ce qui fit que le 14, je me rendis chez le sadr[1] pour déjeuner avec lui. Après avoir traversé une interminable étendue de bazars et de passages d'une apparence très suspecte, nous arrivâmes à une masse de murailles de terre après avoir passé une porte qui nous conduisit encore par de longs passages et plusieurs cours. C'est dans une de ces cours qu'Ali-Mohammed-Khan vint au-devant de moi, et me mena dans une petite chambre bien garnie de tapis, où le ministre était assis dans un coin sur un morceau de couverture de laine, et c'était là la seule distinction qu'il s'arrogeât. Je trouvai en lui un vieillard très cassé, ridé et décrépit de figure; le blanc des yeux grand et

[1] Sudr, dit le texte anglais.

maladif annonçait un homme d'une mauvaise santé; sa barbe, blanchie par l'âge, mais teinte en rouge, contrastait singulièrement avec ses sourcils noirs mêlés de quelques grands poils blancs. Son costume, composé de châles et de fourrures, était simple. Hadji-Mohammed-Houssaïn-Khan, le sadramin, était autrefois, comme il arrive en Orient, dans la plus humble position; il vendait des légumes et de la paille hachée dans Ispahan. Sa faveur vient de ce qu'à une certaine époque, il nourrit tout un corps d'armée quand les autres marchands avaient pris la fuite devant les énormes réquisitions qui les menaçaient, laissant leurs provisions dans leurs magasins; il connaissait parfaitement tous les dépôts de blé, et y ayant enlevé tout ce que le roi requérait pour ses soldats, il fournit à lui seul le soursât demandé. Le roi, en récompense, le fit hadji, darogha ou surintendant du bazar d'Ispahan. Il est très habile, et passe pour un bon homme, quoiqu'il ait empoisonné, dit-on, plusieurs personnes; mais en Perse cela attaque légèrement le caractère d'un grand.

Un incident survenu pendant notre résidence à Ispahan nous a prouvé combien légèrement ces gens, Persans et Arméniens, traitent le crime de verser le sang quand il s'agit de satisfaire leur passion dominante. Un des domestiques, homme insolent et vain, s'était rendu à Djulfa, probablement

pour s'enivrer avec l'eau-de-vie des Arméniens, et comme il s'en revenait en chancelant, il rencontra quelques jeunes filles qui sortaient d'un bain public, et, sans provocation aucune et comme en badinant, il plongea son poignard dans le corps d'une d'elles et elle tomba comme morte. L'assassin fut pris sur-le-champ et entraîné pour que justice expéditive lui fût infligée. Ils l'emmenèrent tout d'abord devant le sadr qui, ayant appris que le coupable était attaché à l'ambassade anglaise, le renvoya à nous pour qu'il fût retenu en prison jusqu'à ce que l'on sût si la personne blessée survivrait ou mourrait, en ajoutant que ce serait pour lui une honte ineffaçable si un serviteur de son hôte était mis à mort sous son toit. Je refusai de le recevoir, en observant que nous ne voulions en rien intervenir dans la distribution de la justice, et il fut renvoyé en prison. La question fut tranchée dès le lendemain par la mort de la malheureuse qui se trouva fille d'un seid, mais sa mère seule était vivante; elle se réunit aux autres parens pour demander le sang du meurtrier. Bientôt, toutefois, on fit savoir qu'une somme d'argent pourrait être donnée en échange, et l'on demanda, je crois, 200 tomans pour le prix du sang. J'étais intimement persuadé que les intéressés, connaissant la prodigalité habituelle des Européens, feraient tout leur possible pour élever le prix de la vie de notre

domestique, en agissant sur nos sentimens. Je savais que le coupable était un homme d'un mauvais caractère, indépendamment de l'action qu'il avait commise; je répétai alors que je n'avais nullement l'intention de gêner le cours de la justice, et qu'ils pouvaient traiter cet homme comme ils le trouveraient convenable. L'atrocité de cette action était si révoltante que j'aurais regardé mon intervention en sa faveur comme un outrage positif envers l'humanité. Cependant le sadr, par égard pour la mission, prit quelque peine pour cette affaire, et s'offrit à avancer 20 tomans en à-compte sur sa rançon quelle qu'elle fût: enfin, voyant que mon impartialité pourrait être mal interprétée, je consentis à donner 20 tomans, ce qui fit quarante tomans pour racheter le coupable, et les parens de la victime aimèrent beaucoup mieux cette somme que le sang inutile du meurtrier.

La température pendant notre séjour à Ispahan fut généralement froide et plus dense que d'ordinaire en Perse. De lourds nuages suspendus sur nos têtes nous menaçaient sans cesse de la neige qui tombait abondamment sur tous les sommets environnans.

Le 21 novembre nous partîmes pour Koum, et y arrivâmes sans que rien de remarquable fût survenu. Dans la soirée j'allai visiter le tombeau de Fatima, sœur d'Imam-Riza, qui fut enterrée en ce

lieu. J'avais acquis la certitude qu'un infidèle ne pouvait visiter ce sanctuaire; ayant donc pris le costume persan, j'allai avec le mouchi indien qui, étant seid et ayant fréquemment visité le tombeau, avait de grandes facilités pour m'y introduire.

Un portail bas nous conduisit dans une petite cour autour de laquelle sont des cellules ou chambres pour l'usage des khadems, ou serviteurs du temple. De là on passait par un autre portail de meilleure apparence, dans une cour plus grande qui renferme des logemens pour les ministres d'un rang supérieur. Il y a dans cette cour un long bassin d'eau pour les ablutions : nous passâmes de là dans la cour où est située la mosquée, et qui est plus petite que la précédente, mais plus proprement entretenue, et où il y a aussi une pièce d'eau pour les ablutions. C'est ici que nous quittâmes nos pantoufles, puis nous entrâmes. C'était alors l'heure de la prière du soir, et la cour était presque pleine: nous visitâmes tout ce qu'il y avait de remarquable. Les portes conduisant dans la mosquée sont ornées de toiles bleues. La façade de la mosquée, qui a ordinairement trois arches, est ornée de mosaïque en tuiles de diverses couleurs. L'intérieur du compartiment au-dessous duquel se trouvent le tombeau et le plancher est orné de même : un riche tapis est étendu à terre. Le tombeau est renfermé dans une boîte de sandal de douze pieds de longueur

environ, sur huit de large; un dais vert s'élève au-dessus, et il est entouré d'une grille d'argent dont les massifs barreaux sont croisés, et qu'y a placée la mère du roi actuel (Feth-Ali-Schah). Dans l'intérieur est suspendue l'épée d'Abbas-le-Grand, que je ne remarquai point, du reste; car je voulais éviter d'attirer l'attention par des regards trop curieux. La tombe, avec ce qui la recouvre, remonte à l'époque de la mort de Fatima; mais le dôme et la mosquée sont l'ouvrage du roi actuel, bâtis sur les ruines d'un bâtiment plus petit, construit et doté richement par Schah-Abbas. Toute la race des rois Sofis[1] a ajouté à ses richesses, et naguère elles étaient grandes.

Après un examen rapide de cette mosquée et de ce qu'elle contient, je m'assis avec le seid, comme si je l'eusse accompagné à la prière; mais je m'aperçus bientôt que les mollas murmuraient en me regardant d'un air soupçonneux, et je fus heureux de me tirer de ce mauvais pas, grâce au mihmandar qui parut en ce moment.

Koum est bien ce que dit Morier une misérable masse de ruines. La population est, dit-on, de dix mille habitans, mais ceci me semble exagérée. L'in-

[1] Ou *Sefis*, nom d'une ancienne famille royale.

Il ne faut pas confondre les mots *sofis* dont il s'agit maintenant avec *soufis*, qui viendra plus tard. Ce dernier mot signifie *religieux pauvres*, qu'en arabe on nomme *fakirs* et en persan plus habituellement *derviches*.

tolérance y est extrême, et ce lieu a été souvent remarqué pour son inhospitalité particulièrement envers les voyageurs chrétiens. On apprend même aux enfans à bégayer des injures. Tandis que j'essayais de prendre une esquisse de la ville du haut du caravanserail, de petits garçons encouragés par leurs mères nous outrageaient dans les termes les plus grossiers, et ils ne cessèrent que quand le mihmandar leur imposa silence.

Le matin du 28 je quittai Koum pour Téhéran avec deux domestiques à cheval. Le temps était d'un froid sombre, et quelques flocons de neige tombaient, mais nous n'eûmes pas d'orage sérieux jusqu'à Sedrabad. Nous avions passé ce lieu, et nous traversions une étendue de désert salé de vingt milles environ, qui sépare Sedrabad de Kinaradjird, quand les nuages qui s'étaient amassés tout le jour éclatèrent en givre et en pluie. Un vent aigu du nord nous soufflait au visage, et nous gelait en dépit de tous les vêtemens que nous pouvions entasser. La nuit fut d'une obscurité complète, et amena un orage qui faisait hennir de peur nos chevaux, et ils s'efforçaient de se retourner pour présenter le dos à la tempête.

A huit heures nous avions Téhéran en vue, et la nuit n'avait pas été dure pour nous seuls. Elle avait sans doute fait plusieurs victimes; nous n'en connûmes qu'une. Un homme fut apporté dans le

caravansera[1] de Kinaradjird où nous étions, gelé ou raide mort; mais toujours droit sur sa monture, qui probablement avait plusieurs fois fait halte auparavant avec son maître dans ce caravansera.

Séjour à Téhéran. Visite à l'ambassadeur persan en Angleterre; et au poète lauréat. État de la société. Caractère national. Stérilité de la Perse. Vices. Religion. Soufis. Ressources du pays. État militaire.

J'étais depuis le 29 à Téhéran[2], quand le 3 décembre j'allai avec le chargé d'affaires de la Grande-Bretagne présenter nos hommages à Mirza-Abdoul-Wahab, le moatimed-e-doulet, conseiller privé et secrétaire pour le département des affaires étrangères. C'est un homme d'un véritable talent, il est compté parmi les plus instruits de ce temps, et n'a pas la moindre pédanterie. Il nous reçut, sans nous faire attendre, dans une chambre très petite et très mesquinement meublée. Sa robe était de coton vert uni et que couvrait, attendu le froid, une pelisse en peau de mouton commune. Les callioun (pipes) et la tasse à café étaient des plus simples; tout enfin, autour de lui et en lui, nous laissa l'idée d'une humilité sans affectation.

De la maison du moatimed, nous nous rendîmes à celle de l'amin-e-doulet, ministre des finances et

[1] Ou caravanserai. Le mot sans *i* est plus conforme à la prononciation orientale.

[2] Ou Tehran.

de l'intérieur; mais il nous fit tellement attendre, que nous partîmes sans le voir, pour aller chez Mirza-Aboul-Hossein-Khan, le dernier ambassadeur en Angleterre. C'est le descendant d'une ancienne famille déchue, qui habite tantôt Schiraz, tantôt Ispahan. Il était très pauvre dans sa jeunesse et avait la réputation d'être un garçon très beau, que les grands recherchaient et qui souvent dansait en public sous des habits de femme. Il entreprit ensuite un commerce qui lui devint lucratif, et par degrés il s'éleva à tel point, que quand il fut question de nommer un ambassadeur en Angleterre, l'offre de cette mission lui fut faite, et il l'accepta dans des vues d'intérêt. Il avait emporté quantité de beaux châles qu'il se vante d'avoir troqués contre les faveurs des premières dames d'Angleterre, et il parle tout haut, en les nommant, de dames d'un rang élevé, duchesses et autres, avec lesquelles il a eu des affaires galantes; il montre, il produit et lit dans les sociétés une foule de lettres à lui adressées par des femmes d'un rang inférieur. Il montre aussi une miniature qu'il a fait voir au roi, comme étant le portrait de sa maîtresse, sans même cacher son nom, et je regrette de dire que c'est une dame placée dans une haute position de famille et que je crois très estimée. Il faut espérer que cette manière de répondre aux marques de bienveillance données, je le pense, innocemment à un étranger, servira à

l'avenir de leçon à nos compatriotes femelles. Cet homme nous reçut dans une espèce de boudoir orné de gravures anglaises, de miroirs, de montres françaises et d'autres objets de fantaisie, au milieu desquels était placé en grande évidence un portrait de lui par un artiste russe. Un très chaud tapis avec des nemeds (tapis pour la prière) couvrait le plancher, et un bon feu flambait dans une grille à l'européenne. Il lardait très plaisamment son discours d'exclamations et d'interjections anglaises.

Le jour suivant nous allâmes faire visite à Feth-Ali-Khan, le schah-el-chaër ou malek-ul-chaër, poète lauréat du royaume. C'est un vieillard très instruit, de manières douces et bienveillantes, et d'une conversation très spirituelle. Il est, comme tous les Persans, vain de son mérite, mais cela ne va point jusqu'à dénigrer les talens d'autrui. Il est regardé comme l'homme vivant le plus avancé dans la connaissance de la langue. Quelques-uns de ses compatriotes mettent ses vers immédiatement après ceux de Perdoussi, d'autres mêmes les placent au-dessus des productions de ce grand homme. Sa fertilité d'imagination n'est pas moins remarquable que son habileté; car sans compter ses poésies légères, il a déjà produit cent soixante mille distiques, principalement relatifs aux actes du roi régnant; car il est historien aussi bien que poète de la cour. Il nous reçut très cordialement et me

promit des lettres de recommandation pour le Korasan.

Le 10 décembre, un chef qui réside dans le voisinage de Demawend déjeuna avec nous, et entre autres sujets de conversation, nous donna quelques détails intéressans sur ce pic dominant de la chaîne d'Elburz [1]. Il y était monté quelques jours auparavant avec quelques personnes, et je recueillis de ce qu'il nous dit, qu'il est formé de pierre ponce et de scories métalliques principalement. Sur le sommet, dit-il, se trouve une grande cavité, comme si la mine avait joué là, et plusieurs petites excavations se voient de côté et d'autre. Toute la montagne abonde en soufre dont on recueille annuellement de grandes quantités pour les vendre. On peut remarquer sur le cône des traces d'exhalaisons sulfureuses; mais il n'y a jamais ni feu ni fumée. Pas un brin d'herbe, un vestige de végétation, une source d'eau sur toute cette surface. La neige qui tombe est absorbée dès qu'elle fond par la substance de la montagne, et ne donne pas naissance au moindre ruisseau. Ce chef nous représentait la route pour arriver au sommet, comme très difficile et très escarpée. Il n'y a pas à douter, d'après ces détails, que le cône est d'origine volcanique.

Le 11 décembre, nous reçûmes une visite de Feth-Ali-Khan, le poète lauréat, qui venait voir mes

[1] Ou Elbours.

dessins et me montrer les siens. Il avait imité à la plume, d'une manière surprenante, quelques gravures anglaises. Il comprenait parfaitement la perspective et raisonnait très bien sur la nature des eaux et des ciels. Il me promit ensuite de nouveau des lettres d'introduction pour les chefs du Khorasan, en m'avertissant que le roi était très opposé à ce que des étrangers vissent le pays à l'est de la route directe qui va de Schiraz à Téhéran. Il fut cependant convenu entre mes amis et moi, que je partirais avec la première caravane, portant l'habit du pays et dans un équipage assez modeste pour ne pas attirer l'attention, sans pour cela montrer l'intention de tromper les autorités du pays que je traverserais, s'il était nécessaire que j'entrasse en communication avec eux, nécessité qu'il valait mieux éviter. Mes lettres de créance devaient se composer d'une lettre du chargé d'affaires anglais, portant que je voyageais pour mon plaisir, et invitant tous les gouverneurs à m'assister en cas de besoin, plus les lettres que m'avait promises Feth-Ali-Khan pour son gendre. Je pris toutefois la résolution de ne m'en servir que dans un cas urgent; car on était unanime pour m'assurer que moins je trancherais du grand seigneur, plus il me serait facile d'observer, moins je courrais de danger pour ma personne.

Par bonheur, le roi était absent de Téhéran pour

une partie de chasse, et je ne fus pas exposé à ses questions sur la route que je voulais suivre, et à des demandes d'autorisation qu'il eût repoussées peut-être.

Pendant mon séjour à Téhéran, je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour m'assurer si, comme je l'avais toujours pensé, la valeur de la Perse n'avait pas été toujours exagérée, non-seulement de nos jours, mais encore dans des temps plus reculés. Toutes mes observations m'ont convaincu que ses richesses, sa magnificence, sa population, sa fertilité, et même sa puissance comme nation, ont été estimées beaucoup au-delà de la réalité.

Il ne me semble pas difficile de se rendre raison de ces fausses impressions relativement à la Perse. L'Orient a de tout temps été décrit comme la terre de la richesse, du luxe et des magnificences; les premiers voyageurs et les contes orientaux nous en ont donné une idée éblouissante, et il est remarquable de plus que ces images de magique splendeur ont pour but principal la Perse, pays qui, à part l'Arabie et la partie déserte de la Tartarie, est le moins de nature à les réaliser. On peut attribuer ces illusions à nos premières lectures classiques, où les souverains persans, Cyrus, Xercès, Darius et autres, sont toujours représentés suivis de myriades de guerriers rayonnans de pourpre et d'or. Les allusions que fait la Bible au pouvoir et aux

richesses des rois mèdes y a beaucoup contribué, et ces idées ont été en quelque sorte confirmées par les rapports des voyageurs européens qui ont visité les cours des monarques de la race des Sofis aux jours de leur splendeur. Les voyageurs modernes n'ont pas même rompu le charme.

Cela tient passablement à la situation où étaient placés la plupart des observateurs. Le plus grand nombre de ceux qui ont publié leurs remarques étaient attachés à des missions éclatantes, ou n'ont vu le pays qu'en passant. Les circonstances de la marche d'un homme important dans ce pays rendent très difficile à ceux qui sont à sa suite d'examiner et d'apprécier la véritable condition de la contrée à ceux qui l'habitent. Pour ces voyageurs-là toute difficulté est aplanie, et l'on prend toute la peine possible pour leur inspirer des idées de la nature la plus favorable touchant la puissance et les richesses du souverain et la prospérité de son pays. On ne peut rien voir qu'à travers les rangs splendides des courtisans dont les costumes éblouissent.

Les limites naturelles communément assignées à l'empire persan ont souvent été décrites. L'aspect et la nature du sol qu'elles renferment varient beaucoup; mais à l'exception des provinces du Mazinderan, du Ghilan et de quelques autres districts sans importance, la première impression que l'on éprouve est celle que font éprouver l'aridité et la

sécheresse. On a dit de la Perse qu'elle est un pays de montagne, et certainement la plus grande partie du terrain est montueuse ; cependant la plus grande partie du pays peut être représentée comme un plateau qui s'élève d'une région inférieure : c'est cette dernière contrée, qui sous le nom de *Dechtistan* forme une grande portion de la côte du golfe Persique et de la rivière du Tigre, au sud et sous diverses autres appellations, borde la mer Caspienne au pied du mont Elbourz, et va se joindre dans le nord aux plaines de la Tartarie. La hauteur du plateau au-dessus du niveau de la mer n'est probablement guère au-dessous de trois mille cinq cents pieds, et c'est de cette surface que les chaînes de montagnes qui sillonnent le pays s'élèvent à différentes hauteurs, renfermant souvent entre elles des vallées de diverses dimensions : dans d'autres cas elles semblent faire une île de la plaine qui les dépasse de beaucoup en superficie.

L'aspect de ces montagnes est partout nu, aride et repoussant. Pendant deux mois du printemps seulement, une maigre verdure donne une teinte d'émeraude à leurs flancs bruns; mais les ardeurs de l'été la grillent bientôt, et la couleur primitive des rochers leur revient. Les plaines ne sont pour la plupart guère plus riantes. Elles sont formées en grande partie du gravier descendu des montagnes avec les torrens, ou des accumulations qu'une

révolution de la nature a dépassées dans des lits vastes et profonds, ou enfin d'une argile dure qui reste aride et déserte comme le reste si l'eau lui manque. Le sol est constamment brun et grisâtre, hormis les deux mois d'avril et de mai.

L'eau rend ces plaines fertiles sur quelques points, mais l'eau est un bienfait rare en Perse : les rivières sont petites et peu nombreuses, et les ruisseaux ne peuvent défrayer qu'une très faible quantité de culture. Dans les meilleurs districts, la portion de terre cultivée ressemble à une oasis dans un désert, et sert, par le contraste, à rendre plus désolé ce qui l'entoure. Les plaines et les montagnes sont également dépourvues de bois. On ne voit d'arbres que dans les jardins des villages, ou sur les bords des rivières, où on les plante pour fournir le peu de bois de charpente employé dans les constructions. Ce sont principalement des arbres fruitiers, le noble tchinar, ou plateau oriental, le haut peuplier et le cyprès. L'effet que produit un jardin planté de ces arbres tachetant de sa noire verdure la plaine grisâtre et poussiéreuse est plutôt triste que réjouissante. En dépeignant à l'imagination un paysage de la Perse, et même de tout le pays qui la touche au nord et à l'est, l'esprit doit s'attacher à se dépouiller de toutes les images qui donnent de la beauté et de l'intérêt à une scène d'Europe. Il n'y a là ni forêts majestueuses ni plaines ver-

doyantes, ni montagnes gazonnées, ni rivières qui serpentent, ni ruisseaux qui murmurent, ni petites maisons dont les murs blancs brillent dans le feuillage; rien qui parle de paix, de sécurité ou d'aisance; tout au contraire y annonce que l'homme ne vit en ce pays que pour lui seul et dans la terreur de son voisin.

Quand le voyageur, après avoir marché dans les montagnes de rochers qui séparent les plaines, regarde du haut d'une passe difficile à atteindre le pays qui s'étend au-dessous, son œil erre sans un point de repos sur un espace d'un brun monotone qui va se perdre dans la distance, ou qui est borné par des montagnes bleuâtres, comme celles qu'il lui a fallu gravir. Telle est la scène qui, de journée en journée, de marche en marche, se présente invariablement à celui qui voyage en Perse.

Les déserts étendus qui se trouvent sur plusieurs points de l'empire sont d'une nature très frappante; mais l'aspect général du pays est si désolé, qu'il n'y a que le voyageur qui les côtoie de près ou qui les traverse, qui puisse remarquer la différence. Alors il la sent bien, et ces efflorescences salines qui luisent ou qui se calcinent aux rayons du soleil dans une immense étendue, avec une masse de rocs noirs qui se dressent çà et là sur la surface, contournés par l'effet de la réfraction en mille

formes diverses et étranges, le pénètrent du sentiment de la désolation de ces déserts [1].

Les provinces du Mazenderan et du Ghilan, sur les bords de la mer Caspienne, avec les districts d'Astrabad et de Gorgan, et quelques parties de l'Adherbijan et de l'Arménie, forment exception aux descriptions qui précèdent. Les trois premiers districts sont aussi beaux que peuvent les rendre les eaux, les bois et les montagnes aux formes variées. Les forêts sont magnifiques, et la plus

[1] Les merveilleux effets du mirage et du phénomène qu'il produit ont souvent été l'objet de l'admiration des voyageurs ; mais il est presque impossible de se figurer à quel point il se manifeste dans les plaines larges et unies de ces contrées quand l'air, en un état d'ondulations rapides, fait mouvoir chaque objet à sa surface en formes aussi incertaines et aussi fugitives que les tourbillons d'air qui le produisent. Une montagne éloignée prendra dans l'espace d'une minute peut-être la forme d'un pic élancé, puis il s'évasera à son sommet très aigu tout à l'heure, et s'étendra comme un large champignon sur une tige frêle, et tout à coup le sommet éclatera en plusieurs aiguilles qui iront aussitôt se joindre et former un plateau. Dans d'autres cas, un tas de boue sillonné par la pluie aura l'apparence d'une ville magnifique avec des colonnes, des dômes, des minarets et des pyramides, et tout cela s'envolera à votre approche ; vous serez confus de ne trouver qu'un amas de terre de dix pieds de haut. On a souvent pris des ânes montés par des enfans pour des éléphans, ayant des géans pour cavaliers : des moutons et des chèvres semblaient des dromadaires et des chameaux, et l'on prenait les plus petits buissons pour des groupes de beaux arbres. Ce sont des phénomènes magnifiques quelquefois ou divertissans, mais ils embarrassent fréquemment le voyageur, comme quand ils le trompent sur la distance, et font croire qu'une ville ou un puits sont à cinq ou six milles, quand il faut en parcourir vingt-cinq ou trente pour y arriver.

grande partie de l'année la verdure est riche et épaisse.

Le voyageur ne sera pas moins désenchanté par l'aspect des villes que par celui des campagnes de l'Orient. Accoutumé à joindre aux noms d'Ispahan, de Bagdad, de Schiraz, de Basra et d'autres villes célèbres dans l'histoire orientale, tout cet appareil éblouissant de colonnes, de minarets et de coupoles, comment serait-il préparé à la masse de misère, de saleté et de ruines que la meilleure de ces villes va présenter à sa vue? D'abord, quand il en approche, il cherche en vain à entendre cette rumeur bien connue des hommes assemblés qui réjouit le voyageur prêt à entrer dans une ville d'Europe. Au lieu d'une route belle et animée, il entre par une ruelle étroite et creuse, escarpée et en désordre comme le lit d'un torrent, bordée de murs de terre en ruines ou d'enclos qui lui cachent le peu de verdure du lieu; il faut qu'il marche entre des hauts et des bas, les débris des vieux édifices, et les creux d'où l'on retire l'argile, des briques destinées à en construire de neufs; enfin il touche aux murailles délabrées de la ville, et, entrant par la porte au-devant de laquelle errent quelques gardes à mine chétive, il se trouve peut-être dans quelque triste bazar, mais plus probablement dans une confusion de décombres aussi déplorables que ceux qu'il a traversés hors des murs. C'est en vain

qu'il cherche des rues : à peine voit-il une maison. La masse de boue sèche qui l'entoure est percée de trous qui ressemblent plutôt à des fourmilières géantes ou à des terriers à lapin qu'aux demeures de l'homme, car ce ne sont jamais que les habitations du pauvre qui frappent ses regards. Les maisons des grands sont toujours soigneusement dérobées aux regards par de hauts murs de terre ou de brique d'une apparence fort peu agréable; et tout à l'entour, même jusqu'à l'entrée, sont entassées sans ordre les misérables huttes des habitans pauvres. D'étroits passages, à peine assez larges pour un âne chargé, en font le tour, et donnent accès aux demeures de toutes les classes. On ne cherche nullement à niveler ces sentiers qui montent indifféremment sur tous les obstacles ou se creusent, réduisant ainsi le passant à grimper dans les ruines, à donner du pied contre les pierres des tombeaux [1], ou à risquer de se rompre le cou dans des trous, la nuit principalement, car il n'y a aucun moyen d'éclairer une ville dans ces contrées. Les bazars sont réellement les seuls lieux de passage qui méritent le nom de rues. Il y en a qui ont obtenu des voyageurs de justes louanges, comme le Bazar-i-

[1] Les mahométans voient sans peine que l'on marche sur les tombeaux. Au contraire, ils les placent souvent dans une rue ou sur une grande route, dans l'espérance que le passant qui s'y heurtera pensera alors à prier pour leurs muets habitans.

Wakil de Schiraz, les longs bazars continus d'Ispahan, et quelques-uns de Téhéran, de Tabriz, etc., qui sont relativement spacieux, élevés et bâtis de matériaux plus ou moins solides; mais en majorité les bazars persans sont misérables.

Vue d'une position dominante, une ville de Perse est un objet sans intérêt : les huttes de terre se confondent avec le sol; les maisons, même celles des grands, ne dépassent pas un étage, et les hautes murailles qui les ceignent et n'ont pas une fenêtre pour les animer sont de l'effet le plus triste. Il y a peu de dômes ou de minarets, et ceux qui subsistent sont rarement élégans ou riches. Il n'y a pas d'autres édifices publics que les Medressés et les mosquées, souvent aussi mesquines que le reste, ou que les ruines cachent entièrement. Le coup d'œil général est une succession de toits plats et de longs murs de terre entremêlés de beaucoup de décombres. Cette monotonie n'est un peu détruite que par les jardins de tchinars, de peupliers et de cyprès, arbres dont les villes et les villages sont fréquemment entourés et diversifiés.

La démoralisation et la misère des habitans est en rapport avec la décadence et la misère des lieux. La masse de la population peut être divisée en quatre classes : 1° les gens attachés aux diverses cours et qui vivent au service des grands, c'est-à-dire les militaires et les fonctionnaires de tous les rangs;

2° les habitans des villes, marchands, boutiquiers, ouvriers, etc.; 3° les hommes voués à l'agriculture; 4° les tribus errantes, ou Ils ou Eels.

L'absence de toute vertu et de tout principe dans la première classe n'est nullement étonnante. La conduite du gouvernement auquel ceux qui la composent sont attachés est despotique, insolente et perfide, et forme naturellement le caractère de ceux qui le servent. Les nobles et les officiers supérieurs de la cour, absolument soumis au caprice du monarque qui ne peut endurer ni opposition ni déconvenue, tout en ne cessant de ramper et d'être abjects en sa présence, deviennent à leur tour hautains, cruels et impérieux avec leurs inférieurs, et ceux-ci, par ricochet, sont ravis s'ils peuvent exercer la même tyrannie misérable sur ceux que le malheur a mis dans leur dépendance. L'homme placé le plus haut n'est jamais sûr de sa propriété ou de sa vie. Qu'un accès de rage, de jalousie ou d'avarice dont il soit l'objet s'empare du monarque, un mot, un regard du despote le livre aux plus cruels traitemens. Il peut être battu, mutilé, honni comme le plus humble domestique; sa personne peut être violée d'une façon dégradante pour l'humanité, sa femme et ses filles être prostituées à la luxure des muletiers, et le peu d'honneur héréditaire que possède un Persan, être abandonné au vent, sans que la malheureuse victime ait le moin-

dre espoir de remède; cet événement ne fait même aucune sensation : c'est le plaisir du schah.

Comment existerait-il aucun sentiment de patriotisme, d'attachement au souverain ou au gouvernement? Ceux qui sont en faveur n'ont qu'une pensée, c'est de conserver cette influence, qui est la seule garantie de leurs personnes et de leurs biens; et pour y parvenir, ils adulent et rampent; pendant ce temps, ils travaillent à piller, à tromper, et s'ils le peuvent, sans trop de péril, à trahir leur tyran. Tel est l'effet naturel de ce système misérable : la bassesse descendant du plus haut rang au plus humble.

La classe des marchands et des ouvriers est moins exposée à la tyrannie des supérieurs; leur temps étant plus occupé par le travail, leurs mœurs, quoique peu louables, sont moins effectivement vicieuses; ils sont doués de beaucoup de bas artifices, disposés à la tromperie et à la fausseté, âpres au gain, très cauteleux, et faisant toujours les pauvres. Toutes conséquences naturelles des circonstances dans lesquelles ils sont placés, car ils sont quelquefois en butte à de lourdes exactions[1] dont ils ne peuvent se préserver, et les gens de la cour, en contractant des dettes qu'ils ne paient pas, les

[1] On pourrait rapporter de curieux exemples des expédiens auxquels le peuple a recours pour mettre en défaut l'impitoyable et pénétrante rapacité de leurs tyrans. Mirza-Abdoul-Rezakme

ruinent; ils sont donc contraints à des pratiques de fourberie pour garder leurs richesses. Quant aux Ils, tribus errantes, leurs habitudes font leurs mœurs, leur vie vagabonde exclut tout attachement aux lieux; soumis à l'autorité patriarcale seulement, ils ne peuvent supporter la contrainte; le vol et le pillage ne leur semblent pas des crimes. Ce sont de bons soldats, mais ils sont impatiens de la discipline.

Quant aux cultivateurs et aux fermiers, il n'est pas en Perse de classe d'hommes plus misérablement soumise à l'oppression et à la tyrannie. Ils vivent continuellement sous le poids d'un système d'injustice et d'extorsions qu'il est impossible d'éviter; c'est en définitive sur eux que retombent toutes les avanies. Le roi prend à ses ministres ou gouverneurs : ils exigent alors les sommes requises des chefs de districts : ceux-ci à leur tour les demandent aux zabets ou ketkhodas des villages, qui enfin

me raconta que dans une ville où il logeait, il était alarmé journellement par le cri d'une personne qui semblait recevoir une rude bastonnade, et s'écriait pendant qu'on frappait : « Amân ! amân ! (Pitié ! pitié !) Je n'en ai point, je n'ai rien ! Le ciel m'en est témoin, je n'ai rien ! » et mille autres exclamations de ce genre. Il découvrit que le patient était un riche marchand, et qui avait été informé que le prince ou le gouverneur était résolu à avoir une partie de ses richesses; et comme il savait que la torture lui serait infligée pour tirer de lui quelque chose, il s'était habitué à endurer la douleur afin de repousser la demande dont il était menacé. Il était ainsi parvenu à supporter mille coups de bâton, et comme il avait appris aussi à feindre un complet épuisement, il espérait recevoir tous les coups qu'on croirait pouvoir lui donner sans que le mal lui fît donner ou avouer rien.

pressurent les raïets. Chacun des agens intermédiaires doit avoir son profit, de sorte que la somme que le roi a reçue est faible en proportion de celle que les raïets ont acquittée. Toute taxe, toute amende, tout présent tombe sur eux, et tel est le caractère des gouvernans que la seule limite à ces demandes est d'une part le pouvoir d'extorquer, et de l'autre, celui de donner ou de retenir. Quand du reste on peut jeter un coup d'œil dans l'intérieur d'un cultivateur ou d'un fermier persan, on voit une aisance peu en rapport avec le tableau de leur misère par lequel ils répondent toujours à vos questions sur leur position. Les hommes, les femmes et les enfans sont grossièrement, mais suffisamment vêtus, et ils peuvent toujours se procurer d'abondantes provisions de gâteaux de froment, de mas ou lait caillé, avec un peu de fromage dur; d'ailleurs, les provisions sont extrêmement bon marché, et les gages sont élevés; mais cette aisance dont je parle n'existe que chez les paysans les plus habiles en tromperie et en ruse. Tel est le caractère que l'oppression et l'injustice des supérieurs ont donné aux paysans de la Perse. Toute franchise, toute candeur, toute honnêteté leur manque; ils sont traîtres, ingrats et dépourvus de toutes les aimables qualités de l'âme. Peut-être ne sont-ils pas naturellement cruels; mais le régime qui les gouverne et qui met si peu de prix à la vie des hommes les a

habitués à l'effusion du sang, et ils tirent le couteau pour la moindre cause. Il n'y a enfin d'estimable dans le paysan que son activité et son industrie.

La condition de la société s'est détériorée et pervertie en même temps que le caractère national. Les plus douces relations de la vie sont dissoutes. Il n'y a point en Perse de ces vénérables coutumes qui lient les hommes et tiennent chaque rang dans sa sphère. Tout ordre semble en suspens, et il s'ensuit une disposition à l'anarchie qui certainement aboutirait à quelque révolution, s'il n'existait certains contre-poids qui résultent de la position politique du pays et de la religion, et tendent à résister à tout effort naturel sous l'amélioration et les progrès. Il n'y a d'autre lien social que la nécessité; tout est défiance : on ne vit que pour soi : l'homme craint l'homme; le domestique se méfie de son maître autant que le maître de son domestique : la vue du plus léger avantage autre part peut rompre les liens les plus forts; la jalousie attaque et détruit ce qui devrait être pour l'homme, dans cette position, le bienfait le plus sacré, la famille. Les charmes de la vie domestique s'enfuient devant le soupçon et la terreur; le père et le fils se redoutent, et quelquefois se haïssent; la femme elle-même, incertaine sur la vie de son mari et l'affection de ses enfans, se fait un intérêt à part et met de côté tout ce qu'elle peut avoir de bien pour faire face aux jours

mauvais; ce résultat doit être attribué dans toutes ses circonstances à la polygamie.

On a souvent dit que le Persan est le peuple le plus poli de l'Orient. Je n'ai jamais eu lieu d'avoir grand fondement à cette opinion. Si par politesse il faut entendre des manières courtoises envers ses supérieurs et ses égaux, un usage aisé de formules complimenteuses dans la conversation et une stricte fidélité aux cérémonies et aux formes, les Persans peuvent sans doute prétendre à cette qualité; mais si la politesse est cette affabilité sans apprêt et cette urbanité qui attire les hommes les uns vers les autres, descend du cœur pour adoucir les passages de la vie et constitue la bienveillance envers tous, certes le Persan, dans quelque rang qu'il soit, possède peu de cette perfection.

Il est incontestable que l'on trouvera un certain degré d'urbanité dans les classes élevées de toute nation civilisée; mais je crois que les hommes de cette espèce en Asie sont tous aussi polis que les Persans en particulier. Quant aux Hindous, j'en suis sûr; les chefs arabes que j'ai vus ne sont pas moins polis, et les Turcs, dit-on, ne manquent pas d'une civilité rigide. Je crois qu'au fond le Persan doit sa réputation en ce point à la nature et à la phraséologie de sa langue, plus remplie d'hyperboles et de métaphores que tous les autres idiomes de l'Orient. Le moins qu'un Persan puisse dire

quand il vous reçoit, c'est que vous êtes son maître, que sa maison et tout ce qu'elle contient, plus même, que la ville et la campagne sont à vous, et que vous pouvez en disposer à votre gré. Tout ce qu'il vous arrive de remarquer, pipes, cheval, hardes, tout est : *pisekech-i-sahib* « le présent pour le maître. » Mais personne ne considère ces protestations autrement que comme des phrases qui équivalent pour leur sincérité au « très obéissant serviteur » que l'on écrit au bas d'une lettre. Quant aux gens des classes inférieures, tels que les chameliers, les muletiers, les valets d'écurie, etc., ils dépassent en brutalité de parole et d'action les hommes du peuple des autres pays.

Les Persans sont certainement plus gais, moins graves, moins austères que la plupart des autres Asiatiques ; ils entrent plus facilement en humeur joyeuse et ont l'imagination plus vive que les Arabes, les Turcs ou les Indiens, les Afghans ou les Tartares. C'est cette disposition insouciante et enjouée qui les a fait appeler les *Français* de l'Asie.

Quant à l'hospitalité que l'on attribue aux Persans, on doit l'entendre de cette hospitalité accordée aux grands seulement, quand ils voyagent avec le mihmandar « le gardien de l'hôte. » Simulacre de vertu publique qui n'est, comme on l'a vu, qu'une odieuse série de violences et d'exactions exercées sur le peuple.

Pour ce qui est de la religion mahométane, qui est celle du pays, elle a ici, plus encore que partout ailleurs, exercé ses effets engourdissans et mortels sur l'amélioration intellectuelle et morale de la population. On dit cependant que les Persans sont moins fanatiques et plus libéraux en matière de religion que les Turcs et les Arabes; mais je ne puis appuyer cette assertion de mes observations propres, et il est probable que c'est le caractère connu du peuple persan qui lui aura fait supposer cette facilité en ce qui touche la religion. Le fait est que les Persans n'oseraient pas exercer de rigueurs sanglantes sur des chrétiens européens comme sur leurs compatriotes nés dans cettre croyance. En tout autre point, ils sont aussi profondément plongés dans le préjugé que les Arabes ou les Turcs; ils iront même plus loin. Si un Turc ou un Arabe admet à sa table un chrétien, il mangera du même plat que lui, et ne le distinguera point d'un mahométan. Un Persan admettra bien aussi un chrétien dans sa maison, mais il aura soin d'isoler son appartement du reste de l'habitation. Si son hôte mange avec lui, un plat à part lui est servi, et l'on évite avec soin tout contact. Les juifs et les chrétiens ne sont pas généralement reçus en Perse dans les bains publics. Quand des Européens y vont, il est d'usage d'en avertir, afin qu'ils puissent y être seuls. La mort attend le chrétien ou le juif qui pé-

nètre dans une des principales mosquées ou dans un des lieux de pèlerinage en Perse. Il en est de même en Turquie; et quand, par l'appât d'une récompense, ils se décident à mettre de côté ce préjugé en faveur de quelques Européens, ce n'est qu'en secret et sous un déguisement qu'ils les admettent dans le lieu saint. Un pauvre arménien ou un juif serait certainement mis à mort, si on le trouvait dans la sépulture de Fatima ou de l'Ismam-Riza, ou dans la grande mosquée de Schiraz, aussi bien que dans les mosquées de Damas et de Constantinople.

Ces observations s'appliquent à la nation en général; mais il est vrai aussi qu'un esprit d'irréligion ou de libre examen règne largement dans plusieurs classes de la société. J'en ai vu des exemples parmi les nobles, les marchands et les hommes qui ont voyagé. Des prêtres même déclaraient sans trop de précaution qu'ils étaient peu attachés aux rites qu'ils professaient. Les libres penseurs en matière religieuse et ceux qui se sont éloignés des doctrines et des formes prescrites se nomment communément *soufis* ou *derviches*, et il est certain que cette classe d'enthousiastes s'est non-seulement accrue considérablement en Perse pendant ces dernières années, mais qu'elle a notablement contribué à donner de la force à ce scepticisme dont les orthodoxes du pays se plaignent. Ce serait cepen-

dant une erreur que d'appeler soufis tous ces sceptiques. Quelques-uns ont été conduits, par une portée d'intelligence plus étendue, à jeter de côté les parties les plus extravagantes de leur croyance; mais ils sont restés fidèles à ce qui leur paraissait raisonnable. D'autres nient tout, hormis l'unité de Dieu, et quelques-uns vont jusqu'à refuser de croire à un état futur. Les opinions et les sectes sont ainsi variées à l'infini; mais il y a plus que tout cela dans le soufisme. Le soufi n'est nullement le froid calculateur et le philosophe qui raisonne; il tient beaucoup plus de l'enthousiaste et du fanatique; seulement les objets qui l'inspirent sont très différens. Durant mon séjour à Kabouchan, j'ai eu l'occasion de faire quelques observations sur cette matière, et je les reproduirai en leur lieu. Quant à la religion mahométane, elle est évidemment à son déclin.

En Perse, le gouvernement est essentiellement absolu, et ce pays, plus que tout autre, a subi les vicissitudes auxquelles est soumise une contrée où le gouvernement est *le roi*. Aucun peuple n'a vu de plus grandes et de plus soudaines révolutions; aucun n'a été plus glorieux et plus florissant, aucun plus abaissé, plus désolé, plus misérable; nul pays n'a passé sous une plus rapide succession de souverains divers par le caractère. Au fond, cependant, il y a toujours eu cruauté et arbitraire. C'est le

grand Schah-Abbas, mettant à mort de sa propre main un innocent voyageur endormi, parce que son cheval avait eu peur de lui, ou bien coupant le nez à un homme et le forçant de le manger, pour le punir d'une faute légère. C'est Aga-Mohammed-Khan, arrachant les yeux à ceux qui se hasardaient à regarder sa hideuse figure, et détruisant ou mutilant grand nombre d'hommes pour des délits sans importance ou imaginaires. C'est Nadir-Schah, brisant le frein de toute humanité et répandant des mers de sang.

Feth-Ali-Schah, le souverain actuel[1], n'est point de cette nature féroce, et pour avoir été élevé dans l'exercice d'un pouvoir sans frein, ses dispositions ne sont point trop perverses. Il n'est pas injuste, faux dévot ou mauvais père : il est sobre et exempt de ces dégoûtantes débauches qui flétrissent beaucoup d'entre ses sujets; mais sa passion dominante, son vice d'obsession, c'est l'avarice, et l'on en cite plusieurs traits divertissans.

Un jour il était dehors avec un ministre, Mirza-Scheffea, et en se promenant il trouva une roupie; il la ramassa et la montra au ministre en lui disant : « Mirza, vous êtes un homme habile; eh bien! connaissez-vous un moyen de faire de cette pièce mille tomans? » Le Mirza répondit que cela excédait sa pauvre compréhension; mais le roi, ah! le roi, il

[1] Il est mort vers la fin de 1834.

était sûr de sa toute-puissance, et sans nul doute cela se ferait si Sa Majesté disait un mot. Le roi appelant un pich-khidmet (valet de chambre), lui demanda quel fruit produisait la saison où l'on se trouvait alors, et quand on lui eut répondu que la pomme était le fruit nouveau de la saison, il ordonna que l'on se procurât de ce fruit pour la valeur d'une roupie. Il eut en échange cinquante ou soixante pommes. Il en envoya alors trois ou quatre à plusieurs des nobles et des grands officiers de la cour, sans en excepter le ministre lui-même, et chacun de ces êtres était tenu par l'étiquette à répondre par une offrande considérable pour le roi et un cadeau pour le royal messager. 1500 tomans furent recueillis de cette manière, plus trois cents distribués aux messagers, puis *le tout* fut encaissé par Sa Majesté, qui répartit seulement dix tomans entre ses envoyés.

Un autre jour étant à chasser à Kad, village près de Téhéran, célèbre pour ses grenades, il se mit à l'ouvrage, prépara de ses propres mains une quantité considérable de *rob* ou marmelade, et il en fit ensuite le même usage que des pommes ; mais cet expédient est maintenant vieux, et le moindre objet, le poisson, le gibier, etc., devient l'instrument de la mendicité royale. On m'a assuré que le roi a renversé tout l'ordre des matières galantes, et il s'est fait dans son harem une source de revenus de ses faveurs, car il

ne les accorde qu'aux belles qui peuvent et veulent bien les payer exorbitamment cher. Dans sa soif d'argent, il a eu recours à des expédiens inconnus jusqu'ici à tous les monarques de Perse et même de l'Orient; il a disposé non-seulement de ses filles, mais de ses femmes en faveur de nobles de rang trés inférieur, pour des considérations d'argent, et souvent sans prendre l'avis et le consentement des parties. Suivant la loi musulmane l'homme peut répudier sa femme en cas de mauvaise conduite ou si elle le demande; mais divorcer pour vendre la femme ainsi répudiée, ce ne peut être qu'une infraction à la loi, et cependant le roi a commis plus d'une fois cette infraction. Les présens qu'il fait et les khilâts qu'il distribue sont vraiment misérables. S'il vous fait remettre un châle, il est invariablement vieux, grossier et tout usé; si c'est un habillement, vous aurez la plus pauvre étoffe, couverte légèrement à l'extérieur de clinquant d'or ou d'argent sans aucune valeur réelle.

Le caractère personnel du roi donne exactement l'idée de ce qu'est le gouvernement, étroit de même que le souverain, méprisable autant que lui. Le roi traite la Perse, non comme son pays, mais comme une propriété qu'il tient à bail : or, pour en rendre la jouissance longue et paisible autant qu'il le pourra, il a donné le gouvernement de chacune des provinces les plus importantes à ses fils et à ses

petits-fils. Ce système est assez bien combiné pour assurer la tranquillité au royaume et au souverain pour la durée de sa vie ; mais il est évident que ce sont des semences de trouble et de guerre civile qu'il a jetées et qui écloront à l'heure de sa mort, car il n'y a pas un de ces princes qui se fît scrupule de passer au gué dans le sang de tous ses frères, et de plonger dans la misère tout le pays pour avoir une chance d'arriver à la couronne. Le sang des parens est toujours le premier qui coule dans de telles luttes, et il est très probable que dix ans après la mort du roi, de la nombreuse postérité dont il se vante, et que l'on porte à mille enfans et petits-enfans, dix à peine seront vivans. En effet, sans qu'il soit besoin d'imaginer un acte extraordinaire de cruauté, le principe de la conservation inspirera de pareilles mesures, car chaque compétiteur sait bien que sa sécurité ne se trouve que dans l'emploi d'une semblable sévérité. Un Anglais attaché à la cour d'Abbas-Mirza fut témoin à ce sujet d'une scène curieuse et touchante. Il alla faire visite à un des jeunes princes, et le trouva dans une occupation singulière. Assis sur son coussin, et les yeux fermés, il cherchait avec ses deux mains, comme un aveugle, son callioun que lui tendait un domestique. Après un moment le visiteur lui dit : « Que faites-vous, prince ? y a-t-il quelque chose dans vos yeux ? — Oh non ! dit le jeune

prince, rien, mais je m'exerce à la cécité. Vous savez que quand notre père mourra, nous serons tous mis à mort ou privés de la vue, et j'essaie comment je ferai quand je n'aurai plus mes yeux. »

Parmi tous les jours de l'année, le plus beau pour l'avare Felth-Ali-Schah est sans contredit l'ide-i-ro-noze, la fête du nouvel an, qui arrive toujours à la fin de mars ou au commencement d'avril, car alors le roi reçoit en présens de toute nature une somme évaluée à 120,000,000 de tomans, dans laquelle un seul homme, le Sadr-Amin contribue pour 100,000.

J'insèrerai ici le détail des cérémonies de l'ide-i-ro-noze, tel que me l'a communiqué un témoin oculaire.

La venue du nouvel an fut annoncée par une décharge d'artillerie, et tout aussitôt le peuple commença à se livrer à ses réjouissances dont les apprêts se faisaient depuis quelques jours. Les boutiques avaient déjà déployé un éclat inusité et une grande variété de fruits dorés, d'œufs peints, et des confitures de toutes les couleurs. On voyait à peine un vieux bonnet ou un habit usé, chacun ayant revêtu les costumes neufs que l'on se fait faire pour l'ide ou fête. Des vases de terre ornés d'abondans jets de froment ou d'orge que l'on avait fait sortir de terre à force d'eau; des corbeilles de narcisses en fleur, et des bouquets de violettes se voyaient

dans tous les appartemens. De grands bassins de confitures, de fruits confits et de sorbets étaient présentés à chaque visiteur, et les enfans de toutes les classes, libres du travail de l'école ou de toutes autres occupations, gambadaient et faisaient bruyamment la fête dans les rues. De grandes troupes de vieillards et de jeunes gens se rencontraient de toutes parts, et s'embrassaient sur les deux joues; enfin ces mots *ide-i-schuma moubarik bached,* « que votre fête soit heureuse, » sortaient de toutes les bouches. Ainsi se passa le premier jour.

Le second, environ deux heures avant midi, les personnes qui devaient aller à la cour commencèrent à se réunir dans la place devant le palais du roi, chacun portant sur lui le khilât ou vêtement d'honneur qu'il avait reçu. Comme la saison n'était pas si chaude que de coutume, chacun vint enveloppé de manteaux bordés de fourrures; mais l'éclat des brocards éblouissans ou des robes semées d'or était toujours visible quand le vent dérangeait le manteau. Des groupes de personnes qui ne s'étaient point vues la veille accomplissaient, en attendant, la cérémonie des baisemens et des congratulations. Plusieurs de ces grands personnages qui trouvent à peine dans leurs maisons le plus magnifique tapis ou le châle le plus précieux assez bon pour s'y asseoir, se faisaient ici sans façon un siége avec la pierre nue de la plate-forme qui est

en face du palais. Les domestiques allaient, venaient, allaient encore d'un groupe à l'autre, et quelques-uns de ces grands, qui étaient arrivés coiffés de leur simple bonnet noir, étaient suivis de domestiques portant leurs coiffures de cour ou leurs turbans sur des bassins d'argent couverts d'un riche brocard.

Quand approcha l'heure de l'arrivée du roi, les manteaux furent jetés de côté, et les hauts turbans mis à la hâte. Les maîtres des cérémonies se mirent en grand mouvement pour placer les gens dans leur ordre, ce qui se fit sans trouble ni confusion, et les domestiques (*feroches*) du roi commencèrent à faire sortir de la place tous ceux qui n'avaient aucun droit à l'honneur d'y rester. Leurs longues baguettes n'étaient pas oisives, et malheur au dos des récalcitrans ! les coups qu'ils en recevaient, et les plaintes et les remontrances que la foule y opposait, formaient un singulier contraste avec la tenue silencieuse et décente des gens que le maître des cérémonies avait mis en rang; ce n'était plus alors qu'une ligne de brocard, de joyaux et de brillans. Vis-à-vis la salle ouverte du palais où se trouvait le trône, était un beau bassin artificiel d'eau limpide, avec plusieurs petites fontaines qui y jaillissaient immédiatement au-dessous du bassin, et au même niveau étaient servis, sur un long tapis de brocard, des vases d'or et de porcelaine

remplis de sorbets. Devant ces vases et sur le tapis toujours étaient rangés les principaux moullahs, en un double rang très serré qui faisait face au trône. Sur chaque côté du bassin, et à angle droit avec la ligne des moullahs, un rang de princes de la famille royale s'étendait presque jusqu'aux piliers de la salle du trône.

Trois volées des pierriers (*zumbereks*) portés par les chameaux annoncèrent l'arrivée du roi. Il s'avança du fond de la salle, et montant avec précaution les marches du trône, s'assit avec une grande affectation de dignité. Il était somptueusement vêtu d'habits prenant bien la taille, et couvert de perles, de diamans et d'autres pierres précieuses. Son ceinturon, large de deux pouces et demi environ, était une rivière de brillans, et le bord inférieur était orné d'un rang d'émeraudes pendantes; sa poitrine, ses épaules et son dos étaient revêtus d'une maille de perles et de joyaux, et sa couronne, complétement couverte de ces mêmes ornemens, était surmontée de plusieurs épis de diamans et d'autres pierreries.

Au moment où il parut, et une seconde fois, quand il s'assit, il fut salué par tout le peuple qui se prosterna en masse, et au même moment une demi-douzaine de fifres accompagnés de tambours jouaient *God save the king*. Un instant après qu'il fut assis, il dit à haute voix : *Ide moubarik bached,*

« Que la fête soit bénie ! » Et ceux qui devaient répondre dirent alors : *Ide schah in schah moubarik bached, in schallah !* « Que la fête soit propice au roi des rois, s'il plaît à Dieu ! » Il causa ensuite pendant quelques minutes du temps qu'il faisait avec plusieurs personnes, puis les moullahs lurent une prière qui était plutôt une louange, et elle fut suivie d'une pièce de vers du lauréat qu'il récita au bout du jardin. Quand on apporta la pipe du roi, une distribution d'argent fut faite aux moullahs qui se retirèrent ensuite.

On passa alors du sorbet à tous les assistans, et trois éléphans misérablement harnachés et peints en couleurs voyantes furent amenés pour rendre hommage à Sa Majesté. Plusieurs petits princes étaient debout au pied du trône, et une petite fille habillée en garçon, et que le roi aimait beaucoup, voulut monter sur un de ces éléphans.

Une poignée de petites pièces d'argent où se trouvaient quelques monnaies d'or fut distribuée à chaque personne présente, et c'est ici que les cérémonies du salam se terminent ordinairement; mais en cette occasion, on lut un firman qui investissait un des jeunes princes du gouvernement de Kachan. Après la lecture à haute voix, le jeune prince s'avança et s'inclina devant le roi. Sa Majesté fit alors demander son amin-i-doulet pour le charger des affaires du prince, et lui ordonner de s'a-

genouiller et de lui baiser le pied, cérémonie qui eut lieu sur-le-champ. Alors Sa Majesté se leva de son trône, et descendant avec plus de précaution encore qu'elle n'en avait mis à monter, elle disparut par la porte d'où elle était entrée.

Ceux qui ne peuvent pas fournir en argent comptant, et c'est ce que l'on préfère, le présent dont nous avons parlé tout à l'heure, contribuent en marchandises, châles, chevaux, bijoux; rien n'est refusé. Ce jour n'est pas le seul où le roi fasse cette récolte. Il y a toujours quelque demande de faveur, quelque recours en grâce qui n'arrive au pied du trône qu'avec des présens. Le roi de Perse a, du reste, besoin de beaucoup de revenus, car ses dépenses sont très élevées : il lui faut entretenir la famille royale, pourvoir à la fourniture du khilât ou vêtement d'honneur et des présens; assurer les salaires de tous les officiers de la couronne qui ne sont défrayés par aucun gouvernement de province, et payer ses gholams, troupes de sa maison.

Le roi a trois cents épouses qui pour la plus grande partie vivent dans le harem, car le nombre de celles qui habitent les gouvernemens de leurs fils est très limité. A ces femmes il faut donner un nombre proportionné d'esclaves et de serviteurs. Outre cela, chaque femme qui a une famille a droit à un appartement plus ou moins coûteux. La maison du roi est aussi très nombreuse. Son haras

est dispendieux, et il faut des sommes énormes pour faire face aux présens d'honneur, car on n'emploie pas seulement une immense quantité de drap d'or et d'argent, mais il faut aussi beaucoup de châles, de cachemyres de différens prix, un grand nombre d'épées et de poignards plus ou moins richement ornés, et, à l'occasion, des chevaux avec des harnais montés en or et en argent; on doit y ajouter une quantité de bijoux précieux. Un récit détaillé des diverses méthodes mises en œuvre pour recueillir les revenus de la Perse, ainsi que des ruses et des prétextes de part et d'autre serait vraiment curieux. Le gouvernement d'une province et ses myrmidons d'un côté, et de l'autre les paysans avec leurs zabets et leurs ketkhodas, sont dans une lutte continuelle; les premiers s'efforçant en sus de leur droit de tirer le plus possible des derniers qui, par toute espèce d'inventions et de ruses, s'efforcent de ne pas payer même ce qu'ils doivent. Comme il y a peu de villages ou de districts qui acquittent leur cote-part sans réquisition, il est d'usage d'envoyer des exprès pour la recueillir. Ce sont des mirzas, des officiers subalternes attachés à la cour du gouverneur, des ghelams du prince, ou enfin des gens sans aucune qualité, mais qui, toujours à côté des ministres, guettent et saisissent toute chance avantageuse. Quand un de ces délégués est dépêché pour opérer le prélèvement des taxes d'un district, ses

dépenses qu'il a soin de faire larges, sont défrayées par les habitans du pays qu'il traverse, et non satisfait de cela, il insiste pour que chaque village où il s'arrête lui procure un présent quelconque. Quand il a atteint sa destination, avant de dire un mot des affaires, il règle ce qui doit lui revenir en propre, et le zabet trouve en général qu'il est de son intérêt de satisfaire à ses demandes. Il lui faut d'abord de l'argent pour lui seul; après cela on doit des alimens à sa suite, enfin chacun de ceux qui la composent a droit à un présent en raison du service qu'il fait [1].

La conséquence de tout ceci est que, bien que le messager revienne la bourse pleine, le revenu public souffre en proportion. Il ne faut pas toutefois supposer que ceux qui emploient ces hommes ignorent leurs friponneries; au contraire, ils y comptent, et sachant bien ce que valent de telles missions, ils les donnent à des personnes qu'ils ne voudraient pas employer autrement. C'est là en effet un mode très ordinaire de payer les gages d'un domestique ou d'un officier très subalterne. Le ministre ou le gouverneur qui, selon toutes les probabilités, a été fréquemment chargé de semblables opérations, et qui connaît bien chacun des

[1] On m'a cité certains de ces envoyés qui portaient en dépense une somme pour *ce qu'ils avaient usé de leurs dents* en mangeant les vivres qui leur étaient fournis gratuitement, surtout s'ils n'étaient pas contens des mets qu'on leur avait servis.

districts de son gouvernement, sait dans le moindre détail jusqu'à quel point tel ou tel émissaire peut presser, et non-seulement il choisit ses hommes en conséquence, mais il fait son marché avec eux, et se fait une part de la dépouille; cette part est même si grosse, qu'il n'en resterait qu'un peu au percepteur, s'il ne faisait tous ses efforts d'adresse et de ruse pour en extorquer et en garder le plus possible. On voit que c'est, dans tous les cas, la fourberie qui lutte avec la rapacité.

Les officiers supérieurs du gouvernement sont payés ou en argent comptant ou par une délégation sur un district. Quand ce dernier mode de paiement est employé, malheur au pays qui doit acquitter les appointemens des officiers! il en paie trois fois le montant. Quand le salaire est acquitté en argent comptant, il l'est rarement en entier, et il faut convenir que les grands du royaume sont souvent pauvres comme le reste de la population.

Le lecteur ne doit pas s'attendre, en entendant parler des ressources militaires de la Perse, à voir une armée régulière et disciplinée. Le roi n'a rien qui y ressemble, hormis le corps des gholams ou gardes-du-corps, et ceux-là même n'ont point une organisation régulière; ils sont de trois à quatre mille, montés aux frais du gouvernement et armés, comme les autres, d'un mousquet ou d'un fusil à mèche et d'une épée. Ces gholams se considèrent

comme gens de distinction, bien qu'ils ne soient que soldats; et en effet, ce sont des cadets de familles nobles; ils sont pour la plupart insolens, hardis et débauchés; tyrans capricieux avec les faibles, ils sont respectueux avec le pouvoir; leur nom est la terreur de la contrée; et l'arrivée d'un *gholam-i-schahi* est en tout lieu regardée comme la plus sérieuse calamité. J'ai vu quelquefois des villages se dépeupler à peu près devant eux.

Les meilleures troupes que le roi ait à ses ordres sont les levées que les chefs des tribus sont obligés à lui fournir quand il fait un appel. Ce sont des cavaliers en général assez actifs. Il y a, en outre, une milice composée d'hommes qui servent à pied dans l'occasion; mais leur équipement est misérable, et leurs dispositions sont fort douteuses. Les *toffentchis* (fusiliers à pied) d'Astrabad sont regardés comme les meilleurs de la Perse.

Description générale du Khorasan. Limites. Désert de sable. Désert salé. District dont il est borné. Détails sur les Turcomans. Tribus principales. Mœurs et coutumes. Excursions et rapines. Maisons portatives des Turcomans.

Comme la province du Khorasan est très peu connue, il peut être utile, pour l'intelligence du voyage qui suit, de faire précéder cette relation d'une esquisse de la géographie du pays. Voici comment ses limites naturelles peuvent être fixées : une ligne qui s'écarte peu du méridien, et marquée

dans la plus grande étendue par des déserts, bordant les districts d'Ispahan et de Kachan, et allant aboutir aux monts Elbourz près de Dihnamek, sépare à l'ouest le Khorasan de l'Irak. Si de son extrémité au nord on prolonge cette ligne dans la direction de l'est à peu près au méridien de Djah-Djerm, et que de là elle traverse ces montagnes vers le nord et les plaines de Gorgan qui sont à leur pied, elle entrera dans le désert à l'est de la mer Caspienne et la steppe de Kharizm. Vers l'est on peut regarder comme renfermés dans les limites du Khorasan les districts de Serrouks, de Hazarah et de Balaï-Morghab; une ligne passant entre ces districts et les dépendances de Balkh, à peu près dans le sud, enclavant le district de Herat, et touchant au Seiystan, circonscrit le Khorasan à l'est. Le Kerman et une partie du Fars, au sud, complètent les limites.

Les districts de Yezd au sud-ouest, d'Astrabad au nord-ouest, et de Merve-Schah-Djehan au nord-est, sont quelquefois compris dans le Khorasan.

La surface de cette vaste province est comme les autres parties de la Perse, extrêmement coupée de plaines et de montagnes. Une très grande portion du sol est tout-à-fait contraire à l'habitation de l'homme : ce sont des rocs arides, sans végétation, sans eau; des déserts de terre salée ou de sable, où de rares oasis s'élèvent comme des îles sur la mer.

Cette grande chaîne de montagnes, qui sépare les provinces d'Azerbidjan et d'Irak de celle du Mazenderan et du Ghilan, est connue sur plusieurs points sous le nom de *Kohi-Caucasân;* mais on l'appelle plus ordinairement *Elbourz :* elle se joint aux montagnes de l'Arménie, et par conséquent à la grande chaîne du Caucase. Se dirigeant toujours dans l'est, elle pénètre dans la partie septentrionale du Khorasan, et pousse diverses branches au sud, jusqu'à ce que, passant au nord de Meched, et se divisant dans les hautes terres de Hazarah et de Balaï-Morghab, elle s'étende au sud de Balkh, dans la province lointaine de Badakchan, et se perd dans cette grande chaîne au nord du Caboul qui est la suite de l'Hindou-Kousch et de l'Himalaya, et dans laquelle les rivières les plus considérables de l'Asie prennent leur source.

Le pays situé au sud de cette chaîne, au moins en Perse et dans le Khorasan, est un plateau dont le niveau est beaucoup plus élevé que la contrée située au nord. A l'est du Mazenderan et des petits mais riches districts d'Astrab et de Gorgan, un désert de sable aride, entièrement uni et peu élevé au-dessus de la mer Caspienne, s'étend du pied de ces montagnes vers le nord, et forme une contrée étendue qui renferme le steppe de Kharizm et fait partie de cette puissante plaine que les habitans ont appelée *Decht-i-Kipchak.* Dans ce désert se

trouvent plusieurs districts fertiles; mais la portion comprise dans les limites actuelles du Khorasan ne renferme ni lieux cultivés ni habitations permanentes; et la chétive population, qui est éparse, consiste en quelques tribus de Turcomans errans.

Ces montagnes, bien qu'elles présentent au désert leur côté le plus élevé, s'abaissent vers leur base en pente assez douce pour que l'on trouve dans les vallons qu'elles renferment et à leur pied un vaste espace de terre fertile arrosée de nombreux ruisseaux, et qui fut autrefois peuplée et cultivée. Cette bande de terre a été nommée par les indigènes *Attock*[1], mot qui signifie la bordure d'un vêtement. On y remarquait les villes considérables de Nissa-Abiverd, de Diroum, de Mehineh, avec les villages de leur dépendance. Tout est maintenant en ruine, par l'effet des attaques continuelles des pillards turcomans, qui ont maintenant toute cette région entre leurs mains et plantent leurs tentes au milieu des restes de ces anciennes villes. Le seul endroit qui subsiste encore un peu important dans l'attock ou division septentrionale, c'est Serrouks, très vieille ville dont les débris sont habités par les Turcomans et les Ouzbrigs, et qui se trouve environ à cent vingt milles de Meched.

Dans l'est et un peu au sud de Serrouks, à cent

[1] Les Persans la nomment souvent Damen-i-Kok, qui signifie aussi exactement les *bords de montagnes*.

quatre-vingts ou trois cents milles à peu près de Meched, est situé le district de Morghab ou *Balaï*[1]-Morghab, que l'on a nommé ainsi à cause de la nature montueuse du pays; on l'appelle aussi quelquefois le district des montagnes de Hazarah, parce qu'il est principalement habité par la tribu de ce nom. La contrée qu'il faut traverser pour arriver à ce district est entièrement déserte, ses seuls habitans étant des Ils errans. Le château de Morghab, lieu peu fort, situé sur des montagnes et entouré de montagnes aussi, est le chef-lieu de ce district.

Un autre village nommé *Kalah-No*, ou le nouveau fort, n'en est pas très éloigné; enfin quelques petits hameaux situés dans le voisinage forment à peu près les lieux d'habitation permanente que renferme le district de Morghab. La ville ou grand village de Meymouna peut être à peine considérée comme faisant partie du Khorasan, puisqu'elle est plus loin dans le nord et sur la route de Balkh.

La route de Morghab à Herat traverse une contrée tout-à-fait inhabitée. A cent vingt milles environ au sud-ouest de Herat, se trouvent les districts de Birdjoun et de Kain qui, sablonneux et mal arrosés, sont entourés d'un désert de sable, et il y a des raisons de croire qu'entre ces derniers

[1] Balaï, en persan, signifie *au-dessus*. Ce sera donc le *haut* Morghab, ou plus probablement les *hautes terres* de Morghab.

districts et celui d'Yezd à l'ouest ou de Tebbes au nord-ouest, il n'y a que solitude de sable ou de terre salée.

Tebbes est une ville et un district considérable, situé encore dans le désert salé. La vieille ville de Toun se trouve à cent vingt ou cent trente milles dans l'est, et, un peu au nord de ce lieu, la route parcourt un espace de soixante milles d'un pays bien habité et suffisamment arrosé, avec des villages à droite et à gauche du chemin; mais avant d'arriver à Toun, tout redevient désert. Autour de cette vieille ville, il y a quelques campagnes habitées; mais de là à Gounahbad, on trouve peu ou point d'habitations dans un espace de quatre-vingts ou qutre-vingt-dix milles. Gounahbad est un endroit considérable, situé environ à sept journées de marche, ou cent cinquante milles environ au sud et à l'est de Nichapore.

Une chaîne de rochers élevés et une partie du désert salé séparent au nord Tebbes du district de Tourschiz, dont la capitale est une ville importante du même nom. Ce district est borné de toutes parts à l'ouest par le désert salé, qui s'interpose entre lui et les districts de Kachan et de Téhéran, les seuls districts habitables de l'Yrak dans cette direction. A l'est se trouve Hydery-Tourbet et ses dépendances. Les plaines de Tourbet communiquent avec celle que traverse la route qui conduit de Meched

à Herat, et les districts montueux de Hazarah et de Balaï-Morghab.

Si nous tournons au nord-ouest du Khorasan, le premier district que nous rencontrons est celui de Semnân ou Semnoun, qui est séparé de Dihnamek ou Yrak par un torrent petit, mais profond, qui sort des montagnes et se perd dans le désert salé à peu de distance. Ce district n'est qu'une langue de terre qui s'étend entre l'Elbourz qui le borne au sud, et le désert salé qui est sa limite méridionale. Sa largeur, d'un point à l'autre, n'excède pas une moyenne de quinze milles, et ce terrain est maigrement cultivé.

Damghân borne Semnân à l'est, et comme ce dernier district est une langue de terre qui règne entre l'Elbourz et le désert; sur la même ligne et plus loin se trouve le district de Schahroud et de Bestam, qui ressemble tout-à-fait aux deux premiers, et bien que quelques chaînes ou promontoires s'étendent dans le désert au sud, je n'ai ouï parler d'aucun lieu d'importance dans cette direction.

Le district de Schahroud est borné à l'est ou plutôt au sud-est, par une vallée de quinze ou vingt milles de large, qui court dans la direction du nord-est entre les montagnes de Schahroud et une chaîne de rochers nommée les montagnes de Meyomeid, pour aller communiquer au bout de quel-

ques milles par la vallée de Bans-Killah près de Semelghân, avec les passes des monts Elbourz qui conduisent dans l'Attock.

Le chemin de Meyomeid n'a qu'une liaison bien incertaine avec les autres grandes chaînes de montagnes; elle forme une péninsule dans le désert. Sur cette péninsule, il y a peu d'habitans; Meyomeid et quelques petits hameaux sur la face septentrionale de la chaîne. Birdjoun et ses faibles dépendances sur le côté méridional, et le misérable fort et village d'Abbassabad à l'est de l'isthme, sont les seuls lieux habités qui soient venus à ma connaissance; mais c'est moins au manque de fertilité qu'aux excursions continuelles des Turcomans qu'il faut attribuer l'abandon de ce district et de la longue vallée dont il a été question. Il y a sur plusieurs points de bons pâturages.

Un autre bras du désert salé qui, après avoir embrassé la péninsule de Meyomeidcourt dans le nord-est au-delà d'Abbassabad, sépare, à une distance de vingt-cinq milles, ce village du district de Mezinoun, qui renferme nombre de villages vastes et populeux. Il occupe la partie occidentale d'une plaine très étendue dans laquelle, à une distance de quarante ou cinquante milles à l'est, est située la vieille et naguère importante ville de Sebzawar. Le ciel était trop chargé de vapeurs quand nous traversâmes cette plaine, pour nous permettre beau-

coup d'observations; mais nous aperçûmes de côté et d'autre quantité de villages, parmi lesquels ceux de Soodkhor et de Mehr, qui sont à seize et à vingt-quatre milles de Mezinoun, fixèrent notre attention.

Cette grande plaine de Sebzawar, qui a plus de cent milles de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, sur une largeur qui varie de quarante à soixante milles, est bornée au sud par une haute chaîne de montagnes courant de l'est à l'ouest, qui la sépare du district de Tourchez, et au nord par une continuation des monts Djaggataï, qui prenant leur origine d'une branche de l'Elbourz, s'étendent à l'est-sud-est pendant plus de quarante milles au-delà de la ville de Sebzawar, et à ce point ils s'abaissent graduellement en petites branches basses qui descendent dans la vallée de Nischapore.

La plaine ou vallée de Nischapore a quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles de long, et quarante à cinquante de large, du nord-ouest par l'ouest au sud-est par l'est. Sur un point de l'extrémité nord-ouest se trouve un passage qui communique avec une autre grande plaine qui s'étend derrière les monts Djaggataï vers la vallée qui sépare Schahroud de Meyomeïd [1]. Cette haute chaîne, qui s'étend tout le long de la plaine du côté du nord-est, va aboutir à l'entrée de Meched à Scherrif-Abad.

[1] Le reste de cette extrémité est formée par les montagnes qui contiennent les célèbres mines de turquoises de Nischapore.

La vallée de Meched est d'une grande longueur; on peut établir qu'elle commence à dix ou douze milles au nord-ouest de Schirwân, et s'étend presque sans interruption jusqu'à cinquante milles au-delà de Meched, dans une direction qui varie du nord-ouest au sud-est, et très probablement elle continue jusqu'auprès de Herat. Elle est d'une largeur très inégale qui varie de douze à trente milles, et elle contient, outre la ville de Meched, les villes de Radkan, de Tâchinnarn, de Kabouchân ou Cotchoun, de Schirwân et leurs dépendances, avec beaucoup de terres cultivées.

La route de Meched à Herat doit aussi traverser beaucoup de districts cultivés et bien peuplés. Parmi les lieux qui m'ont été énumérés comme situés dans ces contrées figurent principalement les villes de Tourbet-i-Djami et de Ghoriân. Au nord-est de cette route on remarque un district si montueux, qu'il se nomme le *kohistan* ou *pays de montagnes*, qui fait partie des montagnes de Hazarah ou s'y réunit.

La vaste vallée dont on vient de parler renferme une portion considérable de la province connue sous le nom de *Kourdistan*, parce qu'elle est habitée par des colonies Kourdes. Les grands villages de Djahdjerm, de Soffiabad et beaucoup d'autres sont situés entre les montagnes qui bordent le Kourdistan au sud-ouest et la chaîne de Djaggataï.

Cette vallée commence au-delà de Schirwân, dans

le cœur de la principale chaîne de l'Elbourz, qui la sépare, ainsi que le plateau du Khorasan, du désert et de la steppe de Karizm.

Cette chaîne contient plusieurs districts habités, dont le principal est Dereguz avec la ville de ce nom et Kelaat, célèbre forteresse favorite de Nadir-Schah; les autres ne sont que des dépendances de Tchinnaràn, de Kabouchàn et de Boudjnourd.

Au nord-ouest de Schirwàn, une chaîne de hautes montagnes, qui sont toutes des ramifications de l'Elbourz, sépare la vallée dont je viens de parler de celle de Boudjnourd; mais il se trouve au nord-est une ouverture par laquelle les eaux du Schirwàn coulent dans la vallée de Monah, qui est au nord de Boudjnourd. Cette vallée recueillant les eaux de plusieurs petits vallons, conduit un large courant d'eau dans la direction de l'ouest au désert, et cette rivière, à laquelle se joignent plusieurs autres, tombe dans la mer Caspienne à Kourou-Soufi, à quarante ou cinquante milles au nord d'Astrabad, sous le nom de l'Attruck. Il y a entre la vallée de Monah et l'Attock plus d'une chaîne intermédiaire; mais tous les cours d'eau qui en dérivent vont se perdre dans l'Attruck ou dans le désert. Au sud de la vallée de Monah, une chaîne nommée *Peighamber-koh* la sépare du vallon de Serafou, qui porte aussi ses eaux à la rivière. A l'ouest de Boudjnourd se trouve la vallée de Semulghàn entourée de hautes

montagnes qui ne sont que partiellement et passagèrement habitées par des hordes de Turcomans. Une étroite passe, nommée *Dehnch Derkesch,* conduit au sud-ouest de la vallée de Semulghân, à celle de Banskelleh et celle-ci s'ouvre en une large plaine déserte qui communique, m'a-t-on dit, avec la longue vallée qui s'étend entre Shahroud et Meyomeid, et dans le nord avec l'Attock et le désert.

L'extrémité sud-ouest de cette vaste et déserte plaine se termine en une étroite issue qui est le commencement de la profonde vallée de Scheheruc, qui s'ouvre dans les riches plaines de Gorgân, que l'Attruck sépare du désert. Les habitans des montagnes situées au sud-ouest sont, comme les autres montagnards de ces régions, plutôt sauvages que policés et très jaloux de leur espèce de liberté, qui n'est vraiment que nominale, car leurs chefs sont des tyrans aussi redoutables que les officiers du gouvernement.

Pour compléter cette description générale, il reste à donner quelque idée de l'étendue de la nature du désert salé. Il forme réellement à l'ouest la limite du Khorasan. Ainsi cette vaste province borne le district de Tehrân, et poussant une longue pointe dans le nord-ouest entre ce district et celui de Khoum, elle borde le district de Kachan et d'Ispahan; mais d'une ligne très irrégulière. Ensuite cette ligne tourne les districts de Yezd et s'étend

avec les déserts de Fars, de Kerman et du Seystân, aussi loin que Tebbes dans le nord, ne renfermant de districts habitables que ceux de Birdjoun et de Kayn. A l'est, le désert est confiné aussi irrégulièrement qu'à l'ouest par le district de Ferrah, Sebzawar et Herat. Au nord et à l'est de Tebbes, il y a une contrée habitée et fertile qui renferme Toun et Gounahbad, et communique sans doute avec les plus riches régions qui entourent Herat et Ghoriân.

Le désert se glisse encore entre Tebbes et Tourschiz, et va dans la direction du sud-est vers les districts du Kohistân et les montagnes de Hazarah ; tout le pays à l'ouest de Tourschiz est occupé par le désert, et il pénètre encore entre ce district et Sebzawar.

Ce même désert, suivi depuis Koum, tournant le flanc oriental des monts Kinaradgird, borde les plaines de Khaur et de Veromòn, les districts de Dihnamek, Semnoun et Demghân, Shahroud et Meyomeid, et après un profond sinus entre Abbas-Abad et Medzinoun, il revient au sud, au point où nous l'avons quitté, à Sebzawar.

La nature du désert varie beaucoup sur différens points. Dans quelques endroits la surface du sol est sèche, et produit même quelques-unes des plantes qui aiment une terre salée. En d'autres lieux, c'est une croûte de terre sèche, cassante, couverte d'efflorescences salines. Une portion considérable

est marécageuse, et dans les mois d'hiver l'eau qui s'accumule au fond des parties basses s'évapore aux chaleurs de l'été, et laisse de grandes quantités de sel sur des lits de boue. En d'autres endroits, c'est une argile complétement aride et calcinée. Dans certains districts le sable abonde et forme des plaines ou des collines en forme de vagues, que les vents déplacent aisément, et quelquefois ce sable est si léger et si impalpable, qu'il est fort dangereux ou du moins fort désagréable pour les voyageurs, qui y sont assez fréquemment engloutis. J'ai toutefois des raisons de penser que le désert salé (ou *Kivir,* comme le nomment les habitans), l'emporte dans le Khorasan, dans la contrée qui sépare Meched de Herat et dans le district du Kohistân et du Hazarah, où il y a du sel et de l'eau saumâtre.

Après avoir ainsi tracé les grandes lignes du pays, je puis entamer mes relations, mais non sans avoir donné quelques détails sur les tribus de Turcomans dont il sera souvent question dans la suite de cette narration.

Il est remarquable que toutes les tribus errantes qui entourent le Khorasan sont pillardes et sanguinaires. Au nord nous trouvons les Gocklans, les Yamouts et les Tuckehs qui occupent les contrées derrière l'Elbourz et la steppe de Kharizm, se précipitent de leurs déserts sur les campagnes des environs, pillant les villages et les caravanes, com-

mettant toute sorte d'atroces injures, tuant sur la place les vieillards et les gens sans défense, et emmenant en esclavage tous ceux qui sont propres au travail. A l'est les Timouris, les Hazarchs, les Firouzcouhis et les Djemschidis commettent les mêmes ravages, disposant de leurs captifs avec les marchands qui fréquentent les marchés d'esclaves de Khirah et de Bokhara. Au sud et à l'est on trouve les féroces Beloutchis qui non-seulement dévastent et massacrent, mais vendent aussi leurs captifs. Les Afghans eux-mêmes, qui ne sont pas naturellement cruels, prennent dans ce funeste voisinage un caractère farouche et au crime du vol et du pillage joignent celui du meurtre. Cette invariable férocité qui caractérise tous les Turcomans qui entourent le Khorasan, pourrait s'expliquer par l'état de déchirement continuel où cette vaste province a de tous temps été tenue par les grandes monarchies qui se la disputaient, s'il n'y avait pas ici une cause religieuse. Les Turcomans et la plupart des tribus errantes de ces régions sont *sounis* et les Persans *schiahs:* or, on sait quelle mortelle haine existe entre ces deux grandes sectes mahométanes. Les premiers sont dès le berceau accoutumés à regarder les derniers comme des incroyans; répandre leur sang est non-seulement légitime, mais c'est un acte méritoire, et ils se livrent réellement à une guerre religieuse contre les *Kizilba-*

chis, comme ils nomment les Persans, et commettent toute espèce d'atrocités dans la croyance qu'ils sont ainsi agréables à Dieu, et la pensée que ces hostilités tournent à leur avantage n'atténue pas leur zèle.

Ces habitudes de sang et de mépris de la vie d'autrui passent dans leur intérieur, et la moindre peccadille pousse un Turcoman à mettre sa femme, son enfant ou son serviteur à mort. Les guerres de tribu à tribu sont aussi extrêmement féroces; et l'avarice l'emportant sur le zèle religieux, ils en sont arrivés à l'action impie de vendre les prisonniers de leur croyance.

La tribu des Tuckehs est nombreuse et puissante; elle se compose de quarante mille familles au moins. Ils parcourent le pays situé entre le lit d'une petite rivière nommé *le Dchunder,* un des affluens de l'Attruck à l'ouest, et le district de Serrouks, et on les trouve par tout le désert, jusqu'à Khivah. C'est une race traître et sans foi, qui ne laisse jamais échapper l'occasion de piller, même des amis.

Les Gocklans formaient autrefois une tribu aussi puissante que celle des Tuckehs, et ils ont continué d'être de mœurs aussi mauvaises; mais leur pouvoir a été brisé par une série d'événemens contraires, et ils ne se montent plus qu'à dix mille familles environ. La contrée que cette tribu habite

s'étend du Dchunder à l'est à la rivière de Kourmoulou à l'ouest, du pied des montagnes jusqu'à l'Attruck, et sur sa rive opposée aussi loin qu'ils trouvent des pâturages; mais ils n'osent s'aventurer au-delà dans le désert de sable.

La tribu des Yamouts, qui est toujours en guerre avec les Tuckehs et les Gocklans, se divise en deux parties, dont l'une occupe le pays autour de la baie de Balcan jusqu'à Khivah, comprenant les bords de la mer Caspienne, et l'autre vit dans les environs d'Astrabad, ayant pour limites à l'est le Kourmoulou, à l'ouest la mer Caspienne, et au nord, l'Attruck. Les deux divisions de cette tribu peuvent former vingt-cinq mille familles.

Les coutumes et les mœurs des habitans de ces tribus sont toutes semblables; ils vivent dans des maisons portatives, et changent d'habitation quand les pâturages s'épuisent; ils restent rarement à la même place plus de cinq ou six jours; ils campent en société de trente à cent, et quelquefois deux cents familles, chaque société ayant son rich-sefid (*barbe blanche*) auquel on rend de grands respects. Son avis est entendu dans toutes les questions d'intérêt de la communauté, et il arrange les petits différens: mais point de gouverneurs, de nobles, de chefs puissans parmi eux. Tout homme qui montrerait l'ambition de le devenir serait détruit. Ainsi, bien que le sentiment de l'intérêt les pousse à se réunir

pour piller, l'organisation même de leur société rend impossible toute association d'une nature formidable, et c'est à cette désunion que la Perse est redevable de la sécurité relative dont elle jouit. Il y a quinze années cependant que le roi de Perse a appris à ses dépens que des associations n'étaient pas tout-à-fait impraticables. Un personnage se montra à cette époque dans le Tourkistan : son nom était Niazkouli, et il était né à Tchardjou, dans le Mawenannahr; mais bientôt il fut connu par les noms de *Kodjah-Kachgary* (le prophète de Kachgar) ou de Ichân (l'homme). Il était originairement un simple moullah sans réputation; mais il voyagea dans l'Inde où les religieux mendians lui apprirent quelques expériences de magie naturelle, et plusieurs tours de passe-passe, après quoi il traversa la Perse, et, la voyant si faible, conçut le projet d'en devenir maître. Dans cette pensée, il se rendit chez les Turcomans, et pratiqua au milieu d'eux ses déceptions avec tant de succès que ces peuples ignorans le regardèrent bientôt comme un personnage saint et inspiré; pressés autour de lui, ils le suivaient partout, et lui obéissaient en toutes choses. Alors il eut l'ambition de s'emparer du royaume de Perse et de Bokhara, et se mit à piller et à ravager avec ses disciples les frontières du Khorasan : on envoya des forces contre lui, et il les défit à plusieurs reprises; il était en bon che-

min de conduire ses Turcomans à Téhéran même, quand un jour, dans un accès extravagant d'enthousiasme ou de frénésie, il se précipita l'épée à la main, et presque seul, sur les toffentchis qui lui percèrent le cœur d'une balle avant qu'il les eût atteints. C'est ainsi qu'il termina sa carrière, et délivra le roi de sérieuses inquiétudes.

On a vu, d'après ce qui précède, que le gouvernement des Turcomans tient beaucoup du régime patriarcal, quoique les tirs [1] ou subdivisions en familles séparées soient très nombreuses et très restreintes, et n'admettent, je le crois, aucune intervention étrangère ou aucune prétention à la supériorité de l'une sur l'autre.

Cet esprit d'égalité et de simplicité prévaut dans les moindres circonstances de la vie; il y a peu de distinction de rang, et même la déférence que les autres nations de l'Orient ont pour la vieillesse et la parenté est ici peu observée; grands et petits, tous entrent dans une tente en prononçant les paroles de paix, et s'asseyent sans aucune étiquette.

Les Turcomans se piquent d'hospitalité. Dans quelques lieux ce devoir est accompli aussi généreusement que loyalement; mais dans les tribus dont les mœurs ont été corrompues par des habitudes de rapine, il est rarement prudent de se fier aux plus énergiques protestations. Quand un étran-

[1] Le mot *tir* signifie originairement *flèche*.

ger, qui n'est pas un ennemi déclaré, entre dans un campement, il est d'abord salué par les habitans de la première tente près de laquelle il approche: ils sortent, saisissent les rênes de son cheval, et insistent pour qu'il descende et devienne leur hôte: quand bien même la tente ne renfermerait qu'une femme, elle donnera le *salam, alickoum* et voudra absolument leur faire les honneurs. S'il refuse ou cherche à s'excuser et va à une autre tente, cette action est regardée comme un grave affront, l'insulte, et quelquefois davantage, en est la conséquence: « Quoi! s'écriera la personne ainsi offensée, suppose-t-il que je n'ai pas assez de pain et de viande à lui en offrir, pour quitter ma maison et chercher celle d'un autre? L'abri de ma maison n'était-il pas suffisant pour sa tête aussi bien que la tente d'un tel? » Partout où il va, il est salué de paroles de paix. On lui présente le callioun, et on lui sert la nourriture habituelle, le pain, le lait caillé, le lait de beurre et le fromage. Il n'y a alors pour lui à redouter aucune agression, soit de la part de son hôte, soit de la part de tout le campement; on ne lui enlèverait pas la moindre chose, et il est sûr d'avoir un guide qui le conduira en sûreté jusqu'aux limites du prochain campement. On m'a assuré que de cette manière tout voyageur, pourvu qu'il ne soit pas en hostilité avec les tribus, peut traverser tout le pays entre Herat et Bokhara, Hazarah, Morghab-Bal.

et en général la plupart des terres qu'occupent les Turcomans; mais les trois tribus dont je parle spécialement, et la plupart de celles qui bordent immédiatement le Khorasan, sont si exclusivement et si généralement adonnées au pillage, que tous les gens qui pouvaient être le mieux informés me déclarèrent que s'aventurer parmi elles dans une telle confiance serait le comble de la témérité. En résumé, je crois qu'il n'y a qu'un musulman et un souni qui puisse en agir ainsi avec sûreté dans quelque tribu que ce soit.

L'argent a peu cours parmi eux, les ventes et les achats se faisant par échanges en moutons, chameaux, chevaux, etc. Ils n'entassent pas l'argent, et leurs richesses consistent en chameaux, en jumens poulinières et en chevaux, en armes de prix, enfin en parures et en habillemens de femmes.

Les femmes des Turcomans ne sont pas closes ou cachées comme la plupart de celles des mahométans; elles ne portent pas même de voile. La seule chose qui y ressemble est un rideau de soie ou de coton qu'elles s'attachent autour du visage, de façon à couvrir tout ce qui est au-dessous du nez, et qui leur tombe sur le sein. Elles ne se lèvent ni ne quittent la tente quand un étranger entre; mais elles continuent d'un air fort indifférent le travail auquel elles étaient occupées. Elles sont réellement plutôt familières avec les étrangers,

et passent pour être très disposées à les regarder d'un œil favorable. On dit en effet qu'elles feignent quelquefois des avances pour amener l'étranger qui n'est point sur ses gardes à prendre des libertés déplacées. Aussitôt l'alarme est donnée, les hommes entrent à la hâte, et après avoir convaincu le malheureux d'une infraction aux lois de l'hospitalité, ils le condamnent sans plus de forme à la mort ou à la captivité, et s'emparent de tout ce qu'il avait en sa possession.

La coiffure de ces femmes est assez singulière. La plupart d'entre elles ont un bonnet élevé avec une forme large qui ressemble à un schako ; ce bonnet est fiché sur le derrière de la tête, et l'on jette par-dessus un mouchoir de soie d'une couleur très éclatante qui couvre le haut de cette coiffure, et tombe de chaque côté comme un voile rejeté en arrière. Le devant du bonnet est couvert d'ornemens d'argent ou d'or de toutes les formes : ce sont très souvent des monnaies d'or, des mohrs ou des tomans, enfilés en rang, avec des clochettes d'argent ou des boutons et des chaînes qui y sont suspendues ; des cœurs et d'autres figures de fantaisie avec des pierres qui y sont enchâssées tout ensemble, qui donnent plutôt l'idée de somptueux harnachemens pour un cheval que des ornemens d'une femme. Les carcasses de ces monstrueux bonnets sont faites de légers morceaux de bois ou de

roseaux fendus couverts d'étoffe; et quand elles ne les portent pas, elles s'enveloppent la tête d'une étoffe à laquelle elles donnent la même forme, et sur laquelle elles jettent une seconde étoffe comme un voile. Cette espèce de rideau dont j'ai parlé leur couvre la bouche, et elles portent des pendans d'oreille. Leur longue chevelure est partagée et tressée en quatre nattes, deux de chaque côté, et qui leur tombent derrière et devant les épaules. Elles sont chargées d'une profusion d'ornemens d'or, de cornalines, d'agates et d'autres pierres précieuses, selon les moyens et la qualité de celle qui les porte. Le reste de leurs habillemens se compose d'une longue robe ou chemise à manches qui couvre le corps jusqu'aux pieds, et est ouverte au milieu de la poitrine; mais des boutons ou d'autres liens l'attachent au cou. Ce vêtement est d'étoffe de soie ou de coton rouge, bleue, verte, rayée de jaune et de rouge, bariolée, ou de différentes couleurs; sous cette robe est le zir-djameh ou pantalon de soie ou de coton également, et quelques femmes portent un court *pirahn* ou chemise de la même étoffe. C'est, je crois, tout; mais dans la saison froide, elles portent de plus des *djoubbas* ou des habillemens comme ceux des hommes, d'étoffe rayée de soie et coton. Leurs pantoufles sont comme celles des Persanes.

Le costume des hommes varie suivant leur rang.

Ceux de la plus pauvre classe n'ont qu'un court djoubba de laine ou une chemise et des pantalons de laine. D'autres portent un long manteau de laine brune; quelques-uns conservent le costume national turcoman ou usbeck, qui se compose de plusieurs robes ou djoubbas qui descendent un peu au-dessous du genou, et qu'un ceinturon assujettit autour de la taille. Leur chemise et leurs pantalons sont de coton ou de soie. L'étoffe dont ces djoubbas sont faits est un mélange de soie et de coton, rayé bleu, pourpre, rouge et vert; les gens les plus riches, surtout chez les Gocklans et les Yamouts, ont pour la plupart adopté le costume persan; mais les Tuckehs tiennent plus à leurs coutumes, et ils portent souvent sur leurs vêtemens de dessous des djoubbas de poil de chameau. La coiffure des hommes varie: tantôt ce sont des bonnets de peaux de mouton rouges, noires ou grises, coniques ou à formes larges; tantôt c'est le bonnet persan et le bonnet de coton piqué que portent les Kourdes. Ils chaussent les pantoufles ordinaires des Persans, le socque de cuir des Kourdes, et se roulent autour des jambes des bandes d'étoffe en guise de bas ou de bottes. La tribu de Tuckeh porte des bottes de façon usbeck.

Le caractère de figure de ces tribus varie considérablement; mais il y a encore beaucoup de différence individuelle dans chaque tribu. Les Tuc-

kehs ont beaucoup de la physionomie tartare, les Gocklans aussi portent dans leurs traits des traces de la même origine; mais elles sont plus saillantes encore dans les femmes que dans les hommes. Les vieilles femmes surtout sont effrayantes, et représenteraient admirablement les sorcières de Macbeth. La mère du Khan, qui sortit pour me recevoir, si elle eût été en Écosse il y a quelques années, avec sa chevelure blanche sur son visage d'un jaune qui n'était point de ce monde, elle aurait certainement été brûlée ou noyée comme sorcière, et le même sort la menacerait encore dans l'Inde. Cependant j'ai remarqué de jeunes femmes très belles, aux yeux noirs pénétrans, au teint vigoureux de la santé et à l'air intelligent et doux. Certes il n'était pas facile de se persuader que les vieilles décrépites qui étaient à côté d'elles furent autrefois fraîches et fleuries comme elles. Les enfans aussi avaient meilleure mine que leur mère, et beaucoup d'entre eux étaient très beaux. Les Yamouts ont beaucoup moins de la figure tartare que les deux autres tribus. Leur teint est en général plus clair et plus pâle que celui des Persans, et la plupart ont des yeux si bleus, que je les prenais pour des Russes, d'autant plus qu'ils leur ressemblent aussi par une certaine irrégularité de traits.

Les armes ordinaires à ces tribus sont la lance et le sabre; la lance a huit ou dix pieds de long.

le sabre a toujours la forme recourbée. Ils portent aussi dans leur ceinturon un poignard. Les armes à feu sont peu en usage parmi eux. Les Tuckehs en ont quelques-unes, qu'ils ont prises aux voyageurs ou qu'ils se sont procuré des Russes par la voie de Bokhara. Les Gocklans et les Yamouts se servent d'arcs et de flèches; mais on remarque qu'ils ne s'en servent pas aussi habilement que leurs ancêtres. On m'a raconté d'un vieux guerrier gocklan que monté sur son cheval et en possession de ses flèches, il les lançait si rapidement et avec tant de précision, qu'il ne craignait pas une douzaine d'assaillans. Ils ont perdu cette habileté depuis qu'un Khan qui les vainquit leur imposa le fusil à mèche.

Tous les hommes de ces tribus sont d'excellens écuyers, et possèdent une race de chevaux dont la bonté est célèbre par toute l'Asie; ils ressemblent beaucoup aux chevaux anglais, et sont d'une patience et d'une force incroyables. Dans une expédition de pillage, un cheval turcoman portera son cavalier et ses provisions de sept ou huit jours, à raison de vingt ou trente farsangs (quatre-vingts ou cent milles) par jour. Après les chevaux, la plus précieuse propriété des Turcomans, ce sont les chameaux. Ils en ont une espèce particulière qui est d'une patience rare, docile et forte. Ce chameau acquiert une très forte taille; il est bas en proportion de sa grosseur et a des jambes courtes

et osseuses; une grande quantité de poils touffus lui couvre le cou, les épaules, les hanches et le dessus de la tête. Sa couleur est un gris léger qui varie jusqu'à une teinte brune plus ou moins foncée.

Pour garder et protéger leurs troupeaux, les Turcomans ont une race de chiens très grands et très farouches. Sans des gardiens aussi vigilans, il serait en effet impossible, au milieu de ces nations de voleurs, de conserver intacte une seule nuit la propriété commune ou particulière. Grâce à ces chiens, il est presque impossible à un voleur d'emporter quoi que ce soit sans que l'alarme se répande. Ils ont aussi de bons chiens d'arrêt et des lévriers très rapides pour chasser l'antilope et le lièvre.

Quand ils méditent une excursion (un *tchappou* suivant leur expression), ils se réunissent en détachemens plus ou moins considérables, selon le plus ou moins de distance et de difficultés qui les sépare de l'objet qu'ils convoitent, et prennent un chef dont la conduite courageuse leur a donné de la confiance et dont l'autorité devient absolue. Alors prenant du pain pour eux et de l'orge pour leurs chevaux, assez pour fournir pendant sept ou huit jours une maigre ration, ils sortent de leurs repaires et vont dans le désert où ils se tiennent quelquefois à plus de deux cents milles de tout lieu habité, et se précipitent avec une étonnante célé-

rité vers le point qu'ils veulent attaquer; c'est le voisinage de Schahroud, de Sebzawar, de Nischapore et même des pays plus éloignés. Ils restent en embuscade aux portes du village, attendant l'aube dans un silence complet, et quand elle paraît et que les habitans sortent pour le travail des champs ou pour aller paître leurs troupeaux, ils s'élancent de leurs embûches, prennent tous ceux qu'ils peuvent, massacrent tous ceux qui résistent, pillent à la hâte le village et attachent leur butin sur les bêtes de somme qu'ils ont pu se procurer, et se retirent à la hâte avant que l'alarme ne soit dans les environs. Si leur objet est une caravane, ils tombent dessus du fond d'une embuscade aussi, et commencent par lier les mains à tous les prisonniers dont ils peuvent s'emparer. Alors vient l'œuvre de rapine et de sang quelquefois. Les vieillards et les gens impropres au travail sont massacrés; les animaux qui leur semblent inutiles dans leur retraite sont mis hors de service ou taillés en pièces; ils chargent toutes les marchandises qui leur paraissent valoir la peine du transport, et ils retournent rapidement vers leurs retraites, d'où, une fois arrivés, ils envoient leurs prisonniers aux marchés d'esclaves de Khivah ou Khyvah, ou de Bokhara.

Il est d'usage chez les Turcomans qu'un homme achète sa femme moyennant un certain nombre de chameaux, de moutons ou de bétail. Les femmes

sont utiles autant que les serviteurs; car non-seulement elles veillent aux affaires du ménage, mais elles fabriquent les objets que la famille vend, les hommes donnant peu d'attention à autre chose qu'au grand bétail ou à leurs expéditions de pillage. Il est assez singulier que dans ces marchés, une veuve qui a été quelques années en ménage a plus de prix qu'une jeune fille. Cinq chameaux est le prix ordinaire d'une jeune fille; on en donne souvent de cinquante à cent pour une femme qui a été mariée et est encore jeune. L'énorme différence de prix s'explique par l'habileté de ménagère que doit avoir acquise la veuve dans son premier mariage. Cette circonstance doit faire supposer que la polygamie est plus commune chez les Turcomans que dans les autres contrées de l'Orient. Ce qu'il y a de certain, c'est que les femmes sont très prolifiques, et qu'il sortait de chaque campement des enfans en *fourmilières*, comme disaient mes domestiques stupéfaits; tous enfans robustes, sains, hardis et toujours presque nus.

Quand un Turcoman meurt, ils lavent le corps à l'endroit même où il a rendu le dernier soupir, ou aussi près que possible; et sur cette place ils élèvent une petite éminence de terre, en creusant une tranchée circulaire de deux ou trois pieds de large dont ils rejettent la terre dans le centre; et dans cette terre, ils plantent un arbre ou un po-

teau pour marquer le lieu de la sépulture. La plaine est semée, et quelquefois assez abondamment, de ces vestiges de morts. Le corps est porté plus loin dans la plaine pour être enterré.

Les maisons portatives des Turcomans sont curieuses. Le châssis est construit avec du bois léger disposé en lattes d'environ un pouce de large sur trois quarts de pouce d'épaisseur qui se croisent en diagonales, mais à angles droits séparés par un vide d'un pied, et fichées à chaque point où elles se croisent avec des lanières de peau crue, de façon à être mobiles. Tout ce châssis peut ainsi être fermé ou tout-à-fait ouvert comme ce jouet d'enfans qui représente une compagnie de soldats et qui s'étend ou se resserre à volonté, de manière à former des colonnes lâches ou serrées. Un ou plusieurs panneaux de ces châssis forment le squelette des murailles; on la couvre ensuite de tapis ou *nemus*. Quand il y a des femmes dans la tente, on pratique pour leur convenance une cloison de roseaux fendus; mais les riches ont une tente particulière pour leurs appartemens. Le mobilier de ces tentes ne consiste qu'en des harnais de chevaux et de chameaux, et des *djoals* ou *fais*, dans lesquels ils mettent leurs marchandises, et qui sont souvent d'un joli tapis de velours. Les sabres, les fusils, les lances, les arcs et les flèches, et les autres ustensiles de la famille, sont suspendus aux lattes qui forment la muraille

Chez les Gocklans et les Yamouts, tous les instrumens domestiques sont en bois; et sous ce rapport, c'est une différence remarquable avec l'économie domestique du pays haut, où tout est de métal ou de terre cuite. Sur les noirs sommets des tentes on voit fréquemment de grosses masses blanches de lait caillé, mis là pour sécher et faire des provisions. Cette matière broyée et mêlée à l'eau forme une agréable boisson acidulée; et c'est, je crois, la base de ce breuvage enivrant que l'on nomme *kimmiz*.

Ces simples maisons des Turcomans forment chacune précisément la charge d'un chameau. Il y en a de plus pauvres dont le châssis n'est que de roseaux fendus. Le campement est en général carré, laissant un espace libre, ou il forme une rue large, les maisons étant rangées de chaque côté, et les portes les unes vis-à-vis des autres; on y voit toujours les groupes les plus pittoresques occupés de divers soins domestiques ou fumant leurs modestes callioun de bois. Les campemens considérables sont souvent entourés d'une palissade de roseaux qui sert à garantir les troupeaux de tout larcin.

Départ de Téhéran. La secte des Ali-allahis. Rumis. Lasdjird. Simnoun. Douletabad. Fontaine miraculeuse. Damghân. Dih-Moulla. Schahroud.

Pendant mon séjour à Téhéran, je fis les préparatifs de mon voyage; je pris les habits du pays, et

me décidai à me donner pour marchand, car nul des habitans n'aurait voulu croire que je voyageais par pure curiosité; je me procurai quelques ballots de marchandises convenables aux marchés des villes que j'allais visiter. Je me munis aussi d'une petite pharmacie, non-seulement pour ma suite, mais pour les pays que je devais traverser, car la profession de médecin, que l'on attribue toujours aux Européens, les a souvent entourés de respect au milieu des situations les plus difficiles. Comme je n'étais pas très familier avec la langue du pays, je m'adjoignis Mirza-Abdoul-Rezak, jeune Persan lettré, qui savait l'arabe et le turc assez pour me tirer d'affaire partout où on le parlerait.

Outre le Mirza, j'avais cinq domestiques, un chrétien, un noir qui me servait fidèlement depuis son enfance, un *djiloudar* (valet d'écurie) persan, un cuisinier et un autre domestique nommé Seyd-Ali, qui faisait tout ce qu'on lui ordonnait, et qui me fut le plus utile de tous mes domestiques persans. Nous étions armés d'une manière respectable, assez pour écarter tout détachement de pillards et rendre inutile de notre part un effort de courage, car les bandits, à moins qu'ils ne soient en nombre très supérieur, n'attaquent pas volontiers les voyageurs qui ont une apparence imposante. La route de Téhéran à Schahroud étant sûre comparativement aux autres, nous ne jugeâmes pas

qu'il fût nécessaire d'attendre le lent mouvement d'une caravane; ayant donc loué des bêtes de charge à Seranoun, nous quittâmes Téhéran le 19 décembre, nous dirigeant vers Meched.

Notre première halte fut à Kebout-Goumbed, petit village en ruines qui est, dit-on, à six farsangs de Téhéran, et que les dévots qui viennent à Meched remplissent continuellement. Notre route était au nord du lieu ou fut Rhey ou Rhages, entre une avance de l'Elbourz et une montagne nommée *Kerna-Khaneh-Yezid*, parce que, dit la tradition, cette montagne était une des stations d'où, aux jours de gloire de Rhey, retentissait périodiquement le cor du roi. De là nous longeâmes une partie de l'Elbourz, ayant sur notre droite une plaine qui se termine dans le désert salé.

Le village de Kebout-Goumbed est principalement habité par une singulière secte de mahométans nommée *Ali-allahis*. Ces fanatiques reconnaissent le tout-puissant en personne dans Ali, le gendre du prophète; et l'origine de cette étrange croyance se rapporte à une légende non moins extraordinaire et fantastique. « Ali, disent-ils, étant un jour irrité à l'excès contre certain homme, lui abattit la tête d'un coup de cimeterre; mais se repentant bientôt de sa vivacité, il remit la tête sur les épaules, et rendit la vie à l'homme. Ce miracle ne fut pas plutôt accompli, que l'homme, tombant à genoux,

se mit à adorer Ali, en lui assurant qu'il était Dieu lui-même. » Ali, blessé de cette impiété, repoussa ce culte, mais l'autre insista, et la querelle continua au point qu'Ali exaspéré le décapita encore ; de nouveau la compassion lui vint, et il ressuscita sa victime après lui avoir replacé sa tête. L'opération était achevée, et la parole revenait au propriétaire de la tête; mais il n'en fit usage que pour en recommencer son assertion, en disant qu'Ali n'était autre que le Tout-Puissant en personne. La colère d'Ali était alors épuisée sans doute, car il se contenta cette foi d'appeler l'homme fou, et de le renvoyer. C'est de cette tête deux fois décolée qu'est descendu la secte des *Ali-allahis* qui adorent toujours Ali comme la Divinité même. Ils sont très fanatiques dans leur croyance, bien que les fidèles les regardent comme des incroyans ; ils ont, m'a-t-on dit, plusieurs rites et coutumes étranges. Une personne qui traversait un de leurs villages en Arabie, à l'époque d'une solennité, rapporte qu'ayant fait un grand feu, ils prirent leurs enfans et les y jetèrent, et que ceux qui sortaient sains et saufs des flammes étaient considérés comme attachés à leur foi, tandis que ceux qui n'étaient pas aussi heureux étaient condamnés à périr comme indignes de l'aide divine. Elle assure aussi qu'ils allaient eux-mêmes dans ce feu, et qu'ils ne roussissaient pas même leurs vêtemens.

Le 20 nous fîmes six farsangs de plus dans la même direction, tendant un peu vers le sud-est, pour nous rendre au village d'Eïwani-Key : sur notre gauche était la chaîne de l'Elbourz, et à notre droite s'étendait la plaine de Veromôn, fertile autrefois à devenir proverbe, aujourd'hui presque stérile. Le villlage d'Eïwani-Key ne renferme pas plus de cent maisons délabrées; mais il a de grandes et riches dépendances, et les habitans vivent confortablement dans leur intérieur. Pendant notre marche vers ce lieu nous avions remarqué sur la plaine, à notre droite, plusieurs monticules qui ressemblaient à des racines de forts, et que la tradition attribue, nous dit-on, aux Ghèbres, et par conséquent à une époque antérieure à la conquête de la Perse par les mahométans. Nous en pûmes à loisir examiner un dans le village d'Eïwani-Key. C'était une masse de ruines imposante en apparence, vue d'un peu loin, et qui semblait présenter une grande variété de colonnes et d'arcades; mais en approchant nous reconnûmes que ce n'était qu'une masse de boue dont le sommet était couvert d'une quantité de débris, et nous aperçûmes au fond des sillons que les injures du temps avaient creusés dans ce monticule des fragmens de briques et de poteries, décombres ordinaires d'une ville d'Orient, et qui dénotent une grande antiquité. Quant aux ruines qui couvraient le sommet

de cette éminence, elles consistaient en briques séchées au soleil et en terre, matériaux que l'on emploie dans la construction de tous les villages modernes de la Perse. Les corniches et les rebords en maçonnerie des fenêtres subsistaient en grande partie encore, et si l'on ne nous eût pas certifié que ces lieux étaient abandonnés depuis plus de deux cents ans, nous aurions cru que les habitans ne les avaient que récemment quittés. Le peuple des environs nommait cette ruine *Ghebrabad* ou *la demeure des Ghèbres*, nom qui est commun à plusieurs lieux semblables dans le voisinage. Il est probable que ces places étaient des lieux de sûreté attachés d'ancienne date à tous les villages pour résister aux attaques des Turcomans.

A un mille environ au sud du village on voit les ruines d'un autre bâtiment auquel ce village doit son nom. Le mot Eiwani-Key est composé de *eywan* (demeure royale), et de *key*, épithète qui signifie *grand, glorieux*, ou plus probablement de *key*, mot qui dans la vieille langue veut dire *vin*. On devrait donc traduire la maison à boire du roi. C'est là, en effet, dit la tradition, que les premiers souverains connurent pour la première fois les délices de l'ivresse, et ils y firent alors bâtir une maison de plaisir en commémoration de leurs jouissances. Il ne reste probablement plus rien de cet édifice. Un caravansera fut bâti sur la place qu'il occupait

par Schah-Abbas, et il est à son tour devenu ruine. Elle était entre les mains d'une tribu d'Ils arabes qui l'occupait depuis plus de dix ans.

C'est le matin du 22 que nous examinâmes ces antiquités; après nous quittâmes le village et fîmes de six à sept milles toujours dans la même direction que les jours précédens pour arriver à Geurdonnie-Sirdara, qui est une passe longue de deux farsangs à travers une chaîne de montagnes que projette l'Elbourz. Les écrivains européens supposent que c'est par cette passe que Darius, fuyant vers la Bactrie, après la bataille d'Arbelle, fut assassiné par Bessus, et la scène est bien en harmonie avec des actes de violence et de mort. Ce lieu est renommé comme étant le rendez-vous continuel des plus infâmes pillards, le rebut des Arabes et des autres tribus errantes. C'est une étroite vallée tortueuse, pleine de petits creux et de ravins, sans un brin d'herbe ou un branchage d'arbrisseau; tout y est nu et désolé ; dans le fond court un ruisseau d'eau salée qui couvre ses bords de blanches efflorescences salines.

On remarque aux deux extrémités de cette passe des ruines de fortification qui doivent être d'une très haute antiquité. A l'est, la vallée débouche dans la plaine de Khaur, qui est séparée de la plaine de Veromôn par la chaîne de Sirdara. Comme nous jetions un coup d'œil du haut des montagnes qui

donnent la passe, nous aperçûmes l'aride étendue de la plaine de Khaur, si fertile aux jours de la prospérité de Rhey, semée de ruines, de villages et de plusieurs de ces monticules si remarquables dont quelques-uns étaient très élevés. Sur l'une de ces éminences qui avait au moins soixante pieds de haut, j'aperçus des habitans à l'aide d'une bonne lunette, et nombre de huttes misérables avaient formé un village à sa base. Ces châteaux élevés, ainsi que les diverses ruines que nous vîmes dans la passe étaient attribués par les superstitieux habitans, aux Gouh, aux Djins ou aux Ghèbres.

Nous nous procurâmes des logemens pour la nuit dans une misérable hutte du pauvre village de Kischlak, qui appartient au district de Khaur, après avoir fait six farsangs ou vingt-deux milles environ. Je passais alors pour Hadji-Mohammed, de Badakchan, revenant actuellement de la Mecque; mais je manquai de me trahir en faisant une observation avec mon sextant, car ils remarquèrent que le Hadji était absorbé dans d'étranges prières!

Le 22 nous fîmes une marche aussi considérable que celle de la veille, et nous nous arrêtâmes au caravansera de Dih-Nimek; mais je fus obligé de le quitter bien vite, car un jeune homme ayant traité comme un conte ma qualité de Hadji, et ayant persuadé aux habitans que nous étions des espions russes venus pour donner un *mauvais nom* au vil-

lage, ils lâchèrent sur nous une troupe de grands chiens farouches qui faillirent nous mettre en lambeaux.

Nous passâmes aussi auprès du fort de Heratou, qui a au moins soixante pieds de haut, et est couronné de bâtimens d'une manière si pittoresque que je fus tenté d'en prendre une esquisse. Ce fort appartient à un groupe de villages dépendans du gouvernement de Semnoun. Tous les villages en ce pays sont réunis en groupes sur le bord des rivières qui descendent des montagnes, éloignées de cinq ou six milles au plus. Chaque village a sa forteresse, et tous sont entourés de jardins nombreux et fertiles. Le désert salé qui borde ce district au sud prend ici une vaste étendue : les premières montagnes qui varient sa surface plate sont, au moins, à cinquante milles de l'Elbourz au sud, et au-delà le désert s'étend jusqu'aux districts de Tebbes et de Yezd.

Le caravansera de Dih-Nimek, que fit bâtir dans un lieu ravagé Chah-Abbas, est dans un bon état d'entretien, et nous y trouvâmes sinon bonne chère, du moins commode logement. La seule chose que l'on put se procurer en fait de nourriture était un peu de viande préparée en automne pour durer tout l'hiver en ne l'accommodant qu'à demi, et dont l'aspect et l'odeur n'étaient nullement recommandables. Nous fûmes tenus éveillés toute la nuit

par de brūyans muletiers qui chantèrent de tous leurs poumons jusqu'à ce que vînt l'heure de partir dès le matin. Le district de Dih-Nimek a reçu son nom de l'abondance de sel que l'on y remarque.

Le 20 nous nous dirigeâmes vers Lasdjird en faisant vingt-cinq milles, principalement à l'est, sur une plaine de gravier aride, mais au bout de quelques milles la direction ayant tourné un peu au nord, nous passâmes dans d'étroits ravins creusés par les torrens d'hiver qui tombent quelquefois de cent pieds de hauteur. Une tour ruinée, bâtie sur le sommet d'un de ces précipices, me fut désignée par le nom de *Goumbez-i-douzd,* comme étant le repaire d'une bande insigne de voleurs qui avaient long-temps dévasté la route. Un autre monument de cette nature est devenu plus célèbre comme étant le tombeau d'un *châtir* (coureur), qui a été bâtie, suivant la tradition, dans la circonstance suivante.

Lors d'un des voyages que Schah-Abbas-le-Grand fit en Khorasan, il fut arrêté au bord de cette ravine par l'absence d'un pont, et pendant qu'il attendait qu'on lui préparât quelque moyen de traverser, le roi, frappé du peu de largeur du ravin, voulut qu'un de ses plus actifs châtirs le franchît d'un saut. L'homme obéit, et à l'admiration du monarque il réussit. Alors Schah-Abbas voulut qu'il sautât encore, et le châtir réussit une seconde fois. « Cet homme doit être riche.

dit alors le roi; je suis sûr qu'il a de l'or sur lui, tant il saute bien. (C'est une allusion à un dicton du pays, qui porte qu'une bourse remplie d'argent bien gagné rend son possesseur plus agile et plus actif que l'homme qui n'épargne rien.) Voyons, ajouta Schah-Abbas, voyons ce qu'il a. » L'homme fut sur-le-champ dépouillé et l'on trouva dans sa ceinture une somme considérable en or et en bijoux, présens qu'il avait reçus du roi et que l'on lui représenta. « A présent, lui dit-il, essaie de sauter encore! » Le pauvre diable le fit, mais défaillant, il tomba dans le précipice et y fut tué. Alors le roi ordonna que l'on bâtit un pont avec l'argent du châtir, et que la tour, dont on voit les ruines encore, fût élevée à sa mémoire.

Les montagnes au nord de notre route qui forment un rideau devant la chaîne plus élevée de l'Elbourz ont un aspect tout particulier. Leurs parties basses sont de différentes teintes, brunes, rouges, jaunes, grises, blanches, et elles s'élèvent en sommets très escarpés, et où les couleurs des rochers se combinent de la manière la plus fantasque; derrière apparaissent de temps à autre les cimes neigeuses de l'Elbourz. Toute notre marche de ce jour ainsi que celles des jours précédens avaient eu lieu par un pays totalement désert, et qui ne peut guère être autrement par l'effet de la rareté de l'eau fraîche.

Le village de Lasdjird, bien que pauvre en lui-

même, est situé dans un riche bassin de terres cultivées, entouré de montagnes, excepté à l'est où il s'ouvre sur la plaine de Semnoun. A ce village est attaché un fort de terre qui est le plus complet que j'eusse encore vu. Il est d'une forme circulaire qui rappelle tout-à-fait celle d'un tonneau, car la base de cette masse n'est guère plus large que le sommet. Sa hauteur peut être de soixante à soixante-dix pieds, dont les quarante pieds inférieurs sont de terre solide. Au-dessus de ce point sont deux étages distincts, dont les portes et les fenêtres, avec leurs balcons de bois rude implantés tout à l'entour dans l'épaisseur du mur, font l'effet des cercles d'un tonneau. Cette masse solide et circulaire, s'élevant sur la plaine et vue à distance, est d'un aspect très singulier et très frappant.

Pendant que je prenais une vue de ce lieu, je fus long-temps interrompu par la curiosité des voyageurs qui se pressaient autour de moi pour voir ce que je faisais. Parmi les spectateurs, il y en avait plusieurs qui appartenaient à une caravane qui arrivait de Bokhara par la voie de Meched. En réponse à mes questions sur l'état de la route, ils m'apprirent que, bien qu'ils eussent échappé, le danger était grand sur plusieurs points. Ils ajoutèrent quelques récits effrayans de la cruauté et de la rapacité des Turcomans qui infestent le chemin, et il était clair, d'après les informations précises qu'ils

donnaient aussi bien que par le résultat de l'opinion générale en ce point, qu'il serait très imprudent de tenter de traverser les périlleuses parties du désert sans la protection d'une caravane.

Le 24 au matin nous étions sur pied de bonne heure, afin de pouvoir atteindre à temps Semnoun, à environ vingt milles. Notre chemin traversa pendant dix milles une plaine assez cultivée jusqu'à Sourkh-Kallah, autre fort de terre avec plusieurs villages qui en dépendent. A ce point, la contrée devient aride et descend graduellement vers Semnoun. Bientôt du haut d'une éminence nous aperçûmes la ville dans un fond, et elle nous semblait d'une apparence imposante, entourée de nombreux jardins, d'enclos, et de quelque culture: mais à mesure que nous approchions, le semblant de prospérité allait s'évanouissant, et nous nous trouvâmes enfin dans un long défilé de ruines complètes, de faubourgs abandonnés, de murailles de jardins tombantes, et dans une exécrable route. Ces décombres cachent la ville au voyageur jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait arrivé aux portes; alors il y entre par un misérable bazar qui a quelques cents pas, et est composé de rares boutiques occupées seulement par les professions les plus communes et les plus nécessaires. On peut avoir une idée de ce bazar en apprenant qu'il ne contient pas une boutique de boucher en règle, tellement que je ne pus

pas me procurer un morceau de viande dans la ville pendant le premier séjour : il n'y avait pas non plus un sellier pour réparer ma selle qui était cassée. Tout respirait la pauvreté et l'oppression ; la population peut s'élever de trois à quatre mille habitans, et ce sont la plupart des cultivateurs ou des marchands qui fournissent à leurs plus indispensables besoins.

La ville de Semnoun est d'une antiquité considérable : on voit dans une mosquée de pauvre apparence une inscription en tuiles vernies qui rapporte qu'elle a été bâtie par Schahrouz, fils de Timour-le-Grand, en l'an 880 de l'hégire ; mais les bains qui en sont proches portent la date de 556. On remarque aussi un vieux minaret bâti de briques, curieusement orné à l'extérieur, et qui a tous les caractères de l'âge.

Autour des murailles, il y a des jardins bien tenus et des vergers qui produisent d'excellens fruits, et à en juger parce que nous vîmes, le climat doit être modéré, car les feuilles, bien que saisies par la gelée, étaient encore attachées aux arbres et vertes en partie. A Dih-Nimek et à Lasdjird, le thermomètre se tenait le matin à 31° et 32° ; à Semnoun, le 26 au matin, il monta à 38°, et pendant le jour il se tint à 42°.

On nous dit qu'il y avait dans les montagnes près de Semnoun un village nommé *Chammirzadeh*,

parce que l'on regarde ses habitans comme descendus d'une colonie de Syriens [1]. Comment ont-ils été ainsi transplantés? C'est ce que la tradition ne dit pas. Quelle qu'ait été la prospérité de ce pays autrefois, il en reste actuellement peu de traces. On n'y trouve plus que les symptômes de la misère et de l'insécurité. Chaque village ou bourg a ses murailles et son lieu fortifié, et la culture est limitée au voisinage des groupes qu'ils forment pour se protéger mutuellement. A mesure que nous nous éloignions de Lasdjird, avançant vers Sourkh-Kallah, nous remarquions des tours de terre hautes de quinze à seize pieds, éparses comme des guérites dans les champs, et nous apprîmes que c'était une précaution très nécessaire que l'on prenait contre le cruel ennemi qui attaquait de temps en temps la contrée. Nous étions alors dans les cantons que les Turcomans dévastent le plus fréquemment. Les laboureurs sont obligés ici d'aller à leurs travaux le sabre à la ceinture, et de placer auprès de leur charrue leur fusil à mèche.

A la stérilité que causent ces dévastations de l'homme, se joint l'aridité qui résulte du manque d'eau; car depuis Téhéran jusqu'à Sourkh-Kallah, nous ne remarquâmes aucune trace de canaux d'irrigation.

Après beaucoup de difficultés pour nous procu-

[1] Le nom de la Syrie est *Châm*.

rer des mules et des muletiers, nous quittâmes Semnoun, et marchâmes par la plaine désolée dans laquelle elle est située, jusqu'à un ruisseau qui coule vers le désert salé; nous le traversâmes et nous montâmes graduellement jusqu'au pied des montagnes qui s'élèvent au-delà. Alors nous tournâmes en arrière nos regards, bien étonnés de la longueur infinie de la pente de gravier que nous avions traversée. La surprenante illusion des distances est remarquable dans les plaines de la Perse, au moins autant que sur mer, et cause quelquefois une grande fatigue morale au voyageur las qui, chevauchant péniblement, voit les heures succéder aux heures sans remarquer aucun progrès sensible.

Notre marche continua de serpenter dans un ravin formé par des éminences de terre et de gravier, jusqu'aux défilés de la montagne qui forme la vallée du côté de l'est. A l'heure du soleil couchant environ, nous passâmes près d'un caravansera en ruine dans un fond dévasté, entouré de rochers et que l'on dit éloigné de vingt milles de Semnoun, et de là, nous ne cessâmes de monter par un très ennuyeux chemin tournant, parmi des escarpemens et des précipices. Enfin, après avoir atteint une hauteur très considérable, une descente de quelques milles nous conduisit à un fort et grand caravansera où nous devions passer la nuit. Après avoir monté quelque temps,

nous avions remarqué que la terre était couverte de neige, et la dernière partie de notre journée fut incommode de plus d'une manière; car le Gherdouni-Aheaiyoun est un notoire repaire de brigands, de sorte que ce n'était pas sans appréhension que je me séparais de la troupe ou que je restais en arrière pour prendre des esquisses. Le chemin est fatigant et désolé, au point qu'il a fait proverbe; car on raconte dans le pays que le cheval d'un voyageur qui avait amené son cavalier de Schiraz sans broncher, succomba et mourut de fatigue dans le Gherdouni-Aheaiyoun. Il était onze heures du matin quand nous quittâmes Semnoun, et nous n'arrivâmes au caravansera qu'à sept heures et demie du soir, ce qui peut faire évaluer la distance parcourue à vingt-six ou vingt-huit milles.

Le caravansera est situé au milieu des montagnes inhabitées qui étaient alors couvertes de neige, et il se trouve tellement loin de toute habitation, que nous ne pûmes rien nous procurer, hormis ce que nous avions avec nous. Un voyageur avait tiré de dessous la neige quelques racines et quelques branchages; nous en fîmes du feu qui réchauffa un peu nos membres engourdis, puis avec du thé et un peu de pain, nous nous arrangeâmes un repas assez confortable, sans y oublier le miel de Semnoun; ensuite nous nous retirâmes dans le coin où les chevaux étaient attachés, comme étant l'endroit le

plus chaud, et enveloppés de nos peaux de mouton, nous nous endormîmes.

Le 28 à quatre heures du matin, on nous réveilla pour charger; mais le froid était si vif, que bien que nous sentissions l'extrême importance de se donner du mouvement, il était extrêmement difficile de faire la moindre chose sans feu et sans lumière, et nous ne pûmes nous mettre en marche qu'à six heures. Le thermomètre descendit à 11 degrés, et encore je ne crus pas devoir l'exposer tout-à-fait à l'action du froid; mais je pense que dehors il eût atteint un degré bien plus bas. Un vent violent ajoutait à la rigueur du froid, et nous fûmes bien heureux d'avoir à marcher pendant quelques milles. Enfin le soleil levant et notre descente graduelle nous ramenèrent bientôt à un degré suffisant de chaleur. Au point du jour, nous nous trouvâmes sur le penchant d'une montagne qui domine la plaine de Damghan. De lourdes nuées pesaient dans le nord sur les crêtes sauvages de l'Elbourz, et voilaient à peu près la chaîne de montagnes qui conduit à Schahroud; mais il nous semblait que nous avions atteint un plateau d'une bien plus grande hauteur que celui que nous quittions, car les montagnes qui, du côté de Semnoun, nous paraissaient d'une élévation considérable, vues de la position où nous étions alors, n'étaient que des rochers qui s'élevaient brusquement sur la plaine. La chaîne de

l'Elbourz elle-même paraissait avoir décru de la même façon, bien que ses crêtes fussent de niveau avec celles d'où nous venions.

Une plaine doucement inclinée, couverte de neige, nous amena, après une marche de trente-deux ou trente-quatre milles, au village de Doulet-Abad, qui est le seul lieu habité que l'on trouve depuis Semnoun, dans une distance de cinquante-huit ou soixante milles. Il s'y trouve deux caravansera dont l'un, ainsi que le village qui l'entretenait, est détruit depuis long-temps. L'autre, construit par Schah-Abbas, à environ dix milles de Doulet-Abad, est encore en activité, bien que les provisions nécessaires y soient apportées d'Amrouan, village à quatre ou cinq milles dans les terres. Notre marche de la journée avait eu lieu entre les montagnes à gauche et le désert salé à droite, dans la direction du nord-est et par un froid si vif, qu'il perçait nos plus chauds vêtemens et nos peaux de mouton.

C'est à grand'peine que nous pouvions nous tenir à cheval et garder sur nous nos vêtemens, que le vent assaillait. Notre arrivée dans le caravansera fut très inquiétante pour nous; car nous nous vîmes un instant avec la perspective de passer la nuit à la belle étoile, chaque chambre de ce petit caravansera se trouvant remplie. L'argument puissant d'une pièce de monnaie décida cependant des voyageurs à nous céder leur place. Une dame

fut évidemment dérangée pour nous; mais notre déférence pour le beau sexe ne fut point assez forte pour nous empêcher de profiter du bien-être relatif que nous promettait l'appartement, et un dîner tolérable nous réconcilia d'avance avec ce qui pouvait arriver de désagréable durant le reste de notre séjour. Pendant la marche de la journée, nous fûmes rejoints par Mohammed-Houssain-Khan, maître de cérémonies de Hassan-Ali-Mirza, prince et gouverneur du Khorasan. Il revenait de Téhéran, où il avait été envoyé pour affaires à Meched, et je me présentai à lui. La conversation qu'il entama était loin d'être agréable. Sa physionomie respirait l'insolence brutale, et il parlait d'un ton de commandement élevé et impérieux qui était extrêmement offensant. Les questions préliminaires sur mon pays, mon voyage et son but étaient à peine faites et satisfaites que, de la façon la plus brusque, il commença un interrogatoire touchant ma foi et mes opinions religieuses, particulièrement sur la mission de notre Sauveur, l'existence d'un état futur, et enfin sur Dieu. Après cela il me demanda ce que je pensais de la religion mahométane, et voulut que je misse en parallèle les deux croyances. Je répondis à tout cela d'une manière évasive.

Doulet-Abad est le chef-lieu d'un groupe de villages situés au débouché d'une petite rivière qui sort des montagnes, et mieux conditionnés que tous

ceux que je vis jusque-là sur la route. Chaque village a son petit fort carré, avec des tours aux angles, bâti de terre ou de briques cuites au soleil, et le tout a un air d'aisance qui fait plaisir et surprend dans un tel pays. Seulement les petites tours élevées dans les champs annoncent la crainte continuelle qu'inspirent les Turcomans aux cultivateurs. Il y a plusieurs beaux cours d'eau dans les montagnes derrière ce district, et il existe à quelque distance une fontaine dont les eaux ont cette propriété remarquable, que si elles sont polluées par le contact d'une chose impure, elles se troublent, et alors s'élève une tempête qui désolerait toute la contrée si elle n'était apaisée bien vite: mais comme il est peu de maux qui n'aient leurs remèdes correspondans, on a découvert que le sacrifice d'un mouton, avec certains rites accomplis sur le lieu, a le pouvoir de calmer la tempête et de faire tomber le vent.

Nous étions à Damghan le 29, après avoir fait depuis Doulet-Abad dix ou douze milles sur une plaine de gravier; cette ville, ou plutôt ses ruines, s'annonce au loin par deux minarets qui appartiennent à deux mosquées différentes, et sont les seuls édifices élevés du lieu. Damghan était autrefois plus importante que Semnoun, mais ayant plus souffert encore, elle est plus délabrée. Ce n'est maintenant qu'un amas de débris parmi lesquels

on voit çà et là passer un individu solitaire. Il y a à peine dans le bazar une demi-douzaine de misérables boutiques où se vendent les objets de la nécessité la plus absolue. La population ne se monte certainement pas à deux mille habitans. On y voit des ruines mahométanes, mais aucun vestige de plus haute antiquité.

Tout-à-fait près des murs en dehors de la porte par laquelle nous entrâmes se trouvent dans un enclos deux monumens qui attirèrent mon attention; l'un des deux est une très curieuse tour de brique très bien ornée, et d'une architecture remarquable. Elle protége différentes tombes, dont toutefois nous ne pûmes rien savoir. Nous apprîmes que le tout est connu sous le nom de Tchehel-Dockhteran (les quarante filles) ou de Tchehel-Seran (les quarante têtes); mais nous n'apprîmes rien de l'histoire et de la date de ce monument.

Nous logeâmes dans un caravansera qui a eu de meilleurs jours, mais qui dans l'état actuel ne pouvait nous donner d'abri; et le lendemain matin nous le quittâmes pour continuer notre route à travers la plaine de gravier qui descend du pied des montagnes à notre gauche. Ces montagnes, bien qu'elles prennent un nouveau nom à chaque nouveau village, font toujours partie de la même chaîne qui est continue depuis Téhéran, et que j'ai nommée *l'Elbourz*. Le désert salé se trouvait à notre gauche

à vingt milles environ des montagnes, et avait ici l'apparence d'un lac ou d'un marais; car il y avait beaucoup d'eau à sa surface. Des montagnes bleuâtres paraissaient le borner à cinquante ou soixante milles dans le sud-ouest. Un beau ruisseau qui descend d'une seule fontaine nommée *Djuchmhe-i-Ali*, sort des montagnes tout auprès de Damghan, et donne de l'eau aux villages qui en dépendent ainsi qu'aux terres en culture.

Le sol continue d'être mêlé de gravier jusqu'au village de Mihmandost, à douze ou quatorze milles de Damghan; mais ici il devient fertile : nous fîmes treize ou quatorze milles encore pour arriver à Dihmoulla, chef-lieu d'un autre groupe de villages. Nous y fûmes logés dans la maison d'un particulier, comme étant plus commode pour nous que le caravansera où il y avait foule, et les gens qui nous reçurent, bien que très curieux, se montrèrent obligeans et polis.

Nous partîmes le 31 dans la matinée pour Schahroud, où je savais qu'une caravane allant à Meched était sur le point de se mettre en chemin; notre premier soin en arrivant à Schahroud fut d'en demander des nouvelles, et j'envoyai à cet effet le djeloudar qu'elle avait déjà atteint Bedechd, village à environ quatre milles au-delà où il se trouve un grand caravansera, et où les cafilahs d'une certaine importance préfèrent s'arrêter à cause de la faci-

lité qu'ils ont de faire paître leurs chameaux dans les plaines environnantes : nous fûmes désolés d'apprendre que cette caravane comptait partir le lendemain pour Meyomeid, car il fallait nous mettre en mesure de la suivre avec une précipitation extrême ; nous y réussîmes pourtant, et fûmes prêts à partir le lendemain matin.

Nouvelles funestes des Turcomans. Visite à la ville de Bostam. Caravane qui se forme. Schahroud. Départ pour Bedecht. Discipline d'une caravane. Prière du matin. Arrivée à Meyomeid.

Le 1er janvier 1822 ne commença pas bien. Comme j'étais à ranger nos ballots et nos bagages pour notre départ du soir, le bruit se répandit qu'une caravane venait d'être attaquée et pillée par les Turcomans. Les uns disaient que cette caravane n'était composée que de cinq hommes et de vingt chameaux, d'autres la portaient à vingt hommes et à cent chameaux ; ceux-ci disaient que la scène s'était passée tout-à-fait dans le voisinage, à quatre farsangs seulement du Schahroud, ceux-là la transportaient bien plus loin, au-delà de Meyomeid ; enfin le gouverneur nous fit savoir qu'en effet une caravane de Tourschez, composée de trente hommes et de vingt-cinq chameaux avait été attaquée par quatre-vingts cavaliers turcomans qui avaient enlevé le tout. Des personnes qui avaient passé sur le lieu de l'événement, virent les marques de la ba-

taille, des habits déchirés, les *jhules* (couvertures des chameaux et d'autres objets répandus çà et là; mais on ne savait pas s'il y avait eu perte d'hommes.

Toutefois cette nouvelle était faite pour nous donner à réfléchir, d'autant plus que nous apprîmes que la caravane que nous comptions accompagner était partie de Bedecht. Ce fut un terrible coup qui me frappa, car il me fallait sans doute attendre des journées et même des semaines le départ d'une autre kafilah [1], car il ne fallait pas songer à conter de traverser le désert jusqu'à Mezinoun. Non-seulement mes serviteurs, mais aussi les chameliers et les muletiers auraient refusé d'aventurer leurs bêtes de somme. Alors je ne vis d'autre parti à prendre que d'attendre à Schahroud une nouvelle caravane; à tout instant arrivaient de plus inquiétantes nouvelles sur l'état de la route que nous avions à suivre. Les Turcomans écumaient tous les chemins que nous aurions pu prendre.

Nous vîmes plusieurs personnes qui avaient été en captivité chez les Turcomans. On m'amena un homme qui venait de subir parmi eux un esclavage de trois ans. Quand il fut pris, ces brigands l'attachèrent à la rêne d'un cheval, et le traînèrent ainsi pendant huit jours sans le nourrir à peine. Le soir, ils lui liaient les pieds et jetant sur lui en long un nemed, ils couchaient à chaque bout en travers

[1] Caravane.

sur ce tapis, de sorte qu'il ne pouvait bouger. Ses amis ayant ouï parler de sa captivité, qui du reste n'était pas très dure, ils réunirent pour payer sa rançon une somme qu'ils donnèrent à un marchand pour qu'il la remît aux maîtres de cet homme; par malheur le marchand fut tué en chemin. Après trois années, le captif fut conduit à Khivah pour être vendu quand un marchand appartenant à Bostam l'acheta, et l'amena à Schahroud, où il mendiait alors pour payer sa rançon. Il nous fit remarquer qu'à Khivah la plus grande partie de la population se compose de captifs persans.

Je vis un autre jeune homme qui avait été fait prisonnier aussi par ces maraudeurs, il y avait quelques mois, mais il avait eu le bonheur de s'évader après une courte détention. Voici comme il nous raconta cet événement. Il avait été enlevé avec la plus grande partie d'une caravane qui se rendait de Schahroud à Meched; mais qui fut surprise et pillée un peu au-delà de Meyomeid, à une fontaine nommée *Djechmeh-i-Zeyder*. Ils le conduisirent, dit-il, à douze journées de là, à leur campement dans le désert, où on le mit au travail des champs; mais ayant engagé un attachement avec la fille de son maître, sa situation s'en améliora beaucoup et on lui laissait une grande liberté. Il resta trois mois dans cette position, après lequel temps, pensant qu'il pourrait parvenir à s'échapper, un soir que le

père était allé avec une grande partie des habitans tenter une expédition, et que la mère était en visite, il saisit l'occasion, et engagea la jeune fille à venir promener dans la campagne. Celle-ci, occupée sans doute de ses pensées et de ses espérances, se laissa entraîner à une distance de quinze ou seize milles des campemens, et comme elle lui exprima alors le désir de retourner, il la regarda en face et lui répondit : « Vous pouvez retourner, *vous,* mais moi, je ne retournerai jamais. Que Dieu vous protége! — Quoi ! s'écria la jeune fille dans un accès de colère et d'amour, vous ne pouvez songer à me laisser ainsi après toutes vos protestations d'amour, après m'avoir emmenée si loin de la maison de mon père. » L'amant fit de son mieux pour apaiser sa maîtresse, et réussit à calmer ses plus violens transports; mais ayant de nouveau tenté de se séparer d'elle en lui souhaitant toutes sortes de bonheur, elle déclara qu'elle était résolue à le suivre dans sa fuite; alors commença une seconde scène violente qu'il termina en la menaçant de la tuer si elle ne cessait pas de vouloir l'accompagner. Effrayée de ses menaces, elle le laissa partir, et il se dirigea du mieux qu'il put pour arriver à Schahroud, dont on lui avait vaguement indiqué la direction.

Toutefois la jeune fille de retour répandit l'alarme dans le camp, et cinquante cavaliers couru-

rent sur les traces de ses pas qui amenèrent le détachement près d'un rocher que fréquentaient les renards et les chakals. Il se blottit dans le trou d'un de ces animaux ; et quand ceux qui le poursuivaient furent à quelques pas de sa retraite, il les entendit qui se disaient : « A coup sûr, il n'est pas loin, car il n'a marché que jusqu'ici. » Mais il invoqua les noms de Dieu et d'Ali, et les pillards furent déjoués. Quand les Turcomans eurent quitté la place, il continua sa marche pendant douze jours sans malencontre. Il nous assura que pendant tout ce temps, il n'eut d'autre subsistance qu'un morceau de pain qu'il avait dans sa poche le jour de son évasion, et de la neige dont il y avait en abondance sur la terre. Il fut aussi très heureux d'avoir pris le chemin qui le conduisit droit à Schahroud.

Il nous apprit enfin qu'il n'y avait pas long-temps qu'il se rendait à Meched en compagnie de cinquante Turcs, quand au même endroit, le Djechmeh-i-Zeyder, ils furent assaillis par un parti de Turcomans qui étaient en embuscade à guetter une caravane. Toutefois les Turcs les repoussèrent avec une perte considérable, et ils s'enfuirent. Comme il descendait avec le détachement d'une petite éminence où ils avaient pris position, il aperçut entre les morts et les mourans son vieux maître le Turcoman qui le reconnut et le nomma ainsi : « Ah ! Ismaël, est-ce vous qui avez quitté ma maison ? —

Oui, répondit Ismaël, moi-même; grâce à Dieu, me voici libre. — Ah! dit le maraudeur, pourquoi m'avez-vous abandonné? Avec vous la prospérité s'en est allée de ma maison, et la ruine y est tombée. Rien n'a bien été depuis que vous avez quitté ma famille; mais maintenant, pour l'amour de Dieu, donnez-moi un peu d'eau. — Je le veux bien, » répondit le dur Ismaël; et allant tout près de là, il revint chargé d'une grosse pierre avec laquelle, dit-il, il brisa la tête du vieux Turcoman, puis il rejoignit ses compagnons.

Le 3, dans la matinée, je rendis visite à Mohammed-Saleh-Khan, gouverneur du district, qui réside dans un village situé à quatre milles environ. Il me reçut avec beaucoup d'affabilité dans son divan khaneh, bonne chambre chaude où il me fit servir du thé et des fruits, et me tint une longue conversation sur une infinité de sujets, sur l'Europe surtout, et en particulier sur l'Angleterre, s'imaginant toutefois, et c'est une erreur commune même parmi les gens les mieux informés, que l'Angleterre n'était qu'une ville du Ferenghistan ou Europe. Il me fit plusieurs questions sur l'Amérique (*yeni dounia* ou le *nouveau monde*), ainsi que sur l'Inde, et désira savoir si les habitans du premier pays étaient mahométans ou chrétiens. Une fois ce dernier mot prononcé, il m'interrogea très ardemment sur la nature et les doctrines de notre foi, et me de-

manda mon opinion sincère sur le christianisme et le mahométisme comparés. C'est là un sujet très commun de conversation dans de pareilles circonstances, et ils pressent sans cesse l'étranger d'émettre son sentiment particulier sur les points les plus abstraits et les plus délicats de foi et de doctrine. Comme il y avait peu de bien à attendre de semblables entretiens pour l'un et l'autre, je m'efforçais toujours d'écarter ces sujets, en me prévalant de ma connaissance imparfaite de la langue qui me rendait incapable de parler comme il convenait de matières de cette importance. Je pris cette précaution avec d'autant plus de soin dans le cas actuel, que je voyais dans la chambre des visiteurs disposés à prendre très chaudement la défense de leur religion si je l'eusse seulement effleurée. Je me hâtai alors de demander au Khan son opinion sur la sûreté du chemin et des nouvelles de la caravane qui avait été pillée. Il me confirma le bruit de la veille, et émit l'avis que la route était à présent parfaitement sûre. Il me pressa cependant vivement de rester, et même de venir loger dans sa maison où je serais mieux qu'à Schahroud, jusqu'à ce qu'une caravane se formât; mais je m'excusai, sachant combien je serais peu libre dans cette société.

Le 4 janvier nous eûmes l'espérance d'être bientôt délivrés de Schahroud, car un grand nombre de pèlerins et de chameaux chargés venaient d'ar-

river, et quelques personnes qui revenaient de Meched avaient annoncé qu'ils n'avaient rien vu sur la route qui fût de nature à inspirer des alarmes.

Je montai à cheval le matin pour aller voir une source dont l'eau, à en croire la tradition, a une communication avec la rivière Zindehroud à Ispahan. On dit qu'un berger étant, dans un des jours d'autrefois, à paître de ce côté ces troupeaux, tourmenté par la soif, chercha de l'eau pendant quelque temps en ce lieu. Enfin, il vit un chien qui sortait tout trempé d'un trou dans le rocher. Cette circonstance ayant excité son attention, il examina cette source, et aperçut à une grande profondeur un filet d'eau dans lequel il laissa tomber son bâton. Quelque temps après, se trouvant à Ispahan, il reconnut ce même bâton, bien qu'il fût tout abîmé, parmi beaucoup d'autres qui étaient en vente, et quelques recherches lui apprirent qu'il avait été trouvé dans le Zindehroud. L'affaire étant venue aux oreilles du roi, il ordonna une expérience qui prouva la réalité du fait; alors il fit fermer la source de peur que par ce moyen les habitans mal disposés du Khorasan ne fissent du mal à ceux d'Ispahan.

Notre guide ne put cependant nous montrer rien qui vînt à l'appui de cette tradition. Il y avait bien là, à la vérité, quelques traces de vieux édifices, dont l'un peut être supposé avoir été la cellule d'un reclus, car elle est bâtie dans la niche d'un rocher

perpendiculaire et presque inaccessible. La seule tradition qui s'y rapporte est que l'on y voit une trace du pied de Doldol, la mule sainte d'Ali. A quelque distance de là, dit-on, se trouve également une empreinte des pieds de l'iman Reza; mais je savais trop bien à présent que penser de ces *Kademgahs* (traces de pied) pour perdre mon temps à les aller chercher.

Le 5 j'allai voir la ville de Bostam que l'on m'avait dit contenir quelques curieux monumens de vieille date. Cette ville est située à trois milles et demi au nord-est de Schahroud dans une vallée arrosée par une petite rivière descendue de l'Elbourz, et qui fertilise beaucoup de jardins et de terres en culture. Bostam est entouré d'une muraille munie de nombreuses tours, et qui ne renferme guère que des ruines et de petits champs : elle a un mille et demi de tour; ses habitans ne dépassent guère le nombre de trois ou quatre cents. On y voit deux mosquées bâties sous le règne et par l'ordre du sultan Mohammed-Khodabendeh, en 699 et 700 de l'hégire. La première a un dôme richement décoré de stuc taillé en figures et de sentences du Koran : les portes sont très bien sculptées. Le dôme est fendu dans plusieurs parties; mais on m'a dit qu'il en était ainsi de temps immémorial, et que ces dégâts n'avaient jamais accru, ce qui ne peut être attribué, ainsi que la parfaite conservation des or-

nemens, qu'à l'égalité du climat de ce pays. Sur la porte de cette mosquée, et sur une partie du ciel du dôme sont des inscriptions qui annoncent que cet édifice a été bâti par Sanghor-Beig-Abdoul-Roumy, de l'ordre de *Secander Thani* (Alexandre second), le roi de l'Iran et du Touran, Mohammed-Khodabendeh.

On voit attenant à la mosquée un minaret qui porte le nom de *minaret de Bayezid*, parce que, assure-t-on, si quelqu'un debout sur le balcon qui est au sommet de cet édifice, lui commande de remuer au nom de Bayezid, il remuera immédiatement. Il n'y a rien ici de miraculeux; le minaret étant, comme la mosquée, construit en excellentes briques, mais très légères, et quelque accident l'ayant fait pencher un peu d'un côté, quand il reçoit à son extrémité supérieure le poids d'un homme, il vibre très perceptiblement, si cet homme fait un mouvement très extraordinaire, et s'il prononce à très haute voix, soit le nom de Bayezid, soit un autre. Ce mouvement de vibration n'annonce nullement la décadence. Je ne sais pas pour quelle raison on a donné à ce minaret le nom du célèbre saint homme Soufi-Bayezid, à moins que le tombeau de cet homme ne soit près de la base du monument.

Non loin de ce minaret est le tombeau en forme d'*ymamzadeh*, de Bostam-Mirza, le fondateur de la ville; comme tous les autres ymamzadeh, c'est

un bâtiment carré couronné d'un toit en éteignoir qui était autrefois couvert de tuiles vertes. Près de cet ymamzadeh est celui de Casim, contemporain de Bayezid, et grand saint comme lui.

Bayezid était un derviche ou soufi d'une grande célébrité dans ce pays. Comme le bon penseur, il était en horreur à tous les rigides musulmans; mais il possédait une influence très étendue parmi les Turcomans; il avait des disciples dévoués, et l'on cite nombre de ses miracles. On raconte que dans ses accès d'ivresse causée par le vin et le *bhang* (chanvre fermenté, préparé pour boire ou pour fumer), ou bien dans ses songes extatiques auxquels ces enthousiastes sont sujets, il avait l'habitude de parler de lui comme s'il était la Divinité. Quand il revenait à lui et que ses disciples lui parlaient des blasphèmes qu'il venait de proférer, il en paraissait si révolté, qu'il les chargeait de le réveiller, de le punir, de le mettre à mort même dans le cas où se renouvellerait un crime si odieux. Ses disciples refusèrent long-temps de le faire; mais enfin ils cédèrent à ses solennelles injonctions; et quand il tomba dans le ravissement, et qu'ils l'entendirent s'arroger le nom et les attributs de la Divinité, ils tirèrent leurs couteaux et en frappèrent leur maître sur diverses parties du corps, jusqu'à ce qu'il tombât évanoui; mais quand il revint de son accès, que l'on juge quel fut leur étonnement de voir

que les blessures que chacun d'eux avait de son côté faite au corps de Bayezid étaient passées du saint aux disciples !

A notre retour de Bostam, nous trouvâmes à Schahroud nombre de pèlerins et de voyageurs qui venaient d'arriver de Téhéran, de sorte qu'il était probable qu'au bout d'un jour ou deux une caravane serait réunie pour traverser le désert. Les gens qui arrivaient de Meched confirmaient ce qui avait été rapporté relativement à la sûreté de la route, et le 6 nous nous préparâmes à quitter le lendemain Schahroud pour Bedecht.

La ville de Schahroud, bien moins importante dans l'origine que celle de Bostam, a atteint un degré de prospérité étonnant dans cette partie de l'Asie : cela tient à sa position sur la grande route qui conduit à Meched, et à ce qu'elle est au point central où se joignent les routes de Yezd, de Herat, de Tebbes, de Tourschiz, d'Astrabad et de tout le Mazendéran. Ces circonstances lui ont donné beaucoup d'importance commerciale ; car bien qu'elle soit par elle-même peu commerçante, il s'y fait des affaires considérables, et elle sert d'entrepôt aux produits des contrées environnantes et lointaines. Le fort de la ville est assez important, et au-delà des murailles sont de beaux jardins bien clos et de riches cultures qui dépendent non-seulement de la ville, mais aussi de villages des environs, grands

et bien peuplés. On porte la population de Schahroud de quatre à cinq mille habitans, y compris une garnison de deux mille toffentchis qu'on y tient pour protéger le district. Le thermomètre placé au grand air marquait invariablement avant le lever du soleil 25 ou 26 degrés, à midi, au soleil, il montait à 60 ou 64 degrés; ou quand il y avait peu ou point de soleil, à 50 degrés, tombant graduellement dans l'après-midi à 45 degrés, et le soir à 38 degrés. La neige restait intacte dans les creux, dans les rues et derrière les murs où le soleil n'agissait pas assez puissamment pour la faire fondre. La glace aussi résistait tous les jours quand elle était à l'ombre.

L'élévation de Schahroud au-dessus du niveau de la mer ne doit pas être moins de trois mille trois cents pieds : les nécessités de la vie y sont très peu chères. On pourra se former une idée de ce que l'on y dépense par les détails suivans : le prix de la viande, du riz, du beurre, du lait en abondance, du pain et des œufs, n'allait pas à un réal ou 16 sous par jour. L'entretien de quatre chevaux pendant sept jours ne nous coûta que 9 réaux (environ 14 schellings), et ceci, à une époque défavorable de l'année, sans compter le profit du domestique qui n'était pas très honnête. On vendait alors le pain à raison de trente-six livres anglaises pour un réal, et cinquante livres d'orge pour la même somme. Il n'y avait que le bois à brûler qui

fût cher, mais cet article est coûteux sur tous les points de la Perse.

Le 7 janvier nous quittâmes Schahroud et allâmes nous établir à Bedecht dans l'espérance que la caravane réunie en ce moment à Bedecht partirait le soir même. Bedecht est un village fortifié à trois milles et demi à l'ouest de Schahroud, et ne renferme pas plus de cent maisons. Quoiqu'il ne s'y trouve point de bazar régulier, les voyageurs y sont fournis de toutes les provisions nécessaires. On loge à Bedecht dans un beau caravansera bâti par Schah-Abbas, à une portée de fusil à peu près du village, et qui peut recevoir un très grand nombre d'hommes et de bêtes.

Notre caravane se trouvait composée, en ce moment, de huit ou dix caravanes partielles : une de Yezdis, qui consistait en quarante chameaux, un fort détachement d'hommes, de petits marchands et des chameliers ; un autre détachement de quinze à seize Turcs bien armés, une troupe de Sebzewaris qui retournaient chez eux ; une kafilah considérable appartenant à Mezinoun, une cinquième de Recht, une sixième du Mazendéran : ces deux dernières portaient des corps morts à Meched, conduites par des gens bien armés, mais grands poltrons ; enfin une bande de gens de Herat : le tout montait à environ cent cinquante hommes, et un nombre égal de chameaux. Cette masse était considérable, et ce-

pendant la terreur des Turcomans agit sur elle au point de faire retarder le départ jusqu'au 9. Ces délais m'affligeaient vivement, aussi je fis tout mon possible pour qu'ils cessassent, et enfin toute la caravane se mit en marche.

Nous avions déjà fait deux milles et nous étions arrêtés sur le bord d'une rivière pour donner aux traînards le temps de nous rejoindre, quand quelqu'un s'écria qu'un cavalier venait d'arriver de la part du gouverneur avec ordre de suspendre la marche de la kafilah, parce que bien certainement les Turcomans étaient en mouvement alors. Ce bruit eut l'effet accoutumé. Il se répandit comme le feu dans la poudre; toute la caravane fut frappée de terreur panique. Un murmure d'alarme circula pendant quelques minutes dans la masse, et puis on songea à s'enquérir du porteur de mauvaises nouvelles, mais on ne le trouva nulle part. La vision qui nous avait effrayés était partie, disait-on, pour un village éloigné, afin de donner avis du danger. Le mal était fait parmi nous : l'alarme était complète.

Enfin les plus braves demandèrent si l'on retournerait au village ou si on irait droit à ces fantômes? Il y eut beaucoup d'opposans à la pensée de continuer la route, mais on eut enfin recours à un mode de divination très pratiqué par les Mahométans, et qui consiste à ouvrir le Koran et à se décider dans

un cas douteux par le premier texte qui frappe les regards. Un moullah tira donc un Koran de sa ceinture, et tout le monde attendait l'événement dans l'anxiété. Les moullahs prononcèrent enfin que la réponse du Koran s'opposait à ce que nous poursuivissions notre marche, et dans un instant cette kafilah, de plus de cent cinquante chameaux et d'un nombre égal d'hommes, se dispersa comme une volée de pigeons à l'approche d'un épervier, et rentra d'un pas plus agile qu'elle n'en était sortie au village de Bedecht.

Je ne rentrai pas avec la caravane tant j'étais indigné et honteux de cette lâche conduite : je cherchai au contraire à décider mes gens à aller en avant et ils y consentirent; mais nous n'avions pas fait deux milles quand nous aperçûmes de loin cinq cavaliers qui semblaient venir vers nous de la vallée qui régnait à notre droite. En les examinant avec ma lunette, je reconnus que c'étaient des cavaliers bien armés et bien montés : d'où venaient-ils, nous ne pouvions le dire; mais en tournant les yeux vers la déclivité de la montagne qui dominait la vallée, nous distinguâmes d'autres mouvemens suspects, mais très vaguement. Bientôt à ces cinq cavaliers s'en joignirent deux autres : le nombre se monta bientôt à neuf, et quelques cavaliers épars erraient de côté et d'autre. Cela devenait alarmant, car nous ne pouvions rien attendre de bon de ces

côtés. J'appelai les *serwans* (chameliers) pour avoir leur opinion, et ils pensèrent que ce ne pouvait être que l'avant-garde d'un corps plus nombreux. Nous poursuivîmes néanmoins encore en les surveillant d'un œil inquiet.

Bientôt nous remarquâmes tout le corps qui se réunit comme pour se consulter, puis il se dirigea vers nous. « Ce sont des ennemis, s'écria alors le serwan, ce sont indubitablement des ennemis, retournons, au nom de Dieu! » Il fallut bien alors rentrer à Bedecht également.

Ici les nouvelles sinistres recommencèrent à pleuvoir : il en est une cependant qui me troubla. Un nawab indien était venu à Meched en allant à Kerbila, et tandis qu'il était dans la première de ces villes, certains agens des Turcomans avaient donné aux tribus avis du moment où il quitterait Meched; s'il est vrai que les Turcomans aient des agens secrets dans les villes où se forment les caravanes, pour les instruire de leur force, de leur valeur, et de l'instant du départ, il n'était certainement point déraisonnable d'appréhender que les Turcomans fussent informés de la marche d'un européen qui est toujours considéré comme chargé de grandes richesses. Ceci m'expliquait parfaitement les retards qu'il m'avait fallu endurer, et je me résolus à aller trouver le gouverneur pour lui demander une escorte de cinq à six cavaliers.

Le 11 au matin je me dirigeai vers le village et je rencontrai le gouverneur qui venait à Bedecht suivi de douze ou quatorze cavaliers. Il me dit qu'un de ses *sewars* (cavaliers), venait d'être pourchassé par huit ou dix Turcomans et qu'il venait de recevoir du Khan de Boudjnourd une lettre qui lui annonçait que mille hommes venaient de se mettre en marche pour une expédition de rapine ; mais on ne savait sur quel point ils se dirigeaient. Le Khan allait en personne à Gourdji, village à cinq farsangs au-delà, sur les frontières du district, où il comptait savoir la vérité.

J'étais encore tout consterné de cet état de choses qui menaçait de me retenir indéfiniment à Bedecht quand je reçus une visite du gouverneur. Il m'expliqua l'affaire de son cavalier et celle des mille Turcomans, de manière à me rassurer complétement, et il termina par ces mots : « La route est maintenant sûre, et je vous conseille *inschallah!* de partir cette nuit. »

C'est ce que nous fîmes à dix heures du soir. La lune était très splendide, et éclairait la plaine noirâtre qui était sillonnée de files de chameaux, de mules et de chevaux qui se rendaient au point de réunion.

Le départ et la marche d'une kafilah considérable dans des circonstances comme celles où nous étions placés, et quand elle est bien dirigée, est un objet

sinon éclatant, du moins intéressant et pittoresque; les différens détachemens se rangent sous les ordres du kafilah-bâchi, et prennent dans cette grande procession leurs places avec un ordre parfait. Le corps fait halte à quelques milles des villes et des villages pour attendre les traînards. Les toffentchis à pied sont ordinairement rangés en tête, les chameaux sont rassemblés en une masse aussi compacte que le permet la nature du sol ou l'état du chemin, les voyageurs sans armes sont au centre où ils se trouvent protégés. Les cavaliers armés sont placés sur les flancs, à l'arrière ou en tête, et plusieurs sont détachés pour éclairer à quelque distance et venir donner l'alarme au cas de l'approche du danger.

Tel n'était point du reste l'état régulier de notre caravane. Elle manquait de tête et de cœur. Tout était confusion, mais cette confusion même avait de l'intérêt. A la clarté de cette lune éclatante, et aux lueurs des feux allumés çà et là, cette scène mouvante et tumultueuse me rappela fortement les descriptions que fait Scott d'une armée des Highlands, ou d'un camp écossais où les hommes se répétaient continuellement à haute voix le nom et le mot du guet de leurs clans : « Un Campbell, un Campbell! — Un Seatoun, un Seatoun! — Un Beatoun, un Beatoun! » Ici de même chacun interpellait son voisin et citait : « Ali-Mohammed, Ali-Mohammed! —

Casim, Casim! — Ibrahim, Ibrahim! — Houssaïn, Houssaïn!» Les tintemens des clochettes, les cris des chameaux, les hennissemens des chevaux, les braiemens des mulets et des ânes, les exclamations des serwans et des muletiers, de tous les côtés répétés par les échos, sur tous les tons, formaient une confusion de bruits qui était assez en harmonie avec les costumes bariolés de la caravane.

Nous fîmes halte à ce même ruisseau où nous nous étions arrêtés deux jours auparavant, et ce ne fut pas sans quelque alarme pour moi. Enfin, on partit après avoir élu pour kafilah-bâchi un vieux hadji très recommandable, et le sentiment de la nécessité de la subordination pour la sûreté de chacun, fit que les hommes les plus indisciplinés de la kafilah se soumirent à lui.

Comme nous approchions de Khyrabad, village considérable, détruit depuis long-temps par les Turcomans et dont la route traversait les ruines, le kafilah-bâchi pria mon domestique et moi qui allions en tête, d'examiner ces ruines avec soin, car elles pouvaient fournir d'excellentes embuscades. C'est ce que nous fîmes après avoir apprêté nos armes. Les longues et hautes murailles sans toits et sans habitans, fendues par le temps en grossières colonnes, jetaient leurs noires ombres sur la terre semée de neige; tout y était tranquille cependant, et la kafilah, après avoir passé sans être inquiétée,

fit une seconde halte pour donner aux traînards le temps de rejoindre.

C'était une nuit claire, glaciale, brillante d'étoiles, et le vent froid venait nous transir jusqu'aux os : nous n'osâmes cependant pas descendre de cheval avant d'avoir traversé les ruines et de nous trouver en plaine, car nous marchâmes toute la nuit par des plaines incultes, et ce n'est que le matin que nous trouvâmes un pays coupé de hauteurs et de chemins creux.

Le 12 au matin nous étions sur une hauteur que nous avions graduellement montée, et qui dominait toute la plaine que nous avions traversée depuis Aheyaioun, et qui s'étendait à l'infini dans l'est-nord-est ; elle avait ici quarante milles de large, ayant au sud, pour limites, les montagnes de Meyomeid où nous entrions, et au nord la chaîne de l'Elbourz.

A cet endroit on s'arrêta pour la prière du matin ; mais bien que tout le monde observât exactement les formes de dévotion, ce ne pouvait être qu'étourdiment et à la hâte, comme le font ordinairement les voyageurs : on était bien plus attentif aux feux allumés pour nous réchauffer et dégourdir nos membres gelés par la nécessité de rester toute la nuit à cheval, et d'ailleurs, dans notre position inquiétante au milieu des brigands, qui aurait été capable du recueillement que demande la prière?

Ayant repris notre marche nous fûmes bientôt

égayés par la vue de notre lieu de repos, Meyomeid, que nous apercevions à douze milles de distance sur le penchant d'une montagne, et où nous arrivâmes à onze heures, après avoir fait trente-six milles en treize heures et demie.

Meyomeid est un lieu de peu d'importance, qui compte de trois à quatre cents habitans. Il est défendu par un fort capable de résister aux attaques que le pays a à redouter; on y trouve aussi un beau caravansera de pierres et de briques élevé par Schah-Abbas II. Ce village est une dépendance de Schahroud.

Départ de Meyomeid. Abbassabad, colonie géorgienne. Mezinoun. Mehr. Voyage d'une caravane. Sebzewar. Caravansera de Zafferouni. Honaïnabad. Nischapore. Traditions racontées par les guides.

Nous partîmes le lendemain matin à dix heures pour entrer dans la partie la plus dangereuse du voyage. La distance qui sépare Meyomeid d'Abbassabad est de cinquante milles environ par un pays continuellement coupé de collines de sable et de gravier, couvertes d'une végétation noirâtre, avec des creux qui peuvent servir d'excellente embuscade. A quatre milles environ de Meyomeid, nous trouvâmes le ruisseau de Djechmeh-i-Zeyder, dans le voisinage duquel il y a du bois et des pâturages, ce qui fait de ce lieu une halte très favorable aux maraudeurs pour s'y rafraîchir ou pour guetter les voyageurs.

C'est en conséquence le point le plus redouté de la route. Toutefois la caravane était dans de meilleures dispositions que la veille, et tous les détachemens se joignirent à trois milles du village pour se préparer à une surprise. La ligne fut alors sérieusement formée et les cavaliers mis en tête, sur les flancs et à l'arrière. Mes chevaux étant des meilleurs, deux de mes domestiques furent placés à la droite, tandis que Seyd-Ali et moi nous étions à la gauche, gravissant chaque éminence, allant fouiller chaque creux, un peu en avant du corps principal, faisant ainsi le service d'éclaireurs; service fatigant et non sans péril.

Nous eûmes plusieurs alertes, quoique aucune, en définitive, ne fût fondée. Un des gens de la caravane trouva une pipe turcomane, assez récemment employée, ce qui prouvait qu'ils avaient été tout nouvellement dans ce lieu. Notre attention fut fixée par des traces plus vagues, mais qui nous engagèrent seulement à plus de précaution; et après avoir fait environ vingt-cinq milles depuis notre départ de Meyomeid, nous trouvâmes un petit caravansera bâti par Abbas II, mais que l'état troublé du pays avait fait déserter. Nous étions à trois farsangs d'Abbassabad quand nous vîmes un second caravansera tout-à-fait en ruines, près duquel il y a une source d'eau douce où Imam-Riza, en se rendant à Meched, accomplit, dit-on, le miracle de rendre

la vie à un homme mort. Cet endroit éclairé par la lune était pittoresque, mais vénérable et sacré aussi comme tous les lieux occupés par des eaux.

Nous arrivâmes à Abbassabad à trois heures du matin environ, après une marche de dix-sept heures ou de quarante-cinq milles. La nuit était douce, relativement, circonstance heureuse; car nous étions obligés d'être vêtus à la légère pour avoir toute notre activité en cas de besoin.

Le village d'Abbassabad est un objet de grand intérêt pour le voyageur. Son origine fut singulière, et le sort de ses habitans est tout aussi déplorable. Sur la grande route qui lie entre elles deux capitales très fréquentées, se trouvait un vaste espace aride et désert par l'effet de la nature, toujours périlleux, souvent rendu impraticable pour les voyageurs par les attaques des féroces Turcomans du nord, de sorte que la communication était parfois totalement interrompue. Personne ne songeait à s'établir volontairement dans ces régions dangereuses et désolées; cependant un point de jonction était évidemment nécessaire, et tous les souverains du pays, faibles ou forts, en sentaient la nécessité. C'est Schah-Abbas-le-Grand qui remédia à cet inconvénient d'une façon qui caractérise parfaitement la politique du souverain. Il transplanta cent familles géorgiennes de leur riche sol natal, et les condamna à se flétrir sur les arides marais salés du

Khorasan, avec aussi peu de remords que s'il eût changé le cheval qui le portait ou les habits qu'il avait sur lui.

Il pourvut cependant à leur sûreté, et même à leur subsistance, en leur faisant une position aisée, autant que pouvait le permettre la nature du pays. Il leur construisit un fort avec un beau et grand caravansera; il leur alloua un salaire fixe, et leur fournit ce qu'ils ne pouvaient se procurer par l'agriculture que l'aridité du sol et les attaques toujours imminentes leur interdisaient. Le fort est situé sur une petite colline de terre, non loin des montagnes, mais cependant elles ne le commandent point, et au-dessous du fort est bâti le caravansera qui forme en quelque sorte une cour extérieure y attenante. Un beau ruisseau d'eau douce descend du fort dans la cour du caravansera, lui fournissant aussi cette nécessité de la vie d'une manière inattaquable à tout ennemi. Le caravansera est lui-même un spacieux et solide bâtiment qui a cinquante chambres dans la cour intérieure, avec les étables et le couvert pour quelques centaines de bêtes de charge, ainsi que des niches dans l'épaisseur des murs pour leurs gardiens et les autres voyageurs. Il avait des portes solides pour le défendre de l'ennemi; mais elles ont été brûlées trois fois, et ce n'est que dans ces derniers temps qu'on les a rétablies. Toutefois le fort commande si complétement

le caravansera, que nul dommage considérable ne pourrait être commis que par surprise à la distance d'un tiers de mille ; on voit les ruines d'un vieux fort et d'un village détruits il y a long-temps dans les troubles du pays, et qui maintenant ne servent que de lieu d'embuscade aux voleurs qui viennent pour piller dans ces pays.

Les habitans d'Abbassabad se plaignent amèrement de leur sort, et voudraient de tout leur cœur quitter ce lieu; mais cela est extrêmement difficile, car on ne permet à personne de s'éloigner, et si quelqu'un est pris à l'essayer, il est ramené et sévèrement battu. Un des gens du lieu avec qui j'étais entré en conversation, me fit un tableau très pathétique de la misère de leur position. « Jetés comme nous le sommes, disait-il, au milieu d'une solitude bornée d'un côté par l'infinité du désert salé, de l'autre par des montagnes entièrement stériles, les changemens de saisons passent sans que nous nous en apercevions; je ne distingue l'hiver du printemps et de l'été que par les plaintes que font entendre mes enfans et par le froid qu'il amène. Ce misérable coin de blé que vous voyez au pied de la muraille vient rarement à maturité; si les ennemis ne le détruisent pas, ce sont les amis qui s'en chargent. Nous avons près de cette montagne un seul figuier qui dans les bonnes saisons donne beaucoup de fruits; mais les Turcomans les récoltent plus souvent

que nous; nous avons essayé d'en élever des rejetons dans nos jardins; mais ils ont toujours été détruits. Nous n'osons entretenir de troupeaux; chacun de nous peut avoir une ou deux chèvres et peut-être un âne. Quant à des chevaux et à des chameaux, nul de nous n'y songe, ce serait les élever pour les Turcomans. Nous sommes toujours en garde contre ces cruels ennemis, et cependant nous avons toujours à en souffrir dans nos familles; car nos pères, nos femmes, nos fils, nos filles nous sont enlevés, et on n'en entend plus parler. Quant à moi, j'ai été trois fois en leur pouvoir, et la troisième fois j'ai été racheté au moyen d'une somme ruineuse. La plupart de nos parens ont subi le même sort; mais que faire? Nous ne pouvons fuir, car si l'on nous prend, le châtiment est redoutable, et si nous échappons, la faute est punie sur nos familles. Nous nous soumettons alors à tout pour éviter ces dernières conséquences. »

Les idées de cet homme relativement au reste du monde étaient limitées comme sa liberté personnelle. Il croyait qu'il n'existait que peu de lieux aussi magnifiques que le caravansera de son village natal. « Avez-vous, me disait-il, quelque chose de pareil dans vos déserts? » Quand je lui répondis que chez nous, ces établissemens n'étaient pas nécessaires, qu'il n'y avait ni Turcomans ni ravisseurs d'hommes à craindre; que chacun récoltait

ce qu'il semait en paix et en sécurité; que nul ne marchait armé de fusils, de sabres ou de poignards, et que depuis long-temps nous ne connaissions plus les guerres ou la rébellion : « En est-il vraiment ainsi? répliqua-t-il avec empressement; oh! alors, emmenez-moi dans votre pays! »

Le lendemain matin, quand nous vîmes du haut de l'éminence où est situé le fort le pays tout à l'entour, nous ne pûmes nous étonner du désespoir des misérables habitans qui sont enchaînés là pour la vie. Un *kebbir* ou désert salé, pareil au lit d'une mer évaporée, étincelant d'efflorescences salines, s'étendait dans une désolation sans limites; au sud et au sud-est, quelques rochers escarpés se levaient seuls sur cette surface comme des îles sur l'Océan. Au nord et à l'ouest, la vue était bornée par des rochers sans verdure et sans aucune végétation. Nous quittâmes ce misérable lieu d'exil avec un sentiment de sincère commisération pour ses habitans. Le 13 à une heure et demie, observant les mêmes précautions que dans notre dernière marche; car il se trouvait encore sur notre passage plusieurs lieux dangereux, surtout deux sources d'eau douce très fréquentées par ces redoutables maraudeurs, et nous recommençâmes, mes domestiques et moi, à faire le métier d'éclaireurs. Nous remarquâmes abondance de pas de chevaux; mais rien de sérieusement alarmant. Dans un de ces endroits périlleux

se trouvent deux sources, l'une d'eau douce, l'autre d'eau salée, qui jaillissent à côté l'une de l'autre.

A huit milles du village, la route, qui avait jusqu'ici longé le désert salé, en traverse une petite partie pour aller à Mezinoun, village que nous avions découvert du haut du fort d'Abbassabad; mais la nuit venait quand nous entrâmes dans cette partie de notre voyage, et nous n'avancions que péniblement sur la terre où la neige était épaisse. Quand nous fûmes près du village, je le supposais, j'allai en avant avec le djeloudar pour faire préparer notre logement; mais nous perdîmes notre chemin et errâmes pendant long-temps dans les ruines d'une vieille ville qui semblait d'une étendue immense, et il était dix heures du soir quand, harassés et transis, nous arrivâmes au caravansera. Nous avions jusqu'à cette heure ressenti tous les tourmens que peut faire éprouver la perspective de coucher en plein air et sans abri pour nous ni pour nos chevaux; et enfin, quand une chance heureuse nous conduisit à notre gîte, nous ne pûmes nous y procurer ni feu ni pain. Nous devions avoir fait de vingt-six à vingt-huit milles, ou sept farsangs du Khorasan, qui sont plus longues que celles de l'Yrak, et comptent pour quatre bons milles.

Nous résolûmes d'y rester un jour pour nous rafraîchir ainsi que nos animaux.

Mezinoun est un village qui donne son nom à un

district considérable qui renferme plusieurs grands villages et beaucoup de terre en culture. Le village lui-même fut autrefois un lieu important, et comme beaucoup d'autres villages de Perse, il a été le théâtre d'une succession de villes, l'une remplaçant l'autre, et voilà ce qui a fait l'étendue des ruines qui existent dans le voisinage. Les habitans, dont le nombre ne dépasse pas trois ou quatre cents, occupent un petit village qui s'est formé par degrés autour du caravansera et un fort qui ressemble à ceux de Lasdjird et de Dihmoulla. Il s'y trouve aussi un vieux fort tout-à-fait ruiné, et le Mirza remarqua qu'il ressemblait à quelques-uns des forts arabes qu'il avait vus aux environs de Bagdad, ce qui semblerait lui assigner pour date l'époque où les Arabes étaient les maîtres du Khorasan. Nous examinâmes aussi des ruines plus récentes, restes d'une ville bâtie par Ali-Yar-Khan et détruite par ordre de Feth-Ali-Schah, contre qui il s'était révolté.

A un mille de ce lieu est une autre ville abandonnée. L'espace occupé par les ruines est vaste, et tous les édifices, bâtis largement et commodément sur un modèle uniforme, avaient chacun une grande chambre au centre, couverte d'un dôme d'où l'on passait dans quatre appartemens qui faisaient les quatre angles. Le grand nombre de ces bâtimens me frappa. Ils étaient tous construits avec des briques crues ou de la terre. On remarquait

plusieurs grands emplacemens qui avaient été occupés par des établissemens étendus; mais aucun édifice public n'annonçait que ce lieu eût été jamais d'une grande importance. Cette ville paraissait avoir été dépeuplée tout à coup au milieu de sa prospérité, et la tradition du pays confirma plus tard notre opinion, en nous apprenant qu'elle avait été pillée et détruite par les Turcomans à une époque reculée.

Après avoir erré dans ces ruines pendant long-temps, et convaincus qu'elles étaient sans un seul habitant, nous découvrîmes à l'improviste une famille solitaire qui avait tout récemment établi sa demeure dans un coin caché, et était en quelque façon ensevelie dans les ruines. Je ne pouvais pas attendre aucun renseignement authentique sur cet endroit de la bouche de ces gens; cependant un d'entre eux, un vieillard, me dit que cette ville était dans la même position exactement long-temps avant Nadir-Schâh, et que la plus vieille tradition l'attribuait aux Ghèbres du temps de Bahman, petit-fils de Ghuschtarp (Darius Hystaspes). Le Mirza remarqua une ressemblance très notable entre ces édifices et les maisons actuelles des Ghèbres à Yezd.

Les habitans de Mezinoun ayant cessé d'être en hostilité avec les Turcomans, semblent disposés à établir avec eux des relations commerciales. Les pillards y trouvent un marché pour leur butin et y

peuvent acquérir les choses de toute nature nécessaires à leurs tribus. Nous vîmes plusieurs de ces Turcomans dans le bazar et le caravansera; ils y étaient venus pour des affaires de commerce et y offraient en vente plusieurs articles. Je m'adressai à un de ces misérables à l'air sauvage, pour acheter un petit cheval; mais nous ne pûmes nous entendre sur le prix, et quand, après quelques débats, je spécifiai la somme que je voulais donner, il me regarda fixe pendant quelques momens et sauta sur son cheval en faisant un geste de mépris, et en s'écriant, pendant qu'il piquait des deux : « Une belle offre, en vérité! Avec cette bête, je n'ai qu'à aller derrière la montagne au-delà de Djechmeh-i-Zeyder, et je serai sûr d'une couple de captifs qui me donneront trois fois l'argent que vous me proposez. » Avant cette sortie, nous avions interrogé cet homme sur son commerce et sur ses occupations, lui demandant quelle était la valeur commune des captifs dans les tribus, et nous les faisant estimer par lui, ce qu'il fit sans hésitation et sans trop de cérémonie. Il nous dit que le Mirza ne se vendrait pas beaucoup, parce que ses occupations l'avaient rendu impropre aux travaux de force. Quant à moi, il fut d'avis que je ne valais guère plus intrinsèquement; mais qu'en ma qualité d'Européen, et en conséquence présumé riche, on demanderait pour me délivrer une plus forte rançon. En effet, bien que

le Mirza et moi, nous fussions de beaucoup supérieurs à lui par la taille; il nous regardait d'un air de dédain, tandis qu'il regardait les domestiques, dont quelques-uns, et particulièrement mon nègre John, étaient grands et bien faits, avec des yeux avides, comme s'il désirait ardemment qu'une chance heureuse pût faire d'eux sa proie.

Nous reprîmes notre marche le 16, un peu après cinq heures du matin. La plus dangereuse partie du voyage étant alors derrière nous, et notre caravane ne sentant plus le besoin d'une aide réciproque, se sépara : chaque détachement se dirigea comme il l'entendait. Il n'y eut que les gens qui allaient à Sebzewar qui restèrent avec les nôtres. Le matin était froid, et un épais brouillard qui ne s'était pas dissipé depuis plusieurs jours cachait la plaine que nous traversions, et obscurcissait entièrement le soleil.

Après un trajet de vingt-quatre milles nous nous trouvâmes à Mehr, pauvre village de quarante à cinquante maisons, mais entouré de plusieurs autres villages de meilleure apparence et de beaucoup de terres cultivées. Je citerai le village de Soadkhor. On y cultive le coton en grande abondance, ainsi que les mûriers pour se procurer la soie que l'on y manufacture. Ce genre d'industrie occupe tous les lieux où nous avions passé, y compris Semnoun. On y fabrique aussi de grossières étoffes avec le

coton, où on l'envoie en matière première aux marchés de Meched ou de Téhéran. Nous logeâmes à Mehr dans un très bon caravansera bâti par un marchand, sous le règne d'Abba II.

Les chameaux étaient chargés et partirent à neuf heures du soir pour Sebzewar; mais comme il y avait peu de mauvaises chances à redouter dans la marche à parcourir, je dormis dans mes habits et couchai sur un nemed jusqu'au lendemain matin, puis je me mis en route pour les rattraper. L'incommodité de voyager avec des chameaux, surtout dans la saison froide, est excessive, non-seulement parce qu'ils sont lents dans leur marche, mais parce qu'ils vont toujours de nuit. La principale raison est que leurs gardiens les font paître pendant le jour, et s'épargnent ainsi la dépense de les nourrir. Ils affirment aussi que le chameau voyage avec plus de facilité la nuit que le jour : cela peut être vrai dans le temps des chaleurs, mais non pas dans la saison des froids. C'est pour le voyageur que le désagrément est le plus sensible. Quand après les fatigues du jour et son principal repas, il s'est étendu et se sent disposé à dormir, on le tire de sa chambre bien chaude pour s'occuper de ses bagages; et tout étant de nouveau arrangé, il faut qu'il monte sur sa bête pour faire face à un vent aigu, et peut-être à une tempête de pluie ou de neige, en continuant sa route au pas de deux milles et demi par heure,

tourmenté par une somnolence invincible, et cela jusqu'à neuf heures du matin.

Vers la fin de notre marche de ce jour, notre attention fut attirée par un *minar* de cent pieds de haut, connu dans le pays sous le nom de *Minar-é-Khosrougherd.* Je montai dans ce minar par un escalier tournant, usé par les pas et rompu dans le haut, car le pilier autour duquel il tourne a cédé à l'action du temps : le haut de la tour a même été jeté bas; mais tout le reste de l'édifice est d'une solide maçonnerie. A quelque distance du minar on voit aussi les restes d'un vieux fort nommé *Khosrougherd,* dont l'aspect dénoterait une haute antiquité. Du haut du minar nous vîmes de bons villages et des terres cultivées autour de la ville que l'on apercevait à un farsang de là, avec ses murailles et ses cours; après avoir traversé encore plusieurs ruines, vestiges d'une ville étendue, mais sans rien qui pût en indiquer la date, nous arrivâmes à Sebzewar entre neuf et dix heures du matin, et nous nous établîmes dans la chambre particulière d'un caravansera très sale et de très mauvaise apparence.

Cette ville est d'une haute antiquité, puisqu'elle a été fondée, assure-t-on, par Sassan, fils de Bahman, d'où est descendue la dynastie sassanienne. Elle fut détruite par Mohammed-Fhah-Kharezmy. On m'a raconté que ce grand conquérant, qui était un souni

rigide, avait déjà mis à mort la plus grande partie de la population de Sebzewar quand le reste des habitans vint se jeter à ses pieds en demandant merci, alléguant que plusieurs d'entre eux étaient en réalité des sounis. Le roi leur reprocha sévèrement leur mensonge, et leur demanda du reste différentes preuves à l'appui de cette assertion, preuves qu'il leur était difficile ou impossible de fournir. Enfin le roi leur dit que si l'on pouvait trouver dans la ville une seule personne portant le nom d'Aboubekr (célèbre nom souni), il épargnerait la ville et le reste des habitans. Le peuple se retira en grand désespoir, car tous savaient que jamais ce nom n'avait été donné à aucun de leurs enfans. Ils se mirent toutefois en quête, et découvrirent enfin une misérable créature, un homme boiteux, aveugle, bègue, qu'ils sommèrent de paraître avec eux devant le roi. « Comment irai-je, répondit le pauvre, si je ne puis voir ni marcher. — Ne vous en occupez pas : on vous portera; et si vous voulez seulement satisfaire le roi, on aura soin de vous pour le reste de votre vie. » Le chétif avorton fut en conséquence porté devant le monarque. « Comment, s'écria-t-il, est-ce là le seul Aboubekr que vous ayez à me montrer? Cela ne peut pas aller. — Alors, répondirent-ils, que Votre Majesté fasse ce qu'il lui plaira de ses serviteurs, car ils n'ont pas de meilleur Aboubekr à mettre aux pieds de

Votre Majesté. » Le roi éclata de rire, dit-on, et le reste des habitans furent sauvés.

La ville actuelle de Sebzewar ne s'est relevée que depuis quelques années, et, suivant le rapport du *kelounter,* ou officier civil, elle renfermerait mille maisons habitées; mais je ne puis le croire, et je pense que la population n'excède pas deux mille âmes. Le bazar est misérable, et se compose de vingt-cinq ou trente boutiques occupées principalement par des marchands de comestibles, des cordonniers, des tailleurs et d'autres professions. Le prix des objets de consommation est très modéré.

Il y a deux gouverneurs à Sebzewar, et j'envoyai le Mirza près de l'un et de l'autre pour obtenir que les portes de la ville me fussent ouvertes à minuit, heure à laquelle je voulais partir. Le premier reçut le Mirza avec brutalité et arrogance, le second fut très bienveillant pour lui; alors le Mirza de retour mit deux heures à écrire un poème au blâme du gouverneur, à la louange du second, et il le fit transmettre au Khan.

Nous partîmes à dix heures du soir, et en effet, les portes nous furent ouvertes sur-le-champ, et bientôt nous nous trouvâmes hors des murs de Sebzewar, dans une nuit sombre, non pas sans regretter l'abri que nous venions de quitter. Les chameaux allèrent comme des limaçons durant la plus grande partie de la route, et les hommes étaient tous de très

mauvaise humeur; de façon que la nuit fut assez peu agréable. Nous vîmes en passant, dans la première partie de la route, les lumières de plusieurs villages, et le matin du 18 au point du jour, nous eûmes en vue le Robât (caravansera) Zaaferouni, que nous atteignîmes à huit heures, après une route glaciale de dix heures, et vingt-huit milles de marche.

Ce vieux caravansera est renommé comme le plus considérable de toute la Perse, et plus encore comme étant le lieu de rendez-vous des bandits et des pillards. On dit que quand il était en bon état, il renfermait dix-sept cents chambres, des bains et une réunion de boutiques, et l'on y pouvait loger je ne sais combien de milliers d'hommes et de bêtes. Il est actuellement impossible de juger jusqu'à quel point ces rapports sont exacts; car tout est maintenant dans un tel état de ruines que l'on ne saurait apercevoir aucune trace du plan primitif.

Il est naturel que l'on raconte d'un lieu si désolé et si sauvage des traditions effrayantes, et ce qu'un vieillard raconta au Mirza comme chose arrivée à lui-même, peut donner l'idée de ces récits. Il avait, dit-il, seize ans seulement, et voyageait sur cette route avec un cavalier turc, excellent homme de guerre, qui allait à Meched. Ils firent halte dans ce caravansera, et pendant qu'ils étaient dans une chambre à demi ruinée à prendre leur repas du

soir, une main humaine fraîchement séparée du bras tomba d'au-dessus sur leur nappe. A cette vue le cœur de l'enfant défaillit; mais le Turc se borna à s'écrier : « Quel est le coquin qui vient gâter mon dîner ? » Immédiatement et comme pour lui répondre, une tête pâle et sanglante suivit la main. La colère du Turc s'en accrut. « Maudits soient ces gens ! dit-il en fureur; ne peuvent-ils pas me laisser manger en paix ? que veulent-ils ? » Un pied tomba alors, et le Turc, au comble de la rage, jura qu'il se vengerait sur toute la bande. Après avoir fini son repas, il monta à cheval, et ordonnant à l'enfant de recueillir les membres épars et de les mettre dans son robrah (petit sac), il lui dit de se tenir près de lui et ils sortirent. Quarante cavaliers armés les attendaient; mais le Turc était un lion de la première trempe, il repoussa leurs attaques, combattit en se retirant et en protégeant l'enfant l'espace de deux farsangs, et tua ou blessa un si grand nombre de ces brigands, qu'ils le laissèrent enfin aller en paix.

Ce qui est certain, c'est que le Robât-Zaaferouni a toujours été un point dangereux de la route. Plusieurs caravanes y ont été pillées, bien des meurtres y ont été commis, et il faut en convenir, le lieu est tout-à-fait favorable pour de telles scènes, avec les grottes qui l'entourent et servent de cachettes aux bandits pour guetter leur proie ou

se dérober à toutes les recherches. Les rumeurs les plus inquiétantes venaient nous y assaillir. On parlait de voleurs qui rôdaient dans des bâtimens en ruines ou dans des cavernes, et nous apprîmes en effet que plusieurs tribus d'Ils, qui occupaient alors les montagnes des environs, n'étaient que trop bien disposées au pillage. Nous remarquions de plus que les diverses troupes d'hommes qui arrivaient dans la soirée, au lieu de s'établir dans le caravansera, préféraient entrer dans le village qui est fortifié.

Tout ceci nous fit réfléchir, et nous demandâmes au ketkhoda ou lieutenant du village voisin une garde pour nous protéger, et il nous envoya quatre hommes armés. Nous dormîmes tranquilles jusqu'à environ minuit, quand je fus réveillé en sursaut par le bruit d'un fusil tout près de moi, et les cris : *Douzd! douzd!* (les voleurs! les voleurs!) Je sautai sur mon fusil, et un de nos vigilans gardiens m'apprit que l'on avait vu trois ou quatre hommes se glisser le long du mur opposé, et qu'il avait alors donné l'alarme. L'alarme en effet fut grande et la confusion extrême. On fit grand bruit, mais on ne vit rien, de façon que, soit que les voleurs fussent dans le secret ou que nos gardes n'eussent donné l'alerte que pour prouver leur zèle vigilant, nous ne découvrîmes néanmoins rien d'inquiétant, et nous ne fûmes plus troublés jusqu'à quatre heures du matin. Nous char-

geâmes alors, et partîmes pour Nischapore par un froid très vif.

Tout le pays étant peu rassurant par suite de la présence des tribus errantes qui étaient alors sur pied, nous continuâmes de marcher avec précaution. Nous vîmes plusieurs hommes qui se cachèrent à notre approche, et qui, selon toutes les apparences, avaient plus peur de nous que nous n'avions peur d'eux.

Nous remarquâmes plus de végétation sur les montagnes où les troupeaux des Ils trouvent de bons pâturages, et le gibier, que nous voyions apparaître à chaque pas, n'avait pas beaucoup d'abri.

Plus nous descendions, plus la plaine de Nischapore, autrefois si célébrée pour sa fertilité et ses richesses, se déployait devant nous, et nous en aurions joui ainsi que de la perspective de la ville sans les vapeurs qui couvraient tout l'espace. De petits villages ayant tous la forme de forts carrés avec des tours aux angles sont répandus sur la plaine. Nous arrivâmes à celui de Hosseïnabad à quatre heures environ, et rencontrâmes beaucoup de difficulté pour nous y loger. Ce village, étant rarement visité par les voyageurs, n'a ni caravansera ni *mehman khaneh* (maison de l'hôte). Par bonheur nous trouvâmes chez le ketkhoda une chambre chaude et un bon repas pour nous remettre après une marche d'environ trente-deux milles.

Mon hôte était un homme fin et intelligent qui me donna beaucoup de détails sur le pays, et vraiment ils étaient déplorables. La rapacité et la tyrannie des gouvernans courbaient les chefs et le peuple quand ils étaient soumis, et mettaient leur vie et leurs biens en péril s'ils cherchaient à résister. Il me dit que la plus grande partie des terres qui environnent Nischapore appartient à des propriétaires qui cultivent leurs propriétés de la manière suivante : les Raüts sont leurs serviteurs, ils leur fournissent les semailles; les Raüts se chargent du travail des hommes et des animaux. Quand la moisson est récoltée, elle est divisée en trois parts, dont deux vont au propriétaire après compte à la couronne de ce qui lui est dû, et la troisième part reste en propriété au Raüt. Toutefois, attendu l'état troublé du pays, les droits de la couronne sont assez confusément définis, et moins régulièrement perçus encore : quand ils sont dûment prélevés ils paraissent se monter à 10 tomans par paire de bœufs, que l'on calcule devoir produire trente *kherwars* (charges d'âne) de grain, ce qui porterait le droit au taux ordinaire d'un cinquième du revenu.

Le 21, à quatre heures du matin, le bagage partit en avant pour Nischapore, et quoique je ne me fusse mis en route qu'à sept heures, j'arrivai une demi-heure seulement après les chameaux; la distance parcourue était de quinze milles. La plaine que

j'avais traversée était belle de culture, sillonnée de canaux d'irrigation, et la bonne terre grasse y était bien plus abondante que le chétif gravier. Les environs de la ville abondent en jardins bien clos et en petits villages qui s'étendent au pied des montagnes. Quant à la ville, elle fait une pauvre figure, n'étant entourée que d'un mur de terre et d'un fossé, et sans apparence de minarets et de dômes. Le seul édifice qui se montre par-dessus les murailles est une mosquée d'une masse informe. L'impression que l'on éprouve en entrant n'est pas plus favorable, car après avoir passé la porte on se trouve dans une misérable ruelle de huttes de terre et un bazar qui n'est pas beaucoup supérieur à celui de Selzewar; c'est ce chemin qui conduit à un caravansera, où nous nous établîmes dans une des chambres les plus propres.

Pour avoir des renseignemens sur la ville et les ruines qui l'entouraient, je m'adressai à un homme qui passait pour être instruit; mais je n'appris rien d'important en faits positifs; en revanche, il m'apprit que les montagnes des environs étaient très fréquentées par des adeptes en alchimie et en magie, spécialement par des mendians et des enchanteurs indiens (gens très redoutés en Perse), qui préparaient avec les plantes qui y croissent au printemps les drogues nécessaires au succès de leurs incantations magiques, et l'on raconte à propos de

leurs exploits grand nombre d'histoires fantastiques. Un des guides me déclara avec un sérieux très solennel, qu'il n'y avait qu'un an ou deux qu'un de ces mystérieux personnages avait pris un guide dans le village dont il était natif pour le conduire à certaine grotte de montagne où, dit-on, se trouve un puits qui passe pour être sans fond; et quand ils arrivèrent sur le lieu même, l'Indien oignit les yeux du guide avec un *fourmeh* (collyre) qui le rendit aveugle, de sorte qu'il se laissa tomber à terre auprès du trou, sans oser bouger. Il resta pendant deux jours dans cet état : enfin le *yoghi* (religieux errant et mendiant de l'Inde), qui avait disparu, revint, rendit au guide la vue, au moyen d'une seconde application de fourmeh, sortit avec lui de la grotte, et cet homme resta entièrement dans l'ignorance de ce que l'enchanteur avait fait.

Le Khan qui me vint visiter faisait, ainsi que les guides, tous ses efforts pour me persuader que les montagnes du voisinage sont riches en mines, non-seulement de fer et de plomb, mais d'or, d'argent, et même de diamans. Les guides m'assurèrent que plusieurs d'entre eux avaient rencontré de mystérieux personnages qui leur avaient donné des preuves convaincantes de ces matières précieuses en leur en montrant des morceaux. Quelqu'un, dit un des narrateurs, ayant le désir d'explorer une caverne de ces montagnes, emporta avec lui trois

mans et demi d'huile pour éclairer sa marche souterraine, mais il n'était pas au bout quand il se trouva avoir tout brûlé. Au moment même où sa lampe s'éteignait, il aperçut une vieille femme qui lavait du linge et qui lui demanda ce qu'il voulait, tout en lui enjoignant de se retirer. Il lui dit ce qui venait de lui arriver, et la pria de lui donner un peu d'huile pour qu'il pût retrouver son chemin. Alors elle lui remplit sa lampe d'eau de savon qu'elle tira de son baquet, et qui brûla comme de l'huile jusqu'à ce qu'il fût de retour à l'entrée de la caverne; et là, il découvrit que le contact de cette eau de savon avait de plus métamorphosé sa lampe en or. Quant à des informations précises ou intéressantes, je ne pus en obtenir.

La Nischapore actuelle est entourée de plusieurs antiques Nischapores dont on ne retrouve que les murailles détruites, et des briques et poteries brisées qui couvrent la terre. On montre à un mille dans l'est le lieu où était située la citadelle de la ville primitive fondée par Châhpor, comme le témoigne le nom qui subsiste : on voit aussi dans les environs, près d'un vaste enclos où était sans doute un jardin, un cimetière qui renferme le tombeau de Ferideddin-Attar, derviche ou soufi d'une grande célébrité dans son temps. Un pilier, chargé d'une longue inscription persane, apprend son histoire mystique aux visiteurs, ses grandes richesses, ses

munificences qui le firent entrer dans l'ordre des pauvres derviches à sa mort violente, lors de l'invasion de Djinghiz-Khan [1]; il était prisonnier, et un homme qui le marchandait, ayant été irrité par un mot qu'il prononça, lui abattit la tête d'un coup de sabre; mais elle ne fut pas plus tôt à terre, que le corps la ramassa, et fit un mille pour l'apporter au lieu même où est le sépulcre; puis avec un doigt au lieu de plume et du sang en guise d'encre, il écrivit sur une pierre l'épitaphe qui est maintenant gravée sur le marbre.

Cette ville et son territoire ont été, de temps immémorial, bouleversés par des déchiremens de toute sorte, et l'on dit qu'en l'année 548 de l'hégire, Nischapore, qui avait atteint un point extraordinaire de splendeur, fut, ainsi que ses environs, tellement dévastée par la tribu des Turcomans de Ghez, que les habitans, quand ils revinrent après la retraite de leurs cruels ennemis, ne purent reconnaître la place de leurs maisons. Elle avait cependant repris sa première magnificence sous les souverains du Kharizin quand les Moghols ou Mogols, lors de l'irruption de Djinghiz-Khan la rasèrent et en massacrèrent pendant un jour et une nuit les habitans. Le sol où était la ville fut tellement nivelé que, dit-on, un cheval pouvait le parcourir sans butter. Cependant la position était si

[1] Gengis-Khan.

favorable qu'elle se releva, et eut encore quelque prospérité du temps de Timour, puis sous le roi Safin, puis encore sous Nadir-Schah; mais en 1750, à la seconde invasion des Afghans, elle subit presque le même sort que celui que leurs ancêtres avaient éprouvé de la main des Tartares. Elle s'est rétablie encore une fois; mais ses progrès sont bien lents. Les murailles actuelles n'ont pas plus de quatre mille pas de circuit; et si tout l'espace qu'elles ceignent était entièrement occupé, la population ne serait guère que de trente à quarante mille habitans; mais à présent les ruines en remplissent une grande partie. Il n'y a pas, de l'aveu du Khan, plus de deux mille maisons habitées, ce qui indique une population de dix mille âmes au plus, et je ne crois pas qu'elle soit même de moitié. Il faut reconnaître qu'à l'époque où je vis Nischapore, la petite cour qui s'y tient était absente, et que cette circonstance pouvait diminuer la vie et le mouvement de la ville.

La plaine de Nischapore a de tous temps été renommée pour sa fertilité. Quand je regardais du haut du vieux fort les nombreux villages de tous les côtés, et que je demandai s'ils étaient tous habités, on me répondit affirmativement, en ajoutant que dans les différens *mehellehs* (départemens) de Nischapore, on compte quatorze mille villages distincts, tous peuplés et arrosés par douze mille canaux et dix-huit petites rivières qui descendent des

montagnes. Ces détails magnifiques sont sans doute exagérés, et la tradition seulement de l'été du pays dans ses jours de prospérité ; néanmoins le district de Nischapore est encore la partie la plus fertile et la mieux cultivée du Khorasan.

Le thermomètre, pendant notre séjour, variait le matin de 16 à 19 degrés de Fahrenheit ; à midi, il montait à 45 ou 46 degrés au soleil, ou 40 degrés à l'ombre ; et le soir, au coucher du soleil, il tombait à 10 degrés.

Mines de turquoises près de Nischapore. Village de Madan. Moutons sauvages. Retour à Nischapore. Mahomet-Amin-Khan. Départ pour Meched. Derroud. Passe dangereuse à Djugkerk. Tourghabeh. Arrivée à Meched.

Le 24 janvier, à cinq heures du matin environ, nous partîmes pour aller visiter les mines de turquoises que l'on nous dit être situées à neuf farsangs à l'ouest de Nischapore. La route traversait en droite ligne la plaine semée de villages avec leurs petites cultures à l'entour; mais plus nous avancions, plus le nombre en décroissait, et enfin nous nous trouvâmes dans une aride solitude. Après une marche de vingt-sept ou vingt-huit milles nous descendîmes dans le lit d'un beau ruisseau descendu lui-même des montagnes qui s'élevaient à notre gauche, et nous le remontâmes pendant un temps considérable, puis nous tournâmes dans un vallon de montagnes, serpentant parmi de petites hauteurs qui

à droite sont formées de terres de différentes couleurs; mais à gauche sont assez bien revêtues d'herbe, pâture des troupeaux de plusieurs détachemens d'Ils ou de Cels, dont nous vîmes les tentes noires dans le vallon. Cette verdure donnait au paysage un ton doux et riant. Après avoir marché neuf ou dix milles dans ces sinueuses vallées qui ne sont point sans charme, nous arrivâmes au village de Madan (mine) situé au pied de la montagne d'où l'on tire les turquoises, et nous estimâmes que la distance totale de Nischapore à ce lieu était de trente-six ou quarante milles.

Il y a dans cet endroit deux villages du nom de Madan, le vieux et le neuf. C'est dans le vieux village que nous logeâmes, et sous le toit du ketkhoda, où nous arrivâmes par une succession de passages compliqués qui donnaient plutôt l'idée d'un terrier de renard que d'habitation humaine. En effet, ce village ressemble plus à une fourmilière, à une ville de castors, à une garenne de lapins, qu'à toute autre chose. Que l'on se figure un amas de terre, comme les forts observés à Dihmoulla et à Lasdjird, perforé de la manière la plus bizarre en petites cellules de toute façon et de toute grandeur, liées par des passages si tournans, si obscurs, si excessivement étroits, qu'il est très difficile pour un étranger de s'y débrouiller, et qui sont un excellent moyen de défense contre tout ennemi du dehors. Notre

logement était loin d'être beau, et il était très difficile de se procurer autre chose que les nécessités communes, le pain et le riz. Enfin, un des villageois me céda un morceau de viande dont il était en possession, et qu'il me livra à demi cuite, avec le pot qui la renfermait, pour quatre fois sa valeur. Je la mis dans mon pilau, et le Khan, qui vint me visiter, me trouva occupé à y faire honneur avec le Mirza.

Ce Khan a sous sa direction un *balouk*, ou une division d'entre les douze dont se compose le district de Nischapore. Il nous dit que cette division contenait dix ou douze villages, ayant ensemble mille maisons, et de six à huit mille habitans. Les deux villages de Madan comptent à eux seuls de huit cents à mille habitans, dont deux cents à peu près dans la force de l'âge.

Le lendemain matin nous prîmes des guides et partîmes pour nous rendre aux mines. La montagne qui les renferme est à quarante milles à l'ouest-nord-ouest de Nischapore, et se lie à celles qui séparent sa plaine du Kourdistan, et sont une branche de l'Elbourz. On y arrive de l'est par une longue vallée où il y a quantité de poudings et d'agrégations de rochers, composés de cailloux de diverses dimensions fortement cimentés ensemble, et qui formaient parfois le sommet des petites hauteurs dont abondait la vallée; toutefois ces hauteurs étaient plus généralement de terres de différentes couleurs,

résultant de la décomposition de rochers depuis long-temps éboulés.

La turquoise ou *firouzah*, comme la nomment les habitans, se tire de cinq mines ou fosses creusées dans la même montagne. La première à laquelle on nous conduisit s'appelle la *Kheroutch*[1], « celle qui a paru la première »; on n'y trouve que des pierres de peu de valeur : on nous montra ensuite Maden-i-Siah, ou la mine noire, dont les excavations s'étendent à quelques centaines de pas le long de la montagne. De là nous passâmes dans une autre longue série d'excavations pratiquées à travers un rocher d'une étendue considérable; mais elles sont abandonnées. Nous descendîmes de ce point dans d'autres excavations nommées les mines de *Kemmery*[1], où l'on trouve des pierres plus grandes que dans les autres, mais auxquelles de nombreuses taches blanches ôtent beaucoup de leur valeur. L'eau s'est emparée du fond de cette mine, de sorte que l'on n'y peut travailler.

Nous montâmes de là à une hauteur considérable, où dans une fissure de la montagne se trouve la mine nommée *Abdoul-Rezaki*, pour avoir probablement été découverte ou exploitée tout d'abord par une personne de ce nom. C'est de là que l'on tire les pierres les plus précieuses. Nous visitâmes

[1] L'anglais écrit Kurooch.
[2] Zummerec, d'après l'anglais.

enfin la mine de Khaur-i-Sefid, dont les vastes excavations sont délaissées, et ceux qui l'exploitent actuellement se contentent de laver les terres qui ont été rejetées, et ils y trouvent souvent quelques petites pièces très belles.

Rien n'est moins ingénieux que les procédés des mineurs, et aucun soin n'est employé pour abréger le travail et économiser le temps. Ils se bornent à creuser dans les endroits où l'expérience a appris que l'on pouvait trouver des fragemens de pierre. Ces mines sont affermées par le gouvernement aux habitans des deux villages qui les exploitent presque exclusivement, et voici comment ils dirigent ces travaux. Cent habitans prennent le bail de toutes les mines, et travaillent par sections de cinq à dix individus, qui partagent le produit de leur travail collectivement ou par lots séparés, chacun apportant sa quote-part dans la redevance. Alors ce produit est vendu aux marchands qui y viennent trafiquer, ou on l'envoie à Meched pour être mis en vente. Les pierres les plus grandes et les plus précieuses sont souvent confisquées par le gouverneur pour les offrir en présens au souverain ou au prince, et ce, sans égard au droit de propriété de ceux à qui elles appartiennent.

Le jour où nous visitâmes les mines était un vendredi, jour de repos pour les mahométans ; il y avait donc peu de gens au travail. Nous pûmes

toutefois remarquer la lenteur et l'indolence qu'ils y apportent, aussi bien que la grossièreté et l'état d'imperfection de leurs outils. Ils se servent de grands marteaux pour briser le roc, et d'une sorte de doloire avec un bout aigu et un gros bout; mais ils n'emploient ni la pioche, ni le levier, ni les coins, de façon que le progrès de leur travail est aussi lent qu'incertain.

Pendant cette excursion, je remarquai dans les montagnes des moutons sauvages. Pendant que j'étais au village, un bélier de cette espèce fut tué par un chasseur qui me l'apporta en présent dans l'espoir d'une forte récompense. C'était un bel animal, tel qu'on peut concevoir un magnifique bélier domestique dans l'état de nature. Il était très fort, gros du cou et des épaules comme un lion, et petit des reins, couvert d'un épais poil rougeâtre qui frisait autour du cou et des quartiers de devant, et il portait une immense paire de cornes recourbées et entortillées. Sa chair, dont nous eûmes une part, était d'un très bon goût.

Nous quittâmes le village le 26 à midi pour retourner à Nischapore, et à environ quatre milles dans la vallée en y redescendant nous visitâmes une mine de sel qui n'est pas éloignée de la route, laquelle avec une seconde mine qui est à trois milles de là approvisionne de cette denrée une grande partie du voisinage. Ce sel est d'une admirable

blancheur, et le cristal en est si transparent que je pus lire à travers une masse de deux pouces d'épaisseur aussi bien que j'aurais pu le faire à travers un morceau de verre.

Nous arrivâmes à Nischapore environ trois heures après le coucher du soleil; nous étions à cheval depuis huit ou neuf heures, et comme nous avions marché bon pas, je suis convaincu que nous n'avions pas fait moins de quarante milles. Un long temps d'arrêt à la porte de la ville, exposés à un vent froid pénétrant, nous prépara à bien apprécier les douceurs d'un feu flambant et d'un bon dîner que notre hôte nous offrit toujours le plus cordialement possible. Et bien qu'il fût entièrement ivre et qu'il pût à peine parler, il eut encore l'attention de nous laisser aller reposer de bonne heure. Quand les Persans sont adonnés au vin, et les cas ne sont pas rares, ils ne gardent aucune réserve et prennent très peu de soin pour dissimuler leur fragilité, à moins qu'ils ne soient dans une profession grave et austère. Leur maxime est qu'il y a autant de péché dans un verre que dans un flacon, et que s'ils encourent le châtiment, ils ne veulent pas prendre un plaisir incomplet : or, le plaisir, pour eux, n'est point dans une gaie demi-ivresse; mais bien dans une ivresse parfaite, et qui lui ôte toute raison. C'est pour cela que les Persans préfèrent l'eau-de-vie qui les conduit plus vite à ce degré de félicité.

J'avais l'intention de partir pour Meched le 29 mai; le matin même, un des domestiques vint me dire que mon meilleur cheval était malade, ayant la tête prodigieusement enflée par suite d'un coup de pied qu'il avait reçu, me disait-il, au village de Madan. En effet, je trouvai mon bel arabe dans un triste état. Sa tête avait trois fois sa grosseur ordinaire, et sa bouche, qu'il ne pouvait ouvrir, était dans un état complet de salivation. De plus, on l'avait enduit d'une terre rouge et noire dont on se sert comme d'un cataplasme rafraîchissant, qui contrastait tellement avec sa couleur grise, que c'était vraiment l'objet le plus déplorable à voir.

J'examinai sa tête, et je remarquai que là et autre part il portait des marques de coups, et je fus persuadé que deux serviteurs que j'avais renvoyés la veille étaient ceux qui avaient ainsi maltraité mon animal favori pour se venger de son maître. Les gens du lieu me dirent cependant que ce pouvait être l'effet d'une maladie nommée *yemen,* qui attaque souvent les chevaux avec de pareils symptômes; mais le plus souvent ce sont les jambes et le ventre qui en sont atteints; ce mal, du reste, n'est point mortel. Cet accident retarda mon départ de quelques jours.

J'eus dans la journée la visite de Mohammed-Amin-Khan, vieillard que j'avais déjà vu et qui voulait absolument se persuader, et me persuader même,

que j'étais un Anglais qui venait en Khorasan pour examiner la possibilité d'une prise de possession par les Anglais ; il embrassait cette pensée avec bonheur, et m'indiquait tous les moyens à employer. Je faisais de vains efforts pour le convaincre que je n'étais chargé d'aucune mission de ce genre, il y tenait; il m'assurait que ses compatriotes avaient ouï parler de nos dispositions bienfaisantes dans l'Inde, et ils étaient avides de cette paix et de cette sécurité dont l'Angleterre pouvait les faire jouir. Je fis tout pour combattre ses opinions; mais il me quitta sans en avoir abandonné la moindre chose, et quand l'autre gouverneur, Ferrokh-Khan, vint me voir après dîner, je lui reprochai de m'avoir envoyé un vieil insensé; mais je m'arrêtai quand j'entendis le Khan me répondre très sérieusement: « Ne riez pas des paroles de Mohammed-Amin-Khan, car elles sont bonnes, sages et vraies. Cet homme est savant et grand astrologue, et il est prouvé que ce qu'il prédit arrive toujours. » Quand je vis mon hôte en pareille disposition, je me hâtai de me taire sur un point si délicat.

Comme j'avais l'intention de partir ce jour même, j'avais, la veille au soir, envoyé quelques bagatelles au Khan, comme un témoignage de ma reconnaissance pour ses bontés à mon égard, en m'excusant du peu de valeur du présent, qui n'était composé, en effet, que d'une pièce de mousseline anglaise à

fleurs, d'une paire de canifs, d'une bouteille de menthe, etc. Mais il se plaignit de ce que j'avais fait, disant que comme mon hôte il ne pouvait avec honneur rien recevoir de moi, et il ne voulut consentir à l'accepter que quand le Mirza lui eut assuré que ce que je lui avais envoyé ne lui était pas offert à titre de présent, mais bien comme *souvenir*. Dans la soirée il me fit dire que le prince de Nischapore venait d'arriver et désirait me voir. Je m'excusai alors en disant que comme voyageur je n'avais qu'un petit équipage qui ne me donnait pas les moyens de me présenter décemment devant de grands personnages; et à l'appui de mon argument, je parlai de mon cheval arabe même, qui me manquait par suite de son accident. Quel fut mon étonnement quand le lendemain un cheval me fut envoyé avec un caparaçon d'argent et une selle couverte de velours! Je l'acceptai, mais je priai qu'on me le gardât pour mon retour. Le bon Khan ne se contenta pas de cela, il m'offrit aussi de l'argent pour mon voyage; et même quand je fus à Meched, je reçus de lui plusieurs lettres où il me renouvelait ses offres, en m'indiquant les moyens de les rendre praticables. Le Mirza qui connaissait ses compatriotes, en était tellement émerveillé, qu'il s'écria plus d'une fois : « Machallah! c'est réellement un bon et honnête homme. »

Il ne me fit qu'une demande, et je fus assez heu-

reux d'y pouvoir répondre de manière à le satisfaire. Après quelques observations sur la nature incertaine du gouvernement persan, et l'incertitude plus grande encore de la propriété, il me fit remarquer qu'il n'était plus jeune, et qu'il n'avait qu'une très pauvre existence; que quant à lui, il se souciait peu de ce qui pouvait arriver, mais que le sort de ses deux fils l'inquiétait sérieusement. Il se regardait, disait-il, comme le serviteur des Anglais, et avait toujours eu en vue une retraite parmi eux, au cas de quelque malheur dans son pays. Alors il me pria, si j'avais été content de sa manière d'être avec moi, d'exprimer ma satisfaction dans une lettre et de la lui donner, afin qu'il pût la montrer à d'autres de mes compatriotes. J'acquiesçai de grand cœur et écrivis immédiatement une lettre attestant combien j'étais redevable à Ferrokh-Khan, et j'exprimai l'espoir que qui que ce fût d'entre mes compatriotes reconnaîtrait autant que possible cette obligation dans sa personne ou dans la personne des siens. Je lus au Khan cette note; il en fut enchanté, et jura que bien qu'il fût trop tard pour qu'il pût en tirer parti, il la donnerait en toute confiance à ses enfans comme une chose utile. C'est ce que je désire sincèrement.

La maladie de mon cheval m'avait retenu jusqu'au 31, et je trouvai que je ferais mieux de me diriger sans délai sur Meched, en laissant mon

cheval aux soins d'un domestique qui me le ramènerait quand il serait en état. Nous partîmes donc le 31 dans la matinée.

Notre route longeait la pente des montagnes septentrionales qui bordent la plaine de Nischapore. En avançant nous jouîmes pleinement de la vue de ce beau pays qui s'étend du sud-est par l'est, au nord-ouest par l'ouest, à une longueur de quatre-vingts milles sur cinquante ou soixante de large, et est bien garni de villages situés principalement dans le fond, entre les pentes que forment les chaînes de montagnes qui s'élèvent de chaque côté. Ces pentes sont, comme partout, de gravier que sillonnent les cours d'eau descendus de nombreux ravins. De beaux villages avec des jardins fertiles se voient partout au pied des montagnes ou dans de petits recoins formés par des ravins d'où sort l'eau qui les arrose. C'était un riche et riant paysage, et certainement cette contrée était la plus peuplée et la plus cultivée que j'eusse encore vue en Perse. La culture, dans la plaine, était divisée en petits champs dont les teintes variaient gracieusement; mais sur les pentes et au pied des montagnes, elle était disposée en terrasses, pour jouir du bienfait de l'irrigation. Le labour était excellent et très soigné.

Après une marche de six heures et de vingt-deux milles, nous arrivâmes au village de Derroud.

situé à côté d'un ravin, sur les confins de la haute chaîne qui sépare la plaine de Nischapore de celle de Meched et du Kourdistan ; c'est un grand et beau lieu, avec apparence de prospérité, qui renferme cents maisons.

Nous partîmes de Derroud le lendemain matin, 1er février, et montâmes le long du lit d'une petite rivière par une route peu bonne, mais intéressante; le vallon étant ombragé de noyers, de mûriers, de peupliers et de saules. Des jardins d'arbres fruitiers s'élevaient l'un au-dessus de l'autre, sur les flancs de la montagne, arrosés par de petits filets d'eau qu'on y avait amenés du ruisseau qui coule bien au-dessus, lesquels, après avoir fait leur office, retournaient à ce même ruisseau dont ils descendaient en petits fils d'argent, donnant avec leurs étincelantes cascades de la vie au paysage. Ces jardins s'étendaient à plusieurs milles en remontant le vallon, et au-delà jusqu'à la source les bords du ruisseau continuaient d'être ombragés de sycomores blancs, de saules, de frênes, de mûriers, de peupliers et de tous les arbres qui aiment une terre humide. Nous suivîmes ses sinuosités pendant plusieurs milles, dans la direction du nord, de l'est principalement, et enfin ce ruisseau disparut dans la neige qui remplissait les creux.

A environ huit milles du village est un petit et ancien bâtiment qui ressemble à un caravansera,

et là commence une passe ou *kolhl* très escarpée. Jusqu'à ce lieu, la route avait été assez mauvaise et très pénible sur quelques points, à cause de l'accumulation des glaces qui empêchaient nos mules de tenir pied; mais au-delà de cet endroit, le chemin devient tellement à pic, qu'en général les voyageurs laissent leurs animaux respirer un peu avant de commencer à monter. Nous trouvâmes ce passage très dur en effet; la neige et la glace rendaient le chemin si glissant, que tout ce que purent faire nos mules, ce fut d'arriver au sommet, et quelques-uns des piétons y parvinrent à grand'peine.

Il y avait sur le sommet de la montagne beaucoup de neige que jetait de côté et d'autre un vent très aigu, dont nos chaudes fourrures ne pouvaient nous garantir. Nous entrâmes bientôt dans une descente très rapide et que rendait très dangereuse la neige dure et glissante qui couvrait la terre; et comme nous marchions sur le bord d'une montagne très à pic, il était fort difficile de garder pied; un faux pas, cependant, nous eût précipités à quelques centaines de pieds. Je ne me sentis jamais plus mal à mon aise que dans un certain endroit où le chemin était tellement perpendiculaire, que mes bottes ne pouvaient y tenir, et je n'avais pour me soutenir que mon sabre, qui fit avec succès l'office de bâton. Le Mirza ne s'en tira pas si bien; il perdit pied et

roula à soixante ou soixante-dix pieds, et il serait arrivé à quelques centaines de pieds plus bas, s'il n'eût été assez heureux pour saisir une pierre qui avançait, à laquelle il se cramponna jusqu'à ce que des gens plus expérimentés de la troupe vinssent le secourir.

Après cette passe dangereuse, nous eûmes encore plusieurs milles à faire par un chemin si raide et si mauvais, qu'il nous fut impossible de monter à cheval. Enfin, par degrés, nous arrivâmes à un ruisseau dont nous suivîmes le cours comme en montant. La première partie de ce courant d'eau était bordée d'épines et d'églantiers; mais plus bas, à cette petite végétation en succéda une plus vigoureuse, et des arbres s'élevaient sur les rives de cette eau, plus abondamment même que de l'autre côté. Les derniers cinq milles traversaient une succession non interrompue de vergers, de jardins et de vignobles, et c'est par ce riant et riche paysage que nous arrivâmes au village de Djegkerk, où il fallut s'arrêter pour la nuit, notre guide ne voulant pas aller plus loin. La montée nous avait pris quatre heures et la descente cinq. Je suppose que la passe est élevée de trois mille pieds au-dessus du village de Derroud, et c'est probablement un des plus hauts points de ramification de l'Elbourz.

Quelque riant que puisse être ce village pour le voyageur qui le traverse, il nous fut très incom-

mode pour la nuit; car nous ne pûmes nous y procurer une seule chambre, et nous fûmes contraints de nous arranger d'un appentis ou hangar ouvert, tellement rempli de bois à brûler, que nous n'osâmes nous risquer à y faire du feu, de peur de mettre tout en flammes. Tout y était cher et mauvais, et nous pûmes difficilement nous procurer du grain pour nos chevaux et du pain pour nous. Il paraît que le chemin des montagnes que nous avions pris n'est pas ordinairement celui des caravanes; mais ce dernier était très peu sûr alors, par suite des attaques des Turcomans, qui y avaient tout récemment fait prisonniers plusieurs voyageurs.

Le matin du 2 parut sombre et menaçant, et la neige tombait sur les montagnes supérieures; mais notre logement avait été si incommode que nous ne pouvions désirer y rester, et nous nous levâmes après une nuit que le froid et l'appréhension des pillards privèrent de tout sommeil. Nous partîmes donc et continuâmes de descendre le vallon, au milieu de bois variés qui doivent être beaux en été, et de vignes qui couvrent les flancs de la montagne à une hauteur assez considérable. Nous fûmes frappés des divers sites pittoresques où étaient placées les maisons et d'une succession de paysages d'une beauté très rare en Perse. A cinq milles plus loin, nous atteignîmes le bourg de Lourghabeh où, si notre guide eût fait son devoir, nous devions loger

la nuit précédente. Ce bourg est grand; mais si l'on en doit juger par l'étendue et le nombre des lieux de sépulture qui l'entourent, il doit avoir été beaucoup plus considérable dans les anciens temps. Une date inscrite sur un tombeau me prouva qu'il y avait plus de six cents ans qu'il avait été creusé.

Le lendemain matin nous descendîmes encore pendant neuf milles, et nous n'avions pas encore atteint la plaine, quand le temps, qui s'était chargé depuis le matin, devint si sombre que nous ne pouvions voir que très peu loin autour de nous, hormis cependant de temps à autre la forme sauvage de quelque montagne qui apparaissait un instant dans ces ténèbres de tempête.

Le vent fouettait violemment le grésil à la face au moment où nous entrâmes en plaine. A neuf heures enfin, en dépit de l'obscurité, nous vîmes le haut dôme doré de la mosquée de Meched qui perçait d'une faible lueur ce voile de tempête, et il était dix heures et demie quand nous nous trouvâmes à la porte de la ville.

J'avais envoyé en avant le djeloudar pour remettre à Mirza-Moussa, le premier ministre du gouverneur de Khorasan, les lettres de recommandation que m'avait données pour lui Feth-Ali-Khan, le poète lauréat, plus une note de moi par laquelle je l'informais de mon arrivée et le priais de me procurer des logemens pour la durée de mon séjour à Me-

ched. J'espérais retrouver à l'entrée de la ville mon envoyé avec des instructions en conséquence; mais nous fûmes désappointés, et il fallut prendre le parti de franchir le portail de terre.

Il semblait que nous entrassions dans un désert plutôt que dans une ville; nous ne voyions sur notre passage que des décombres, coupés d'espaces vides auxquels la neige à moitié fondue éparse çà et là et les mares de pluie, donnaient un aspect désolant. Nous n'aperçûmes ni être vivant, ni habitation, et ce n'est qu'après avoir long-temps marché contre le givre que nous rencontrâmes une créature humaine qui nous indiqua le caravansera, où nous arrivâmes trempés jusqu'aux os. C'était un grand enclos carré, presque aussi morne que ce que nous avions déjà vu de la ville. La cour dans laquelle se tiennent ordinairement les animaux était remplie de mares fangeuses et de boue, comme la cour d'une ferme mal entretenue ou inhabitée. Les chambres n'y manquaient point, et nous avions à peine pris possession d'une, que le djeloudar parut et m'annonça que le vizir nous avait fait préparer un logement dans sa propre demeure de Rehehar-Bagh. Nous prîmes un repas à la hâte, et suivîmes notre guide vers notre nouveau logis.

Nous étions établis là dans une maison bâtie sur le modèle ordinaire des maisons à jardin en Perse, au milieu en effet d'un jardin très grand; mais tout-

à-fait en désordre. La maison était également délabrée et incommode, car le vent y entrait de tous les côtés par les fenêtres brisées. Dans la petite chambre préparée pour moi et où j'arrivai par un étroit escalier, il y avait de beaux tapis et des nemeds étendus; mais les fenêtres étaient si mauvaises et en si triste état, que non-seulement le vent, mais la pluie et la neige, les traversaient abondamment; et comme les châssis étaient remplis de morceaux de bois disposés en mosaïque pour tenir lieu de vitres, il était nécessaire, si je voulais me garantir du froid, que je me misse dans l'obscurité. Il ne se trouvait dans cette maison aucun logement passable pour mes domestiques, et encore moins pour le Mirza. Il était si évident que ce n'était là qu'une parade d'hospitalité sans cordialité et sans bon accueil, que je vis tout d'abord que je paierais cher l'honneur d'être logé chez le vizir.

Le nazir ou intendant de la maison vint bientôt après mon arrivée me rendre visite, me souhaiter la bienvenue et me dire, suivant l'usage, que la maison et tout ce qu'elle renfermait était à ma disposition. Un peu plus tard, un des *khadems* (serviteurs) de la mosquée vint me voir aussi, suivant la ligne de ses attributions, pour m'offrir ses services comme guide au saint tombeau, et me demander quand et comment je désirais faire mes dévotions. Il me prenait évidemment pour quelqu'un de sa

croyance, et ses attentions devinrent extrêmement embarrassantes quand il se prit à s'enquérir de mes premiers pèlerinages supposés à Kerbela ou à la Mecque, et de diverses autres choses semblables auxquelles je n'avais nullement songé, et je ne fus pas soulagé médiocrement quand l'arrivée du Mirza me délivra de plus longues importunités.

J'attendis en vain une visite du ministre ou de son frère Mirza-Ali-Reza, de sorte que le soir se passa très tristement. Il faisait très froid; j'étais sans feu et la lumière pouvait à peine résister aux coups de vent aigus qui pénétraient par mille crevasses. Je n'avais pas même mes propres domestiques autour de moi; ils étaient logés à distance et aussi mal que l'était leur maître. Bref, je sentais bien que j'étais dans une maison étrangère dont les gens à gages se souciaient peu de moi, et une chambre dans un caravansera aurait été mille fois préférable. On ne servit pas mon dîner avant neuf heures; de plus, il était froid, mauvais et peu abondant, et ensuite je me mis au lit d'assez mauvaise humeur.

Meched, capitale actuelle du Khorasan. Mausolée et châsse d'Imam-Reza. Medressé. Études. Commerce. Visite au tombeau.

La ville de Meched, bien qu'elle soit actuellement regardée comme la capitale du Khorasan persan, puisqu'elle est la résidence d'un prince du sang

qui est gouverneur de la province, ne peut se vanter d'une haute antiquité. La plaine dans laquelle elle est située, ainsi que les villages qui l'entourent et même le lieu qui renferme les cendres d'Imam-Reza, réputées si saintes aujourd'hui et autrefois si inconnues, tout cela faisait autrefois partie des dépendances de la très vieille ville de Tores, maintenant en ruines.

La mosquée de Meched ne devint un lieu de vénération que sous les premiers monarques sofis, et les Abbas dotèrent très libéralement cette ville d'établissemens de science et de religion; maintenant le sanctuaire d'Imam-Reza est tenu pour aussi sacré parmi les Scheahs, que ceux de Kerbela et de Meched-Ali.

Cette ville ne fut cependant point à l'abri des attaques des tribus tartares du désert, des Usbecks et des Afghans; l'état de délabrement où elle se trouve encore en est le témoignage, et les souverains postérieurs n'ont pu réussir à effacer les traces de ces désastres. Si Meched a fait de nouveau quelques pas vers la prospérité, ce résultat doit être attribué à l'état comparativement tranquille où elle se trouve depuis l'avénement du souverain actuel, ainsi qu'au grand nombre de pèlerins qui y affluent.

On a comparé la forme de la ville à celle d'un tigre *couchant*, et je ne sais si cette ressemblance existe encore. La muraille embrasse, dit-on, un

circuit de trois farsangs ou douze milles. Quelle que soit réellement l'étendue de Meched, certainement l'espace contenu dans l'enceinte du mur est bien mal occupé. Il serait en vérité difficile de donner par la description aucune idée juste de l'aspect de désolation qui saisit le spectateur quand il voit la ville d'un point élevé, ou quand il est hors de cette portion du centre que les habitans occupent exclusivement.

Il y a dans Meched trente-deux *mehellehs* ou divisions, dont chacune devrait être administrée par un kethkoda ou magistrat; mais plusieurs de ces quartiers sont entièrement sans maisons et sans habitans, et la plupart des autres sont peu peuplés. De grands espaces, dans différens quartiers, et surtout du côté du nord et du nord-ouest, sont occupés par des jardins ou des vergers mal tenus en général, et même par des champs que des fermiers cultivent. Le chemin qui mène de Tchar-Bagh au palais serpente pendant un espace considérable le long des murs élevés, mais croulans de ce dernier édifice, ou des bâtimens qui furent autrefois les vastes demeures des grands. Le voyageur, quand il entre par la *Derwazeh-i-Nô* (la porte neuve), qui est au nord-est, traverse encore un désert de ruines, et ne trouve aucun signe de vie jusqu'à ce qu'il arrive à la rue centrale. Il en est en quelque sorte ainsi dans tous les autres mehel-

lehs; on ne peut en excepter que le groupe d'habitations qui entoure la mosquée. On ne voit sur les autres points que vastes sépultures et ruines interminables.

Toute la ville paraît avoir été bâtie autrefois de briques cuites au soleil ou de terre, de telle sorte que l'ensemble a cette monotone teinte terreuse commune à toutes les villes de Perse; même les maisons qui demeurent intactes sont mesquines et misérablement pauvres quant à leur apparence, et l'intérieur ne présente guère plus de richesse et d'aisance. Les abords de ces maisons sont en général en harmonie avec leur extérieur; il faut traverser pour y arriver des ruelles sombres et d'étroits passages où l'on n'a aucun égard à la propreté et à la convenance. Les maisons habitées sont comme si elles eussent été élevées au hasard au milieu des ruines de quelque ville détruite, et dans mes promenades il m'arriva souvent de me trouver à l'improviste dans les plus étranges recoins et les trous les plus baroques, où des maisons m'apparaissaient à moitié cachées dans la boue et les immondices. Le chemin pratiqué dans de pareils lieux pénètre quelquefois sous terre un terrier, ou passe sous une masse de bâtimens que soutient un plancher de solives recouvertes de tapis. Quand j'avais ainsi quelque temps marché dans les ténèbres, comme si je descendais dans les entrailles de la terre, une

porte se trouvait tout à coup devant moi ; et au lieu de s'ouvrir sur un cachot, c'était à la lumière du ciel qu'elle s'ouvrait ; je me trouvais souvent alors dans quelque cour propre, ou dans un petit parterre entouré d'appartemens et orné de réservoirs et de fontaines, d'arbres et de fleurs ; enfin, de tout ce qui constitue un complet divan-khaneh persan. La seule rue de Meched qui soit digne de ce nom est celle qui traverse la ville dans toute sa longueur, du nord-ouest au sud-est. Au centre coule un canal assez imparfaitement alimenté par des conduits, lequel, étant le réceptacle de la plus grande partie des immondices de la ville, est passablement dégoûtant. Autrefois ses bords étaient dallés, et des dalles pareilles étaient placées en travers de distance en distance, pour servir de ponts ; mais plusieurs sont tombées dans l'eau, et le reste est en très mauvais état. On voit aussi çà et là quelques arbres qui restent de ceux dont les rangées ombrageaient autrefois les bords de ce canal. Une ligne de maisons avec des boutiques s'étend de chaque côté, mais non point continuellement de manière à former un bazar. Le bazar principal, et le seul en effet qui ait quelque importance, est dans un quartier différent. Il a cinq ou six cents pas de long en droite ligne depuis l'angle sud-ouest de la grande mosquée, et à l'autre extrémité ce n'est qu'une ruelle qui conduit au palais.

Les édifices publics de Meched méritent plus d'attention, et entre tous, le tombeau et le mausolée d'Imam-Reza avec tous ses ornemens et ses annexes pieuses. Ce magnifique groupe de dômes et de minarets est situé au centre de la ville, de façon que tous les chemins y conduisent, et que le regard des voyageurs s'y attache de la plus grande distance possible.

Le premier objet qui frappe l'œil quand on approche est une belle place oblongue, formant une superficie de cent soixante pieds environ sur soixante-quinze de largeur, ayant, comme un caravansera, deux étages d'appartemens tout à l'entour, avec une belle galerie d'arcades. De chaque côté de cette cour et à chaque bout est un portail magnifique et très élevé, entièrement incrusté de mosaïques en tuiles peintes ou vernies, et disposées en figures très gracieuses. Les habitans appellent cette superbe cour *le Sahn*. Elle est pavée de pierres tombales qui ne sont pas toujours très unies sous le pied. Elles protégent les restes des plus nobles Persans dont les corps y ont été apportés de toutes les parties du pays, pour reposer sous l'heureuse influence de leur saint favori. Au centre, il y a un bâtiment nommé *Seka-Khaneh* ou *la maison de l'eau*, richement orné de dorures, et entouré de petits aquéducs qu'alimente l'eau sale du canal qui traverse la principale rue. Ces aquéducs sont destinés aux ablutions.

Les portails qui s'élèvent à chaque extrémité, et qui ont des guichets pour entrer et sortir, sont de magnifiques échantillons d'architecture orientale. La porte du sud-ouest sert d'entrée au tombeau, tandis que la porte opposée n'a été construite que dans l'intérêt de la symétrie; et en architecture et en dimension, sinon en ornemens, elle est exactement semblable à son prototype. La première porte est ornée de dorures, au lieu de tuiles de couleur, dans le style le plus somptueux, et la beauté de l'architecture le dispute à la richesse des matériaux qu'elle a employés.

Quant au mausolée, on en voit peu de chose du dehors, si ce n'est le dôme revêtu de tuiles dorées et ayant à sa naissance des bandes d'azur qui portent des inscriptions arabes en lettres d'or; mais les ornemens les plus frappans ce sont, à mon avis, deux minarets d'un très beau modèle, dont l'un s'élève au-dessus du mausolée même, et l'autre derrière le portail opposé. Chacun de ces édifices est orné au sommet d'une galerie de bois parfaitement sculptée, dont la plus grande partie est dorée richement.

Le mausolée même forme une masse de bâtimens au sud-ouest de cette cour, et occupe une superficie qui ne me parut guère moindre que celle du Sahn que l'on peut considérer comme la cour extérieure. Une porte d'argent, donnée par Nadir-

Schah, conduit le dévot dans un passage qui aboutit au principal appartement placé au centre, au-dessous de la coupole dorée. Les dimensions en sont magnifiques; il s'élève en une voûte très haute, comme la nef centrale d'une cathédrale, et a des branches en forme de croix. Le tout est grossièrement orné de tuiles des plus éclatantes couleurs, d'azur et d'or disposés avec goût en guirlandes de fleurs entremêlées de textes du Koran. Au centre de la voûte est suspendu un immense chandelier à branches d'argent massif.

Une porte qui s'ouvre au nord-ouest mène dans une chambre octogone couverte d'un beau dôme, et qui est aussi richement ornée que la première : dans la partie sud-ouest de cette salle est le sanctuaire vénéré où repose la cendre d'Imam-Reza et celle du calife Haroun-al-Raschild, le père de son meurtrier. Ce sanctuaire est entouré d'un grillage d'acier merveilleusement travaillé qui renferme encore un grillage d'or massif et d'autres objets que je vis briller dans le demi-jour, mais dont je ne pus définir l'usage. Au nord-est est une autre porte revêtue d'or et enrichie de joyaux, donnée par le présent roi. Plusieurs plaques d'argent chargées d'inscriptions en caractères arabes étaient appendues à la grille, et j'entrevoyais luire d'autres objets encore; mais le demi-jour dont je viens de parler, la brièveté de ma visite, et les circonstances périlleuses

dont elle était entourée, m'empêchèrent d'examiner attentivement. Il y a beaucoup d'autres salles moins riches où sont déposés les restes de plusieurs grands personnages.

Une porte pratiquée dans la partie sud-ouest de la salle du centre s'ouvre sur un large passage qui traverse le mausolée, et mène dans une cour tenant à une mosquée qui est certainement la plus belle et la plus somptueuse que j'aie vue en Perse. Elle doit son origine à Gheuher-Schahed, femme de Schah-Rokh, fils du grand Timour. Elle n'a qu'un dôme et un portail qui s'élève à une immense hauteur tellement que le haut cache la naissance du dôme. Sur chaque côté du haut de ce portail, se dresse un minaret d'une belle forme, le tout richement orné de tuiles de couleur, car c'est là le seul ornement appliqué à ces édifices en Perse, et, bien qu'il soit certainement riche et agréable à la vue, il donne l'idée de la fragilité et de la frivolité même. C'est quelque chose de pareil à l'impression que l'on éprouve en regardant une boutique de porcelaine de Chine. Il y a trois medressés et un établissement de bains attachés au mausolée. Tel est l'état actuel de ce grand monument religieux, et il peut être à propos de rapporter ici quelques détails qui me sont parvenus, pendant que j'étais à Meched, sur l'histoire de ce sanctuaire.

On rapporte qu'Alexandre-le-Grand que les

Orientaux nomment *Secander-Roumi*), dans le cours de ses expéditions dans ce pays, dressa sa tente en ce lieu. Il eut alors un songe ou une vision qui lui donna tant de tourment qu'il en instruisit son vizir Aristote, qui déclara que dans l'avenir un homme de sainte origine devait y être enterré. Le roi, entendant cela, voulut rendre ce lieu mémorable, et ordonna de construire quatre murailles pour le renfermer et rappeler cette prophétie aux âges futurs.

Cet endroit resta paisible et ignoré pendant quelques centaines d'années, jusqu'au jour où le célèbre Haroun-al-Raschild se trouva en possession d'un livre du philosophe Aristote qui lui apprit ce qu'Alexandre avait fait; et quand il fut près de la fin de sa vie, non-seulement il donna des ordres pour qu'il fût enterré dans le lieu indiqué par ce sage, mais il voulut que cela fût fait de manière à ce qu'il fût en face du corps de ce saint homme qui était destiné à l'occuper, et que déjà même il regardait comme devant sortir de la race d'Ali qu'il avait poursuivie avec toute la rigueur possible. Il se transporta donc vers ce lieu pour que ses commandemens fussent mieux et plus facilement exécutés; il y mourut, et en conséquence y fut enterré.

Sous le règne de son fils Mamoun-al-Raschild, la renommée d'Imam-Reza, parmi les sectateurs d'Ali, comme étant le digne successeur du prophète

et le prêtre de la vraie foi, devint alarmante pour le monarque qui tenait alors sa cour à Merve. Il se résolut à détruire un si dangereux ennemi, et l'ayant attiré à Tous, il le retint pendant plusieurs années éloigné de ses disciples; mais ils n'en devinrent que plus actifs et plus ardens, et Mamoun, pour déjouer leurs complots, prit le parti de se défaire sur-le-champ du saint personnage. Il ordonna alors à son nazir, ou intendant, de servir à l'iman, quand il viendrait le voir, un plat de raisins dont les plus beaux étaient empoisonnés. C'est ce qui eut lieu bientôt; et de peur que la victime n'échappât par quelque hasard au piége, le roi lui présenta de sa propre main quelques grains imprégnés de poison. L'iman ne put refuser cet honneur; mais il sentit sur-le-champ qu'il avait la mort en lui, et, se couvrant le visage d'un manteau arabe, il se leva pour se retirer : « Où allez-vous? dit Mamoun. — Où vous m'envoyez, répondit l'iman; » et en sortant, il appela un de ses fidèles serviteurs, et lui dit : « Abba-Selt, je meurs aujourd'hui : vous savez que le calife Haroun, à son lit de mort, a chargé son fils de l'enterrer de manière à ce que son corps soit en face du mien. Cela ne doit pas être. Le lieu de mon repos vous sera indiqué par les signes suivans. Quand vous aurez creusé dans l'endroit désigné, une fontaine y jaillira, et il s'y trouvera trois poissons petits et grands; mais un plus grand que

le reste, et qui aura un anneau d'or passé au nez, dévorera les autres, boira toute l'eau de la fontaine, puis il disparaîtra. C'est dans ce lieu que mon corps doit être enterré. » Il expira bientôt après, et le serviteur ayant accompli toutes ses recommandations, il se trouva que les pieds de l'iman étaient tournés vers le front du calife, et que les deux tombeaux s'élevaient dans l'enceinte des quatre murailles bâties par Secander-Roumi.

Trois cents ans après cet événement, le fils du premier ministre du sultan Sandjir qui régnait à Merve fut guéri de la lèpre à Meched de la manière suivante; il était un jour à la chasse quand le cerf qu'il poursuivait alla se réfugier dans l'enceinte des murailles de Secander-Roumi qui étaient les seules marques du lieu de repos de Haroun et de l'Imam-Reza. Le jeune homme voulut le suivre là, mais son cheval résista à tous ses efforts et refusa toujours d'entrer. Alors le fils du ministre convaincu qu'il y avait dans ce lieu quelque chose de surnaturel et de saint, sauta à bas de son cheval et se prosterna la face contre terre. Là, il pleura et pria Dieu, et quand il se releva il s'aperçut que sa maladie n'existait plus. Il rendit compte aussitôt à son père et au sultan de ce fait miraculeux, en leur demandant l'argent nécessaire à l'érection d'un digne mausolée sur les restes de la sainte personne qui leur avait été propice. Le sultan alla plus loin,

et donna des ordres pour que l'on construisît le bâtiment même qui se voit aujourd'hui au-dessus du tombeau, et le ciment que l'on y emploie étant composé, dit-on, d'argile rouge (*bol arménien*) mêlée avec de la gelée de raisin et du poil de chèvre, forme une substance si dure qu'il est difficile de la briser ou même d'y ficher un clou.

Depuis ce temps beaucoup d'autres miracles se sont manifestés sur cette tombe. C'est à Schah-Rahmassi que l'on doit attribuer le revêtement de tuiles dorées qui orne le dôme, un minaret couvert des mêmes matériaux, une grille d'or autour du sanctuaire et le pavé en tuiles dorées de la salle où est le tombeau. Le Sahn a été bâti par le même prince.

Schah-Abbas et ses successeurs de la dynastie des Sofis continuèrent l'œuvre de leur aïeul; mais c'est à Nadir-Schah que Meched est redevable des plus grandes richesses que la mosquée ait possédées, et que les successeurs de ce prince dissipèrent en profusions et en débauches.

Les revenus de cet établissement, bien qu'ils soient considérables, n'ont jamais été en proportion du nombre de pèlerins qui le fréquentèrent, mais les dépenses ne sont pas très immenses. On compte, il est vrai, environ sept cents serviteurs attachés à la mosquée; mais la plupart de ces gens donnent leurs services pour obtenir la grâce qu'ils suppo-

sent attachée à un office si méritoire. Les lumières qui sont continuellement entretenues, ainsi que la cire que l'on brûle principalement, forment un des plus lourds articles de dépense, et l'on y fait face avec les produits d'un caravansera et le bazar qui tient à l'établissement. On loue aussi les chambres inférieures du Sahn pour servir de boutiques, location qui ajoute beaucoup aux revenus : la mosquée perçoit aussi constamment de grosses sommes en échange de la permission qu'elle donne d'enterrer dans la cour, ou même sous le dôme du mausolée, les corps de plusieurs des plus grandes familles de Perse. Ces recettes éventuelles sont faites par le seul Motewali ou directeur en chef du Derghâh (lieu de pèlerinage), qui est investi de pouvoirs ecclésiastiques étendus que partagent les Moudjtcheds, prêtres principaux qui officient dans le sanctuaire.

On trouve en outre un grand nombre de petites mosquées dans la ville; mais après les établissemens religieux, ceux qui ont trait aux études, les medressés ou colléges méritent quelque attention. Je me procurai la liste de toutes ces institutions avec des remarques sur leur état actuel, et je citerai les principales.

Medressé[1] *Fazil-Khan*, collége richement doté et qui a une bibliothèque évaluée à 7,000 to-

[1] Ou Medresseh.

mans. Il fut fondé par un homme de ce nom qui avait fait fortune dans l'Inde. On dit que le fondateur a posé comme loi principale de son institution, et cette volonté est gravée sur une pierre placée en évidence dans le bâtiment, que trois nations en seraient exclues, les Hindous, les Mazendéranis et les Arabes; les premiers parce qu'ils sont menteurs, les seconds parce qu'ils ont le goût des querelles, les derniers parce qu'ils sont très sales. On dit qu'un Arabe arrivant à Meched et voulant entrer dans une medressé, fit malheureusement choix de celle-ci, mais il fut bientôt instruit de l'exclusion qui le frappait. Quand l'Arabe en connut la cause, il leva les mains en s'écriant : « Que Dieu soit miséricordieux pour ton âme, Fazil-Khan, car tu as dit la vérité! »

Medressé Mirza-Djaffir. Ce collége a été bâti par une personne de ce nom qui était aussi allée dans l'Inde pour refaire sa fortune, et était entrée au service d'un riche Hindou. Son maître mourut bientôt et sa propriété fut confisquée pour être vendue à Téhéran. Parmi tous les articles en vente se trouvait un vieux coffre plein de bijoux précieux et d'argent que Mirza-Djaffir acheta comparativement bon marché; il fit valoir cet argent dans le commerce, et quand il fut en possession de grandes richesses, il eut le désir de retourner dans son pays avec la fortune qu'il avait acquise. Ainsi, toutefois,

le souverain du pays s'opposa en lui disant: « Si vous voulez nous quitter, soit, mais retournez seul et non comme vous êtes arrivé! — Eh bien, répondit Mirza-Djaffir, vos conditions sont dures, mais j'y consens, pourvu que de votre côté vous me rendiez les vingt années que j'ai dépensées à m'enrichir dans votre pays! » On dit que cette réplique plut tellement au roi qu'il le laissa partir avec toute sa famille et tous ses biens, qui servirent en partie à élever le magnifique monument en question.

Medressé Saed-Eddin. Le fondateur de ce collége était comme les deux précédens un aventurier qui devint opulent dans l'Inde; mais il fut long-temps si malheureux en affaires, dit une tradition, qu'il fut forcé de mendier dans les rues. Or, un jour, il fut accosté par un vieil Hindou qui lui dit que s'il voulait se laisser bander les yeux et venir ensuite à sa maison, il aurait du travail et serait bien payé.

Le pauvre homme considérant que sa condition ne pouvait guère empirer, y consentit; et quand après de longs circuits ses yeux furent découverts, il se trouva dans un lieu entouré de murailles élevées où il reçut l'ordre de creuser un grand trou, et l'Hindou y enterra une immense quantité d'or et d'argent. Cette opération dura plusieurs jours, et dans cet intervalle de temps, le mendiant trouva un moyen de reconnaître l'endroit où il avait été amené. Un chat étant venu dans cet endroit, il le

prit, le tua, et remplit d'or la peau de l'animal, puis quand il pensa qu'il n'était point observé, il la jeta par-dessus le mur qui devait suivant lui être la limite de cette enceinte : il prêta l'oreille au son que la chute produisait, et il jugea que la peau était tombée sur de la glaise ou quelque substance humide. Quand son ouvrage fut achevé, il reçut quelques roupies, et les yeux bandés de nouveau, il fut reconduit à l'endroit même d'où il était parti.

Il se mit immédiatement à la recherche de son chat, que peu de temps après il trouva dans une mare boueuse près d'un haut mur, qu'il reconnut pour être la clôture de la maison du vieil Hindou. L'or qu'il se procura ainsi le mit à même d'acheter, lors de la mort de cet homme qui ne tarda point, sa maison où il trouva l'or qu'il avait enterré secrètement. Voici l'origine de la fondation de cette medressé.

Medressé Abdoul-Khan. Cette medressé est à présent abandonnée. On dit que son fondateur voulut que les chambres fussent construites sans tablettes pour y ranger les livres, parce que, disait-il, les livres d'un moullah doivent toujours être près de lui. et que s'ils sont placés sur des tablettes hors de sa portée, il ne se lèvera jamais pour les prendre. Cette observation à la justesse de laquelle j'ai entendu plusieurs moullahs eux-mêmes applaudir,

peut donner une idée de l'indolence de cette classe d'hommes.

Il y a dix ou douze bains publics à Meched, mais aucun n'est remarquable ; on y compte aussi vingt-cinq ou trente caravanseras en activité, outre plusieurs qui sont en ruines. Quelques-uns de ces établissemens sont spacieux et d'une belle construction; les uns appartiennent aux fondations religieuses qui les afferment, les autres à des particuliers; mais ceux qui ont été bâtis pour des motifs de charité sont actuellement abandonnés, parce que leurs fondateurs sont morts sans laisser les fonds nécessaires à leur entretien.

L'ark, citadelle ou palais du prince, est un édifice misérable et fort chétivement fortifié. Aucun des appartemens que je vis n'avait trace de goût ou de magnificence; tout, au contraire, était mesquin, sale et délabré. Quant à la population de la ville, il est ici, comme dans toutes les autres villes de l'Orient, très difficile de se procurer des renseignemens précis sur ce point. Cependant je crois que l'on peut la porter à trente-deux mille habitans, parmi lesquels se trouvent des cultivateurs des environs qui viennent en grand nombre passer la nuit sous la protection de la ville.

La classe la plus nombreuse, toutefois, est celle des moullahs, prêtres et savans, avec leurs disciples, dont cette cité est le domaine privilégié. Leurs ha-

bitudes et leurs vues diffèrent essentiellement de celles des gens lettrés de l'Europe, surtout en ce qu'ils n'ont aucune profession fixe à laquelle ils puissent s'attacher. Ici, chaque individu qui embrasse une vie d'études ne doit attendre que de lui-même et de sa bonne fortune sa prospérité et même son pain.

Les principaux moullahs ne reçoivent aucun émolument fixe de la medressé à laquelle ils sont attachés, et quelques-uns ne reçoivent absolument rien. Ceux qui peuvent se soutenir le font dans l'intérêt de la foi qu'ils professent, ou plutôt dans la pensée d'obtenir par leur zèle et leur savoir un nom qui puisse plus tard leur acquérir une grande influence parmi la foule de disciples et de suivans, et par conséquent le respect et les richesses.

Les moullahs pauvres, qui ne peuvent s'entretenir, ont quelquefois une petite part des revenus extraordinaires de la medressé. On récompense rarement avec de l'argent les soins donnés à une éducation; mais quand un moullah a élevé les fils d'une famille noble ou riche, une pension lui est ordinairement assurée.

Les principaux objets d'étude dans les colléges dersans sont d'abord la foi mahométane, l'étude du Koran, et tous les principaux ouvrages théologiques relatifs à la doctrine des Scheaks; ensuite viennent la métaphysique et la logique qui, l'une et

l'autre, sont très mesquinement enseignées. La première ne se compose, autant que j'ai pu l'observer, de guère plus d'une série de discussions argumentatives sur des paradoxes très étranges et très inutiles; la seconde est une méthode ingénieuse de jouer sur les mots, et dont l'objet est moins d'arriver à la vérité que de déployer de la vivacité d'esprit et de la promptitude de repartie dans la formation et le début d'hypothèses plausibles. L'enseignement des mathématiques est fondé sur de meilleurs principes, puisqu'ils connaissent les œuvres d'Euclide, mais on ne les applique à rien de profitable.

L'astronomie est aussi une matière que l'on étudie; mais les vues du professeur sont très restreintes, et leurs théories, fondées sur le système de Ptolémée, sont défigurées par leurs propres théories, au point qu'il en résulte une science si étrange et si fantastique, qu'elle ne peut tourner à rien de bon. On la fait servir, en effet, à l'astrologie si favorite en Perse, que quand un moullah devient célèbre comme astrologue, il regarde sa fortune comme certaine.

Les profits de la science sont donc principalement pour ceux qui étudient la théologie, l'astrologie et la médecine. Cette dernière consiste dans le plus bas degré d'empirisme et dans la connaissance des bonnes ou mauvaises qualités de quelques simples, et exercé avec un degré suffisant d'assurance et de

gravité. Quelques guérisons heureuses, que probablement la nature a voulues en dépit des médecins, servent à établir une réputation. La profession médicale est, toutefois, mal payée en Perse : les théologiens et les astrologues font mieux leurs affaires, et l'homme qui a obtenu un renom de sainteté et d'orthodoxie, a bientôt des adeptes à sa suite. Il paraît que les prêtres rassemblent autour d'eux un troupeau nombreux, en proportion de l'estime dont ils jouissent, et au milieu duquel ils exercent des fonctions analogues à celles d'un prêtre de paroisse en Europe. Ils n'ont, du reste, aucun salaire fixe, et vivent des contributions qu'ils reçoivent abondamment quelquefois.

Les moullahs qui sont parvenus à se faire de pareils établissemens restent tout naturellement chez eux et l'on vient les trouver; mais ceux qui se rendent dans les medressés y passent la plupart du temps dans leurs chambres, se livrant là à leurs études ou communiquant leur instruction aux étudians qui se présentent. Ces étudians, ceux surtout qui sont les plus avancés ou ceux qui viennent de loin, ont une chambre qui leur est assignée par le Moutewalli ou supérieur du collége où ils sont admis. Leurs heures d'étude sont en général le soir et le matin. Pendant le jour, ils répètent leurs leçons aux *maalims* ou maîtres (les moullahs supérieurs), qui leur expliquent ce qu'ils n'ont pas compris et leur

donnent de nouvelles tâches. Aux autres heures, ils se réunissent dans des appartemens différens, et se divertissent ou se livrent à des discussions sur des sujets relatifs à leurs travaux.

Il se trouve toujours quelques pauvres écoliers qui s'acquittent, pour les plus avancés ou les plus riches, de beaucoup de petits offices domestiques; par exemple, ils nettoient leurs chambres, vont leur chercher au bazar le bois, l'eau et les alimens, et même ils les leur accommodent. Les étudians rendent ces services aux maalims ou moullahs supérieurs; mais les moullahs inférieurs se servent eux-mêmes, et chacun apporte avec lui du bazar ce dont il a besoin et le prépare dans sa chambre.

Le plan d'une medressé est à peu près le même que celui d'un caravansera, excepté qu'il n'y a point de voûtes intérieures pour servir d'écuries, et que la cour entourée de bâtimens est disposée en jardin.

Il y a à Meched beaucoup de négocians et des marchands et boutiquiers en proportion, et un quartier de la ville est assigné aux juifs qui y sont en nombre considérable et exercent leur métier ordinaire de revendeur. Il n'y réside point d'Arméniens, et je n'y ai connu que deux pauvres Hindous. Quant aux voyageurs, soit dévots, soit trafiquans, il en vient toujours à Meched de tous les points en grand nombre, et les caravanseras sont

peuplés de Turcs, d'Arabes, d'Afghans, de Turcomans, d'Usbecks, etc.; car bien que le commerce total de Meched soit sans importance, cette ville sert d'entrepôt aux productions des contrées environnantes, et de riches caravanes y arrivent journellement de Bokhara, de Khyvah, de Kerman, de Yezd, de Kaihan, d'Ispahan et de beaucoup d'autres points.

Les manufactures ne sont pas très étendues; mais elles conservent encore leur célébrité pour quelques articles. Les velours de Meched sont estimés les meilleurs de toute la Perse, et des lames d'épée de bonne trempe qui y sont forgées par les descendans des colonies de Damas qu'y transporte Timour, sont toujours d'un haut prix. Les lapidaires sont aussi très occupés par la préparation des turquoises, et des caravanes entières n'ont pas d'autre objet de commerce. Les turquoises les plus communes passent en Arabie, car les habitans de ce pays tiennent beaucoup moins à la couleur qu'à la dimension. Cela vient de ce que cette pierre a, dans leur opinion, une sorte de vertu talismanique (*firouzah*, nom de la turquoise, veut dire aussi *victorieux, triomphant, prospère*), et qu'ils en font des cachets, des anneaux et des amulettes. Quant aux productions de la terre, elles sont en général abondantes et à bon marché, car le pays qui entoure Meched est assez fertile.

Je reviens à mon journal. Dans la matinée pendant que nous étions au bain, le Mirza y rencontra son frère, jeune homme qui étudiait à un des colléges. Dans la journée, Seyd-Houssaïn, un des khadems du sanctuaire d'Imam-Reza, vint me trouver et me dit que l'instant était arrivé pour moi de voir le derghâh en paix et en sûreté, parce que nous étions arrivés à l'heure du jour où il est le moins fréquenté. Je vis alors qu'il était au courant, et qu'il se prêtait à ce que je satisfisse ma curiosité par une visite au saint lieu, visite interdite aux chrétiens; je mis donc à la hâte mon manteau et mes pantoufles et je le suivis.

Nous entrâmes par le magnifique portail doré, et après avoir franchi la porte d'argent de Nadir-Schah, nous laissâmes nos pantoufles au portier: rien n'était beau comme la grande salle centrale que j'ai décrite et la somptuosité de ses ornemens, éclairée par une lumière caressante et incertaine, qui voilait tout ce qui aurait pu être tranchant ou éblouissant à l'œil.

Après avoir examiné cette salle, nous nous rendîmes vers celle où est le tombeau. Mon guide s'arrêta sur le seuil, s'inclina jusqu'à ce que sa tête touchât la terre, dit une longue prière en arabe, toujours en me faisant signe de l'imiter en action et en parole, ce que je fis scrupuleusement, mais sans comprendre un mot. Nous entrâmes alors, ré-

pétant les mêmes formules d'oraison à chacun des quatre angles du tombeau, et quelquefois nous inclinant très bas. Après quoi nous examinâmes ce sanctuaire et parcourûmes le reste de l'édifice.

Bien que le Mirza m'eût assuré que c'était alors le moment le plus favorable de la journée, nous trouvâmes néanmoins une assez grande foule autour du tombeau. Nombre de pèlerins faisaient leurs dévotions au sanctuaire, et, sous la conduite des khadems, accomplissaient les cérémonies que je venais d'exécuter. Il y en avait plusieurs assis dans les coins des antichambres où ils lisaient le Koran, et une multitude de grands corps en robes et en turbans allaient et venaient dans les hautes et mystérieuses salles. Tout était d'un silence de mort, et l'on n'entendait d'autre bruit que le sourd murmure de la prière où les intonations comprimées et cadencées de ceux qui récitaient le Koran, et ces rumeurs produisaient un effet plus saisissant que le silence complet. J'aurais bien voulu jouir plus long-temps de cette scène; mais je ne pouvais oublier que j'étais dans un lieu où la mort attendait le chrétien qui y serait découvert. Le khadem lui-même était mal à l'aise et me faisait passer rapidement d'un endroit à l'autre, et je dois avouer que je me sentis soulagé quand je me retrouvai hors du sahn.

Séjour à Meched. Caractères. Bruits alarmans sur l'état des routes. Voyage entravé par ces rumeurs. Visite à de célèbres derviches.

Nous étions depuis un jour et demi les hôtes du vizir quand je reçus l'invitation d'aller le voir dans son appartement. Je m'y rendis, et je le trouvai dans une chambre pauvrement meublée, garnie de tapis et de nemeds : il avait avec lui trois de ses fils, leurs précepteurs et un vieux moullah qui avait été son maalim ou maître dans sa jeunesse. Un bon feu flamblait dans l'âtre, et quatre ou cinq chandelles brûlaient dans des chandeliers placés sur le plancher.

Le ministre était assis au-dessus du foyer sur un épais nemed qui s'étendait jusqu'à l'entrée de la chambre. Auprès de lui, mais plus loin du feu, était son vieux maalim; après lui, ses fils par rang d'âge, et vis-à-vis le feu se tenaient les précepteurs. Je me suis ainsi arrêté à la place que chacun occupait, parce que l'étiquette des places est une chose d'une grande importance en Perse.

Le ministre me reçut avec le bonjour d'usage, mais sans se lever, et me fit asseoir près du feu. Alors il se mit à me parler de mon pays, du rang que j'y occupais, de mon voyage et de mes projets. Il secoua la tête quand je lui fis part du désir que j'avais d'aller à Bokhara, et me conseilla forte-

ment d'y renoncer, en me faisant remarquer qu'une pareille expédition était très périlleuse. Je répondis qu'avec son assistance j'espérais pouvoir y parvenir; mais il persista à me détourner de mon dessein, et me fit alors un tableau de l'état du pays, qui différait peu de ce que l'on m'en avait dit à Schahroud; et pour me frapper davantage il ajouta que bien que je fusse en sûreté à Meched, je serais en danger à un mille hors de la ville. La façon dont il traita cet objet me désappointa cruellement, mais je remis à un autre moment des instances nouvelles.

Il me fit alors de nombreuses questions sur l'Europe, l'Amérique, l'Inde; il parla aussi de la France et de son empereur, de la Russie, de l'Autriche, de Rome et du pape, avec beaucoup de finesse et de savoir. Enfin, après une visite de deux heures, je le quittai très content de ce que je venais de voir.

Le 4 février 1822, je me rendis au bazar avec le Mirza pour prendre des informations sur le départ des caravanes allant à Bokhara, et nous apprîmes au caravansera des Usbecks qu'il y avait alors dans la ville une kafilah qui y avait été retenu pendant quelque temps par des rumeurs vagues de dangers sur la route; mais on croyait qu'elle devait partir dans une semaine. Nous nous décidâmes tout aussitôt à partir avec elle.

Je reçus aussi la visite de l'Amirzadeh, le frère

du monarque actuel de Bokhara qui a été banni et s'est retiré à Meched. Après quelques échanges de paroles indifférentes, il m'interrogea sur l'astronomie, et ses questions étaient en grand nombre et curieuses. Il parut comprendre très promptement l'usage de mes instrumens, et développa son opinion sur les mouvemens des corps célestes. Il pensait que la terre accomplit deux mouvemens, l'un autour du soleil, l'autre autour de son axe; mais il ne pouvait se rendre compte de l'alternative des saisons sans l'intervention d'un troisième mouvement qu'il lui fut impossible de m'expliquer très clairement, et je ne saurais dire comment il a pu être conduit à adopter cette théorie. Il me dit bien que c'était le résultat de ses observations télescopiques, mais il est difficile de concevoir comment aucune des observations qu'il était en son pouvoir de faire l'a mené à une conclusion si tranchée.

Il me quitta, et j'employai le reste de la journée à m'enquérir de caravanes pour Bokhara, et à chercher quelques négocians hindous au moyen desquels j'espérais m'ouvrir un crédit dans cette dernière ville; mais je ne trouvai à Meched que deux petits marchands de Candahar, et j'appris qu'à Bokhara je ne serais pas plus heureux. Je rentrai assez bien disposé cependant, par suite des détails rassurans qu'un marchand respectable m'avait

donnés sur l'état de la route de Bokhara, et j'avais l'espérance d'un prochain départ.

Le 5 février, après le déjeuner, je rendis sa visite à l'Amirzadeh, qui m'avait visité la veille. Il me reçut très cordialement; et après une conversation relative à la géographie, à l'astronomie et à la science en général, il m'interrogea sur nos matières religieuses; et bien que très strict observateur des préceptes de sa foi, il montra beaucoup de plaisir à traiter ce sujet. Ensuite vint le tour de la médecine, et il ne paraissait pas convaincu de la supériorité des Européens dans cet art; mais il ne la nia point, surtout quand je lui eus démontré la nature et le but de nos laborieuses investigations anatomiques, source de savoir que leur interdit l'invincible préjugé de leur religion.

Enfin je le questionnai sérieusement à mon tour sur son pays natal et la géographie de cette contrée, surtout en ce qui concerne le cours des deux grandes rivières, l'Oxus et le Jaxartes; je l'interrogeai sur les mœurs des habitans, sur le gouvernement, et je lui demandai une description générale du royaume de son frère. Je lui parlai enfin de mon désir de voir Bokhara, en lui faisant promettre son assistance pour l'exécution de mon projet. Il me la promit cordialement; mais en se tournant vivement vers moi : « Comment! dit-il, quel est votre but en faisant ce voyage? pourquoi y aller? » Et je com-

pris par ses questions qu'il me regardait comme un agent envoyé par l'Angleterre pour examiner, suivant l'idée favorite des Persans, la possibilité d'une conquête.

Nous allâmes voir ensuite un des notables de Meched, Mirza-Abdoul-Djewat, que nous trouvâmes entouré de quelques personnes et assis sur un tapis usé. Il me reçut poliment, et sa conversation fut la même en substance que celles du vizir et de l'Amirzadeh; elle était même plus élégante et revêtue de formes plus gracieuses et plus modestes. Il était au moins aussi versé qu'eux dans les sciences, et me poussa tellement sur des points qui se rattachaient à la théorie de l'optique et la nature du télescope, que je fus obligé de reconnaître que la langue et la science me manquaient pour le satisfaire. Il était surtout très habile en mécanique.

Il montra aussi beaucoup d'empressement pour obtenir des renseignemens sur l'Europe, et me fit voir plusieurs livres écrits sur ce sujet en persan, et entre autres un volume composé par un certain Moullah-Mohammed-Ispahani, qui visita l'Europe et en particulier l'Angleterre, il y a environ soixante ans, et qui paraît avoir écrit un bon récit résumé de ce qu'il a vu, avec une courte histoire de l'Europe telle qu'elle était alors. Il s'y trouvait aussi une notice abrégée sur Christophe Colomb et sur l'Amérique, avec le tableau de ses révolutions postérieures. Un

autre ouvrage qu'il me présenta était entièrement relatif à la découverte et à la description du Nouveau-Monde; il m'en lut quelques passages qui me donnèrent une opinion favorable du livre.

En sortant de chez ce Mirza, nous rentrâmes dans notre triste logement. Le jour était extrêmement mauvais, la neige tombait très épaisse, et il faisait grand froid. Notre position intérieure était à l'unisson. Nous ne vîmes ni le vizir, ni personne de sa part. On nous servit à neuf heures notre dîner froid, avec une mesquine ration de graisse pour nous éclairer. Bref, nous étions plutôt traités en prisonniers qu'en hôtes.

Le 6 février, j'envoyai le Mirza près du vizir pour lui faire mes représentations sur la manière dont j'étais traité, et lui annoncer que je me proposais de chercher un logement autre part; mais ses excuses me retinrent. J'appris ce jour-là que Seyd-Mohammed, khan de Keaat, était descendu en force de ses montagnes, avait attaqué et pillé plusieurs villages dépendans de Meched, et que ses déprédations s'étaient étendues jusqu'à une distance de huit farsangs de la ville seulement. Les rapports étaient en effet peu rassurans. La route de Herat était inondée de Timouris et de Hazarahs. Mohammed, khan de Tourbet, allié avec cette dernière tribu, pillait dans le sud, et les Turcomans, en-

couragés par l'absence de toute résistance, venaient en bandes jusqu'aux portes de la ville.

Le 7 février, nous eûmes une violente tempête de vent et de neige, et je ne pus sortir que tard. Enfin, le Mirza et moi, tous les deux enveloppés de nos peaux de mouton, nous allâmes à la recherche d'une maison; mais ce fut inutilement. Nous nous présentâmes alors chez Caleb-Ali-Mervi, marchand de Bokhara, que j'avais connu quelques jours auparavant dans le caravansera des Usbecks. Il nous reçut très amicalement dans l'appartement de la famille, le *khelvet*, comme on l'appelle, et fit apporter de l'eau chaude pour faire du thé. C'était du thé vert excellent, mais il l'employait moins abondamment que nous. On le fait bouillir beaucoup plus et on le sucre très fort, de façon que c'est plutôt un sirop au thé qu'une infusion de cette herbe.

Nous commençâmes la conversation par des questions redoublées, auxquelles nous priâmes notre hôte de satisfaire, relativement aux routes que l'on prend d'ordinaire pour se rendre à Bokhara, ainsi que sur le mode de voyager et l'état actuel des pays que les routes traversent. Le vieillard, après nous avoir regardé fixe et long-temps, nous demanda gravement si nous étions bien décidés à aller à Bokhara; et quand nous lui eûmes répondu que telle était notre résolution, que pouvait seule contrarier

une mesure violente de la part du vizir ou un événement imprévu, il nous dit que si nous voulions nous en remettre à lui, il s'arrangerait de manière à ce que nous atteignissions notre destination avec une sorte de facilité et de bien-être. Il nous assura que nous éviterions les périls des chemins en restant sous la garde de deux Usbecks d'une fidélité éprouvée, et que nous et notre bagage, tout serait transporté si nous le voulions à Bokhara par la caravane qui allait partir ou par la caravane suivante. Toutefois, quand nous en vînmes aux détails, nous aperçûmes plusieurs difficultés qui avaient échappé jusqu'alors à notre attention.

Les caravanes qui traversent le désert emploient ordinairement pour bêtes de somme des chameaux dont l'habitude est, comme je l'ai dit, de marcher la nuit tout entière et quelques heures dans la journée. En supposant que cette marche dût être de seize ou vingt jours, peu de chevaux seraient capables d'y tenir, surtout au pas lent du chameau, et les hommes mêmes, si long-temps à cheval et ayant si peu de temps pour prendre du sommeil, ne pourraient résister à cette fatigue inaccoutumée.

Caleb-Ali nous dit alors que nous pourrions envoyer en avant par la caravane qui allait partir les objets dont nous supposions n'avoir besoin qu'à Bokhara, et qu'il nous enverrait à cheval douze à quinze jours plus tard, avec des personnes de con-

fiance, qui nous mèneraient en douze jours au but de notre voyage. Nous trouvâmes ce plan plus acceptable que le premier, et après avoir bu le thé, nous quittâmes notre vieil ami, bien contens de sa bonté sincère.

Avide comme je l'étais de renseignemens géographiques, et ayant reconnu que le seul moyen d'en obtenir de vrais était de comparer les routes désignées par différens voyageurs, je n'omis d'interroger aucun de ceux qui venaient à ma portée. Les plus nombreux, les plus intelligens en général, et certainement les plus confians de tous, étaient les derviches ou les pèlerins, gens qui, passant d'un pays à un autre dans l'exercice de leur profession, vides de soins, en possession de peu de chose, mais obtenant tout ce qu'ils demandent, ont l'esprit libre pour observer. Dans l'espoir de recueillir quelques informations de cette manière, je me mis à la recherche de la demeure de Kaffer-Schah, célèbre soufi né à Meched, mais qui avait beaucoup voyagé et avait rendu son nom fameux par un dédain très audacieux de toutes les formes et de toutes les prescriptions de la religion mahométane. Il avait solennellement brûlé le Koran devant tous ses disciples, à cause, dit-il, des mensonges qu'il contient, et avait envoyé un de ses enthousiastes sectateurs barbouiller d'ordure les grilles d'argent du sanctuaire, parce qu'il était la source de tant

de superstition. Le pauvre disciple fut mis à mort: mais Kaffer-Schah échappa. La vénération de la multitude pour le caractère d'un derviche le protégea sans doute contre la colère des prêtres.

Nous découvrîmes enfin la maison de ce personnage au milieu des ruines d'un obscur quartier de la ville, et il nous fut très difficile d'en obtenir l'entrée : nous n'aurions pas même pu pénétrer, si un de ses disciples ne nous eût pas servi de messager. Après une longue négociation, nous fûmes introduits dans une chambre petite, misérable, noire, où le derviche nous reçut; et étendant un vieux nemed dans un coin, il s'accroupit près d'une braisière de charbon de terre, en nous invitant à l'imiter. Alors il dirigea vers nous des regards soupçonneux, et obsédé d'une évidente anxiété, il nous demanda à plusieurs reprises ce que nous voulions. Je lui dis qu'ayant beaucoup entendu parler de sa sagesse j'avais désiré le voir, dans l'espérance que je trouverais en lui moins de réserve avec les étrangers que je n'en remarquais. « Oh! répliqua-t-il avec un sourire moqueur, si vous voulez de la sagesse, donnez-moi de l'argent, et vous en aurez, car j'en possède beaucoup. » Alors le Mirza l'attaqua, et ils entamèrent une conversation à laquelle je compris peu de chose : je vis cependant le Mirza se mettre en colère en lui disant de cesser ses folies et de parler en homme sensé, s'il l'était, car il n'était pas la

dupe des tours de sa profession, qui ne pouvaient réussir avec lui. Il prononça à la suite de cet avertissement, certaines phrases d'un jargon que je ne pus comprendre, mais que Kaffer-Schah entendait parfaitement, car il changea tout à coup et parla raison. Il nous avait probablement pris pour deux prosélytes, et avait cru ses momeries nécessaires. Nous ne gagnâmes rien du reste à lui faire parler raison, car il ne put faire autre chose que nous indiquer le nom d'un ou deux de ses frères qui avaient beaucoup voyagé dans le Caboul et les contrées environnantes. Nous le quittâmes alors pour chercher ces gens.

La nuit venait; cependant nous nous dirigeâmes, dans les ténèbres et l'ignorance du chemin, vers le lieu qui nous avait été indiqué. C'était un grand cimetière nommé *Khellghâh* ou le *lieu du massacre,* et là, dans une tombe ruinée, entourée des restes des morts et à demi ensevelie par la neige, nous trouvâmes ceux que nous cherchions. Une vieille porte qui fermait autrefois la tombe, garantissait du mauvais temps et de pires visiteurs, et les habitans de cet endroit paraissaient très peu disposés à admettre qui que ce fût, bien que le Mirza dît à plusieurs reprises et à voix haute le mot d'ordre de sa profession, *ya Allah! hag!* (*ô Dieu! vérité!*) avec la véritable intonation des derviches. Enfin un vieillard étant venu nous reconnaître par un trou, nous

ouvrit et nous fit entrer. Là, parmi une assemblée de misérables fakirs, de calenders et de derviches, Nichan-Ali, celui que nous cherchions, tenait la première place.

C'était en vérité un logement déplorable pour une si affreuse nuit, la neige y pénétrait et le vent soufflait épouvantablement dans les ruines. Il y avait à peine une étincelle de feu, rien pour couvrir la terre nue, et quelques haillons à peine pour protéger les malheureuses créatures rassemblées sous ce misérable abri. Nous fumâmes un callioun avec le derviche, et le priâmes ensuite de venir passer la soirée avec nous, invitation que nous croyions lui devoir être très agréable et qu'il n'accepta pas sans faire beaucoup de difficultés. Je ne trouvai point, toutefois, dans Nichan-Ali l'homme intelligent que j'avais espéré; il me dit qu'il était natif de Cachemyr, mais ne put me donner aucun renseignement sur ce lieu; et bien que j'aie écrit sous sa dictée plusieurs routes à travers les pays qui sont entre l'Inde et la Perse, ces renseignemens étaient trop vagues pour que l'on pût les employer avec confiance. Il ne manquait nullement d'impudence, car dès qu'il fut dans ma chambre, il prit sans façon possession du siége le plus élevé, sale, déguenillé, et à demi nu comme il était, et se bourra sans scrupule de tous les vivres qui se trouvèrent à sa portée.

Visite au prince. Conversation sur l'astronomie. Les moullahs se révoltent contre le séjour de l'auteur à Meched. Il feint de se faire musulman. L'ancienne Tous. Tombeau de Ferdoussi.

Le 8 février j'intimai par une note respectueuse au vizir le désir que j'avais de quitter sa maison, et de le délivrer du fardeau de ma présence; mais il s'exprima sur mon compte avec le Mirza de la manière la plus amicale, observant que j'étais son hôte, et qu'il ne me laisserait point sortir de chez lui; que si mon logement n'était pas à mon gré, on m'en trouverait de plus commodes jusqu'à ce que je fusse satisfait; mais qu'il ne souffrirait pas que je revinsse près de Feth-Ali-Khan pour lui noircir, à lui vizir, le visage en racontant au poète lauréat que son hôte avait été mal traité. Enfin il me fit dire qu'il avait l'intention « inschallah! » de venir me voir le lendemain matin pour me conduire chez le prince. Quant au voyage que je projetais à Bokhara, comme le Mirza avait déclaré que j'aimerais mieux tomber entre les mains des Turcomans que d'abandonner cette tentative, il me promettait des lettres et toute l'assistance qui serait en son pouvoir, et il ajouta : « Il peut partir, *inschallah*, avec la kafilah qui est maintenant en charge pour aller à Bokhara par le chemin de Serrouks. »

Bien que je fusse convaincu que la plupart de ces protestations étaient fausses ou exagérées, je

me sentis soulagé en les recevant, et elles me prouvaient qu'il se reconnaissait responsable de ma sûreté.

Le 9 février le vizir tint parole ce jour-là, et à neuf heures environ il vint me surprendre, tellement que je ne me trouvais pas prêt à le recevoir. Il répéta tout ce que la veille il avait dit au Mirza, déplorant le peu de relation qui avait existé entre lui et moi, s'excusant des inattentions dont j'avais été victime sur la masse des affaires qui l'accablaient et l'avaient empêché de me voir. Toutefois il était venu pour me demander pardon, puis il me présenta au prince.

Il était midi environ quand nous arrivâmes au palais, et nous vîmes le prince assis au bout d'un jardin dans un divan-khaneh, et entouré de peu de monde. Nous approchâmes de lui avec les trois salutations d'usage quand nous l'aperçûmes, et une autre quand nous entrâmes dans la chambre où il était. On me désigna un siége dans la partie supérieure de la chambre, au-dessus du mounedjim-bachi (astrologue en chef), et d'un autre pesonnage qui était, je crois, le chef de la loi.

Le prince assis sur son petit trône, dans un des coins de la fenêtre, était simplement vêtu de noir. Quoiqu'il eût une belle apparence, il aurait été mieux encore s'il se fût exempté de cet air contraint et théâtral que les princes regardent, ainsi qu'une

voix très haute, comme essentiels à leur dignité. En conséquence, en forçant une voix naturellement douce, il me dit le bonjour ordinaire d'un ton rauque et enroué, et se gonfla la poitrine afin de paraître majestueux pendant qu'il me parlait. Il me demanda si j'avais été assez heureux « pour atteindre à la poussière des pieds du roi des rois? » à quoi je répliquai que « quand *son esclave* était à Téhéran, *le père du monde* était en deuil. » Cette réponse mit fin à des questions qui pouvaient devenir embarrassantes.

Aux questions d'usage, sur le lieu d'où je venais et sur mes affaires dans ce pays, succédèrent les éternels entretiens sur l'astrologie, l'astronomie, etc., avec l'exhibition de mon astrolabe que j'avais apporté pour rendre ma visite plus agréable au prince qui était très curieux. Le mounedjimbachi m'ayant demandé si mon télescope faisait voir les étoiles en plein midi, et ayant reçu une reponse négative, il traita cet instrument avec beaucoup de dédain, car il était persuadé qu'il devait avoir un verre destiné à montrer les astres à d'autres heures que celles de nuit, et c'est ainsi qu'ils se font des idées très magnifiques et très mystérieuses de la puissance que les Européens communiquent à leurs inventions mécaniques. Ils croyaient encore qu'il y avait en Europe des télescopes pour voir tout ce qui se passait dans l'inté-

rieur d'un château-fort à une grande distance et à travers les plus épaisses murailles; ou bien encore découvrir les secrets d'un harem. Nos armes à feu passaient aussi pour avoir des propriétés particulières et redoutables, notre coutellerie enfin était l'objet des mêmes illusions; et Mirza-Abdoul-Djewat me raconta un jour l'aventure d'un *feringhi* qui, étant venu dans le divan-khaneh de son roi, coupa presque en deux avec un petit canif un gros canon qui se trouvait dans la cour : c'est pourquoi ils pensent que les couteaux anglais de bonne fabrique ont la vertu de couper le fer.

Cette démonstration de l'astrolabe amena une multitude de questions dont le prince était le principal auteur. « De quoi était composé le ciel? de quoi la terre? que pensions-nous des régions de l'eau, de l'air et du feu dont la terre, suivant leur théorie, est entourée? La terre tourne-t-elle autour du soleil, ou est-ce le soleil qui tourne autour de la terre? » Quand je leur dis que nous adoptions la première opinion, ils me lancèrent plusieurs objections qui n'étaient pas en effet d'une nature bien philosophique. Ils me demandèrent, par exemple, au cas où la terre tournerait autour du soleil, comment la rapidité de mouvement que cela supposerait ne jetterait pas à une grande distance tout ce qui ne tient que faiblement à sa surface et qui pour le moins devrait se déplacer? Cela amena des ques-

tions de gravitation auxquelles l'ignorance de leurs termes techniques me mettait hors d'état de satisfaire, et avec toute l'éloquence du monde, je ne serais pas parvenu à les convaincre. Que faire avec des hommes vieillis à méditer et à croire des théories aussi puériles que celles-ci ? Le ciel est formé d'une substance qu'ils nomment *l'origine de la matière* qui enveloppe la terre comme un globe creux; les étoiles sont des échappées de la splendeur du trône de Dieu qui nous arrivent par des *trous* pratiqués dans cette substance primitive, ou bien encore ce sont des paillettes éblouissantes qui y sont *clouées* comme à un plafond : peut-être bien est-ce la lueur de la région du feu que l'on aperçoit çà et là au travers. Je ne rencontrai personne qui pût me développer d'une manière satisfaisante leur théorie, ou qui me décrivît clairement de quelle façon ils supposent que leurs sept cieux entourent la terre, les positions que ces sept cieux occupent relativemeut à cette matière primitive, et comment ils accomplissent leur révolution autour de la terre. Mes questions réitérées adressées à leurs plus habiles astronomes ne m'apprirent jamais ce qu'ils pensent de la place du soleil au milieu de ces différentes régions ou coquilles que quelqu'un comparait à des pelures d'ognon, comment sa lumière se fait jour à travers, ou enfin ce qui produit l'alternation des jours et des nuits.

Quand enfin le prince fut fatigué il se retira : je me sentais on ne peut plus heureux d'échapper à ces enquêtes fatigantes et vaines, quand je fus consterné de savoir que le mounedjim-bachi allait me suivre chez moi pour me tenir compagnie et, comme disait le prince, pour me distraire. Là, la torture de ces mêmes conversations continua encore pendant trois heures. Pour la comprendre il faut se rappeler, non-seulement que j'ignorais les termes scientifiques, tous arabes, mais que dans ces discussions je devais m'attendre à trouver plutôt de furieux prosélytes que des philosophes. En effet, la bigoterie et l'intolérance de ces gens m'ôtaient toute chance de bénéfice ou de plaisir à tirer de discussions morales ou religieuses.

Dans d'autres parties de la Perse où les Européens sont plus connus, on rend justice, en apparence du moins, à leur caractère. Là on comprend qu'il n'y a rien à gagner avec eux en leur déployant un zèle religieux excessif; ici le fanatisme furieux et la superstition ignorante sont sans fruits.

J'en éprouvai souvent les effets qui pour être absurdes n'en sont pas moins fatigans, et je demeurai convaincu que plus je resterais à Meched, plus le mal irait croissant. Je n'étais dans la ville que depuis peu de jours quand on me donna à entendre, de la part du Moutewalli du tombeau, qu'il lui était venu aux oreilles, et il en avait été très

mécontent, que Moullah-Youcef et une autre personne avaient introduit *ultchi feringhi* (l'envoyé franc) dans le Sahn. On leur conseillait de ne pas renouveler ce scandale : on me dit même à mots couverts que je ne serais plus admis dans la medressé Mirza-Djaffir, où demeuraient Moullah-Youcef et quelques autres connaissances que j'avais faites et que je visitais pour me distraire. La ville commençait à s'entretenir tout haut de l'outrage et même du sacrilége qui résultait de ce qu'un Européen non croyant était libre de marcher à l'aise dans ses rues sacrées. Le Mirza entendit un des rigides moullahs s'écrier : « Quoi ! les cieux ne sont pas tombés, quand un *kafir* (infidèle) *feringhi* vient et séjourne dans la sainte cité, et qu'un musulman, un moullah, un seyd demeure avec lui, le sert, mange avec lui continuellement et du même plat ! » De vagues mais ferventes menaces de vengeance étaient proférées contre nous deux par ces dévots. En effet le blâme que s'attirait Mirza-Abdoul-Djewat, par le crime énorme de demeurer avec moi, était si violent, qu'il trouva dans son frère un de ses plus ardens ennemis, et tous ceux qu'il connaissait l'accablaient d'outrages : la vie du pauvre homme en était très malheureuse. La clameur du fanatisme éloignait de nous-mêmes les plus tolérans, et l'on me fuyait comme un homme frappé de la peste. Je vis alors clairement que l'objet

même de mon voyage pouvait être matériellement entravé par ces mauvaises dispositions à mon égard, et je résolus, s'il était encore possible, de contre-carrer cette influence ou de la tourner à mon avantage. J'avais toujours autorisé le Mirza et mes domestiques à dire que, quoique chrétien, je n'étais nullement entêté de ma religion, et que j'étais même porté à voir avec faveur la foi mahométane; que l'un de mes objets, dans ce voyage, était de me mettre au fait de la nature de la vraie foi, et qu'enfin il ne me manquait guère que des encouragemens et de l'indulgence pour me disposer à devenir un des prosélytes de cette croyance. Je reconnus l'avantage d'avoir répandu des bruits que dans toutes mes conversations j'avais eu soin de confirmer par un mot, une expression. Enfin, dans le cours de cette journée, le mounedjim-bachi fut si content de moi qu'il s'écria : « Vous êtes un bon et savant homme : pourquoi ne deviendriez-vous pas l'un de nous ? pourquoi ne resteriez-vous pas dans un lieu où vous êtes si estimé et si heureux ? » Le Mirza lui répondit alors tout bas et d'un air de mystère : « Ayez patience ! il en est plus près que vous ne le pensez ! » Puis avec beaucoup de gravité, il ajouta : « La chose n'est pas impossible; mais il faut que je voie, que je cause davantage et que j'entre en relation avec beaucoup plus de ceux des gens savans qui comme vous habitent des

lieux si saints, avant que je me décide à une démarche d'une telle importance. » Ils reçurent cette effusion avec de grands applaudissemens, invoquèrent le ciel et le prophète pour la confirmation de mes penchans pieux; et avec force *inschallahs* et *alhamdillahs,* ils prirent bientôt congé et me laissèrent en repos.

Le 10 février je fis une visite à l'Amirzadeh qui m'étonna par sa perspicacité et la vivacité de son esprit, surtout en ce qui touchait les sciences.

Le 11 nous arrêtâmes une petite maison pour y loger pendant le séjour que je comptais faire encore à Meched, et le Mirza alla demander au vizir la permission de nous y transporter. Dans le courant de la journée, nous allâmes voir quelques-uns des gens qui nous avaient visités, puis nous eûmes une autre entretien avec Caleb-Ali-Mervi, ensuite duquel nous nous décidâmes à faire usage des chameaux pour nous rendre à Bokhara : deux de ces animaux devaient avoir des *kadjawahs*[1] où nous pouvions entrer quand nous serions las. Caleb-Ali nous promit que cet équipage serait prêt pour l'époque où

[1] Les kadjawahs sont des boîtes, ou pour mieux dire des berceaux faits en bois, couverts d'étoffe ou de cuir, ayant de trois pieds et demi à quatre pieds de large, et quatre pieds de haut, dans lesquelles s'asseyent ceux qui voyagent sur des chameaux : ils sont en partie ouverts sur le devant, et quand ils sont munis d'un matelas, ils forment un moyen de transport assez commode dans une nuit d'hiver pour ceux qui peuvent se tenir des heures entières assis à l'orientale. Le voyageur s'accoutume bientôt au

la caravane devait partir, et l'on pensait que ce serait dans trois ou quatre jours.

Le 12 février nous nous établîmes dans notre nouveau logement; bien qu'il fût petit, et loin d'être riche, il était tranquille, commode, grâce à nos arrangemens; et puis il était à nous. Nous n'avions pas à craindre de visite inattendue, nous étions libres et vivions mieux. Quelle que fût la bienveillance du vizir pour nous, ses domestiques ne la partageaient point, car nous ne pûmes jamais obtenir d'eux la faculté d'emporter les tapis et les nemeds dans le lieu que nous allions habiter, bien que le ministre persistât à nous appeler ses hôtes, et le *mirakhor* (chef des écuries) refusa de me garder mes chevaux, bien que je n'eusse pas d'écurie où les placer.

Le 13 février j'allai voir Mirza-Abdoul-Djewat que je trouvai assis au milieu d'une grande réunion de gens qui lui adressaient des demandes ou des plaintes, sollicitant de lui l'indication des bons jours et des heures fortunées pour commencer diverses entreprises, et ses gens se conformaient fidèlement à ses avis et à ses arrêts. Il les renvoya bientôt et fut heureux de se trouver seul avec moi

mouvement cadencé du pas du chameau; il peut aussi jouir du sommeil et de la chaleur, choses très enviables durant les longues nuits des voyages d'hiver. Chaque chameau porte deux de ces berceaux comme des paniers, un à droite, un à gauche.

pour me montrer diverses curiosités. A mon tour, je lui fis voir une esquisse que j'avais faite du medressé Mirza-Djaffir qui lui plut beaucoup; et comme je lui témoignais un grand regret de ce que la défense du mouterwali me privait de la faculté de prendre une pareille vue du Sahn qui était, lui assurais-je, la plus belle chose de Perse, il me promit, à ma grande joie, de me procurer la permission d'en dessiner une vue, ainsi que de la superbe mosquée qui y touche.

Je fus aussi bien enchanté d'être confirmé par lui dans la bonne opinion que je m'étais faite de Caleb-Ali-Merwi qui s'était engagé à nous faire conduire à Bokhara; il me donna ensuite quelques avis utiles sur les précautions à prendre contre les dangers de la route, et y ajouta des renseignemens sur l'état du pays qui entoure Meched; étant venu à parler de Kelaat-Naderé, il me montra un plan de ce château fort dressé par lui-même. Ce plan était certainement dans son genre une curiosité; le Mirza avait cru nécessaire de tracer du mieux possible, non-seulement les lignes et l'image du pays, mais encore ce qui s'y passe habituellement, et les efforts qu'il avait faits pour dessiner les villages, les forts, les maisons, les Ils et leurs tentes, avec les camps de Turcomans, les troupeaux de chameaux et les captures de caravanes, le tout autour de Kelaat,

étaient si plaisans, que j'aurais été charmé d'avoir cet ouvrage en ma possession.

Le 14 février de nouvelles preuves du fanatisme et de la cupidité des bons moullahs de Meched se succédaient de jour en jour. Le mouterwali de medressé Mirza-Djaffir, imitant l'exemple du mouterwali du Derghah, défendit formellement de me recevoir dans l'enceinte de ce lieu. On assurait que j'étais monté sur le haut de la medressé pour plonger mes regards dans toutes les maisons et tous les harems de la ville au moyen de mon télescope, et que d'ailleurs cet endroit était trop voisin du Sahn pour qu'un infidèle y pût être reçu. On me fit bien entendre, en me notifiant cette prohibition, qu'un cadeau offert au mouterwali en adoucirait la rigueur; mais je ne fis aucune attention à cette insinuation, et je restai quelques jours sans visiter la medressé.

J'appris aussi un autre effet de cette bigoterie qui me persécutait. Je m'étais préparé le matin pour aller au bain que je fréquentais habituellement; mais observant beaucoup de retard dans les apprêts dont mes domestiques avaient le soin, j'en demandai les motifs, et l'on me dit que Moulla-Hassan, le maalim du vizir, ayant découvert que j'avais été à ce bain quelques jours auparavant, s'était violemment courroucé contre le maître du bain, en lui ordonnant de ne plus recevoir à l'avenir d'infidèle, et même de retirer comme immonde

la pierre que j'avais occupée. Le propriétaire me pria donc poliment de ne plus venir, et je fus forcé de me rendre dans un autre bain dont les habitués étaient moins scrupuleux. A coup sûr, ce fait d'intolérance ne se serait jamais passé en Turquie, hormis peut-être dans les villes saintes.

Ce même jour, Caleb-Ali-Merwi étant chez moi, deux hommes vinrent nous offrir leurs services et leur compagnie pour aller à Bokhara; mais le 15 et le 16 des rumeurs inquiétantes se répandirent dans la ville. On parlait de dangers sur la route et de caravanes pillées : nous apprîmes enfin qu'une kafilah venant de Bokhara était arrivée à Serrouks, où elle était arrêtée; et jusqu'à ce qu'elle fût de retour à Meched, il n'y avait aucune chance de départ.

Le 17 février Mirza-Abdoul-Djewat vint me voir en s'annonçant en ces termes : « J'ai pris l'occasion de venir ici presque en secret, pour avoir à loisir un entretien avec vous et sans être gêné par la présence de témoins. » Après avoir parlé de diverses choses, je lui rappelai toutes les mesures prohibitives dont j'étais victime relativement au Sahn, à la medressé, aux bains, et je lui demandai combien de temps encore il me serait permis d'aller en public dans les rues et les bazars; je finis par lui demander ce que dans cette position j'avais à faire. Le Mirza affecta beaucoup d'indignation en apprenant ces détails, dit que les habitans étaient des brutes avec

lesquels il n'y avait point à s'entendre, et qui m'avaient complétement outragé; mais il me promit de tout mettre sur un pied convenable, et de me donner la possibilité d'aller partout où il me plairait, en me faisant accompagner par un de ses gens. Il fut convenu ainsi que dès le lendemain matin, il me rendrait possible de prendre une vue du Sahn; il observa de plus qu'il désirait me procurer le moyen de traverser librement et sans être tourmenté tout le pays. Alors il se tourna vers Moulla-Youuf et Mirza-Abdoul-Rezak, et causa avec eux pendant quelque temps à voix basse; enfin ce dernier répondit tout haut : « Qui l'empêcherait dans ce cas de dire immédiatement ce qui est nécessaire? Pourquoi ne le dirait-il pas à votre personne vénérable? — Très bien, répliqua Mirza-Abdoul-Djewat; » puis s'adressant à moi : « Nous avons parlé de vous, continua-t-il, de ce que vous devriez faire pour être à votre aise au milieu de nous. Il s'agit de peu de chose : vous n'avez qu'à répéter après moi ce que je vais vous dicter, et ce sont les paroles de la profession de foi musulmane. Après cela vous serez comme un frère, et personne ne s'enquerra de votre conduite quelque part que vous alliez. » Je répondis que je n'étais pas suffisamment préparé encore; mais le Mirza m'arrêta par un regard, et en me faisant entendre que l'on n'examinerait point trop rigidement mon sentiment à cet égard. Il commença alors à me

dicter la *kalmeh* que je répétai après lui, ensuite il me prit par les deux mains, et me déclara bon musulman. Le Mirza n'était pas dupe de cette scène, et ne voulait que m'être utile. Plusieurs personnes étant bientôt survenues, l'affaire eut une belle chance de devenir bien vite de notoriété publique, et le Mirza prit congé de moi avec nombre d'Hamdouliillahs et des louanges au prophète pour l'acte de grâce qu'il venait d'accomplir.

Le lendemain je fus en possession du privilége que je venais d'acheter, au point d'avoir la permission d'entrer dans le Sahn avec un homme appartenant à Mirza-Abdoul-Djewat, et de me tenir une grande partie du jour dans la rangée supérieure d'arcades d'où je pus dessiner ce beau lieu. Pendant ce temps, j'eus toutefois un échantillon de ce que je devais attendre si j'avais pénétré sans être muni de la sanction que j'avais obtenue. J'attirai considérablement l'attention, et dans un moment où l'homme qui m'accompagnait m'avait quitté, une bande de jeunes garçons, amassée au-dessous, commença à lancer des pierres et à m'insulter dans les termes les plus grossiers, y ajoutant toujours « Au juif! au juif ! — au chrétien ! au chrétien! » Et je ne saurais dire jusqu'où l'affaire aurait été si mon compagnon n'était arrivé.

Dans la soirée je visitai Mirza-Daoud, frère de Mirza-Abdoul-Djewat, qui me fit répéter la kalmeh;

puis il me fallut recommencer le lendemain cette cérémonie devant le vizir, et toujours les plus dévots m'accablaient de questions évidemment faites pour m'embarrasser. Afin de m'en délivrer, je leur fis des réponses d'une métaphysique si transcendante qu'ils comprirent ou ne comprirent pas, mais du moins ils s'abstinrent à l'avenir de leurs interrogatoires en fait de religion.

Le 21 février j'appris du vizir, que je pressais de m'accorder sa protection pour continuer ma route dans le nord-est, que Mohammed-Rahim-Khan, souverain de Khyvah ou Khive, qui était en guerre mortelle avec Bokhara, avait mis ses troupes en mouvement contre cet État, et avait déjà ravagé le pays jusqu'à l'Amou ou Oxus, sur le bord opposé duquel était campée l'armée de Schah-Hyder, souverain de Bokhara, à l'effet d'arrêter ses progrès : les Turcomans étaient ainsi en campagne, et la route était loin d'être sûre. Le lendemain des voyageurs de Bokhara me confirmèrent ce que le vizir avait dit.

Le 23 février je me rendis ce jour-là aux ruines de l'ancienne ville de Tous, située à dix-sept milles au nord-nord-ouest de Meched, sur le bord oriental d'un ruisseau qui forme la branche principale de la rivière de Meched, qui était alors considérablement enflée par la fonte des neiges. La route que nous suivîmes traversait beaucoup de terres bien cultivées et excellentes. Nous passâmes à moitié

chemin, environ, par le grand village de Khouschmeiti; mais il en existe encore d'autres sur la route.

On aperçoit de loin les murailles de la ville de Tous sur le plan légèrement incliné du côté oriental de la vallée. Ces murailles sont de terre, coupées comme à l'ordinaire par des tours qui sont toutes en ruines, mais s'élèvent encore de beaucoup au-dessus du sol. Elles embrassent une circonférence de trois ou quatre milles, et il ne reste que peu de traces de la magnificence d'autrefois dans cette enceinte. Il n'y a que trois ou quatre objets qui attirent l'attention comme restes de l'antiquité. Le premier et le plus considérable est un grand bâtiment carré de briques cuites, couvert d'un dôme, situé à peu près au centre de l'emplacement. On ne voit aucune inscription qui puisse faire connaître la date de cet édifice; mais sur une pierre de tombe qui est près de la porte est une épitaphe effacée, et dont on ne peut plus lire que le mot *Allah*.

Non loin de ce mausolée se voient les débris d'un minar en belle maçonnerie. Il n'en reste plus que quinze ou vingt pieds debout, et il n'y a pas trace du bâtiment auquel il devait tenir. A quelque distance de la porte d'entrée est un dôme orné de tuiles vernies, si petit que je pensais d'abord qu'il avait fait partie de quelque maison particulière. Ce

dôme couvre les cendres du célèbre poète Serdoussi qui, après un traitement outrageant qu'il reçut de Schah-Mahmoud de Ghazna, revint mourir dans Tous sa ville natale.

Tous fondée, les uns disent par Djimchid, célèbre fondateur de Persépolis, les autres par Tous, héros du Schahnameh, fut dévastée par Tchinghiz-Khan, lorsque tout le Khorasan tomba dans ses mains impitoyables, et la population qui survécut se retira à Meched.

En revenant à cette dernière ville, nous tournâmes sur la gauche en longeant toujours le lit de la rivière, pour aller visiter un grand mausolée nommé le tombeau de *Kodjah-Rebbi*. C'est un bâtiment de la forme ordinaire, un carré dont les angles sont taillés de manière à ce que le tout fasse un octogone, à quatre grandes et quatre petites faces, dans les premières desquelles sont des entrées voûtées. Son vaste dôme, ainsi que ses murs extérieurs, étaient autrefois ornés de tuiles vernies d'un beau modèle; mais l'intérieur était beaucoup plus beau et s'est parfaitement conservé. A partir du sol jusqu'à la hauteur de cinq pieds les murs sont couverts de tuiles de formes et de couleurs diverses, au-dessus desquels un plus grand espace encore est occupé par des touffes de fleurs très richement dorées, divisées par compartimens. Un large ruban d'inscriptions arabes, en or sur un fond azur, fait

le tour de la muraille au-dessus de ces fleurs, et le reste, ainsi que le dôme, est décoré avec goût et magnificence de fleurs dorées et d'enlacemens capricieux, toujours sur un fond azur. Le dôme et les murs sont anciens, mais le travail d'ornemens a été exécuté sous Schah-Abbas.

Caravane de Bokhara retenue à Serrouks. Délais. Mendiant arrogant. L'auteur forcé de renoncer au voyage de Bokhara. Résolution de revenir par le sud de la mer Caspienne.

Le 25 février la grande kafilah qui venait de Bokhara et s'était arrêtée à Serrouks, y avait été retenue par les nouvelles de dangers qui menaçaient la route, et le prince ordonna à cent cavaliers d'aller au-devant d'elle, et de lui servir d'escorte pour revenir à Meched. Ce détachement, toutefois, ayant appris qu'un corps considérable de cavaliers de Seyd-Mohammed-Khan de Kelaat était sur leur passage, rentra en ville, poursuivi par la terreur panique. On dit plus tard que le gouvernement avait donné l'ordre de réunir mille cavaliers pour aller escorter plus efficacement la caravane restée en embargo.

Le 26 février les mille cavaliers n'étaient point encore partis; mais une petite caravane de Khyvah entra à Meched, sous l'escorte de quelques cavaliers appartenant à Begler-Khan, de Dereguz, et elle donna la nouvelle que la route était assez tranquille.

Ces délais continuels mettaient à bout ma patience, et j'étais épouvanté par la pensée que les dépenses considérables que j'étais contraint de faire pouvaient réduire mes ressources d'une manière alarmante, dans un pays où il serait peut-être impossible de s'en procurer de nouvelles. Je me résolus donc à partir immédiatement, et Mirza-Ab-boul-Djewat me promit de me procurer un sauf-conduit de Seyd-Mohammed-Khan, qui me protégerait sur la route de Kelaat, où il me proposa d'engager son ami Killidge-Khan, chef des Timouris, à me fournir une escorte jusqu'à Ghoriân, près de Herat, d'où il m'assura qu'il ne serait pas difficile de nous rendre à Bokhara. Cela se présentait bien, mais il fallait consulter le vizir ; je le fis. Il me détourna entièrement d'aller à Kelaat, entreprise que le peu de foi du chef pouvait rendre extrêmement dangereuse. Il me fit observer, toutefois, que Killidge-Khan pouvait nous rendre la route sûre par Herat, et que les gens de Serrouks étaient toujours disposés à nous conduire par le chemin ordinaire dès qu'il serait libre.

Le 28 février, on devait me présenter à Killidge-Khan ; mais le temps déplorable qu'il faisait s'opposa à ce que je misse le pied dehors, car la pluie et le givre tombèrent du matin jusqu'au soir. Je fus donc contraint de rester chez moi, ruminant mille réflexions aussi sombres que le ciel. Les dé-

lais et les désappointemens que j'avais soufferts, et bien d'autres vexations inséparables d'un voyage dans des pays lointains, peu civilisés, mais dont je n'ai pas cru devoir fatiguer le lecteur, me revinrent alors à la pensée et me jetèrent dans l'abattement, lorsque j'eus un échantillon de l'audacieuse importunité avec laquelle les Orientaux demandent l'aumône sans être mendians de profession. Un soir chez le vizir, j'avais rencontré un Seyd arabe qui, en vertu de sa descendance consacrée, était reçu là comme un hôte humble, flattant le grand personnage et applaudissant à sa conversation. Aussitôt qu'il eut connaissance, disait-il, de mes dispositions à adopter la vraie foi, il se présenta chez moi pour me féliciter d'un si heureux événement. Il se proposa même pour m'accompagner à Khyvah ou à Bokhara. Il m'assurait qu'il avait été avec une kafilah à trois journées seulement de la première de ces villes. Toutefois le but de sa visite se montra bientôt. Il était, me disait-il, Seyd et pauvre, et il attendait de moi, en ma qualité de néophyte, une gratification libérale. Je devais savoir, ajoutait-il, que par l'effet d'une volonté du prophète, dont le nom soit loué! un cinquième de toute propriété appartenait à lui et à ses descendans, et que lui Seyd, comme faisant partie de cette famille bénie, il espérait que je manifesterais la sincérité de ma profession, en faisant contribuer une bonne portion de cette part

du prophète à soulager les besoins d'un de ses descendans. Il me débitait tout ceci sérieusement, comme quelqu'un qui réclame son droit, et non point du tout comme un mendiant. Il s'efforça même d'intéresser le Mirza en sa faveur, en lui promettant la survivance d'un vieux manteau arabe, s'il voulait agir chaudement en sa faveur. Je fis toutefois la sourde oreille, et après l'avoir renvoyé, je donnai ordre qu'il ne fût plus admis. Bientôt après il força cependant ma porte, et je n'eus d'autre moyen de me débarrasser de ses ennuyeuses sollicitations, que de lui dire que j'allais sortir et de lui faire passer la porte devant moi.

Un jour néanmoins, il entra malgré toute opposition, déterminé à gagner la partie. Alors, prenant une place élevée, comme quelqu'un qui m'honorait par sa visite, il demanda familièrement une pipe, et commença par attaquer vivement en dialecte du Khorasan le Mirza qui, poussé à bout, me répéta en persan ce qu'il voulait. Je répondis froidement que je n'avais pas d'argent à jeter, et qu'il ferait beaucoup mieux de ne pas perdre en vain plus long-temps ses précieuses heures. Alors l'Arabe se mit, d'un ton insolent quoique son langage fût assez abject, à établir ses droits à ma charité; mais ce fut inutilement, et bien qu'indigné, je restai silencieux et calme, et lui refusant tout. Alors il perdit patience, et ses remontrances devenaient

d'autant plus burlesques qu'elles étaient pressantes. Il prierait pour moi, travaillerait pour moi, me servirait dans les emplois les plus bas, si je voulais lui donner quelque chose, si peu que ce fût; de vieux habits, un peu d'argent, un couteau, un mouchoir, un haillon; mais s'en aller les mains vides, c'est ce qu'il ne pouvait admettre. Je lui répondis à plusieurs reprises qu'il fallait qu'il sortît et que je voulais être seul. Il n'en fit rien; il continua de demander, au point que je cédai à ma colère et pris le haut ton. Le sien changea immédiatement aussi; il prit un air de dignité blessée, et même murmura confusément quelques menaces de me faire repentir de ma conduite; et quand, décidé à ne plus rien ménager, je donnai à mes domestiques l'ordre d'éloigner de sa portée les objets qui se trouvaient dans la chambre et qu'il touchait continuellement, il se tourna vers moi avec la plus complète insolence, et me demanda si je le prenais pour un voleur. Je ne vis jamais un mendiant si tenace, et s'il n'y avait pas eu à craindre le fanatisme qui règne dans cette ville, il eût été amusant de le châtier de son audace; mais une pareille justice eût été dangereuse, et d'ailleurs il prit le parti de sortir. J'appris dans la suite que ce Seyd était connu dans tout Meched pour se conduire ainsi.

Le 1er mars, je ne pus voir Killidge-Khan, et le lendemain j'appris qu'il était parti pour aller cher-

cher la caravane de Sirrouks. Cependant mon argent avait tellement diminué, qu'il fallait que je m'en procurasse en vendant quelques-uns des articles que j'avais apportés pour faire des présens. L'urgence de quitter Meched m'était journellement démontrée par quelque circonstance désagréable qui venait me rappeler la difficulté toujours croissante, et le danger probable de ma situation dans ses murs. J'étais à Meched depuis plus d'un mois déjà, et cependant ma route, au lieu de s'y être aplanie, était devenue plus incertaine et plus glissante. Je n'avais trouvé que résistance et mauvais vouloir, là où je devais espérer aide et assistance. La timidité et la méfiance de mes domestiques croissaient, et mon argent s'en allait grand train. Le rayon de faveur dont j'avais joui un instant s'éclipsait évidemment. Ceux qui au premier abord m'avaient accordé quelque attention me négligeaient. Le vizir même, quand je désirais être admis en sa présence, n'était jamais visible, et les habitans de la ville, autant que j'en pouvais juger par leurs actions, avaient repris toute leur haine amère contre moi. Quand je traversais le bazar, quelques-uns crachaient devant moi, murmuraient tout bas des injures, et me regardaient avec une répugnance qu'ils ne dissimulaient pas. J'étais même averti de plusieurs complots tramés contre ma vie. Quatre ou cinq moullahs s'étaient ligués pour me guetter

dans les ailes d'un passage qui fait face à la grande mosquée, et où conduit le chemin ordinaire, à l'effet de me lapider; mais le courage leur manqua et ils abandonnèrent l'exécution de ce complot. Une autre fois, il s'agit de m'attirer hors des murs, et là, de me vendre aux Turcomans, qui ont toujours des agens dans la ville; mais on ne tenta point non plus d'exécuter ce projet. On parla de poison aussi; mais la plupart de mes domestiques étaient trop vigilans et trop fidèles pour que l'on pût espérer de réussir en ce dessein. Mohammed-Houssain-Khan-Kadjer, perdu de fortune, avait dit tout haut dans une medressé qu'il avait fait le vœu de nous mettre à mort, le Mirza et moi, et qu'il ne serait heureux que quand il pourrait nous rejoindre dans un lieu isolé pour y boire notre sang.

Je dînai le soir avec l'Amirzadeh, et après un bon dîner je jouis d'une soirée agréable pendant laquelle je recueillis quelques renseignemens utiles. Il me fit servir du thé après le repas, et me demanda si je voulais de la crème. Comme je répondis affirmativement, on m'apporta une tasse remplie de la plus belle crème; mais je fus bien surpris quand je reconnus au goût qu'elle était *salée*, au lieu d'être sucrée. J'en marquai mon étonnement, et j'appris alors que suivant la coutume des Usbecks, on ne sucre que le thé pur, et que quand on le mélange de lait, on remplace le sucre par du sel. Je bus de cette

boisson et ne la trouvai pas désagréable; mais je demandai ensuite une tasse de lait et de sucre.

Les Usbecks consomment beaucoup de thé et le préparent de diverses façons. Bouilli dans l'eau et assaisonné avec du beau sucre, on le boit dans la matinée et on le présente à ses hôtes; préparé avec du sel et épaissi au moyen des feuilles même, de pain et de beurre, il est communément servi à déjeuner; et on le prend comme un restaurant très sain sous la forme de thé au lait avec du sel.

Le 4 mars j'appris que Mirza-Hedayu-Ullah et Mirza-Abdoul-Djewat étaient partis le matin avec le vizir lui-même, pour aller à Kelaat traiter avec Seyd-Mohammed-Khan, afin qu'il relâchât un sirdar qu'il avait fait prisonnier : cette nouvelle me manquait pour m'ôter tout courage. Mon plus chaud protecteur dans Meched était absent; j'acquis la conviction que si je persistais à aller plus avant dans le pays, mes domestiques ne m'y suivraient pas. Je résolus donc à revenir de Meched du côté de la Perse, en passant par le Kourdistan, Astrabad et le Mazendéran; et la joie que témoignèrent mes gens à cette nouvelle me prouva combien il eût été difficile de les faire marcher dans une direction contraire.

Il fallait me pourvoir de l'argent nécessaire pour les frais de ce voyage, et j'eus la plus grande peine à me procurer la somme strictement suffisante : la difficulté d'avoir des bêtes de charge fut presque

aussi grande; mais enfin, après beaucoup de tracasseries, je trouvai un muletier de Téhéran qui consentit à me fournir, à un taux exorbitant, quatre bêtes pour nous transporter à Astrabad, et je pris le parti de quitter Meched le plus vite possible.

Mirza-Daoud, le frère d'Abdoul-Djewat, passa une grande partie de la matinée avec moi, et me dit que non-seulement le vizir et ses frères étaient allés à Kelaat, mais que les principaux chefs Kourds s'y devaient trouver aussi et tenir conseil sur les affaires générales du pays. De Kelaat, ils avaient le projet de se rendre à Cotchoun, où probablement je les reverrais.

Le 8 mars l'Amirzadeh m'invita ce jour-là tout exprès pour que je me trouvasse avec un homme qui jouissait d'une très haute réputation, Moullah-Aga-Abou-Mohammed, le beau-père de Mirza-Abdoul-Djewat, un des principaux astrologues et docteur de la loi, en odeur de sainteté à Meched. Ce personnage avait témoigné le désir de me voir et Mirza-Daoud me fit dîner avec lui.

Je trouvai dans le moullah un petit homme fin, d'une physionomie assez agréable, et qui aborda tout aussitôt avec moi le sujet favori de conversation, l'astronomie et l'astrologie. Comme la plupart de ses compatriotes, le moullah était un partisan déclaré de la magie, et pour me convertir à cette croyance, il me cita plusieurs faits venus à sa con-

naissance, tels que l'exemple d'un homme jeté en l'air, qui tomba en lambeaux et dont les membres se rejoignirent quand il toucha la terre. Il avait vu un autre homme ayant une broche passée à travers la tête, les oreilles et les yeux, sans qu'il souffrît le moindre mal; enfin un troisième avait eu la tête coupée net, et après quelque temps elle était revenue se joindre au corps comme si rien ne fût arrivé; et ils attribuaient tous ces effets aux drogues, aux simples, enfin à ce qu'on nomme la magie *naturelle*.

Ce moullah m'invita à dîner chez lui, et je crois que je dus cette invitation principalement à mon télescope et au désir que cet homme éprouvait de voir les étoiles au moyen de cet instrument. Notre repas fut très frugal, et l'orgueil ou les préjugés du moullah se montrèrent bien dans la façon dont il me traita. Ma part me fut servie sur une assiette séparée, afin que nul de la société ne mangeât du même plat que moi.

Le 9 mars j'allai prendre congé de l'Amirzadeh, duquel j'avais été très bien traité pendant toute ma résidence à Meched. Il me présenta alors un petit astrolabe d'un travail très remarquable, qu'il avait apporté de Bokhara, en me priant de le conserver comme un souvenir d'un confrère astronome dont il était chagrin de perdre sitôt la compagnie, et le *Khoda hafir schuma* (Dieu vous garde!) fut échangé

de part et d'autre avec des sentimens de bonté et de sincérité réciproques.

J'allai faire mes adieux aussi à Caleb-Ali-Merwi, qui reconnut avec moi que dans ce moment les routes n'étaient pas en état d'être fréquentées. On avait appris le matin même qu'une petite caravane qui marchait à la suite de la grande kafilah de Bokhara à Meched avait été surprise non loin de Merv et taillée en pièces. Quelques jours après nous fûmes instruits qu'une bande de Turcomans tuckehs avait fait une irruption hors du désert jusqu'au-delà de Merv, et même dans le voisinage de Ghoriân, à dix farsangs de Herat. Cet événement, survenu sur la ligne même que nous devions suivre, m'affermit de nouveau dans la résolution que nous avions prise, et j'avoue que pour la première fois alors, je me réconciliai avec l'idée pénible du changement de route que j'avais été obligé d'adopter.

Départ de Meched. Tchinnaran. Begnezer. Cotchoun. Musique. Soufisme. Koran magnifique. Départ de Cotchoun.

Le 11 mars, à huit heures, nous étions hors des portes de Meched, et une fois en pleine campagne, je sentis mon cœur plus léger et les mauvaises passions s'évanouir. Le jour était beau, l'air pur, et les premiers boutons du printemps commençaient à se montrer. Le gazon se faisait jour sous les touffes de mauvaises herbes desséchées, et le crocus, ainsi

que d'autres fleurs hâtives, répandaient de douces et riantes teintes sur le granit grisâtre. Des milliers d'oiseaux jouaient dans l'air, et une espèce de belette courait de trou en trou sur la plaine. Les tribus errantes étaient toutes en mouvement pour changer de pâturages; nous rencontrions des troupes d'hommes, de femmes et d'enfans, à pied ou sur des chameaux, portant avec eux tout ce qu'ils possédaient, et marchant au milieu de leurs troupeaux qui erraient de côté et d'autre, formant de pittoresques tableaux sur les inégalités de la plaine.

Nous suivions pendant quelque temps cette même route qui conduit aux ruines de Tous; mais quelques milles avant d'y arriver, nous nous dirigeâmes vers un village misérable nommé *Mohammed-Abad*, où toutefois nous passâmes une bonne nuit dans un bon mihman-kahneh. Nous avions fait depuis Meched à peu près seize milles.

En traversant la plaine dont le sol me parut bon, je remarquai que l'on n'employait point seulement le bétail au travail de la charrue, mais encore qu'on y mettait les mulets, les ânes, et même les hommes. Il faut que la terre où de telles forces suffisent soit bien légère. La matinée du 12 mars était sombre et menaçante, et le vent très aigu. Nous nous mîmes en marche un peu avant sept heures, et suivîmes en montant graduellement la plaine d'Hur. Le sol était partout riche et profond, et sillonné de ravins

que creusaient les ruisseaux formés par la neige fondante. A huit milles ouest-nord-ouest du village environ, nous passâmes près d'un petit lac qui a un demi-mille de longueur, nommé *Djechmah-i-Djilass*, une des sources de la rivière de Meched. Il est situé au milieu d'une vaste prairie, et son eau est profonde, claire et entourée de sable. De telles agrégations d'eau douce sont rares en Perse. On nous dit que les habitans ne s'y baignaient pas, par suite de quelque idée superstitieuse que je ne pus approfondir. Les montagnes de chaque côté de la vallée sont élevées, et la vallée elle-même consiste en deux plans inclinés qui partent de la base de ces montagnes, et descendent en légères ondulations jusqu'au ruisseau qui coule au centre. Elle est clairsemée de villages qui pour la plupart sont en ruines et servent de campemens aux Ils dont les tentes noires, déployées sur ces ruines, ressemblent à des toiles d'araignées étendues sur la terre. Après une marche d'environ vingt-cinq milles, nous arrivâmes à Tchinnaran, ville fortifiée autrefois, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une triste ruine. Les murailles, renversées par ordre de la famille régnante, n'entourent de leurs débris que trois cents misérables cabanes, en apparence maigrement peuplées. Nous fûmes bien logés chez le ketkhoda. Il y a environ mille familles d'Ils qui appartiennent à Tchinnaran et à ses dépendances. Sa *tchemen*, ou

prairie naturelle, est renommée pour ses richesses et s'étend de Djechmeh-i-Djilass à Radkan sur un espace de quarante milles de long et de sept ou huit de large. Notre troupe fut augmentée en ce jour par la compagnie d'un moullah qui allait à Cotchoun. Je m'étais trouvé avec cet homme à Meched, où il affectait de se regarder comme souillé s'il fumait même une pipe avec moi ; mais ses scrupules paraissaient s'être tout-à-fait dissipés quand, après une marche, il se trouva dans mon commode appartement et devant mon vaste et fumant pilau qu'il dévora sans contrition. Quand le Mirza lui demanda comment lui, qui était si dédaigneux, pouvait songer à manger avec une personne qu'il avait naguère si peu estimée. « Oh ! répliqua-t-il, j'ai ouï dire qu'il sait répéter le kelmeh musulman ; ainsi vous savez qu'il est maintenant des nôtres ? » Cet homme étant un excellent cicérone, ayant une parfaite connaissance du pays, je me trouvai heureux de pouvoir échanger mes vivres contre les renseignemens qu'il me donnait abondamment. Nous fûmes tourmentés durant toute la soirée par les visites de notre hôte et de ses connaissances qu'attiraient la curiosité, la politesse ou les affaires, ce qui, si l'on considère que nous étions dans le Kourdistan, pays proverbial des voleurs, n'était pas très agréable, attendu que nos bagages étaient éparpillés dans la chambre. Je dois dire à leur honneur

que pas un objet ne nous manqua, et que notre hôte ne voulut rien accepter pour son hospitalité.

Le 13 mars la nuit fut mauvaise, mais le matin se montra clair et beau; la terre était blanche, et la neige qui y avait tombé brillait; l'air était serein, quoique froid, et de gracieux petits nuages couronnaient les sommets des montagnes. Nous nous mîmes en route à sept heures et demie, toujours dans la même direction et à travers la vallée de la veille, laissant à douze milles sur notre droite la ville de Radkan. On dit qu'elle se compose de trois ou quatre cents maisons, et il y a plusieurs villages dans le voisinage de Tchinnaran; mais plus nous avancions, plus ces signes de populations fixes faisaient place aux noires tentes des Ils dont les nombreux troupeaux de moutons, de chevaux et d'ânes couvraient de toutes parts la terre blanche. Vers midi nous descendîmes un peu, et la neige était fondue par la chaleur du soleil; le chemin devint si gras, qu'il était difficile aux animaux de tenir pied. De plus, le vent s'était élevé vers dix heures et avec tant de violence, qu'il gênait encore leur marche; de façon qu'à trois heures environ, nous fûmes enchantés de nous arrêter dans le petit village de Beg-Nezer, situé dans une plaine aride, éloigné de toute autre habitation. Celui-ci était si pauvre, qu'il put à peine nous fournir un abri. Toutefois le ketkhoda se mit de très bonne volonté en mouvement,

me logea dans sa propre maison, procura des cabanes à mes gens, et nous fit avoir des provisions suffisantes.

Ce ketkhoda, fils de l'homme qui bâtit ces murailles et dont le village porte le nom, fut extrêmement hospitalier; et quand nous lui témoignâmes le regret que nous éprouvions de le déranger autant, il nous répondit qu'en tout temps et par le froid, il se mettrait dehors pour pouvoir loger un hôte. Il avait, nous dit-il, vu de meilleurs jours, et son père était un homme de quelqu'importance; il possédait une bonne maison et une chambre commode pour les hôtes; mais l'armée des Kadjirs était venue et avait détruit totalement le village, se chauffant avec le bois de charpente qu'il avait à grand'peine amené pour le bâtir, et transformant les maisons en ruines éparses. « Depuis ce temps, ajouta-t-il, je n'ai pas eu le cœur de relever ma maison; quand je le ferais, à quoi bon? La première armée envoyée par les Kadjirs la détruirait encore. » Il parlait du reste avec éloges du gouverneur qui ne lui demandait point de taxes; il y aurait eu en vérité honte à le faire, car il méritait plutôt une récompense pour demeurer sur la route dans une contrée si désolée.

Le 14 mars à six heures environ, et par un froid très piquant et un ciel très pur, nous prîmes congé de notre ami le ketkhoda qui reçut sans façon le prix

de ses provisions, en nous faisant observer, ce qui d'ailleurs était suffisamment visible, qu'il était trop pauvre pour céder au plaisir qu'il aurait à traiter les voyageurs. Nous suivîmes toujours la même vallée, et, après avoir monté graduellement, nous arrivâmes au sommet où la neige était si épaisse que nos animaux, surtout ceux qui étaient chargés, avançaient très péniblement. Nous étions à une hauteur considérable ; alors une descente très douce commença et dura jusqu'à Cotchoun ou Cabouchan, qui peut être en tout à vingt-sept milles de Beg-Nezer.

Les premiers dix milles de ce trajet sont par une route déserte. Les montagnes de chaque côté se rapprochent, tandis que la vallée s'élève; et sur ce point se trouve un autre village misérable nommé *Eltchi-Gheddân*. Un peu plus loin la vallée s'élargit, se peuple de villages; et en approchant de la ville, on distingue pendant long-temps des traces d'une ancienne culture. Les ruines de villages sont fréquentes, et le pays a plutôt l'aspect d'une prospérité passée que d'une prospérité présente. Nous souffrîmes beaucoup dans la journée de l'éblouissant reflet de la neige qui nous brûlait le visage, y élevait des cloches, nous affectait les yeux et aveuglait en quelque sorte nos chevaux. Il n'est pas rare que ces animaux en perdent la vue, quand on n'a pas la précaution, pendant le voyage, de leur garantir la

vue en faisant descendre sur leur tête une espèce de voile, et en leur baignant les yeux d'eau chaude à chaque lieu de repos.

Comme je ne voulais pas m'établir à Cotchoun dans le caravansera, j'envoyai en avant la lettre de Mirza-Daoud pour annoncer mon arrivée, et prier quelques-uns des gens de l'ilkhaneh de me procurer un logement. C'est chez Ismaël-Beig lui-même, le sirdar des troupes du Khan, que je fus logé; car il paraît que Mirza-Daoud, dans sa lettre, m'avait conservé le titre d'*eltchi feringhi*, et c'est ce qui m'attirait de la part des officiers du Khan, en son absence, ces marques de distinction.

Bientôt après, je reçus la visite de Mirza-Selim, fils de Mirza-Reza, vizir du Khan, qui me dit que son père et l'ilkhaneh auraient beaucoup de plaisir à me rendre agréable le séjour de Cotchoun; et le lendemain je fus visité par Khanlar-Khan, neveu de l'ilkhaneh, homme très poli, mais très stupide.

La ville de Cotchoun paraît être à peu près à mille pieds au-dessous du niveau de Meched. Le climat est tempéré et agréable dans la vallée; car, bien qu'elle ait plus de journées froides que les vallées de Meched et de Nischapore, en revanche elle a bien moins de jours de chaleur étouffante. Pour me prouver la modération des chaleurs de l'été, Ismaël-Beig, mon hôte, me donna l'assurance que les habitans dorment en plein air tout au plus un mois

dans l'année. L'aspect de santé des habitans démontre combien l'air est pur et salubre.

Cette vallée produit du froment et de l'orge en grande abondance ; on y récolte un peu de soie, mais on n'y cultive point le riz et le coton. Il y croît des fruits de toute espèce, des melons doux, des melons d'eau, des pommes, des poires, des abricots, et tous y viennent en perfection; mais les raisins, bien qu'on les y cultive, ne sont nullement bons. Les arbres ne sont complétement couverts de leurs feuilles que deux mois après le nô-roz, et ce n'est qu'un mois après cette époque que les montagnes sont tout-à-fait vertes; mais aussi cette verdure est de longue durée et fournit d'excellens pâturages. La moisson s'y fait beaucoup plus tard que dans les basses plaines, tellement que le froment nouveau est souvent apporté de Nischapore ou de Sebzewar pour être semé dans le Kourdistan, et on le récolte la même année, car le sol est très bon ; la végétation, une fois commencée, est si rapide que, ne mît-on les grains en terre que soixante jours après le nô-roz, ils en récoltent le produit presque aussitôt que le blé semé bien auparavant, c'est-à-dire cent dix jours environ après le nô-roz.

Le 17 mars je rendis visite à Khanlar-Khan dans l'Ark ou palais, qui n'a rien de remarquable; et le 18 l'ilkhaneh arriva à Cotchoun, l'affaire de Kelaat étant terminée. Le 19 j'appris que l'ilkhaneh

avait témoigné le désir de me voir, et je restai à la maison tout le jour, mais c'est le soir seulement qu'il vint pour m'engager à dîner avec lui. Il me reçut dans une chambre mal meublée dans la cour extérieure, et là, m'embrassant et me baisant les deux joues, il me fit asseoir pour causer près d'un bon feu; mais un message du vizir l'appela sur-le-champ : nous mangeâmes donc sans lui le dîner, et après nous nous retirâmes chez nous.

Le 20 mars comme je désirais me concilier l'ilkhaneh, dont la bienveillance était essentielle à ma sûreté pour traverser les dangereux districts qui séparent ce lieu d'Astrabad, je lui fis un petit présent de quelques articles de manufacture anglaise, parmi lesquels se trouvait une montre de chasse en argent.

Dans la soirée, pendant que j'étais avec Mirza-Reza, le ministre de l'ilkhaneh, le pich-khidmet du Khan vint avec la montre qui les avait, à ce qu'il paraît, embarrassés tous beaucoup. Les Persans, qui comptent leurs jours depuis le lever jusqu'au coucher du soleil en quelque saison que ce soit, s'attendent très souvent à voir leurs montres, au lieu de mesurer régulièrement le temps en douze parties égales, leur indiquer en tout temps les heures du lever et du coucher du soleil en marquant six heures au moment même où ce phénomène a lieu, quelle que soit l'époque de l'année, autrement ils

regardent ces montres comme incorrectes. Bien que celle que j'avais offerte au Khan dût, à une période si voisine de l'équinoxe, produire à peu près cet effet, il n'était pas content de son exactitude, et m'envoya son domestique pour m'interroger sur ce point et aussi pour apprendre à la monter. Il ne fut pas facile de persuader à cet homme qu'elle allait bien, et trop bien même pour le traitement un peu rude qui lui était réservé. Le pich-khidmet était de plus chargé par son maître de m'inviter à dîner, en me priant d'apporter mes curiosités dont il avait entendu parler longuement.

Lorsque nous arrivâmes le Khan était à ses dévotions du soir, et ce n'est pas l'affaire d'un instant; en attendant qu'elles fussent achevées, on nous introduisit dans le divan-khaneh. C'était la plus belle chambre que j'eusse vue depuis que j'avais quitté Téhéran; elle était grande, bien proportionnée, ornée du plus beau stuc et de superbes tapis. Nous y attendîmes une heure et fûmes enfin admis dans le *khelmet,* également bien meublé, mais plus petit, et chauffé par un excellent feu.

Quand je lui eus montré mes instrumens d'astronomie en lui en démontrant l'usage, je le laissai regarder à son aise mon cahier d'esquisses, chargé de figures de chameaux, de chevaux, d'hommes et de femmes, dont il fut prodigieusement enchanté. Il ne cessait de s'écrier : « *Barik Allah! Barik Allah!*

(bravo! bravo!) quelles étonnantes choses font ces Feringhis! » A la fin, sa dignité le quitta entièrement, il poussait des cris et battait des mains de surprise, de joie, absolument comme aurait pu le faire un enfant. Alors vint son tour de me montrer ses curiosités qui se composaient de quelques objets anglais, parmi lesquels était un étui à toilette que lui avaient envoyé ses amis de Téhéran, contenant des rasoirs, des brosses à dents, des couteaux et des fourchettes, des cuillers, des crochets à tirer les bottes, toutes choses dont il ignorait entièrement l'usage et dont il avait un vif désir d'être instruit; quand je lui donnai cette satisfaction, son ravissement égala ses premières extases.

Le 21 mars c'était la fête du nô-roz, et j'allai passer la journée chez le vizir, particulièrement pour m'y trouver avec Mirza-Selim, pour qui je sentais une affection toujours croissante. Là, parmi les divertissemens de l'époque, nous eûmes de la musique de toute espèce, et particulièrement la fort belle voix d'un jeune garçon au service du Khan. La méthode persane de rugir et de crier quand ils chantent, rend en général abominables l'air le plus doux et la meilleure voix; mais quand le chanteur ne forçait point sa voix, elle ne manquait nullement de suavité et de justesse.

Au milieu de la musique je fus extrêmement surpris de voir Mirza-Selim fondre en larmes; mais

bien qu'il continuât de verser des torrens de pleurs, et qu'il fût entièrement absorbé dans cette douleur qui semblait si profonde, il ne me parut exciter aucune attention, et encore moins la moindre émotion dans le reste de la société. Quand j'interrogeai avec une vive curiosité Mirza-Abdoul-Reza sur cette scène extraordinaire, j'appris que Mirza-Selim était soufi, et je savais déjà que parmi ces dévots ou ces enthousiastes, on voit souvent éclater sans cause apparente de semblables accès; mais je n'avais pas jusqu'alors eu l'occasion d'en avoir un exemple aussi frappant. Ce soufisme est, en vérité, une chose très étrange, une chose inintelligible, dont les disciples, les adeptes mêmes ne peuvent donner une définition claire. Il a pour origine, je le crois, une disposition aux investigations métaphysiques opérant sur un tempérament ardent et enthousiaste, une soif de l'esprit avide de pénétrer plus avant dans ces choses recueillies et mystérieuses qui souvent ont occupé, mais toujours et sans exception déjoué la compréhension de l'homme; un mécontentement de tout ce qui a été enseigné ou écrit sur les sujets religieux; un puissant désir, enfin, de formuler une théorie de relations qui existent entre le Créateur et la créature, conciliable avec la raison humaine : en résumé, il s'agit de construire une religion naturelle, détudier et de comprendre la nature de Dieu et celle de l'homme.

L'issue de tous ces élans de la pensée, quelque louable que puisse sembler leur but, a, dans tous les siècles et tous les pays, été uniformément la même. On a multiplié les doutes, l'incertitude, sans jamais atteindre le moindre résultat satisfaisant, et tandis que les esprits robustes ont tenu bon dans la lutte, se soumettant enfin au mystère qu'ils reconnaissaient impossible de pénétrer, les esprits d'une contexture plus faible ont succombé dans le combat; leurs méditations ont dégénéré en hallucinations d'une nature mystique et entièrement indéfinissable, approchant à divers degrés d'une démence absolue.

La renommée et la considération acquises par ces sincères investigateurs encouragèrent nécessairement et créèrent un beaucoup plus grand nombre d'aspirans, lesquels incapables, par l'intelligence ou par la volonté de suivre les pénibles pas de leurs modèles, imitèrent leurs austérités, leurs mœurs et leur langage, afin de revoir ce monde et d'obtenir leur part du profit et de la gloire que les vrais philosophes obtenaient par leur sagesse et leur sainteté.

Entre ces deux classes d'enthousiastes, là sincères, ici prétendus, il s'en trouvait plusieurs autres dont il serait difficile de fixer les degrés divers sur l'échelle. Désireux de partager les bénéfices et les priviléges des sages et des saints, disposés d'un

autre côté à devenir tels en réalité, pourvu que la distinction puisse être obtenue sans trop de souffrance ou de renoncement, beaucoup de soufis tiennent le milieu entre les deux ordres que j'ai définis. Du travail et de l'étude des véritables enthousiastes et des grimaces de leurs imitateurs, est résulté un jargon technique qui a quelque analogie avec celui des vieux alchimistes, et qui pour le ton et le caractère n'est pas très différent de celui qu'emploient les méthodistes de nos jours. Ainsi tout ce qu'il y avait d'utile et de louable dans le soufisme fut bientôt englouti par une masse de chimères extravagantes et mystiques, enveloppées d'un jargon rude et qui ne signifie rien.

Pour se mettre au courant de l'origine et de l'histoire des sectes de soufis qui méritent le plus d'attention, il aurait certainement fallu de ma part beaucoup plus de soins que je ne pouvais en donner; cependant, comme mes amis Mirza-Selim et Mirza-Abdoul-Reza n'étaient certainement point des imposteurs, quelle que pût être leur faiblesse de tête, je vais tâcher de reproduire en substance les vagues et mystiques réponses qu'ils firent à mes questions sur ce point.

Il paraît que l'amour ardent de la divinité, qui accompagne toujours l'ardent désir de connaître sa nature, et qui est, en résumé, l'essence du soufisme, se manifeste et éclate souvent, comme pour

se soulager, en passion pour un objet visible dans lequel l'image de l'être divin semble particulièrement se réfléchir. Cette passion ne s'arrête ni à l'âge ni au sexe, et peut probablement être excitée par un septuagénaire à barbe blanche ou par toute créature qui, dans d'autres circonstances, semblerait laide et rebutante, aussi bien que par une jolie et jeune femme ou par un beau jeune homme. Cette passion, qui s'élève jusqu'à la dévotion et qui, suivant les soufis, est véritablement inspirée par la Divinité elle-même, est représentée comme parfaitement pure et dégagée de tout grossier désir qui la souillerait. Elle n'aspire jamais à la possession de son objet, fût-ce même une femme; elle ne demande que sa présence, la contemplation de ses perfections imaginaires. On éprouve alors une crainte respectueuse qui frémit à l'idée de toute familiarité ou de toute souillure, et supposant que l'objet adoré fût une femme, et qu'elle vînt à provoquer des communications moins intactes, le charme serait rompu, et l'amour qu'elle avait inspiré, au lieu de tendre à une telle conclusion, s'évanouirait ou se changerait en dégoût. Il faut enfin que rien de sensuel ne se mêle le moins du monde à cette passion, car tout sentiment pareil serait la preuve de sa fausseté.

Cette sorte de ravissement est involontaire, et loin d'être une sensation qui vienne graduellement,

il est ordinaire qu'elle éclate tout à coup et vienne frapper l'imagination au moment où l'on y est le moins préparé. Quelquefois elle saisit dans un rêve, et alors l'objet futur est représenté avec une fidélité si frappante, que lorsqu'on le voit dans la suite, on est certain de le reconnaître sur-le-champ. Quelquefois aussi, cet objet est une pure création de l'imagination, et le malheureux rêveur erre dans la vie toujours épris d'un fantôme.

On me cita plusieurs exemples de passions pareilles. Mirza-Selim me dit qu'il avait autrefois conçu un si violent attachement pour un enfant qui n'était nullement beau, qu'il restait des heures entières à le contempler, à jouer avec ses mains ou à baiser ses pieds. Le soir, il le mettait dans son lit, et se tenait à côté, le veillant, soupirant, fondant en larmes, et de temps à autre lui prenant un baiser. Comment finit l'affaire, je ne le sais; dans tous les cas, je soupçonne qu'une grande constance n'est pas le caractère distinctif de ces passions extraordinaires.

Mirza-Abdoul-Reza me raconta à son tour l'histoire de son amour pour une jeune fille qu'il avait vue par hasard. Un évanouissement d'extase lui prouva incontestablement quelle était la nature de la passion qui l'avait si soudainement absorbé. Il trouva moyen de s'introduire près d'elle, et ils se virent pendant deux années, je crois. Il me dit

qu'elle jouait des airs sur un roseau en forme de flûte, et qu'elle enchantait son âme des heures entières, pendant qu'il était assis devant elle, la contemplant, et entièrement détaché de toute autre chose. Il me donna l'assurance que jamais une pensée impure, dont elle fût l'objet, n'entra dans son esprit durant tout ce temps : il allait plus loin, et il me certifiait que, s'il eût réussi comme il en avait le désir à l'obtenir pour femme, sa familiarité n'eût jamais été plus loin, et que sa respectueuse adoration n'eût en rien diminué. Toutefois ce désir même qu'il formait est suffisant pour faire concevoir des doutes sur la pureté immaculée de sa passion ; aussi avoue-t-il que son cœur fut presque brisé quand elle fut emmenée tout à coup pour augmenter le harem du gouverneur du Mazendéran, qui sur le bruit de sa beauté l'avait demandée à son père. « Combien je maudis le misérable, s'écriait-il, quand j'appris sa résitance et ses pleurs quand on l'enlevait ! Les larmes coulèrent de ses beaux yeux noirs tandis qu'elle tombait évanouie dans le tackht-i-riwan qui l'emportait loin de moi. » Il y a quelque raison de croire, toutefois, que la passion de la dame n'était pas tout-à-fait aussi désintéressée que celle de son amant, car un de ses plaisirs de souveraine était de transmettre à son esclave des ordres en style de firman pour la pourvoir de suite de soie, de brocard ou de fourrures ; et quand ces

ordres n'étaient pas exécutés aussitôt qu'elle le réclamait, elle entrait dans des accès de mauvaise humeur ou de colère qui étaient bien peu dignes dans un objet si adoré.

Tous ceux qui deviennent victimes de ces accès, quelle qu'en soit la cause, en sont étrangement affectés. Ils demeurent des heures et même des jours, assis, dans des rêveries et dans la contemplation des fantaisies qui passent en foule, ou perdus dans le labyrinthe de ces fantastiques passions. Tantôt, si on leur parle, ils répondront du ton majestueux d'un roi, tantôt du ton le plus humble, et en se rabaissant au-dessous des plus vils d'entre les hommes.

Il est impossible, à mon avis, d'entendre ces gens causer sans être frappé de l'analogie qui existe entre cette irrégularité d'esprit, avec ses accès d'absence, d'abattement ou d'extravagante élévation, et le mode correspondant de pensées et d'actions que l'on peut remarquer dans certaines des plus austères et des plus sombres sectes du méthodisme; et il est probable que les causes de ces dérèglemens dans les soufis, comme dans les méthodistes, pourraient être reportées à la même source. Dans l'un et l'autre cas, en effet, il semble que l'intelligence ait été dérangée par la contemplation trop tenace et trop intense de choses si mystérieuses et si incertaines qu'elles se jouent de l'entendement humain.

Une chose remarquable, c'est que bien que les

doctrines du soufisme soient contraires à celles du mahométisme, que les sectateurs de cette foi ont toujours persécuté les partisans de la première croyance, et que l'épithète de *soufi* est un terme de reproche parmi les musulmans, au même point que celle d'*infidèle* parmi nous, ou d'*hérétique* chez les catholiques romains; cependant les derviches qui vont à leur façon, à la recherche du Tout-Puissant, sont hautement estimés dans tout l'Orient, et sont en Perse l'objet d'un respect particulier, qui appartient plutôt aux princes de la terre qu'à de fanatiques mendians vagabonds, tels qu'ils sont pour la plupart.

Après être resté dans la maison de Mirza-Reza pendant la plus grande partie du jour, j'allai le soir présenter mes hommages à l'ilkhaneh, et lui souhaiter une *id-i-moubarik* (une heureuse fête); puis le soir je dînai avec mes amis, et passai vraiment des heures très agréables. C'est un privilége des soufis de boire des liqueurs fortes, de fumer du *bang* (chanvre fermenté), et d'user de tout autre moyen de se procurer l'ivresse à leur choix. Mirza-Selim s'était depuis long-temps prévalu de ce privilége, mais son père, qui était plus récemment initié, conservait beaucoup plus de superstitions du mahométisme, et osait à peine se livrer à des délices si généralement interdites, même en présence d'un petit nombre d'amis. Mais il était parvenu, ainsi

que d'autres consciences tout aussi délicates, à se procurer les mêmes jouissances sans transgresser la loi; ils voulaient le croire. Ils avaient un esprit distillé de certaines matières sucrées avec des oranges et d'autres fruits, et je crois que les grains ou le sucre étaient entièrement exclus de cette composition qu'ils appelaient *mâ-el-hiât* (expression qui signifie en arabe l'eau de la vie). Cette liqueur était très forte, et me rappela le wisky, fortement parfumé d'oranges et d'aromates. Ils se persuadaient que cette boisson était très permise puisque aucune des substances expressément défendues par la loi mahométane n'y entrait; et l'on en apporta, après le dîner, un flacon pour l'usage de Mirza-Reza et des autres néophytes plus timorés. Il était extrêmement amusant de voir Mirza-Reza prendre le flacon entre ses mains, et se tournant vers moi d'un air très puritain, expliquer l'immense différence qu'il y avait entre cette précieuse liqueur de vie et cette chose prohibée et abominable nommée *vin* ou *eau-de-vie,* dont, assurait-il, il ne s'était jamais permis de goûter. « Quant à ceci, continua-t-il, en avalant un verre bien plein, ceci est légitime et très bon; on m'a particulièrement prescrit d'en prendre pour certaine faiblesse d'estomac dont je souffre. » Son fils Mirza-Abdoul-Reza et quelques autres, ne croyant pas de pareilles explications nécessaires, burent à leur fantaisie, comme d'endurcis pécheurs;

et il est évident que ce n'était pas pour la première fois, car bien que leurs libations fussent amples, elles ne produisirent aucun effet sur leur tête.

Au plus fort de cette convivialité, l'heure de la prière arriva, et Mirza-Reza, avec son frère Mirza-Casim, quittèrent le coin du feu, et se mettant à l'écart, s'agenouillèrent et commencèrent leurs cérémonies, sans, du reste, se tenir le moins du monde étranger à ce qui se passait parmi nous ou perdre un seul mot de la conversation, où ils tenaient toujours leur place. Ils disaient : *Allah akbar! la illah i il alla,* et l'instant d'après ils se tournaient vers nous en disant une plaisanterie et en poussant un gros rire; puis ils se laissaient tomber sur leurs talons, peignant leur barbe et continuant de causer, au lieu de se livrer à des méditations silencieuses ou à l'entière abstraction de pensées que prescrit la loi. Tel est l'état des observances religieuses dans ce pays et même partout où existe le mahométisme, et tel est le sort réservé à toutes les religions qui, reposant sur les cérémonies et le rituel seulement, négligent entièrement la morale, et s'adressant à l'imagination ou aux sens, laissent l'attention errante, l'intelligence peu satisfaite, l'âme détachée et avilie.

J'allais partir quand Mirza-Selim, après m'avoir regardé attentivement quelques minutes, éclata, en quelque sorte malgré lui, en protestations du pro-

fond intérêt qu'il prenait à moi; intérêt, m'assurait-il, qui surpassait de beaucoup celui qu'il éprouvait pour sa propre famille. Ceux-ci avaient des amis pour les protéger; mais moi, étranger, loin, bien loin de mon pays ou de mes amis, exposé à mille dangers que n'avait point à redouter un indigène, qui prendrait ma défense? et alors des pleurs coulaient abondamment de ses yeux. Soit que ce fût l'effet attendrissant du mâ-el-hiât ou le début d'un de ces purs attachemens philosophiques, il y avait certainement là de l'enthousiasme; et quel sentiment plus que l'enthousiasme ouvre le cœur? J'ai toujours remarqué que ceux qui étaient pénétrés du véritable esprit de soufisme étaient, avant que cette pieuse ferveur ne fût tempérée par les intérêts terrestres, où trop souvent elle aboutit, bienveillans, pleins de cordialité et généreux.

Le 22 mars le jour était beau, et le Khan m'envoya un cheval pour faire une promenade avec un guide qui devait me montrer la ville et les alentours. Les campagnes environnantes n'ont rien de remarquable, et les fortifications de la ville sont assez bonnes. Quant au bazar, il contient de deux à trois cents boutiques de toutes les professions; mais comme il est d'usage de les tenir fermées plusieurs jours après le nô-roz, nous ne pûmes juger de ce qu'elles contiennent; tout d'ailleurs paraissait commode et abondant. Ce bazar n'est pas voûté et les

rues sont étroites; mais la ville est bien remplie et l'on n'y voit pas de ruines. Je pense donc que le ministre ne se trompait pas quand il évaluait la population à quinze ou vingt mille habitans.

En revenant de ma promenade, j'allai voir un imamzadeh, seul morceau d'antiquité qui se trouve à Cotchoun, et qui ne mérite l'attention que parce qu'on y conserve quelques feuillets qui appartenaient à un Koran de la plus magnifique dimension et dont l'histoire n'est pas moins intéressante que leur format n'est extraordinaire. Il fut écrit par Boi-Fangher-Mirza, fils de Schah-Kok, et petit-fils de Timour, et déposé par l'écrivain sur le tombeau du puissant conquérant à Samarkand, d'où il fut enlevé par la sacrilége soldatesque de Mohammed-Khan, grand-père de l'ilkhaneh actuel, qui accompagna Nadir-Schah dans son expédition du Turkistan. Les soldats le mirent en lambeaux, et chacun en prit les feuillets et les rapporta en signe de triomphe dans son pays. Mir-Gounch-Khan, le fils, en recueillit environ soixante, et les déposa dans cet imamzadeh où ils gisent dans la poussière sur une tablette. Ces feuillets sont composés d'un papier dont la trame est de fil d'archal fabriqué tout exprès et qui ont de dix à douze pieds de long sur sept à huit de large. Les lettres sont d'une très belle forme, comme si chacune d'elles avait été tracée par une plume gigantesque. Les nouktehs, ou points rem-

plaçant les voyelles, aussi bien que les ornemens des marges et des frontispices, sont d'or et d'azur; mais il reste peu de feuillets entiers, la plupart ayant été mutilés pour en détacher les fleurons ou pour se procurer le papier blanc de ses marges immenses. Il est dommage qu'un ouvrage si curieux et si magnifique s'en aille dépérissant ainsi, et ce trait donne à juger combien est imparfaite et sans consistance la vénération des prêtres mêmes pour les plus saints emblèmes de la religion.

Ce n'est que le 25 mars que je reçus du Khan, avec un cheval tout caparaçonné et dont les harnais étaient garnis en argent, les lettres de recommandation qu'il m'avait promises. Je répondis à cet envoi par un cadeau au porteur des dépêches, et bientôt nous prîmes congé du ministre et de sa famille, ainsi que de mon hôte. Mirza-Selim et son oncle Mirza-Casim, nous conduisirent un peu de chemin, et nous dîmes alors un adieu définitif à Cotchoun.

Pendant tout mon séjour dans cette ville, la température fut douce et modérée : le thermomètre à l'ombre variait entre 40 et 50 degrés.

Schirwan. Boudjnourd. Sarrivan. Semelghan. Chasse au sanglier. Parti de Turcomans. Belles forêts. Plaine de Gorgan. Musique des Turcomans.

Nous fîmes vingt milles dans un pays presque constamment bien cultivé. Au-delà de Cotchoun.

la vallée s'ouvre et présente une surface de trente-cinq à quarante milles de largeur, qui décline doucement au nord-ouest; mais les villages sont tellement rares sur tout cet espace, que l'on a peine à concevoir d'où viennent ceux qui le cultivent.

A vingt milles de Cotchoun, dans le nord-nord-ouest, nous passâmes devant un fort ruiné qui a appartenu à Ismaïl-Khourdeh-Imak, chef indépendant qui a long-temps résisté aux armes du roi. Au-delà de ce lieu, la culture va en diminuant jusqu'à Schirwan, dans le voisinage de laquelle ville sont des preuves abondantes de l'industrie des habitans.

Tout le sol de cette vallée est extrêmement fertile, et la terre depuis Cotchoun jusqu'à Schirwan, et beaucoup au-delà, est d'une fécondité incroyable. Près de Schirwan nous remarquâmes une petite chaîne de rochers, et nous arrivâmes dans cette ville à cinq heures de l'après-midi; je calcule que nous avions fait de trente à trente-deux milles dans la direction de l'ouest-nord-ouest. La ville est d'un aspect pittoresque, et plusieurs villages avec de beaux jardins l'entourent. Au nord et à une petite distance, est un imamzadeh de quelque célébrité.

La ville, bien que peuplée, est loin d'être aussi grande que Cotchoun, et toutes les maisons sont chétives. Toutefois notre logement chez le naïb aurait été assez commode si nous n'avions été gênés

par la présence de plusieurs autres hôtes qui couchaient dans la même chambre que nous. L'un d'eux était un seyd de Cachemyre, qui prétendait à l'art de la médecine, et était aussi ennuyeux que bruyant avec ses prières qui n'arrivaient point à des périodes réglées, mais à chaque instant éclataient en éjaculations très édifiantes, je ne le mets point en doute, mais très fatigantes pour nous. Toutefois, son compagnon était pire encore, car non-seulement il parlait très haut, mais il poussait des rugissemens dans son sommeil; de façon qu'avec ces gens et le mouvement constant de quelques autres personnes de la compagnie, ensemble les attaques de toute une armée des plus agiles ennemis, je pus à peine clore l'œil de toute la nuit; ce qui fut extrêmement pénible, car nous avions souffert dans notre marche par l'effet du vent violent et glacial.

Le 26 mars nous nous levâmes de bonne heure, mais le jour était sombre et menaçant; de lourdes nuées étaient suspendues sur tout le paysage et enveloppaient les cimes des montagnes. La giboulée était abondante et des averses de grêle s'y mêlaient quelquefois avec des ondées. J'étais presque effrayé de l'idée de charger les chameaux par ce mauvais temps et de le braver; mais encouragés par un rayon de soleil, nous nous aventurâmes à partir.

Nous attendîmes pendant quelque temps que le

cheval dont le Khan m'avait fait cadeau fût ferré. Il est ici curieux de faire remarquer quel degré d'imperfection, qui sent même un peu la bassesse, caractérise presque toujours les plus généreuses actions de ces peuples. Ce cheval, beau dans son espèce, muni d'un caparaçon décent et, comme je devais le supposer, complet en tous points pour aller en voyage, était un beau présent; mais quand nous en vînmes à l'examiner, nous trouvâmes qu'il lui manquait deux fers, et que les autres étaient vieux et hors d'état, et il était légèrement écorché au dos, ce qui suffisait pour empêcher de le monter d'ici à un temps considérable. Tout ceci pouvait être la faute du *mirakhor* (chef de l'écurie), mais chez nous et dans tout autre pays le maître aurait pris soin qu'il n'en fût pas ainsi.

Nous suivîmes la même direction que la veille, traversant des plaines cultivées auxquelles le blé qui sortait de terre donnait une belle teinte verte: les montagnes même commençaient à subir l'influence du printemps. La vallée se termine à quelques milles de Schirwan par un grand bassin rond, entouré de montagnes, au travers desquelles une ouverture sert de passage à ses eaux qui sont un affluent de l'Attrock. Nous étions à cinq milles de Schirwan quand nous commençâmes à monter les hauteurs à l'ouest, et après une succession de montagnes et de vallées sur une route que les voitures

auraient pu parcourir, nous arrivâmes au sommet d'une montagne d'où nous eûmes une vue très vaste de tous côtés, et au bas de laquelle Boudjnourd, le lieu vers lequel nous nous dirigions, nous paraissait situé.

Une descente très inégale et très ennuyeuse nous prouva à quel point nous avions mal calculé quand nous nous crûmes tout-à-fait au-dessus de la vallée de Boudjnourd, dans laquelle nous fîmes trois milles à travers des terres bien cultivées avant d'arriver à la ville; nous y entrâmes à six heures après avoir fait environ trente-six milles dans l'ouest nord-ouest de Schirwan. La vallée de Boudjnourd, vue d'un point élevé, paraissait à peu près circulaire, mais s'étendant un peu plus dans le sud-ouest, et le paysage était partout très beau.

Dans sa bienveillance, l'ilkhaneh avait désigné Houssaïn-Khan pour être notre mihmandar à Boudjnourd; mais celui-ci avait été retenu à Cotchoun par les effets du *mâ-el-hâit* et ne nous rejoignit à Schirwan que très tard, et encore ne nous fut-il d'aucune utilité pour nous procurer des logemens.

Le 27 mars le Khan m'invita à dîner, et je manifestai tout aussitôt mon intention de partir sans délai pour Astrabad; le 28 au matin, en conséquence, on me donna avis qu'un détachement de Turcomans-Gocklans, qui étaient venus de Gorgan pour une affaire qu'ils avaient à traiter avec le

Khan, allaient se mettre en route pour retourner dans ce pays, et que ce serait une excellente occasion pour moi de gagner en sûreté cette partie de la contrée, attendu que le Khan nous mettrait sous leur protection spéciale.

Je ne pus profiter de cette occasion qui était trop pressante, car mes animaux avaient besoin d'un repos de deux ou trois jours. J'allai en conséquence chez le Khan, qui me reçut dans son khelwet et me dit qu'il avait retardé le départ des Turcomans pour que je pusse partir avec eux. J'avais pensé que le soir je dînerais avec le Khan, mais il m'envoya mon dîner par un pichkhidmet, en me faisant dire que puisque nous avions fixé notre départ pour le lendemain, il ne voulait pas nous donner la peine de nous déranger pour venir chercher notre repas.

Le 29 mars au matin je reçus du Khan, avec des dépêches qu'il m'avait promises pour Beder-Khan-Beg, officier résidant à Semelghan sur les confins du désert en qualité de gardien des frontières sur ce point, un jeune cheval assez vicieux et de peu de valeur : il nous envoya de plus un guide pour nous conduire jusqu'à la station prochaine, et nous quittâmes Boudjnourd à deux heures et demie.

Après une marche toujours dirigée à l'ouest et par un beau pays, nous arrivâmes à l'heure du

plus beau soleil couchant, dans un village dont le ketkhoda nous reçut très bien.

Le 30 mars, un très gros vent nous tourmenta toute la nuit, remplissant de nuages de poussière notre chambre à coucher; mais le matin parut serein et riant : les aubépines, les fleurs de pins, tout était épanoui ou en boutons. Les lis et les crocus poussaient sous nos pieds. Ce doit être à cette saison que le Persan faisait allusion quand, pour vanter son pays, il disait qu'on ne pouvait marcher un pas sans fouler aux pieds des fleurs ; des milliers d'insectes aussi voletaient dans les rayons du soleil.

Dans la vallée de Semelghan nous remarquâmes de vastes prairies dont la plupart avaient été brûlées pour se couvrir d'une végétation prompte et précoce : pour la première fois aussi, nous y vîmes des bois considérables sur les montagnes à droite et qui font partie de la grande chaîne de l'Elbourz. Les arbres n'ayant pas de feuilles encore, nous ne pûmes en déterminer l'espèce.

A midi environ, nous arrivâmes au fort de Kallah-Khan (le château du Khan), où Beder-Khan-Beg, naïb ou lieutenant de Nedjif-Ali-Khan, garde la frontière entre les Kourdes et les Turcomans. Il commanda un petit corps de cavalerie et plaça des sentinelles avancées sur toutes les saillies des hauteurs qui commandent les passes, pour avertir de

l'approche de tout détachement de maraudeurs. Au-dessous du fort est la ville de Semelghan qui n'est qu'une collection de misérables huttes, mais que protége une bonne muraille. Je calcule que cette ville est à trente-six ou quarante milles à l'ouest un peu nord de Boudjnourd.

Immédiatement à partir de ce lieu on entre dans la partie dangereuse du voyage. Là on a devant soi un espace de plus de quatre-vingt-dix milles totalement désert et que traversent plusieurs passes par lesquelles les Turcomans montent de leurs plaines inférieures pour aller exercer leurs déprédations dans les provinces septentrionales de la Perse.

Il était donc très nécessaire qu'une escorte quelconque nous accompagnât par toute cette périlleuse contrée, et c'est dans cette intention que le Khan nous proposa de partir avec les Turcomans-Gocklans qui, étant en guerre avec la tribu de Tackeh et tributaires de la Perse, devaient protéger les personnes que leur recommandaient les commandans des frontières. J'appris que ces Turcomans ne se souciaient pas de rester à Kallah-Khan, l'avaient quitté en promettant de m'attendre pour que je pusse les rejoindre, si je le voulais, un peu au-delà, près de l'entrée de la passe; mais comme nos bêtes avaient besoin de repos, je me résolus à passer la nuit où j'étais et à partir le

lendemain dans la journée sous l'escorte de quelques cavaliers que me donnait le Khan.

Le 31 mars, à dix heures environ, par un temps extrêmement chargé, nous partîmes; mais nous avions à peine passé la porte du château, quand la pluie et la grêle tombèrent subitement en si grande abondance, que nous fûmes presque trempés en un instant, et que dans la crainte que cette eau ne rendît les bagages trop pesans pour nos bêtes de somme, je montrai l'intention de rentrer; mais les cavaliers s'écrièrent que rien ne pourrait être plus malheureux que de revenir sur nos pas, et mes propres domestiques paraissant de la même opinion, je ne voulus pas lutter avec un sentiment superstitieux; je pris donc le parti de continuer notre chemin qui était à peu près, dans la direction du sud-ouest, par une plaine unie qui s'étend aux pieds du Dehneh-Derkieh, passe étroite et escarpée dans les montagnes qui séparent la grande chaîne de l'Elbourz des montagnes inférieures et des vallées qui sont au nord. Nous jouîmes pendant tout ce trajet de perspectives d'une nature grande et sauvage. Une montée irrégulière et sinueuse nous amena au Tchemen-i-Banch-Kallah, plaine d'une étendue considérable qui est absolument déserte, et qui, déclinant vers l'ouest, ouvre sur une autre plaine plus grande encore que l'on nomme, je crois, la plaine d'*Armontelli*. Déserte comme elle est actuellement,

on y voit çà et là plusieurs cimetières dont les pierres sépulcrales se dressant dans les hautes herbes, annoncent que cette plaine était traversée par deux routes qui menaient les Turcomans dans leurs excursions de pillage à Sebzewar, à Djahdjirm et à Schahroud.

Nous arrivâmes dans la plaine d'Armontelli par une passe élevée, et pendant que nous la franchissions, le brouillard se dissipa un moment et nous laissa voir les montagnes qui s'élèvent au nord couvertes de neige. Nous descendîmes ensuite, serrant de près le chemin qui est à droite, jusqu'à une source dont les eaux descendent dans la vallée à gauche; cet endroit, comme tous ceux où il y a de l'eau, était un des passages les plus périlleux de toute la route. Nous ne nous y arrêtâmes donc pas, et allâmes très grand train jusqu'à l'entrée d'un étroit sentier qui nous conduisit, à sept heures du soir environ, à Robât-i-Aischk, caravansera ruiné, situé sur la pente des montagnes qui sont à main droite. C'est un lieu triste et dangereux; mais comme nous avions fait trente-deux milles par le vent et la neige qui tombait toujours, nous fûmes ravis d'y faire halte et de nous abriter du froid sous une des voûtes ruinées.

Immédiatement avant d'arriver à ce lieu, les cavaliers ayant remarqué une troupe de sangliers qui paissaient dans un fond marécageux, piquèrent des

deux et réussirent à leur couper la retraite. Ils en choisirent alors un des plus beaux, et aussitôt commença une grande chasse. Tous ceux qui étaient montés sur une bête non chargée y prirent part, donnant au sanglier des coups de lance ou de sabre, et le sanglier, creusant la terre avec ses défenses, cherchait en courant çà et là à joindre ses camarades, ou essayait d'éventrer ceux qui l'approchaient trop. Mais les sabres et les lances ne faisaient rien sur sa peau bien protégée, et il semblait en bon chemin d'échapper aux chasseurs. Quand il passa près de moi, je ne pus retenir un pistolet à deux coups que je lui lâchai. Une des balles le manqua, mais l'autre l'atteignit, et bien qu'affaibli par la perte du sang, il se dirigeait encore vers le marécage, quand un vieillard monté sur un cheval turcoman accourut, et décrivant autour de lui quelques cercles rapides, il donna à son coursier l'occasion qu'il sembla très bien comprendre, de lancer ses deux pieds de derrière à la tête du sanglier, qui tomba mort sous le coup. Il est d'usage, chez les Turcomans, d'apprendre les chevaux à ruer sur leurs adversaires et à les mordre, et par ce moyen ils s'en font de puissans auxiliaires dans les batailles.

Nous restâmes deux heures au Robât-i-Aischk, pour donner à manger à nos chevaux, nous chauffer à un feu d'herbes sèches et nous réconforter

avec un peu de pain et de thé; puis comme le caravansera n'était nullement un lieu sûr, nous remontâmes à cheval et continuâmes d'un bon pas dans la direction de l'ouest-sud-ouest à peu près. La nuit était devenue claire, glaciale, et il nous fallut revêtir tous nos vêtemens chauds dans une passe élevée que nous eûmes à franchir à douze milles de là. Enfin, après une descente de trois heures, nous campâmes jusqu'à six heures du matin dans un lieu où l'herbe était abondante. Ensuite nous partîmes et rencontrâmes un peu au-delà un grand corps de Turcomans-Gocklans qui avaient campé la nuit sur quelques rochers. Leurs costumes étranges, au milieu d'une foule de chameaux, de chevaux et d'ânes chargés, étaient très pittoresques, d'autant plus qu'ils étaient groupés autour d'un feu, ou s'avançaient pour regarder les voyageurs. Dans le jour, il n'y avait aucun danger à redouter; d'ailleurs ils étaient Gocklans, alliés, et connaissaient les guides. Nous passâmes donc paisiblement.

La vallée que nous traversâmes tout le jour était d'une beauté accomplie, et nos grossiers domestiques eux-mêmes ne pouvaient retenir des expressions de ravissement; nous voyions bien à chaque pas que nous avions quitté les sombres et arides plaines du Khorasan, pour les districts riches et verdoyans qui bordent au sud la mer Caspienne; bois et pâturages de toutes sortes s'étendaient à perte

de vue dans la bleuâtre vapeur de la perspective.

A quatre heures nous atteignîmes le premier mehelleh, ou campement des Turcomans-Gocklans. Leurs maisons semblent, au premier coup d'œil, des réseaux couverts de nemeds noirs, et sont rangées de manière à former une rue que notre route traversait, de façon que nous eûmes pleine occasion de satisfaire notre curiosité. J'essaierais vainement de décrire ces lieux ou leurs habitans. La parfaite nouveauté des traits et des costumes, l'étrange rusticité des figures d'hommes et de femmes qui apparaissaient pour nous saluer au milieu de têtes d'animaux qui n'étaient guère plus sauvages que leurs maîtres, les multitudes d'enfans qui accouraient de chaque tente, tout nus et gambadant à l'entour, c'était un ensemble qui défie toute esquisse. Un camp d'Indiens, une horde de Bohémiennes, un groupe des plus sauvages cabanes de pêcheurs dans le nord de l'Islande ou de l'Écosse, ce furent les souvenirs que réveilla en moi l'aspect de ce campement turcoman.

Nous passâmes au milieu de plusieurs de ces sauvages qui n'eussent pas hésité un instant, sans la présence de nos guides, à s'emparer violemment de nos bagages et de nos personnes; puis, traversant pour la dernière fois la rivière Gorgan, nous avançâmes dans la plaine qui s'ouvrait devant nous, et dans laquelle, après avoir fait deux milles

au-delà, nous rencontrâmes le fils de Khali-Khan, chef de cette horde, qui venait pour nous conduire à la tente de son père. Nous y arrivâmes au soleil couchant, et nous avions alors été douze heures bien comptées à cheval depuis notre dernière station, à l'exception d'un moment de repos pris à midi; mais comme nos chevaux étaient fatigués, et que la route était en grande partie mauvaise, je ne pensais pas que la distance parcourue eût été de plus de trente-six milles. Notre marche précédente en quittant Semelghan nous prit près de quinze heures que j'évalue à environ cinquante-six milles, ce qui ferait, pour la distance totale de Semelghan à Gorgan, ou pour mieux dire à l'endroit où était dressée la tente de Khali-Khan, quatre-vingt-douze milles environ.

Le Khan nous reçut avec peu de cérémonie, car c'est la chose du monde à laquelle les Turcomans songent le moins, et, après une courte conversation en plein air, il nous mena dans la tente ou maison de réception et de logement des hôtes, et nous nous y installâmes au milieu d'une nombreuse compagnie qui s'était réunie pour voir les étrangers. Nous fûmes agréablement détrompés en voyant cette tente qui n'était nullement défectueuse sous le rapport de l'espace et de la commodité. Quand nous y entrâmes, il s'y trouvait d'un côté des femmes occupées à travailler au métier, et faisant, je crois,

des tapis; mais elles quittèrent bien vite la tente. Ce n'est point qu'elles craignaient d'être vues, car elles ne se faisaient nul scrupule de se montrer librement; et la mère du Khan, femme à l'air très vieux, avec une longue chevelure blanche, le teint jaune de la mort et des yeux ternes et vagues, sortit, et, posant les mains sur moi, me souhaita la bienvenue au nom de son fils. Une quantité d'ustensiles de ménage fut enlevée du coin de l'appartement opposé à la porte, et l'on y étendit un nemed blanc qui sert à couvrir le plancher. On prépara nos lits sur ce nemed où nous nous assîmes.

Bientôt après notre arrivée le dîner fut servi, et le fils aîné du Khan vint le partager avec nous. C'était un repas simple et assez grossier pour le fonds et pour la forme. La nappe étendue devant nous était de grosse laine qui portait les traces d'un long service [1]; sur cette nappe on mit devant chaque convive une galette de pain grossier, d'un pouce et demi d'épaisseur; plus, au milieu, une gamelle de riz bouilli avec une petite portion de viande en guise de pilau, mais qui était très loin d'approcher par la qualité ou l'odeur de ce mets estimable : nous tombâmes néanmoins sur ce plat

[1] Plusieurs des nations de l'Orient, particulièrement les Arabes, les tribus errantes du désert, et même les habitans stationnaires de ce pays, ont une aversion extrêmement superstitieuse pour laver le linge qui leur sert de nappes. Ils regardent cette action comme étant de mauvaise influence.

avec avidité, affamés que nous étions par un long jeûne. Notre boisson était du lait de beurre et de l'eau assaisonnés avec un peu de sel.

Après notre repas nous aurions de bon cœur été nous reposer; mais un tel sort ne nous était pas réservé. La tente se remplit de gens parmi lesquels je ne remarquai aucune distinction de rang; chacun entrait et s'asseyait comme il pouvait sans déranger le moins du monde les autres; et même lorsque le Khan fit son entrée, ce fut avec si peu de bruit que nous ne nous aperçûmes pas de sa venue, jusqu'à ce que le hasard me le fit voir assis absolument à côté de moi. Personne ne se leva pour le recevoir, et il n'y eut pas la moindre agitation dans l'assemblée, comme il arrive toujours en Perse quand un homme de quelque importance entre dans une réunion. Son fils même paraissait faire peu attention à lui, bien que l'autorité patriarcale soit celle qui obtienne le plus de déférence de la part de ces grossières tribus. Le seul acte de commune courtoisie que je remarquai du fils au père, c'est qu'il lui présenta une tasse de thé que je lui avais servie; mais d'ailleurs sans se lever plus que le reste de la compagnie.

Quelques momens se passèrent en conversation, et le Khan m'ayant demandé si j'aimerais à entendre un peu de musique, deux hommes furent introduits, chacun portant un instrument; l'un d'eux

ressemblait à ce que dans l'Inde on nomme *bean*, et était composé de deux hémisphères de gourdes ou de bois creusé couverts de peaux et accolés par une barre de bois, le long de laquelle une corde s'étendait d'un bout à l'autre, les gourdes faisant l'office de tables d'harmonie. Celui qui jouait de cet instrument et qui chantait en même temps, l'employait comme un tambourin pour marquer la mesure. L'autre instrument était à cordes et de l'espèce nommée *tarr* (guitare), et le musicien n'en tirait pas trop mauvais parti.

Ils chantèrent plusieurs airs qui ne se composaient que de quelques notes sur un petit nombre de mots, et la mesure se terminait toujours par un point d'orgue qui allait mourir en une très douce et très singulière cadence; cette musique était infiniment plus agréable que celle que j'avais entendue en Perse, car le chanteur ne forçait point ici sa voix, mais lui faisait très curieusement suivre les inflexions du tarr, imitant le son et les ondulations de la corde métallique, de sorte que sa voix ressemblait alors aux murmures assourdis de la harpe éolienne; et il continuait ainsi sans reprendre haleine pendant un espace de temps incroyable. Toutefois, s'il ne rugissait pas comme les Persans, il compensait en quelque sorte cette qualité, en faisant la plus violente contorsion avec son corps, se jetant dans les plus extravagantes attitudes.

secouant très violemment la tête, et se roulant sur son siége de manière à toucher à peu près la terre avec ses côtés. Ces mouvemens paraissaient parvenir du ravissement que lui inspirait la musique, et qui se communiquait plus ou moins à toutes les personnes de l'assemblée, car à chaque temps de repos, les uns ou les autres exprimaient leur plaisir d'une manière assez bruyante. Je ne pus obtenir aucune explication satisfaisante sur les chansons qui excitaient une telle émotion.

Ce concert dura jusque après minuit, et encore à cette heure, ne remarquant aucun symptôme de départ dans les assistans, je pris le parti de faire entendre, au moyen d'un Persan qui était près de moi, que des voyageurs qui avaient fait une si longue marche avaient besoin de repos. Enfin on renvoya la musique et la société se retira lentement; je m'aperçus alors que, loin d'être les seuls hôtes, et d'avoir la tente à nous entièrement, nous avions à la partager avec cinq ou six autres personnes, dont un Yamout qui, ayant été pris à chercher à voler un cheval, était retenu dans les fers jusqu'à ce que sa tribu décidât de son sort, soit en envoyant pour le délivrer une rançon, soit en refusant de le racheter, ce qui était l'abandonner à la mort. Ce n'était point là un agréable surcroît de société pour la nuit; mais comme il n'y avait pas moyen de l'éviter, nous nous disposâmes au sommeil.

Chiens de garde des Turcomans. Aspect du campement le matin. Riche prairie. Hydrabab. Pisserok. Goumbuz-i-Caoûs. Finderisk. Arrivée à Astrabad.

La lassitude n'assure pas toujours le sommeil, et je l'éprouvai le 2 avril. La nouveauté de la situation, les émotions du jour précédent, l'heure inaccoutumée à laquelle nos hôtes nous avaient contraints de nous coucher, et joints à tout cela, les hurlemens des chiens, les bêlemens des moutons, et les mugissemens du bétail parqué tout à l'entour, nous empêchèrent de nous endormir jusqu'au point du jour. J'aurais bien voulu sortir de la tente pour prendre un peu de l'air frais du dehors qui m'aurait calmé, mais je m'aperçus que la sortie aussi bien que l'entrée était entièrement interdite par la vigilance d'énormes chiens qui gardent les tentes. Aussitôt que quelqu'un bougeait, ils faisaient entendre un grognement en forme d'avis, et ces sauvages et fidèles gardiens n'auraient pas permis de sortir. Je m'en convainquis même, la nuit étant achevée; car, faisant un tour le matin, et essayant de franchir le fossé qui sert de limite au campement, je fus attaqué par cinq ou six de ces puissans animaux qui se précipitèrent sur moi la gueule ouverte, et j'aurais été assez mal mené, si une très vieille et très décrépite sorcière ne s'était montrée, et n'avait usé de son influence sur les assaillans qui

se retirèrent avec un sourd grognement de mauvaise humeur.

Nous fûmes témoins d'une scène étrange quand nous fûmes levés. Le campement, formant un carré dans le centre duquel était notre tente, occupait un espace de peut-être cent cinquante pieds de long sur cent pieds de large, et cet espace était rempli de chevaux devant la porte de leurs maîtres, de chameaux debout ou agenouillés, et mangeant en cercle, çà et là de grotesques figures de Turcomans se disposant pour une expédition, des femmes assises aux portes des tentes, d'autres occupées de leurs divers travaux domestiques, arrangeant leurs habillemens, ou apportant de l'eau de la rivière, et toujours entourées de groupes d'enfans presque nus; des montures et des bestiaux de toutes sortes se précipitant hors de leurs parcs, et se rendant aux pâturages, accompagnés de bruyans parleurs et d'abondance de chiens. Si ce spectacle n'avait rien d'imposant par l'éclat, il plaisait du moins par son animation et intéressait par sa nouveauté.

J'aurais été bien aise de rester avec ces gens un jour ou deux de plus pour me mettre mieux au fait de l'intérieur d'un campement de Turcomans; mais ma suite n'était pas peu nombreuse, et comme nous étions traités par ces gens comme des hôtes, et que l'on ne nous faisait rien payer, j'aurais regardé comme très peu convenable de rester un moment

de plus que le temps nécessaire à charge à ces hommes hospitaliers. Nous découvrîmes, de plus, que les fourrages et les pâtures devenant rares dans ce voisinage, le campement allait sur-le-champ se transporter dans un autre lieu. Il fallut donc se résoudre à partir sans délai pour nous rendre au village de Pisserok, éloigné de douze milles environ.

Il y avait parmi les cavaliers qui nous accompagnaient depuis Semelghan un vieillard à barbe blanche, qui montait un cheval bai-brun que j'aurais voulu acheter, et je lui fis ma proposition. Il refusa pendant quelque temps de répondre; mais comme je le pressais, il me dit qu'il ne le vendrait jamais, car il y avait quelques mois que son fils, monté sur ce même cheval, fut percé d'un coup de lance par un Turcoman, et son cheval l'emporta mort; le père jura de nouveau qu'il ne s'en séparerait jamais. Je n'avais plus un mot à dire, et ce trait de nature me toucha profondément.

Nous déjeunâmes assez légèrement avec un peu de pain et de *mâss* (lait caillé), auquel à ma demande on ajouta un peu de beurre frais et de lait doux. Il est singulier que, quoique le lait et tous les différens produits d'une laiterie abondent dans ces campemens, ils s'en nourrissent rarement, et ne font habituellement usage que du lait de beurre mêlé d'eau et du mâss; quant à l'excellent beurre

qui provient de ces préparations, ils ne l'emploient qu'à l'occasion, dans un pilau, et le vendent presque tout dans les villages environnans.

Après notre frugal repas nous montâmes à cheval et quittâmes le campement, accompagnés du fils de notre hôte qui devait nous servir de guide jusqu'à la station prochaine, et cette attention est très nécessaire dans un pays si écarté. Nous traversâmes des champs et des prairies naturelles de la plus riche verdure et des bouquets de chênes revêtus du vert tendre de leurs jeunes feuilles, et où s'ouvraient des clairières à gazon de velours. A notre gauche s'élevaient des montagnes aux plus nobles formes, couvertes de bois, ou que variaient des rochers, de petits vallons et de verdoyantes déclivités dorées par le soleil et semées d'arbres épars; à droite, des plaines immenses s'étendaient dans le nord et le nord-ouest, toutes vertes, toutes peuplées de campemens Gocklans, dont la fumée montait dans les rayons du soleil de midi. On ne peut imaginer une plus délicieuse scène de paix, et il est déplorable de penser que cette contrée, la plus belle de l'empire Persan, au lieu de nourrir une riche et heureuse population, est la proie de hordes de brigands. Il n'est pas de preuve plus saisissante de la faiblesse et du désordre du gouvernement Persan.

Il existe entre ces tribus et les villages les plus

voisins des plaines qu'ils occupent, une sorte de relation convenue, résultat de la nécessité, par l'effet de laquelle les premiers trouvent un débouché pour leurs produits superflus, et approvisionnent les derniers de divers articles qui leur sont nécessaires, tels que du beurre, du fromage, des tapis, des nemeds, des chevaux, des chameaux et du bétail de toute espèce, et ils prennent en échange le peu d'articles dont ils ont besoin.

A une courte distance du campement nous remarquâmes les ruines de quelques huttes qu'on nous désigna comme étant les restes d'un campement gocklan, nommé *Hyderabad,* qui fut détruit par un détachement de la tribu des tuckehs, en janvier, pendant que nous étions à Schahroud. A moitié chemin environ, en traversant un bosquet de chênes, nous trouvâmes un enclos carré formé par un mur en ruine et un fossé, qui était autrefois la place-forte d'une tribu d'Ils, nommée *Djerili,* qui habitait ces contrées, mais qui en a été chassée il y a quelques années. Nous remarquâmes les traces d'un bazar et plusieurs bâtimens solides, mais qui avaient été complétement détruits. De chaque côté nous voyions des *toppehs* (petites éminences), qui furent les sites des villages qui couvraient ce riant pays, et souvent nous traversions les jardins qui en faisaient partie, et où la vigne et les orangers luttaient encore contre les

herbes qui avaient usurpé la place. Enfin nous arrivâmes au village où l'on nous mit en possession d'un logement très convenable dans le divan-khaneh d'Ismaïl-Khan, hakim du district, qui résidait alors à Pisserok.

Nous eûmes fréquemment dans le cours de cette journée l'occasion de remarquer avec intérêt le contraste extrême qui existait à tous égards entre le pays où nous entrions et celui que nous laissions derrière nous, et ce n'est pas à Pisserok, premier village que nous voyions au pied des montagnes, que ce contraste était le moins frappant. Au lieu des monotones murailles de terre et des toits plats de ces mêmes matériaux se confondant exactement avec la couleur du sol, nous trouvions ici toutes les constructions en bois, entourées d'un voile de joyeuse verdure variée. Les maisons se composaient de poteaux plantés en terre, réunis par des claies ou des murailles en charpentes, enduites de terre ou revêtues à l'extérieur de planches, et à l'intérieur de glaise. Les toits étaient portés par des chevrons, et couverts de paille de riz qui posait sur un lit de roseaux tressés. Çà et là on apercevait des étages élevés, soutenus par des poteaux et couverts de paille de riz également, et qui servent de magasins, afin que le blé et le coton qu'ils renferment soient à l'abri des déprédations des animaux. Au lieu d'un mur pour protéger le village, on avait

creusé un fossé profond dont les bords étaient chargés de broussailles, et au milieu duquel avait été amené un courant d'eau, et une haie de roseaux entrelacés à des épines grimpantes, dans l'intérieur, contribuait à rendre parfaits les moyens de défense; en effet, ce rempart était impénétrable à la cavalerie. Presque à chaque maison, on remarquait une fortification de cette espèce, et ces habitations, au lieu d'être entassées dans d'étroites et sales ruelles, étaient bâties à distance l'une de l'autre, chacune entourée de sa pièce de terre et enveloppée de hauts arbres. Les portes d'entrée du village et celles des maisons étaient toutes en bois, et c'est sur un pont de bois que l'on traversait le fossé. Les ustensiles de ménage même étaient de bois. Nous vîmes des assiettes, des écuelles, des tasses et des bassins de cette matière. Tout nous prouvait enfin que nous étions dans la *terre des forêts et des eaux*.

Nous avions déjà reconnu avec tous ses inconvéniens la réalité de ce dernier fait. Plusieurs gros ruisseaux, affluents du Gorgan, avaient arrêté et même mis en danger nos bêtes, en plusieurs endroits les routes étaient fangeuses et grasses, et l'abord de chaque village n'était qu'une masse de boue, creusée de milliers de trous par les pieds des bestiaux.

Je trouvai là des paysans au moins aussi curieux que les Turcomans. Ils se pressaient par centaines

autour de l'appartement ouvert où je me tenais, et quand j'essayais de prendre une esquisse, ils m'entouraient en foule pour voir ce que je faisais; mais leur curiosité et leur étonnement n'étaient point mêlés d'insolence; et bien qu'ils parussent plus grossiers ou moins civilisés que les habitans turcomans, ils étaient certainement moins méchans. Ils entraient à tout moment sans aucune cérémonie dans ma chambre, et là s'asseyaient très près de moi sur leurs talons, examinant d'un œil effaré, puis se regardant les uns les autres en riant; mais dès que je désirais qu'ils se retirassent, ils obéissaient tous à la fois, bien entendu que c'était pour revenir aussitôt qu'ils l'oseraient. Un vieillard qui semblait être parmi eux une espèce d'oracle, m'ayant vu dessiner, se tourna vers ses camarades et leur dit sérieusement qu'en faisant ainsi le portrait de tout ce qui me plaisait, je prenais réellement possession de tout le pays; et cette idée était si loin de leur être désagréable ou alarmante, qu'il me déclara qu'il voulait quitter le service du Kkan et me suivre partout où j'irais. Il s'attacha même tellement à moi qu'il me demanda la permission de dormir près de mon lit.

Je revis le Khan à l'heure du dîner seulement, et nous étions environ vingt personnes pour partager ce repas qui était assez bon. On mit devant moi un plateau de cuivre contenant un plat de

pilau, une étuvée de viande, une petite soucoupe remplie de légumes et de truffes bouillies dans du lait, avec une tasse de sorbet; et chacun se mit à manger gloutonnement dès que le mot *bismillah* (au nom de Dieu) eut été prononcé. La chambre était spacieuse et ouverte de tous les côtés, excepté dans le haut où était le foyer, constamment rempli de bûches flambantes qui servaient à éclairer aussi bien qu'à réchauffer. Quant à la chaleur, elle n'était vraiment pas très nécessaire, et de plus, la lumière était fournie par une large lampe ou un vase plein de graisse où brûlait une grosse mèche qui était garantie de l'action du vent par un voile circulaire de mousseline légère.

Le 3 avril je restai en cet endroit pour reposer les animaux, et je saisis l'occasion de visiter les ruines de l'ancienne ville de Djordjan et une tour très élevée et très remarquable que les habitans du pays nomment *Goumbez-i-Caoûs,* que l'on me dit être à deux farsangs environ du village. La tour se montrait en effet au-dessus des bois.

Nous fîmes plusieurs milles à travers les riches pâturages variés par de petits bois de chênes et qui rappelaient les sites d'un beau parc, et nous pouvions à peine faire marcher nos chevaux affamés, tant ils étaient avides de paître cette herbe abondante qui leur montait quelquefois jusqu'au ventre. Le reste de la route parcourait une plaine égale-

ment couverte de verdure; mais la grande hauteur de la tour fascina tellement notre vue, que ce que nous croyions à quelques milles seulement se trouva être à dix milles au moins. Nous fûmes toutefois bien payés de notre longue marche par la vue du bâtiment curieux où elle aboutit enfin.

Le Goumbez-i-Caoûs est une tour circulaire creuse, bâtie sur une éminence élevée et qui atteint une hauteur qui ne peut, je pense, être moindre de cent à cent cinquante pieds à partir de sa base. Le diamètre intérieur, pris un peu au-dessus du niveau du sol, a dix pas environ. Il faut faire cinquante-deux pas pour faire à l'extérieur le tour des murs qui sont épais de dix pieds. Le diamètre de la tour va en diminuant graduellement jusqu'au sommet, de façon à donner aux murs une légère pente; et quoique à l'intérieur ils soient circulaires, ils sont à l'extérieur divisés en dix angles saillans et autant d'angles rentrans, ainsi que la mosquée de Bostam à laquelle la tour ressemble beaucoup. Cependant le sommet est un cône élevé et aigu. L'aspect de ce bâtiment à l'intérieur est frappant, car il est évident qu'il n'y eut jamais là ni escalier ni division quelconque, de sorte que les murs s'élèvent unis et sans aucune rupture jusqu'au sommet même du cône, dans lequel est pratiquée une seule fenêtre qui éclaire le tout. Cette tour a été construite avec des briques excellentes cuites au soleil, grandes, carrées, ayant

deux pouces et demi d'épaisseur et, étant mises à plat, couvrent également le toit; elles ont si bien tenu qu'une ou deux à peine se sont dérangées. Tout est cimenté à la chaux, et l'édifice entier est aussi parfait que le jour même où il fut achevé, hormis à douze pieds au-dessus de ses fondations : à cette hauteur les briques ont été arrachées à une profondeur considérable et comme si l'on eût voulu miner la tour; mais elle a résisté aux hommes comme aux effets du temps.

La tradition qui circule dans le pays relativement à cette destruction partielle de la tour porte en substance qu'un roi, traversant ces plaines avec son armée, décida de faire halte au pied de cette tour; il la croyait plus près de lui qu'elle n'était réellement, et pour y arriver il eut un trajet si long et si fatigant à accomplir, qu'il jura que la tour ne tromperait plus à l'avenir les voyageurs. Ses mineurs s'étaient donc déjà mis en devoir de la renverser, quand on réfléchit que sa chute écraserait l'armée campée au-dessous, et le monarque ordonna alors de la laisser debout. Quelques caractères arabes et des chiffres presque effacés ne purent nous donner aucun renseignement sur cet édifice dont l'architecture atteste l'origine arabe. Elle était certainement située dans la très vieille ville de Djordjan dont la terre couvre quelques débris de poterie et de fragmens de brique.

Nous eûmes dans cette excursion nombre de preuves que ce district a été autrefois extrêmement peuplé; car nous vîmes les sites de villages nombreux, et beaucoup de jardins actuellement envahis par l'herbe. J'appris que même sous le règne de Nadir tout était habité, et que le pays comptait quantité de villes et de villages dont les fréquentes incursions des Turcomans ont fait des ruines. Non loin de Djordjan, on nous désigna un bâtiment carré muni de nombreux bastions, comme étant la résidence des Hadjelars, tribu puissante qui avait en sa possession cette partie du district.

En revenant nous passâmes près d'un Turcoman qui avait été assez heureux pour tuer deux beaux faisans mâles, oiseau qui abonde dans les bois de cette contrée. Il les chassait avec des chiens qui arrêtent le gibier, puis courant sur lui, le prennent s'ils le peuvent; sinon, le chasseur essaie de le tirer, ce qui réussit rarement si l'oiseau s'envole. Nous vîmes ou entendîmes une grande quantité de faisans pendant ce petit voyage; les habitans du pays le nomment *cara goul.*

Le 4 avril la première partie de notre route eut lieu par un pays aussi beau pour le moins que celui des jours précédens; mais par degrés nous arrivâmes dans d'épaisses forêts où le chemin était mauvais et inextricable, au point que nos bêtes pouvaient

à peine s'y faire un passage, et le terrain était si humide et si marécageux que les animaux chargés s'y enfonçaient et avaient grand'peine à en sortir : ceci nous faisait frémir pour notre voyage dans le Mazendéran, où, nous disait-on pour nous encourager les chemins étaient encore plus mauvais. Nous fûmes dix heures en marche pour aller de Pisserok à Finderisk; mais comme nous cheminions lentement, on ne peut guère compter qu'une distance de trente milles d'un lieu à l'autre.

Finderisk n'est nullement remarquable, si ce n'est par son antiquité. C'est le principal village du ballouk où Pisserok est situé, et ce district ne paie rien à la couronne, mais contribue aux charges publiques en tenant sur pied un certain nombre de cavaliers pour faire face aux Turcomans : le principal produit de ce ballouk est le riz: il s'y trouve aussi un peu de froment et d'orge.

Le 5 avril nous quittâmes Finderisk par un chemin fangeux qui traverse plusieurs jungles et des champs où la boue est profonde, et après douze milles, toujours sur le même sol, nous arrivâmes à Pitchek-Mehelleh, grand village, chef-lieu d'un autre ballouk. Les hommes de ce district sont certainement les plus sauvages que j'eusse vus jusqu'alors en Perse. Mirza-Sadouk, le frère du gouverneur, n'avait jamais vu un astrolabe, et tous me regar-

daient avec étonnement écrire, puis ils étaient très surpris de ne pas comprendre ce que j'avais tracé sur le papier.

Le 6 avril, comme les Yamouts, au pays desquels nous touchions, sont tributaires, nominalement du moins, du gouvernement persan, il était présumable qu'ils ne seraient pas portés à exercer de violence ouverte sur des gens qui voyageaient sous sa protection, et nous prîmes le parti de quitter la route haute pour éviter la boue et les jungles, en traversant les plaines où campent les Yamouts. En agissant ainsi, nous avions aussi l'intention de coucher dans la tente de Nadir-Khan, un de leurs chefs, que notre guide connaissait, et qui campait à dix ou douze milles d'Astrabad. Nous envoyâmes donc directement notre bagage dans cette dernière ville, par la route haute, avec une note adressée à Mustapha-Khan, naïb du prince, pour le prier de charger ses domestiques d'aider les nôtres à se procurer pour nous un logement convenable.

Quant à la contrée que nous traversâmes et aux Turcomans-Yamouts, hommes et pays, tout ressemblait à ce que nous avions vu chez les Gocklans.

Toutefois notre guide ne voulut pas nous conduire à Nadir-Khan, et nous laissa à *Ak-Kallah* (le fort blanc), château ruiné près duquel s'élèvent

les tentes de Nadir-Khan ; mais j'en avais assez appris alors pour savoir combien il serait imprudent de se livrer, personnes et bagages, sans aucune protection, à la douteuse hospitalité d'un chef turcoman; je me décidai donc à me rendre tout droit à Astrabad, où nous arrivâmes harassés de la longueur et du mauvais état de la route, à l'heure du coucher du soleil. Nos peines n'étaient point encore à leur terme; car après avoir erré dans la ville pendant une heure pour découvrir nos gens, nous les trouvâmes en effet bien logés; mais ne nous attendant pas, ils n'avaient rien préparé pour manger, de façon qu'il nous fallut aller au lit affamés et sans avoir soupé.

Ainsi, pour arriver à Astrabad, nous avions traversé des pays admirables de beauté pittoresque et de fécondité; mais quel paradis peut être parfait? Cette contrée est affligée par les calamités incessantes de l'insécurité et des maladies. La quantité d'eau pluviale qui tombe dans la saison et qui reste stagnante dans les épaisses forêts, devient putride par l'effet des matières végétales en décomposition qui y tombent, et elle exhale dans l'été et dans l'automne une vapeur très pestilentielle. Les tribus errantes échappent à cette influence en se retirant au-delà du Gorgan ou de l'Altrock, ou ils préfèrent vivre sur la limite du sable brûlant; mais les habi-

tans des villages n'ont point de ressource pareille. Ceux qui peuvent se retirer l'été dans leurs yilacks[1], pendant la chaleur de l'été le font; mais le plus grand nombre reste continuellement exposé aux maladies de la plaine. Les principales d'entre ces maladies sont les fièvres intermittentes et putrides, les hydropisies et ce que les habitans nomment *bâd*[2], toutes maladies qu'ils attribuent aux effets du froid ou de l'air malsain. Ils souffrent aussi de douleurs rhumatismales de toute sorte et de paralysies. Ce sont du reste des hommes forts et bâtis en athlètes.

De tout ce qui précède dans le cours de cette relation, on a pu conclure que la Perse, pour vivre tranquille et à l'abri de ses ennemis, tant intérieurs qu'extérieurs, a besoin d'un souverain résolu et guerrier, qui ait toujours l'épée en main pour protéger ou punir. Un roi faible ou pacifique a toujours amené ruine et calamité sur le pays. L'ardeur de conquête de Nadir-Schah et sa cruauté ont moins produit de misère publique et privée que la douceur nonchalante du faible et aimable Schat-Houssain.

J'ai promis la suite de ce voyage par les provinces du Mazendéran et du Ghilan, le long des côtes

[1] Mot turc qui signifie une résidence fraîche pour les mois d'été.
[2] *Bâd* veut dire *vent*, et par extension les effets des vents.

de la mer Caspienne; je vais le donner ci-après. J'y renvoie ceux de mes lecteurs qui désireraient connaître les informations que j'ai recueillies relativement à ces provinces, si différentes du reste de la Perse, et à la ville d'Astrabad, où nous venions d'arriver sains et saufs.

FIN DU VOYAGE AU KHORASAN.

VOYAGE DANS LES PROVINCES PERSANES

SITUÉES SUR LES CÔTES MÉRIDIONALES DE LA MER CASPIENNE.

(1822.)

Astrabad. Chaussée de Schah-Abbas. Kourdmehelleh. Nokendeh. Aschreff. Sari. Histoire de Ramzan-Beg. Ferhabad. Balfrouch. Lahadjan. Arrivée à Recht.

Nous arrivâmes le 6 avril 1822 à Astrabad, où nous restâmes neuf jours, pendant lesquels nous reçûmes plusieurs visites de savans qui nous prouvèrent que les habitans de cette ville n'ont pas été calomniés, quand on les a taxés de grossièreté, d'ignorance et de fanatisme. Nous fûmes cependant divertis par les récits d'un homme qui avait souvent visité les villes de Khivah et de Bokhara. Il nous apprit qu'en dernier lieu, les Turcomans avaient pillé une caravane du Mazendéran qui transportait, entre autres choses de prix, le corps mort d'un grand personnage qui était tombé entre leurs mains. En entendant ceci, je me mis à rire et à remarquer que cette capture ne paierait guère les pillards de leurs fatigues. « Ah ! vous vous trompez, s'écria le narrateur, ce cadavre a pu leur valoir au moins 20,000 tomans[1]; car le fils, le frère ou le plus proche pa-

[1] Nous avons dit ailleurs que le toman valait environ 44 francs.

rent, quel qu'il soit, ne saurait laisser enterrer le corps de son parent dans un sol foulé aux pieds par les infidèles sounis, et serait contraint de le racheter pour le prix que les capteurs demanderaient. Il n'y a pas long-temps, continua-t-il, qu'un accident semblable arriva, et le parent du défunt étant dans l'impossibilité d'acquitter la rançon demandée, ou n'y étant pas disposé, ne racheta qu'un bras, qu'il paya 1,000 tomans de Khorasan, et qui fut transporté dans les formes à Meched, pour y être enterré et représenter la personne entière.

La ville d'Astrabad doit, dit-on, son origine à Zezid-ebn-Makleb, chef arabe d'une grande célébrité dans le deuxième siècle de l'hégire. Ce prince ayant fait halte à un village nommé *Isterick* ou *Aterick*, qui occupait une partie du site actuel que couvre la ville d'Astrabad, on tira de la terre un trésor composé de quarante vases de terre remplis d'or et d'argent, et liés ensemble par une chaîne. Yezid ordonna de construire la ville avec ces richesses. Elle a de circuit trois milles environ, et est fortifiée; mais d'une si pauvre manière, que ses remparts ne résisteraient pas à des troupes quelque peu résolues. Comme toutes les autres villes de Perse, elle est en grande partie ruinée, et ses murs ne renferment pas plus de deux à trois mille maisons.

C'est le toman de l'Irak ou de la Perse propre, car celui du Khorasan ne vaut guère qu'environ 30 francs.

L'aspect d'Astrabad diffère de l'aspect des villes méridionales de la Perse, autant que les campagnes respectives se ressemblent peu. Non-seulement les bois s'étendent sur tous les points jusqu'au bord du fossé de la ville, mais les nombreux jardins et les arbres qui se mêlent dans tous les quartiers aux édifices produisent un très agréable effet, quand on le compare à l'aspect stérile et monotone des murs et des toits de terre grise des villages et des villes des autres provinces. Les maisons aussi sont pittoresques et riantes pour la forme et pour la couleur. Elles sont généralement bâties en bois et souvent munies de verandahs montés aussi sur des colonnes de bois. Le style de leur architecture est léger et ouvert, plus dans le goût indien que dans le goût persan. Les toits élevés en pointe sont couverts en tuiles rouges ou en chaume, et dépassent de beaucoup les murs. Beaucoup ont de hauts *badghirs* (littéralement preneurs de vent). Ce sont des tours carrées ayant de chaque côté des ouvertures par où le vent arrive dans les chambres d'une maison, et qui sont communes dans beaucoup de villes orientales, entre autres Bouschire et Bassora. Ces tours couvertes en tuiles font, dans le paysage, l'effet que produisent les clochers, ils l'animent.

La ville doit à Schah-Abbas un pavé en pierre dans toutes ses rues et un égout pour l'écoulement des eaux, et les habitans sont tellement pénétrés de

l'utilité de ces dispositions dans un pays si humide, qu'ils ont non-seulement entretenu le pavé, mais qu'ils ont fait une chaussée à toutes les ruelles qui conduisent à leurs maisons, ce qui rend la ville d'une propreté à laquelle nous étions étrangers depuis long-temps.

Les bazars sont assez étendus, mais peu garnis; car bien qu'Astrabad soit un port sur la mer Caspienne, il s'y fait peu de commerce, et le palais ne mérite aucune attention. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville singulière, c'est la fraîcheur et la beauté de la verdure qui se mêle de toutes parts aux maisons; là de vieux et beaux sycomores, là de hauts cyprès qui s'élèvent comme de sombres clochers au-dessus des toits et des murs de jardins chargés de lis et de giroflées. Quand nous fûmes hors de la ville, nous montâmes sur une éminence qui la domine au sud-ouest, et tout s'étendait à nos pieds comme sur une carte. A l'est, c'était la chaîne de l'Elbourz, ses régions inférieures et les vertes vallées boisées qui la coupent, avec ses sommets couverts de neige. Au nord et au nord-est s'étendaient les riches plaines de Gorgan, avec ses villages et ses forêts jusqu'au désert turcoman. Au nord-ouest des forêts encore et des terres cultivées que bornait bien au loin la mer Caspienne, que nous voyions pour la première fois.

Nous étions hors d'Astrabad le 15 avril, et nous

suivions la grande chaussée construite par Schah-Abbas, pour rendre les chemins du Mazendéran praticables en toutes les saisons, et nous avions fait vingt-trois milles dans le nord-ouest, quand nous atteignîmes la vallée de Kourd-Mehelleh et le village de ce nom, où je fus logé par le ketkhoda dans une maison d'où il fit déguerpir les habitans. Le lendemain, nous allâmes à quatorze milles de là, dans le petit village de Nokendeh, perdu comme celui de Kourd-Mehelleh dans la forêt, tellement qu'on ne se douterait pas de la présence d'un lieu habité, sans la fumée qui monte çà et là dans les arbres.

Les femmes de ces villages ne se cachent pas aussi rigoureusement que celles de beaucoup d'autres pays de la Perse. Leur costume est peu différent de celui que portent les femmes des autres provinces. Il se compose d'une chemise et de pantalons; la chemise n'atteint que le milieu de la cuisse. Un mouchoir de soie noire tortillé autour de la tête sert de turban, avec une autre étoffe semblable, ou un morceau de coton blanc que l'on jette au besoin sur la tête et les épaules comme un voile. Quand elles sortent à quelque distance de la maison, elles se servent de drap ou voile de coton blanc ou rayé rouge et bleu, qui est commun dans tout le pays et qui enveloppe la personne des pieds à la tête.

On fait ici un grand usage de l'ail, et ce goût est

commun aux personnes de tout rang et de tout âge; mon attention sur ce point fut attirée par la vue d'un enfant de sept ou huit ans, qui tenait une tige de cette plante et la mâchait, feuilles, racines et tout; j'appris que cette habitude dégoûtante était une mesure d'hygiène à l'effet de combattre l'air humide de la contrée.

Le 17 avril nous nous mîmes en route pour nous rendre à Aschreff, à vingt-six milles de là, suivant toujours la chaussée de Schah-Abbas, et par les mêmes taillis et jungles que les jours précédens; mais de temps à autre des perspectives charmantes de villages entourés de culture s'ouvraient tout à coup à nos regards.

A six milles environ de Nokendeh nous passâmes par une ouverture ou portail pratiquée dans un mur qui fut autrefois d'une épaisseur considérable, et nous apprîmes que c'était la limite d'Astrabad et du Mazendéran.

Le tchinar ou sycomore croît abondamment dans les forêts qui couvrent ce pays, et en est un des plus grands ornemens. Quant au chêne, on l'ébranche et il pousse alors en hauteur : comme en Angleterre le hêtre est garni de branches jusqu'à terre.

Je restai quelque temps à Aschreff pour examiner cette vieille ville royale, et j'étais logé dans l'ancien palais bâti par Schah-Abbas; je pus donc contempler avec tristesse l'état de décadence de cet édifice autre-

fois splendide : les peintures voluptueuses, les fleurs d'or sur un fond d'azur, les ornemens de stuc qui décoraient les murailles, tout a disparu ; et des jardins il ne reste plus que quelques vieux pins, ou çà et là un cyprès. La ville d'Aschreff n'a guère moins souffert que le palais auquel elle dut probablement son existence. Elle se vantait autrefois, dit la tradition, de compter trois cents bains et une population proportionnée ; aujourd'hui, elle se compose de trois cents maisons éparses dans une vaste jungle.

J'aurais bien trouvé, dans l'intérieur d'Aschreff et ses environs, matière à des observations intéressantes ; mais j'avais hâte d'arriver à Sari, et l'un de mes principaux motifs était une altération évidente survenue dans la santé et même dans les facultés intellectuelles de Mirza-Abdoul-Reza, et que j'attribuai à son penchant décidé pour le soufisme. Je fus amené à cette conviction par quelques entretiens qu'il eut avec moi sur la nature de son âme, sur sa destination, et enfin sur la franc-maçonnerie dont il aspirait à connaître les mystères, et qu'il regardait comme étant un degré transcendant du soufisme. Ensuite il m'avoua qu'il était profondément affligé du mépris que lui avait attiré à Meched et en d'autres lieux sa cohabitation avec moi, chrétien. Je vis donc que le seul parti à prendre était de nous séparer, et il fut convenu que cette séparation aurait lieu à Sari.

Nous quittâmes donc Aschreff à six heures et demie, le 20, et, après avoir fait dix-sept milles au sud-sud-ouest, nous arrivâmes à Nica, chef-lieu d'une ballerek habitée par une partie de la tribu Djerili qui est d'origine turque.

Le 22 avril nous fîmes dix-huit milles, toujours sur la chaussée pour arriver à Sari. Un mille avant d'entrer dans cette ville, nous traversâmes la rivière Tedjen sur un beau et solide pont de dix-sept arches, mais qui du reste est trop étroit; il n'a que vingt-quatre pieds de largeur, et ce défaut est commun à tous les ponts que j'ai vus en Perse. Trois arches de ce pont ont déjà été renversées par la rivière débordée, et l'on y supplée par des planches si insuffisantes qu'un animal chargé ne peut les passer sans le plus grand péril.

A Sari nous fûmes logés chez Ramzan-Beg-Nazir, surintendant de la maison privée du prince. Cet homme avait une réputation pour son amour des maisons bien tenues; et en effet, la chambre que nous occupions était très propre et très commode. La maison, autant que nous pûmes la voir, était très convenable; les murs avaient des ornemens en stuc, les fenêtres étaient sculptées, et leurs diverses couleurs ressemblaient à certains effets produits par le kaléidoscope. De nombreuses niches pratiquées dans les murailles étaient garnies en velours ou en étoffes brochées d'or. Un beau foyer occupait un

côté de chacune des chambres, et de beaux nemeds avec de riches tapis y étaient étendus sur des nattes indiennes qui couvraient le plancher. Mais du moment que l'on avait passé ces chambres, les briques nues et les murs non blanchis saisissaient l'œil; les passages et les escaliers étaient si étroits que deux personnes avaient peine à s'y tenir de front; tout enfin paraissait sale et incomplet. Le nazir nous reçut bien, et le lendemain, 22 avril, j'appris de lui que le prince nous recevrait le jour suivant, et mon hôte me dit clairement que Son Altesse attendait un beau présent, ou, pour me servir des expressions du vieillard, « qu'il avait fait un sac large et profond qu'il s'attendait à me voir remplir. » C'était là une fâcheuse nouvelle pour un homme qui avait été dépouillé presque entièrement par les présens à faire aux chefs kourdes et son séjour à Meched; cependant je fus bien soulagé quand je vis le prince ravi du peu de choses que je lui avais pu offrir. Il portait le jour de l'audience un kabba ou veste de brocart d'or, et avait sur les épaules et les bras cette maille de perles et de pierreries que nous remarquons dans les peintures des rois de Perse. Un poignard richement orné de joyaux était fiché dans le châle qui formait sa ceinture, et les boutons de sa kabba étaient des émeraudes. Il n'avait sur la tête que le simple bonnet de peau d'agneau noir.

La ville de Sari est indubitablement d'une haute antiquité, car Ferdoussi en parle comme d'une ville importante à l'époque où vivaient ses héros demi-fabuleux. La tradition l'attribue à Tchmouras-Divebond, troisième monarque de la dynastie pyschdadienne qui exerça souvent dans cette province son pouvoir sur les démons. Les rues ne sont pas pavées, et les bazars ont un aspect misérable. Il y a dans cette ville une djemaah mesdjid, mosquée principale ou cathédrale, laquelle n'est remarquable que par un vieux sycomore qui ombrage toute l'esplanade qui est en avant de l'édifice. Il y en avait un autre d'une beauté et d'une vétusté égales dans la cour intérieure; mais il a été détruit il y a quelque temps par le feu. Les habitans pensent que dès que cet arbre atteint l'âge de mille ans, il prend feu et brûle de lui-même, et ils sont persuadés que c'est ce qui est arrivé à l'arbre qui a péri, car il était, ainsi que celui qui existe encore, d'une antiquité qui dépassait toute tradition. Je ne sais pas si cette idée touchant la combustion spontanée du tchinar est répandue dans tout le pays.

Quant au palais, on remarque dans le principal divan-kaneh une peinture qui représente Chah-Ismaïl coupant en deux l'Aga des janissaires devant l'empereur turc, sultan Soleyman, sujet favori du pinceau persan, et qui est traité ici avec un certain degré de mérite. Quelques-uns des groupes qui

combattent sur le premier plan sont exécutés avec une chaleur que l'on voit rarement dans les peintures orientales.

Sari compte cinq medressés et autant de bains considérables; on y voit aussi une tour semblable au Goumbez-i-Caoûs de Djordjan, que l'on dit être le tombeau d'un des souverains du Deïlem qui mourut dans le cinquième siècle de l'hégire, et qui actuellement est une verrerie.

Parmi les traditions populaires attachées à cette tour, il en est une qui suppose que là est un puissant trésor qu'un talisman protége, et dont un musicien indien de très grande habileté avait découvert le secret; mais les conditions de ce talisman ne lui permettant pas d'agir en personne, il employa un agent comme Aladin, ignorant ce qu'il allait faire. Le magicien confia à cette personne le talisman qu'il avait préparé, et qu'elle devait attentivement comparer avec celui qu'elle verrait dans la tour; mais l'émissaire avait par-dessus toute chose été prévenu de ne point lever la tête, quoiqu'il pût entendre. Le messager agit conformément aux instructions qu'il avait reçues, et au moment où il venait de rapprocher les deux talismans, le charme opéra. Un bruit formidable éclata, et un nombre prodigieux de pigeons s'envolèrent par la grande porte qui était ouverte. Cette volée était si considérable et le bruit des ailes durait tellement, que l'envoyé,

las de s'en tenir aux conjectures, oublia l'avis et regarda en l'air. Tout à coup les pigeons cessèrent de voler, et une grande quantité d'or monnayé tomba autour de lui. Le charme avait changé l'or en pigeons qui prenaient leur volée vers les coffres du magicien; mais la curiosité de son agent le rompit, et l'or reprit si subitement sa forme primitive, que la portion même qui traversait l'air tomba à terre, et personne, depuis ce moment, n'a été capable de trouver le reste du trésor.

On peut évaluer à trente ou quarante mille âmes la population de Sari, et les habitans sont d'une simplicité qui approche de la grossièreté, mais où ne se mêle aucune insolence. Par exemple, ils essaieront de satisfaire leur curiosité en regardant par-dessus votre épaule quand vous dessinez ou quand vous écrivez; quelquefois, ils viendront s'asseoir à côté de vous quand ils désirent entendre ce que vous dites, et riront tout haut si quelque chose les divertit : ils sont enfin familiers d'une manière fatigante, mais je n'ai jamais remarqué en eux aucune disposition à blesser.

Les habitans du Mazendéran ne diffèrent de ceux du reste de la Perse que par un teint généralement plus basané. La classe moyenne et le bas peuple ont adopté l'usage de teindre la barbe, quand elle devient grise, avec du *hinneh*, qui lui donne une teinte d'un rouge ardent, au lieu des feuilles

d'indigo que l'on emploie à cet effet dans d'autres parties de la Perse : alors la barbe est d'un bleu très foncé. Ici on voit la barbe rouge à la plupart des gens âgés.

Les femmes ici, comme partout, se servent du *tchedder* ou voile qui enveloppe tout le corps quand elles sortent. Ces voiles sont de soie ou de coton rayé, quelquefois en grands carrés bleus, quelquefois en rouge, et rarement en rouge et en vert. Elles portent aux jambes une espèce de bas nommée *tchâk-tchor,* qui reçoit comme des bottes, le bas du pantalon, et elles mettent par-dessus la pantoufle ordinaire verte et à talons hauts.

Pendant mon séjour de quinze jours à Sari nous vécûmes toujours dans l'intimité de Ramzan-Beg, au point qu'il me montra les appartemens de la famille et du harem. Ils méritaient réellement d'être vus tant pour leur disposition commode que pour leur élégance et presque leur splendeur. Il avait trois différentes chambres avec leurs dépendances, l'une pour l'hiver, l'autre pour le printemps, la troisième pour l'été. L'appartement d'hiver avait les murs nattés ou couverts de tapis de feutre (nemeds) pour isoler du froid. Ceux de l'été et du printemps étaient plus aérés. On y voyait uniformément de beaux ornemens en stuc, des rideaux de soie ou de velours, des coussins de brocart, de riches tapis et de magnifiques nemeds. La maison

renfermait de plus, plusieurs petits appartemens arrangés en boudoirs et ornés avec beaucoup de goût, de peintures et de broderies; mais la peinture était en général inférieure aux autres décorations. Il me montra ensuite mille babioles d'Europe qu'il gardait précieusement, et enfin des bouteilles pleines de vin : je découvris alors qu'il tenait un peu du soufi ou du derviche, et c'est peut-être par suite des louables habitudes de la secte qu'il était devenu mangeur d'opium : chaque soir, régulièrement à l'heure du coucher du soleil, il en prenait deux pilules, chacune de deux grains. Je crois qu'il en avalait la même quantité le matin.

Il était curieux d'observer le vieillard quand approchait l'heure de prendre son opium. Il se tenait ordinairement assis, irritable et de mauvaise humeur, à sa place accoutumée près de la croisée, roulant les pilules entre ses doigts, pendant qu'il attendait avec impatience le moment où il allait devenir heureux. Il ne se permettait jamais de devancer l'instant fixé, de peur, disait-il, d'augmenter en lui cette passion dont il savait bien le danger. A mesure que la voluptueuse et calme influence de la drogue se glissait en lui, la rude expression de ses traits faisait graduellement place à un calme tranquille et bienheureux. Malheur au domestique ou au subalterne qui se fût risqué à l'approcher avant l'heure dite; mais au bout de vingt minutes

environ, tout était chez lui bonne humeur, et il riait et plaisantait souvent alors avec ceux qui l'entouraient.

Toutefois, bien que le vieillard eût mis de côté les préjugés au point de me montrer la partie secrète de sa maison, les habitans femelles restèrent toujours invisibles. Il est vrai que je pouvais entendre leurs voix et remarquer souvent, au retour de mes promenades du matin, les traces de la curiosité des dames dans nos bagages : alors Ramzan-Beg murmurait quelques menaces; mais son mécontentement n'allait pas plus loin, car il avait une femme qu'il craignait et détestait : il ne put me cacher cette triste circonstance de sa vie intérieure. Il était décidé à lui laisser faire tout ce qu'elle voudrait, mais il aurait voulu prétendre à une liberté égale, et c'est ce qu'il n'avait pu obtenir. A dire le vrai, la dame était vieille; il était vieux aussi, mais il avait cru qu'il pourrait profiter de la permission que donne la loi et comme il le disait : « rajeunir sa vieillesse » en prenant une compagne plus jeune; mais la vieille était intervenue énergiquement et avait interdit toute entrée dans la maison à sa rivale.

Il y avait renoncé, quand quelque temps après il essaya clandestinement de se consoler dans la compagnie d'une jeune et jolie esclave, mais la vieille matrone ne voulut pas de cette intrigue et chassa

sur-le-champ cet ennemi. Ramzan-Beg me raconta ces détails avec d'amères plaintes, et en taxant sa femme de la plus grande déraison possible : « Puisque, disait-il, elle a cessé d'être d'aucun usage pour moi, et qu'elle s'oppose obstinément à ce que je me pourvoie de femmes qui pourraient m'être utiles... »

L'origine des chagrins domestiques de ce pauvre homme remontait à une de ces faveurs royales dont j'ai parlé autre part. Le roi lui avait alloué une de ses femmes, et comme il était déjà pourvu de l'épouse en question, femme de bonne famille et de caractère altier qui ne put supporter l'ex-sultane, l'enfer entra avec la nouvelle épouse dans le harem. Il endura tout cependant, jusqu'à certain jour où l'une des dames, dans un accès de jalousie, jugea bon de chercher à l'empoisonner. Il considéra alors qu'il était temps d'intervenir et de se délivrer d'au moins un de ses fléaux en mettant à la porte la royale épouse.

Le roi, pour surcroît de malheur, fut offensé de cette action ou du moins voulut le paraître, pour piller le pauvre Ramzan-Beg, et il lui avait déjà enlevé plus de 10,000 tomans, et ce n'était plus que pour la forme qu'il était intendant du *zenanah* (la maison des femmes).

Je reçus un jour l'invitation de me rendre chez le prince, et je trouvai chez lui Ismaïl-Khan, noble

de la tribu des Kadjars, qui avait épousé une sœur du prince-gouverneur. J'avais été appelé pour donner mon opinion sur une maladie dont la femme d'Ismaïl-Khan était atteinte, et l'on me mena près d'elle : nous marchions alors précédés des eunuques qui écartaient de notre passage toutes les femmes, et après avoir traversé trois cours, nous arrivâmes à la porte de l'appartement de la malade.

Il y faisait très sombre, et des personnes placées au milieu de la chambre m'empêchaient de voir ce qui se passait; je pus seulement distinguer un châle de l'Inde que deux esclaves tenaient étendu devant un lit placé dans un angle. Alors le prince qui nous avait devancés me fit asseoir près du lit; je demandai alors la permission de tâter le pouls de la princesse : on me le permit, mais la main seule passait sous le rideau de façon que je ne pouvais voir que le bout des doigts. Je crus remarquer qu'il y avait quelque tendance à la fièvre; mais Ismaïl-Khan me dit que cela pouvait être l'effet d'un peu de vin que la malade avait pris, de l'avis des médecins.

Les symptômes principaux étaient une douleur dans l'épaule gauche et dans le dos, quelquefois à la taille et dans les reins : ces douleurs duraient depuis quinze jours. Comme les douleurs partaient du côté droit, je soupçonnai qu'il y avait affection

au foie, et je dis au prince qu'il était essentiel d'examiner l'état de cet organe en tâtant s'il y avait dureté ou relâchement au côté droit : alors le prince et Ismaïl-Khan se levèrent et allèrent l'un et l'autre lui palper le côté. Ils ne découvrirent, dirent-ils aucune tumeur, cependant la malade reconnaissait qu'elle y avait mal. Le résultat de l'examen était si peu satisfaisant que je ne pouvais m'aventurer à rien décider pour le traitement : je m'adressai alors au prince, et je lui dis que je connaissais parfaitement la coutume qui interdit aux femmes de paraître sans voile devant un étranger, et plus encore de se soumettre à un attouchement quelconque de sa part ; mais que dans les circonstances présentes, il m'était impossible de risquer une opinion sur l'état de la *schahzadeh* (princesse du sang) sans une plus exacte connaissance de certaines particularités dont je ne pouvais m'instruire suffisamment qu'en tâtant moi-même le côté de la schahzadeh, et en voyant sa langue. Le prince et le mari s'entretinrent quelque temps, puis, se tournant vers moi, je compris à leurs réponses qu'ils préféraient que la princesse mourût au malheur de la laisser voir à un Européen.

Je revins donc chez le prince, et comme cette fois ce n'était point une audience solennelle, je remarquai moins de hauteur en lui, moins de bassesse dans ceux qui l'entouraient. Après beaucoup

de questions sur mes instrumens d'optique, il me demanda si j'avais un *djihan-numa* (une boîte à curiosités, une optique), et quand je lui répondis que je n'en avais point, il m'apprit du ton du ravissement qu'il en possédait une et qu'il allait me la faire voir. On l'apporta, et après m'avoir montré derrière le vers grossissant une série d'enluminures grossières en couleur, il essaya d'y mettre quelques-uns de mes dessins coloriés, et je tremblais pour mes esquisses; par bonheur ses grosses peintures l'emportèrent, et il me rendit les miennes.

Pour voir ce spectacle chacun semblait avoir oublié son rang, tant le plaisir était vif. Le prince descendit lestement de son *mesned* (trône), et se plaça au milieu de la chambre pour poser son optique au meilleur jour. Médecins, ministres, serviteurs, tous pêle-mêle, accroupis autour de lui, disant leur avis à haute voix, applaudissant, s'appelant les uns les autres par leurs noms, sans omettre le prince lui-même qu'ils désignaient par le simple titre de schahzadeh : c'était un curieux échantillon de l'histoire secrète de la vie d'un grand en Perse.

Avant de quitter Sari, je désirais voir les ruines de Ferhabad, située à l'embouchure de la rivière Tedjen, et où mourut Schah-Abbas. Cette ville était la résidence royale, rivale d'Aschreff. Je partis donc le 2 mai accompagné de deux de mes domestiques,

et pendant huit ou dix milles nous suivîmes une autre chaussée élevée par Chah-Abbas, et le reste du chemin traverse des champs clos de haies impénétrables, et qui étaient alors inondés.

Ce qu'il y a de remarquable dans les ruines du palais, c'est que non-seulement il était orné de fleurs et de décorations de fantaisie, mais que, contrairement aux prescriptions de la loi mahométane, les panneaux étaient couverts de représentations de la figure humaine; mais ces peintures avaient tellement souffert de l'humidité, et aussi de la main des hommes, qu'il était difficile d'en suivre le dessin. Il paraîtrait que les sujets, ou l'artiste du moins, était chinois; car au lieu de la raideur que l'on remarque invariablement dans les peintures persanes, celles-ci avaient le moelleux, et même le gracieux profil qui caractérise toujours les bonnes compositions chinoises. On ne peut mettre en doute que Ferhabad ait été autrefois une ville importante; elle n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village.

Le 4 mai, après avoir cordialement serré les mains de mon vieux Ramzan-Beg, je partis pour la ville de Balfrouch, qui est à trente milles de Sari, et à dix-huit milles de cette dernière ville nous traversâmes Aliabad, qui est aujourd'hui un très pauvre village, et quatre milles au-delà, nous eûmes à passer à gué une très rapide et très dangereuse rivière

qui descend des montagnes, et qui se nomme *Ab-i-Tâler :* on ne voit point de loin Balfrouch ; mais bien une épaisse forêt dans laquelle les habitations sont éparses parmi les arbres.

Nous y fûmes très bien logés dans un beau palais, et le séjour de cette ville nous fut très agréable. Elle offre, en effet, un coup d'œil qui plaît, surtout à l'habitant d'un pays de commerce. Balfrouch est une ville purement marchande, peuplée de négocians, d'ouvriers et de leurs aides, tous en apparence contens et heureux, plus qu'en aucun lieu de la Perse. Je ne crois pas qu'il s'y trouve un Khan ou un noble. Le gouverneur lui-même est marchand.

Il est très difficile d'estimer l'étendue et la population de Balfrouch, et je ne vis jamais une ville où l'observation superficielle du voyageur lui procure moins de connaissance des lieux. Comme elle est entourée d'une haute forêt, et qu'elle est bâtie au milieu des arbres, sans avoir une seule rue droite, il n'est pas un point d'où l'œil du spectateur puisse s'étendre à une certaine distance. Les bâtimens sont en effet tellement voilés et séparés les uns des autres par le feuillage que, hormis quand il traverse les bazars, l'étranger ne pourrait jamais supposer qu'il est dans une ville populeuse. J'ai employé plusieurs heures pendant quelques jours à parcourir les différentes divisions ou me-

hellehs de la ville, et il ne m'est jamais arrivé de voir plus de deux maisons à la fois, car elles ne sont point continues; mais elles sont disposées en groupes que cachent entièrement à la vue des murailles de terre ou d'autres clôtures. Je suis néanmoins disposé à croire que Balfrouch contient deux cent mille habitans.

Il était curieux pour moi d'observer quel différent accueil j'avais reçu dans deux villes si voisines, Sari et Balfrouch. Dans la première je fus très négligé, dans l'autre je fus l'objet de constans égards: à Sari j'éprouvai l'influence égoïste d'une cour absolue ou de l'aristocratie, à Balfrouch je ressentis les effets bienfaisans des relations commerciales.

Le troisième ou le quatrième jour qui suivit mon arrivée, je reçus une visite de Zeïn-el-Abedin, chaudronnier par état, mahométan de religion, et soufi nouvellement converti, chaud, en conséquence, comme l'est tout néophyte. C'était Mirza-Abdoul-Reza, qui m'avait, en se séparant de moi, recommandé à lui comme à un frère derviche; c'est ce qui avait engagé cet homme à venir m'offrir ses services : je l'en remerciai, et il me promit de me revoir le lendemain. Mais avant qu'il n'eût mis à exécution sa promesse, j'eus une autre visite. C'était un derviche encore que j'avais rencontré la veille dans la rue, et qui m'avait fait entendre qu'il me connaissait; j'avais donc désiré le voir : il me ra-

conta alors qu'il était né à Schiraz, mais que paresseux de sa nature, il avait pris goût à une vie d'errante oisiveté pour éviter les misères du travail, et il se trouvait forcé de vivre de son esprit. Il avait beaucoup vu de monde, et ayant découvert qu'il était facile et profitable de le duper, il mettait en œuvre, dans la portée de ses talens, ce que l'expérience lui avait appris. Ses voyages étendus l'avaient mis au fait des mœurs étrangères, et cette connaissance combinée avec une grande souplesse d'esprit et une remarquable faculté d'observation l'avait rendu capable de jouer avec un succès complet différens rôles. Une fois il se couvrait du manteau et se coiffait de l'énorme turban du moullah, et débitait un chaos de citations sententieuses; une autrefois il jouait le marchand qui revient d'un voyage de commerce ou le hadgi de retour dans son pays après la visite à la Mecque ou à Kerbela. Quelquefois encore, comme à l'heure où je l'avais rencontré, il revêtait le bonnet et la robe en haillons du derviche, vendait ses charmes surprenans, ses amulettes, et grâce à son mystérieux jargon et à sa sainteté affectée, il vivait bien et pénétrait partout, quelque part qu'il allât.

Mon ami le derviche était donc devenu tout-à-fait communicatif quand Zeïn-el-Abedin et quelques autres personnes entrèrent par malheur, et il retomba tout à coup dans son jargon et ses grimaces:

une conversation mystique s'ensuivit, et de laquelle je ne pus tirer que l'anecdote suivante que le chaudronnier racontait dans sa fervente colère contre les moullahs ennemis des soufis.

Il y avait à la cour du prince un voyageur européen, un eltchi français ou anglais, qui étant un jour à l'audience du gouverneur, lui dit qu'il avait vu chez lui de beaux appartemens, de beaux meubles; mais que s'il lui était permis de présenter une requête à Son Altesse royale, il demanderait la faveur de se trouver et de converser avec quelques-uns des savans du pays. Le prince y consentit, et l'invita à dîner avec sept ou huit moullahs de haut renom qui vinrent au repas, pour me servir de l'expression du chaudronnier, « avec de gros ventres et de longues barbes. » Un pauvre seyd vint aussi; mais quand il montra l'intention de s'asseoir parmi eux, ils étalèrent leurs robes de côté et d'autre de manière à ne pas lui laisser de place, et après l'avoir ainsi poussé dans un coin, ils se rangèrent de lui comme pour éviter une souillure. Quand vint le dîner, l'eltchi mangea du même plat que le prince; mais personne n'offrit la moindre chose au pauvre seyd, auquel on ne faisait nulle attention. Quand le dîner fut achevé, et dans le cours de la conversation, l'eltchi pria les moullahs de lui dire quelles choses, dans leurs idées religieuses, étaient particulièrement impures. Ils s'excusaient, tous répon-

dant que l'eltchi le savait aussi bien qu'eux : toutefois, comme on les pressait, ils dirent que ces choses étaient au nombre de trois : « Quelles sont-elles ? — Le cochon et le chien, répliquèrent-ils. — Et la troisième ? demande l'eltchi. » Ils gardèrent tous alors le silence : « Eh bien, dit l'eltchi, je vais vous le dire; c'est le *kaffir, l'incroyant;* c'est moi enfin, que votre religion regarde comme impur. Pourtant vous avez mangé avec moi, et votre prince m'a honoré en me faisant partager de son propre plat, et vous, vous avez insulté et rejeté ce pauvre seyd descendant de votre prophète. Voilà comment vous observez votre religion et ses préceptes. » Les moullahs furent pendant quelque temps muets de honte, et le prince lui-même leur dit : « Voilà donc les sages et les savans du pays? Eltchi-Khan, j'en suis honteux. »

Je ne tardai pas à faire mes préparatifs pour me rendre à Recht, capitale du Ghilan, ville très renommée et très commerçante. Il paraît que le commerce de transport par mule et par chameaux est monopolisé par les gens d'un certain village nommé *Émir-Kallah,* mais le muletier qui se chargea de me conduire ne faisait point partie de cette association, et le 10 mai nous quittâmes Balfrouch, nous dirigeant vers Amol, qui est à vingt-deux milles : le pays que nous traversâmes était plus découvert que je ne l'avais vu depuis long-temps, et on n'aper-

cevait d'autres arbres que ceux que l'on avait laissés debout dans les enclos ou autour des villages.

Nous entrâmes à Amol par un faubourg où se trouve un bazar considérable et qui est séparé de la ville par la rivière Heraz, rivière qui était alors très grosse et très rapide : on la passe sur un pont de douze arches. Amol renferme un mausolée très remarquable, élevé par Schah-Abbas sur les restes de Seyd-Kowan-Eddin, souverain de Sari et d'Amol; mais la chose la plus curieuse se trouve à quatre milles hors des murs : ce sont, dit-on, les restes d'un fort construit par Djemched; ce monument antique et quelques tombes sont les seuls édifices qui méritent d'attirer les regards du voyageur à Amol. Cette ville et la contrée environnante sont toutefois remplies d'intérêt pour l'amateur des antiquités persanes. Chaque montagne, chaque coin de terre est classique. C'est dans ce voisinage que se passèrent un grand nombre de scènes que décrit Ferdoussi dans son poème héroïque. Ici sont les districts de Nour et de Kidjourd, si célébrés pour leurs forteresses, et à trois journées d'Amol est située la forteresse encore plus renommée et plus imprenable de Rustemdar, qui est maintenant vide et ruinée. La population d'Amol peut être évaluée à quarante mille âmes.

Le 12 mai nous quittâmes cette ville à six heures du matin, et dirigeâmes notre marche au nord.

vers la mer qui était à douze milles de là; pour y arriver nous traversâmes une épaisse forêt de chênes, de sycomores et de très beaux aunes. Cette forêt était extrêmement peuplée, et de quart de mille en quart de mille nous voyions des groupes de maisons. Enfin, quand nous fûmes sur la plage, nous eûmes à marcher pendant plus d'une heure et sous un ardent soleil, dans les sinuosités que formaient des collines de sable. Il était curieux d'observer l'alarme de nos chevaux à la première vue de la mer; ils tressaillirent, hennirent, secouèrent la tête et frappèrent du pied, et nous eûmes la plus grande peine à les faire approcher du bord; le mouvement continuel et le bruit de l'eau entretenaient leurs appréhensions.

Nous passâmes la nuit dans un petit village qui n'est pas loin de la plage et qu'on nomme *Izzet-Dih,* où par l'ordre du prince nous fûmes pourvus d'un bon logement et de la nourriture que nous demandâmes. Dans ce voisinage habitent les Abdoul-Malekis, descendans d'une tribu errante qui ont adopté la vie stationnaire, mais dont cependant on redoute les penchans au pillage : leur chef réside à cinq farsangs du lieu où nous nous trouvions, à Sarmi-Kallah. Le ketkhoda jugea nécessaire de nous donner une garde pour nous garantir des attaques de ces maraudeurs.

Le 13 mai le matin était beau, et pour en pro-

fiter pleinement nous partîmes avant six heures, et après avoir fait vingt-deux milles sans quitter le bord de la mer, nous fîmes halte à Alliabad, village nouvellement bâti, mais dont les habitans étaient pour la plupart dans leurs gilaks des montagnes. Comme nous n'y trouvâmes point de khetkhoda[1] pour nous garder des Abdoul-Malekis, il fallut bien nous veiller pendant la nuit, ce qui nous priva de tout repos et de tout sommeil.

Le 14 mai nous partîmes le matin par un temps de brouillard et d'humidité, et nous marchâmes toujours sur la plage; mais les montagnes se rapprochaient tellement de la mer, qu'elles n'en étaient pas éloignées de plus de trois quarts de mille. A dix milles au-delà de notre point de départ, nous traversâmes la rivière Hériroud, belle masse d'eau qui sort d'une profonde fissure dans les montagnes : nous eûmes encore plus loin une autre rivière à traverser, qu'on nomme *Tchahlouss,* et enfin nous arrivâmes à notre lieu de station, Nodeh, après un trajet de trente-quatre milles.

Le 15 mai il faisait très chaud, et au bout d'une marche de vingt-deux milles d'abord par des prés fleuris, ensuite dans une très épaisse forêt, nous vînmes passer la nuit à Towar, village situé à une distance considérable de la côte. J'ai remarqué que

[1] Espèce de lieutenant pour le souverain; fonction qui répond à celle de maire. C'est un équivalent du khiahia turc.

les habitans de tous ces villages épars dans les bois, ne voulant pas se priver entièrement de l'ombre de leurs arbres, et d'un autre côté s'apercevant que l'absence de l'air libre et du soleil nuit à la maturité de leurs récoltes, ont adopté le moyen d'émonder la plus grande partie de leurs branches et de ne laisser qu'une touffe au sommet, puis ils laissent grimper le long du tronc des vignes qui forment de gracieux festons à l'entour.

Toute la journée du 16 mai nous longeâmes la mer, et nous traversâmes pendant la première partie du chemin une rivière très rapide nommée *Mezzer*, puis une autre, *Schiviroud*, très dangereuse pour ses sables mouvans, et nous nous arrêtâmes enfin au village d'Ab-i-Djerm (eau chaude), ainsi nommé parce qu'il s'y trouve une source chaude. Nous avions fait dix-neuf milles depuis le départ.

Le 17 mai comme notre marche devait être longue, nous nous mîmes en route de très bonne heure. A trois milles du lieu que nous quittions, une petite rivière qui descend des montagnes sépare le Ghilan du Mazendéran, et au-delà nous eûmes à traverser avec beaucoup de difficulté la rivière de Poul-i-roud. Il nous fallut encore franchir deux rivières considérables avant d'arriver à Roud-i-Ser, village important, situé sur le Noroud, et éloigné de vingt-sept milles de notre point de départ.

Le 18 mai nous quittâmes de grand matin le mi-

sérable logement où nous avions passé la nuit, et traversâmes tout ce village qui est très étendu et fort bien planté en jardins de mûriers. Ici deux rivières, le Noroud et le Kiaroud, se jettent dans la mer. A trois milles au-delà du village, nous en trouvâmes un autre au moins aussi grand, qui contient un bazar. Tout l'intervalle qui sépare ce lieu, nommé *Zemedjan* et *Roud-i-Ser,* est rempli par une succession de jardins de mûriers, entrecoupés çà et là de champs de riz, de vergers, et de nobles arbres des forêts. Des fougères d'une taille gigantesque croissaient le long du chemin et dans les broussailles des taillis. Enfin après avoir fait vingt-deux milles toujours au milieu de ces paysages et de ces plantations, nous traversâmes la rivière Schalmen, et à deux heures de l'après-midi nous étions à Lahadjan, ville où nous devions passer la nuit.

Comme je désirais éviter ici les visiteurs, je me logeai dans le caravansera, mais le député-gouverneur de la ville ayant été averti de mon arrivée, vint avec plusieurs marchands me présenter ses respects, et à cet effet, il me tira d'un profond somme que je ne pus ressaisir : alors je pris le parti de parcourir Lahadjan. C'est une ville assez ancienne et de quelque importance, qui contient quinze mille âmes : les bazars, presque aussi vastes que ceux d'Amol, sont bien approvisionnés. Le

principal commerce a pour objet la soie que l'on recueille dans la ville ou dans les environs. Le mouvement qui anime les quatre caravanseras atteste un commerce actif, et il y a dans la ville un collége ou medressé.

Le 19 mai nous partîmes de grand matin pour arriver de bonne heure également à Recht. A douze milles à peu près de Lahadjan, nous nous trouvâmes sur les bords du Sefid-Roud, rivière qui dans le pays au-dessus des montagnes se nomme *Kizil-Ouzen*, et, après avoir traversé en torrent impétueux et destructeur le Ghilan, se jette dans la mer Caspienne à quelques milles à l'est d'Enzellé : nous la traversâmes sur un bateau destiné à cet usage, et nous entrâmes à Recht après une marche fatigante de vingt-sept milles; il était alors sept heures du soir.

Ghilan. Recht. Enzellé. Détention de l'auteur à Recht. Il s'évade Il est repris. Sa délivrance. Scheffiroud. Caleserai. Ardebil. Tébriz. Excursion au lac d'Ouroumia. Départ de Tébriz pour l'Europe.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que les habitans de Ghilan étaient comme ceux du Mazendéran, pleins d'ignorance, de fanatisme et d'orgueil : sur deux personnes que vous rencontrez, il y a toujours un hadgi, ou pèlerin revenu de la Mecque, que l'on regarde et qui se regarde lui-même comme supérieur en sainteté et en importance à tous ceux

qui l'entourent. Les Khans sont rares à Recht, car ils ne s'éloignent pas des cours; mais ces hadgis, qui sont de riches propriétaires de terre, y remplacent parfaitement les nobles des autres parties de la Perse. Mon hôte était un des plus hautains d'entre ces personnages. Aussi n'exerçait-il l'hospitalité à mon égard que pour obéir aux ordres du prince, et il eût autant aimé partager sa table avec un chien qu'avec moi.

Je n'eus guère plus à me louer de la réception que me fit le prince; je ne vis jamais plus parfaite expression d'arrogance que celle que respirait toute sa personne. Quand j'arrivai en sa présence, par son ordre, il m'adressa la formule de salutation, mais d'une voix si rude et si élevée qu'il semblait avoir l'intention de m'anéantir; puis quand les questions d'usage furent épuisées, il cessa de me parler pour faire à ceux qui l'entouraient des observations sur mon compte, en turc, langue qu'il savait que j'ignorais. Comme je ne me croyais pas obligé à rester ainsi son plastron, je fis un signe au mirza qui m'accompagnait; il dit au prince quelques mots, auxquels il répondit par un hochement de tête hautain en marque d'assentiment, après quoi, et du même son de voix tout aussi élevé, il prononça le mot *mourekkhes* [1]! ce qui signifie lit-

[1] C'est par ce mot que le roi et les princes vous annoncent que vous pouvez partir; mais ordinairement, ils le prononcent d'un ton

téralement. *laissez !* ou *sortez !* Aucune observation de politesse, pas le moindre compliment ne rendit agréable sa réception, et je me promis bien de ne pas m'exposer, s'il était possible, à un second accueil de cette espèce.

Au sortir de cette disgracieuse entrevue, nous allâmes voir le bazar qui était très actif et très bien approvisionné. Les boutiques des confiseurs, des droguistes et des marchands d'étoffes étaient les plus curieuses et les plus riantes, les premières avec leurs étalages de confitures et de sucreries, les secondes avec leurs rangées de bouteilles pleines de liquides de toutes les couleurs; les dernières enfin par les festons de mousselines, de soieries, d'étoffes d'or et d'argent qui décoraient le dessus des magasins.

Recht est la seule ville importante du Ghilan avec Lahadjan : quant à Fomen, Massouleh, Tiskar, Teregoram, ce ne sont que de grands villages pourvus d'assez bons bazars. Il n'y a pas en Perse de ville où les mendians soient plus nombreux et plus importuns qu'à Recht. Les rues et les bazars fourmillent des plus misérables objets, et les passans sont persécutés par des malheureux couverts

gracieux et avec une expression aimable : quelquefois le prince se borne à faire signe à un domestique; mais c'est en général l'arrivée de la seconde pipe que l'on présente à celui qui reçoit qui donne au visiteur le signal du départ.

de lèpre et de saleté; mais ce qui me répugnait le plus, c'était le spectacle hideux des mangeurs d'opium. Ces déplorables victimes de la plus dangereuse et de la plus séduisante de toutes les habitudes, n'ayant pas de quoi se procurer la drogue qui formait leur seule consolation, leur seul soutien peut-être, erraient dans les rues, exposant aux regards leurs formes amaigries, leurs membres gonflés, leur figure ridée et pâle, leurs lèvres desséchées, et roulant de côté et d'autre leurs yeux saillans et sanguinolens; comme des fous, ils s'écriaient : « *Theriaki! theriaki!* (je suis un mangeur d'opium! je suis un mangeur d'opium!) pour l'amour de Dieu, du prophète, d'Ali, donnez-moi de quoi acheter de l'opium, ou je meurs. »

On rencontrait aussi d'autres mendians; mais ceux-ci ont un caractère religieux, ce sont les derviches et les fakirs. Ces vagabonds impudens, mais amusans quelquefois, mettaient largement en usage tous leurs expédiens pour lever des contributions sur la bourse du passant. Quelques-uns fantasquement vêtus d'une robe en haillon, coiffés de bonnets ornés de fleurs et de plumes, ou plus étrangement encore avec leur propre chevelure nattée et tressée, couraient par bandes dans les bazars, criant le mot de la caste « *Ya Ali! Heg! Heg!* » et demandant bruyamment la charité. D'autres assis dans des échoppes ou des recoins, vendaient des charmes et des formules

magiques contre tous les maux, des tesbihhs ou rosaires, et des morceaux de terre apportés de la Mecque ou de Kerbela, pour être employés dans la prière. D'autres enfin, confians dans leur célébrité reconnue, se tenaient tranquillement dans leurs trous, entourés de quelques-uns de leurs disciples, regardant avec un rire d'ironie, ou avec une imperturbable gravité la scène mouvante qui s'agitait devant eux, tandis que les nombreuses dupes de leur prétendue sagesse répondaient par des présens aux conseils ou aux enseignemens recueillis de la bouche de ces dévots hypocrites. Toutes ces scènes étaient très divertissantes, et rendaient curieuses mes promenades dans les bazars de Recht.

La population de cette ville, aussi difficile du reste à évaluer que celle de Balfrouch, attendu que Recht est dans la même position physique que cette dernière ville, peut cependant être, suivant moi, portée à soixante ou quatre-vingt mille habitans; j'en juge par la foule que je remarquais dans les rues et les bazars.

Avant de quitter Recht, je fis une excursion pour aller voir le port d'Enzellé, qui est réellement le seul que la Perse possède sur la mer Caspienne. Ce village ne consiste qu'en une seule rangée de maisons et de boutiques sur le port. Ce quai est à la fois le bazar, la bourse et le lieu où se font toutes les affaires. Le Khan me dit que ce lieu pouvait

contenir mille habitans environ. On construit à Enzellé des bâtimens de diverses dimensions, et j'en vis sur le chantier un de cent cinquante tonneaux.

Le 25 mai j'avais vu tout ce que je désirais de la Perse au sud de la mer Caspienne, et je n'avais plus d'autre vœu à former que celui d'aller à Tébriz, pour de là passer en Europe, quand je reconnus que j'étais réellement détenu à Recht. J'avais été signalé comme étant un espion de la Russie, à ce que je crois; ce qu'il y a de certain, c'est que je fus captif jusqu'au 16 juin, et encore je ne cessai de l'être que parce que je m'évadai avec un de mes domestiques, Seyd-Ali, et nous allâmes coucher à quelques farsangs dans la campagne.

Le lendemain, 17 juin, nous nous remîmes en route à quatre heures et demie du matin, pour aller à Aredbil. Nous passâmes d'abord à sept heures à Toulou-Bazar, lieu comme il s'en trouve plusieurs dans le Ghilan, où les habitans des villages voisins viennent à jours marqués pour le marché, et qui est désert les autres jours; et c'est à ce moment que nous arrivâmes. De là, nous marchâmes rapidement sur Kichmeh, qui est dans le même cas absolument que Toulou-Bazar.

Comme nous étions sur le point d'entrer dans ce dernier lieu, nous rencontrâmes un paysan à qui nous demandâmes quelques renseignemens relativement à la route qui conduisait à Khalkhal et à

Ardebil. Cet homme, après nous avoir regardés fixement pendant quelque temps, nous demanda si nous avions quelques affaires au bazar, « parce que, poursuivit-il, si vous n'y êtes pas forcés, vous feriez mieux de ne pas en approcher; *vous*, disait-il à Seyd-Ali, vous passerez sans être remarqué; mais *lui*, — et il me faisait en même temps un signe de tête, — on le reconnaîtra. » Le paysan nous donnait cet avis avec une bienveillance parfaite et du ton de la sincérité, nous prenant tous les deux pour des fugitifs, et moi pour un prisonnier russe qui tentais de m'évader. Seyd-Ali se saisit de cette circonstance et lui demanda quelle route il nous conseillait de suivre pour arriver à Khalkhal, en lui faisant remarquer que nous avions l'intention de nous rendre à trois farsangs de là, à Kiskar, pour de ce lieu traverser les passes des montagnes. « Non, non, répondit le paysan, vous n'avez rien à faire à Kiskar, où l'on vous reconnaîtrait; vous n'avez qu'à tourner à gauche sans entrer dans Kischmeh, et traversant sur ce pont la rivière que vous voyez là, suivre le chemin qui est bon et sûr, et demander *Pir-i-Djali Imamzadeh*, qui n'en est pas loin. Là vous apprendrez aisément votre chemin pour aller à Khalkhal ou à Ardebil. Que Dieu vous protége! »

Nous nous conformâmes aux avis de ce brave homme jusqu'à l'instant où nous vînmes à rencontrer quelqu'un qui allait en pèlerinage à Pir-i-

Djali, et qui nous accompagna jusque-là, après nous avoir dirigés pour le reste du jour et de la nuit.

Le 18 juin, dès que nous pûmes voir à nous conduire, nous nous mîmes en route pour nous rendre à Khalkhal; et à trois milles de notre point de départ, arrivés au village de Chalimah, nous entrâmes dans une passe très escarpée et très rude; après un repos d'une heure et demie au sommet de cette passe, nous descendîmes très contens, car nous étions dans l'Azerbaïdjan, et nous avions quitté le Ghilan pour toujours, je l'espérais du moins. Enfin nous entrâmes dans le village de Ghiliwan, le premier de la nouvelle province où nous mettions le pied. Nous ne fîmes que le traverser, et à neuf heures du soir, nos yeux furent réjouis par la vue des lumières du village de Dis, où nous devions coucher; mais comme nous ne voulions pas nous découvrir encore, nous allâmes passer la nuit sur le toit de la maison d'un muletier.

Nous y étions endormis depuis à peine une heure, quand un grand bruit m'éveilla en sursaut, et je distinguai le bruit des pieds de plusieurs personnes qui grimpaient sur le toit de la maison en s'écriant : « Où sont-ils? où sont-ils? voyons-les sur-le-champ! » Nous n'avions pas ouvert les yeux encore, et déjà notre misérable lit était entouré de gens armés. On m'arrêtait en effet

comme prisonnier russe évadé, et je fus ramené à Recht dans la maison même de Hadgi-Ismaïl, d'où je m'étais enfui, et je ne fus délivré par ordre supérieur que le 2 juillet.

Ce jour même nous allâmes coucher à Enzellé, et le lendemain, 3 juillet, nous traversâmes à trois heures de l'après-midi la rivière de Scheffiroud, puis nous voyageâmes jusqu'à onze heures du soir, dans des jungles et des rizières. Enfin, la vue des lumières qui partaient du village d'Ali-Kouli-Khan, nous réjouit les regards, et nous y couchâmes. Le lendemain, nous nous rendîmes à Calaserai, village situé à trente ou trente-cinq milles d'Enzellé, à un demi-mille des bords de la mer, et à deux milles environ du pied des monts Talisch qui s'élèvent au-dessus à une grande hauteur. Ce village fait partie du gouvernement d'Azerdaïdjan; nous y passâmes la nuit.

Le 5 juillet nous partîmes à huit heures, longeant le bord de la mer, et accompagnés de deux guides; nous atteignîmes à une heure environ le village de Kergoun-Roud, qui est à seize milles de Calaserai. Le 6 nous nous rendîmes dans les montagnes au gilak de Balla-Khan, ou village d'Aghabler.

Nous en partîmes le 7 pour aller à Ardebil, et après un long trajet dans les montagnes et au milieu des sites les plus pittoresques, nous aperçûmes

enfin à nos pieds l'immense plaine d'Ardebil qui s'étend à l'ouest et au nord-ouest. A l'ouest nous voyions s'élever le magnifique mont Sevalan, dont le sommet neigeux se perdait dans les nuages; au sud était une vaste étendue de contrées montueuses, semées de points cultivés et bornées par de plus hautes chaînes encore.

Nous cherchions en vain la ville d'Ardebil, et quand enfin nous distinguâmes une ligne brumeuse dessinée sur la plaine à une grande distance, il nous sembla que nous n'y arriverions jamais avant la nuit. Cependant nous ne perdîmes pas de temps à descendre, et à trois heures nous parvînmes au village de Hassawer, que l'on place à moitié chemin entre Aghabler et Ardebil. Nous avions beau pousser nos chevaux, harassés de fatigue, suivant d'un œil inquiet les progrès du soleil qui déclinait, les objets éloignés qui marquaient la place de la ville semblaient toujours à la même distance. Un vent violent s'éleva de plus à l'approche du soir, et il était très fatigant pour nous et nos chevaux affamés; de sorte que nous craignions de ne pas arriver à Ardebil avant l'heure de la clôture des portes. Enfin nous y fûmes à sept heures et demie, après une route de treize heures consécutives. On peut donc compter quarante milles entre Ardebil et Aghabler.

Nous étions logés chez le kethkoda ou lieutenant

de la ville d'une manière assez peu commode; car la chambre que nous occupions était la seule salle de réception qu'il eût, et toute la journée le public y affluait. Nous profitâmes de notre court séjour pour examiner la ville, qui du reste ne renferme pas beaucoup d'objets dignes de fixer l'attention d'un voyageur. Elle est bâtie presque sur la limite méridionale de la grande plaine ou Shara-d'Ardebil, qui peut avoir d'étendue soixante milles sur quarante. La culture n'en occupe qu'une faible partie, et tout le reste est désert. La ville, qui a été bâtie avec le reste d'une ville antérieure, n'égale pas, je le pense, un tiers de Schiraz. Elle ne compte que cinq ou six cents feux, et l'aspect des rues ou des bazars m'a confirmé dans cette opinion. Un mur de terre, dont le haut est en briques avec des tours par intervalles, enceint Ardebil; mais le tout est délabré. Les maisons sont basses, petites et construites avec de la terre ou des briques cuites au soleil, et sont couvertes comme celles des plus pauvres villages; il n'y a à l'entour ni jardins ni villages. Le fort est un carré régulier, avec des bastions aux angles, un fossé, un glacis et un pont-levis dont la construction, conforme au système européen, a été ordonnée par Abbas-Mirza. Les seuls objets d'un intérêt réel à Ardebil sont les tombeaux de Scheïkh-Séfi, l'ancêtre des rois Séfavis, du sultan Hyder, le dévot guerrier, son troisième ou quatrième descendant.

et de Schah-Ismaïl, le premier de cette dynastie qui monta sur le trône persan. Ces sépulcres forment une collection de dômes et de carrés oblongs dont je ne pus exactement saisir le plan, et dont quelques-uns sont en ruines. Le tout a été autrefois richement décoré de tuiles vernies dans le goût de tous les travaux de Schah-Abbas. Un bâtiment oblong, dont les deux dômes sont ornés en tuiles de couleur et en or, sert d'oratoire, et le tombeau de Scheïkh-Séfi, protégé par deux grillages, l'un revêtu d'argent, l'autre d'or, est placé dans un coin de cette grande salle. Le tout a été richement orné d'azur et d'or, et une grande quantité de lampes, dont quelques-unes sont d'argent, pendent au plafond. Tout cependant a un air de décadence et de ruine. La tombe de Schah-Ismaïl est dans une petite chambre sur le côté, et est couverte d'une boîte de bois d'une teinte sombre, pareil à de l'ébène incrusté d'ivoire et de mère-perle, et que l'on dit avoir été apportée de l'Inde.

Une grande salle octogone, au-dessus de laquelle s'élève le principal dôme, a tiré son nom de Zerfkhaneh ou salle de la porcelaine, de ce que tous les plats de porcelaine que Schah-Ismaïl employait dans les festins qu'il donnait à ses hôtes de chaque jour étaient conservés ici dans des niches pratiquées dans le mur pour cet usage. Cet appartement a été très somptueusement décoré, et les niches, qui

occupent la muraille de tous les côtés, et sont de toutes les formes, produisent l'effet d'un magnifique ouvrage de ciselure; mais la porcelaine n'y est plus, et elle a été brisée lors d'un des tremblemens de terre si fréquens dans cette contrée.

Le climat d'Ardebil est froid; en effet, toute la plaine est considérée comme un gilak ou résidence d'été; on y ressent aussi les effets du vent de nord-est qui souffle du côté de la mer Caspienne et répand sur ce district le froid qu'il a pris aux montagnes neigeuses qu'il a traversées; ce vent est très nuisible à la végétation, et voilà pourquoi la ville n'est point entourée de jardins. Tout le fruit que l'on consomme à Ardebil vient du district de Khalkhal.

Le 10 juillet nous étions sur pied à cinq heures, justement comme le soleil se levait; mais ayant le désir d'arriver à Tébriz plus tôt que la marche lente des bêtes de charge ne le comportait, et tout danger étant disparu, je pris Seyd-Ali avec moi, et, monté sur mon meilleur cheval, nous avançâmes rapidement à travers une vallée, le long d'une rivière que bordent de belles prairies. Après un trajet de vingt-cinq milles, nous arrivâmes au petit village de Nere, situé dans une chaîne de montagnes qui se lie au grand mont Sevalan. Nous avions donc toujours marché dans le sud-ouest d'Ardebil. Nous nous procurâmes difficilement à Nere des rafraîchissemens

pour nos chevaux et pour nous, puis à midi nous continuâmes à monter cette chaîne dont je viens de parler, et nous la descendîmes ensuite par un fatigant chemin pierreux, au bas duquel nous trouvâmes plusieurs vallons à pâturages; notre chemin y serpenta pendant plusieurs milles, puis, tournant court à une petite montagne, nous descendîmes encore, et nous arrivâmes bientôt dans les vastes plaines de Serab : nous y marchâmes jusqu'à l'heure du coucher du soleil, et comme alors nous avions fait une journée de cinquante milles, nous jugeâmes à propos de faire halte à un petit village pour reposer nos chevaux, et le lendemain jusqu'à midi nous eûmes une marche fatigante de chaleur dans de basses montagnes de sable et de gravier; après nous être reposés une demi-heure dans un petit village situé au milieu d'une prairie, et avoir bu du lait de beurre et de l'eau, nous nous rendîmes à Nodeh, village à quarante milles de Serab et à une égale distance de Tébriz où, trouvant nos chevaux très las et très affamés, nous prîmes le parti de passer le reste du jour et la nuit.

Le 12 juillet nous montâmes à cheval à trois heures du matin, et conduits par un beau clair de lune, nous fîmes douze milles bien comptés avant que le soleil devînt chaud. Un sentier escarpé et pierreux nous conduisit alors dans une profonde vallée qui se terminait en un bassin circulaire où

se déployait une petite pièce d'eau au milieu de riches prairies. Cette petite tchemen ou plaine que paissaient des troupeaux en grand nombre se lie avec la grande Tchemen-i-Oudjen, et là, le chemin tombe dans la grande route qui sépare Téhéran de Tébriz, et traverse la plaine d'Oudjen. Nous nous arrêtâmes dans un vieux caravansera situé au pied d'une montagne escarpée, et que l'on place à mi-chemin, entre Nodeh et Tébriz. C'est un grand bâtiment carré, entièrement voûté; après y avoir rafraîchi nos chevaux, nous traversâmes pendant cinq milles une plaine basse et couverte d'herbe, puis nous traversâmes une chaîne de monticules de gravier et de chaux, et, après huit ou dix milles d'un chemin semblable, nous arrivâmes à un grand village nommé *Bosmeit*, où il y a quelques jardins arrosés par une rivière abondante, et que l'on nous dit être à sept milles de Tébriz. Tout le trajet fut très pénible, soit par la chaleur, soit par le mauvais état du chemin, jusqu'à un mille ou deux en avant de la ville. Nous nous trouvâmes alors dans une grande route large, bordée de jardins dont la verdure rafraîchissait notre vue, quoique la chaleur fût aussi violente que jamais. Cette succession de jardins et de vergers qui s'étendent sur les bords de la rivière qui arrose Tébriz donne aux abords de la ville de ce côté une richesse d'effet qui appartient rarement à une ville persane. Quand nous eûmes atteint la

dernière hauteur qui domine la ville, nous vîmes au-dessous de nous une sombre masse de feuillage à travers lequel apparaissaient de blancs édifices que faisaient luire les rayons du soleil, et tout auprès était la ville de Tébriz, énorme citadelle ou palais, et plusieurs minarets et mosquées qui s'élevaient au-dessus de la masse des toits plats. Au-delà s'étendaient les vastes plaines de Tébriz, sur lesquelles ondulaient les vapeurs qu'aspirait la chaleur du soleil, au-delà le grand lac d'Ouroumia, et tout-à-fait à l'horizon de très lointaines chaînes de montagnes.

Un jour ou deux après mon arrivée à Tébriz, j'allai dîner avec le kaimakan [1], lequel, brave homme du reste, s'amusa beaucoup de ma captivité et de ma tentative d'évasion manquée, tout en paraissant prendre le fait fort à cœur. « Oh Allah! s'écria-t-il, et vraiment ils vous ont battu? comment vous battre si fort! pauvre garçon! Les misérables! et vous ont de plus lié les mains? Ahi! ahi! Pauvre infortuné! vous avez véritablement bien souffert. Et les Gholams ne vous ont donné qu'un seul cheval pour vous deux? Et ils ont monté votre cheval tout le long de la route? Et vos pieds étaient cruellement meurtris? Par la tête de Schah! ils méritent d'être punis. » Et en disant cela, il riait de tout son cœur. Bref, je n'obtins aucune réparation de la cour de

[1] Espèce de sous-lieutenant. Ce mot veut dire : qui tient la place d'un autre.

Tébriz, et il me resta à me féliciter encore de m'en être si bien tiré.

La ville de Tébriz est la capitale de l'Azerbidjan, qui est la plus importante province de Perse, et cette ville peut être actuellement considérée comme étant la première du royaume. Elle était la résidence favorite de Zobéide, femme de Haroun-Al-Raschid, par l'ordre de laquelle l'ark ou palais fut, dit-on, bâti. Cet immense édifice, qui a été délabré en quelques parties par des tremblemens de terre, domine toute la ville, et de cette position on a une vue distincte de Tébriz et de ses environs.

Pendant que j'étais à Tébriz, un événement me prouva que le sang d'un homme n'est pas toujours suffisamment payé aux parens de la victime, au moyen de l'argent du meurtrier. J'appris qu'un jeune homme venait d'être assassiné, et que sa mère, vieille femme, réclamait la vie de l'assassin. Le misérable lui fut en conséquence livré, et bien qu'elle fût indigente, elle fut tellement loin d'agréer aucun arrangement, que rien ne put la satisfaire, hormis la vengeance d'être son bourreau. Elle se le fit tenir devant elle et le perça de cinquante coups de couteau, puis elle passa cette lame ensanglantée sur ses lèvres.

Le 5 août, je quittai Tébriz pour aller avec le major Monteith visiter la partie septentrionale du grand lac Schahi ou Ouroumia, et cette excursion

nous donna l'occasion d'observer une autre portion du pays. Le lac est en lui-même un objet curieux et intéressant. Je n'ai pas su au juste quelles sont ses dimensions; mais il présente à l'œil une majestueuse masse d'eau, entourée de montagnes et de vallées pittoresques, fertiles et bien peuplées. Nous ne pûmes faire ces observations que sur certains points que l'on pouvait distinguer; car vers le sud, l'œil ne pouvait atteindre aux bornes du lac.

Les eaux ont, comme celles de la mer, une couleur bleue foncée, rayée de bandes vertes, selon que la lumière y tombe, et elles sont extrêmement salées. Une grande quantité de sel est déposée sur les bords du lac, et un plancher pour ainsi dire, ou un pavé de sel, couvre le fond à une distance considérable sous l'eau. Dans quelques endroits nous remarquâmes une incrustation de sel vers la rive, et quand on la cassait, il en sortait une épaisse saumure. Enfin les alluvions et les efflorescences salines s'étendaient sur plusieurs points à quelques centaines de pas du bord de l'eau, lui formant ainsi une ceinture d'une blancheur éblouissante. On ne trouve dans ce beau lac ni poisson, ni créature vivante, quelle qu'elle soit. Nous apprîmes que les eaux ont décru de beaucoup depuis treize ou quatorze ans, au point qu'elles ont laissé en certains lieux le rivage à sec à une distance de cinq

cents pas au moins; nous passâmes une journée au village de Cheref-Khaneh, qui était bâti sur une pointe qui autrefois s'élevait au-dessus de l'eau, mais elle s'est retirée, ne laissant à sa place qu'une plage fangeuse couverte d'efflorescences salines sur une largeur de quelques cents pas.

On ne put nous fournir aucune bonne raison qui expliquât cet effet. Les habitans, qui sont toujours enclins à donner à de tels phénomènes un tour miraculeux, croient qu'une grande bête qui vit dans le lac boit l'eau, et avec le temps l'absorbera en entier. Cet événement a déjà failli arriver, au rapport des paysans. Ils racontent qu'il y a déjà bien des années, qu'un matin les habitans des bords du lac furent très étonnés de ne plus le voir comme à l'ordinaire, et qu'étant accourus sur ce qui était la veille son rivage, ils virent cette grande bête qui le buvait avidement. Ils furent alors dans une grande consternation; mais le lendemain, le lac était revenu dans ses limites.

Il est entouré des plus fertiles districts de la Perse. C'est Maragha au sud-est; à l'ouest Ouroumia, qui contient quatre cents villages; Selmast plus au nord, qui compte le même nombre de lieux considérables et très peuplés. Le bras nord-ouest de ce lac s'approche à quinze milles de la ville de Selmast, située près d'une rivière qui pourrait aisément être rendue navigable. La même amélio-

ration pourrait donner de l'utilité à plusieurs autres des rivières qui tombent dans ce lac.

On représente comme grossiers et très sauvages les gens qui habitent le côté ouest de ce lac, qui contient les districts d'Ouroumia et de Selmast, et il se commet plus de meurtres dans la ville d'Ouroumia que dans toute autre ville de Perse. Cela vient, dit-on, de ce qu'elle est principalement habitée par des chefs de tribus toujours ennemies, et que les gens qui font partie de leurs maisons se livrent continuellement à ces querelles de tribus qui se terminent toujours par le meurtre. La ville d'Ouroumia contient environ vingt mille habitans. On compte dans la ville de Selmast à peu près quinze cents familles, dont deux cents sont chrétiennes. Il y a aussi dans le district quinze cents familles chrétiennes environ, dont huit cents sont nestoriennes; tout le reste est arménien et nestorien entré dans l'église catholique romaine. Un évêque désigné par Rome a le soin de ce troupeau. Les habitans de ce district sont les plus grands voleurs du pays; vagabonds, faux monnayeurs, jongleurs, charlatans, ils se livrent à toute espèce de séduction. Il en passe chaque année un grand nombre en Turquie, pour y être mendians de profession, et ils pratiquent avec tant de succès cet art, qu'on en a vu prélever, dans l'espace d'une année, 20,000 tomans qu'ils rapportaient dans leur pays. A l'ouest des districts d'Ouroumia

et de Selmast, s'étend une sauvage contrée de montagnes où le Tigre prend sa source. Cette région retirée est habitée par une race de chrétiens d'une férocité remarquable. Ce sont, dit-on, les restes de la nombreuse population chrétienne qui remplissait tout ce pays au temps des empereurs grecs, et qui fut contrainte par les mahométans à se réfugier dans ces montagnes. Je regrette que nous n'ayons pu obtenir que peu de détails sur ce peuple curieux.

Il se divise actuellement en quatre tribus distinctes, les Téaris qui ont dix mille familles, les Kodjemirs qui en comptent un millier, les Djilous qui n'en ont que cinq cents, et enfin les trois cents familles des Toukebis. Ils vivent sous la domination d'une espèce de chef-primat dont la dignité est héréditaire dans la famille, bien que le chef de cette famille, réservé pour l'église, ne puisse se marier.

Il y a ainsi en général deux fils voués au pontificat, les autres se marient pour conserver la descendance, et c'est le fils aîné du frère aîné qui succède toujours. Le nom de famille du chef actuel est Martchimoun. Il agit à la fois comme prêtre et comme général, conduisant son peuple à l'église et à la guerre, et ses sujets lui ont voué une obéissance absolue. Ils sont nestoriens et haïssent les catholiques romains plus même que les mahométans, au point qu'ils mettent à mort tous ceux qui

tombent entre leurs mains. Du reste ils ne se comportent guère moins cruellement avec tout homme qu'ils rencontrent; c'est dire qu'ils ne vivent qu'entre eux et n'admettent point d'étranger dans leur pays, qui est si fort et si impénétrable que nul n'y peut entrer sans leur permission. Le seul moyen d'y pénétrer est d'écrire à Martchimoun qui accorde quelquefois une courtoise autorisation : dans ce cas l'étranger est sûr de la plus parfaite protection et des plus grands soins. Si cette autorisation est refusée, toute tentative d'y suppléer est punie de mort.

Cette contrée est couverte de forêts et coupée de ravins profonds sur lesquels sont jetés des ponts formés d'un ou deux pins. Ces ponts sont mobiles et toujours gardés, de sorte que quand un voyageur approche on le hèle et on le reconnaît, pendant que le pont est dérangé et soutenu seulement par une corde. Si c'est une personne autorisée à passer, ils replaçent le pont solidement et le voyageur continue en paix; s'il en est autrement, ils l'avertissent de retourner sur ses pas en le menaçant de la mort, ou bien ils le laissent avancer sur le pont et alors, le laissant tomber, ils précipitent le passant dans l'abîme qui est au-dessous.

Ils amènent du miel, de la cire, de la résine, de la laine, des bois de construction, des moutons, du bétail et un peu de blé, ainsi que du plomb qu'ils

extraient de leurs mines, aux pays de la plaine; mais ils ne passent pas les limites de leur territoire où ils trouvent des personnes qui trafiquent ordinairement avec eux, et jamais ils ne s'aventurent à entrer dans l'enceinte d'une ville.

Après avoir recueilli sur le lac d'Ouroumia et ses environs le peu de renseignemens verbaux et d'observations personnelles qui précèdent, je revins à Tébriz que je quittai définitivement le 29 août 1822, afin de passer par la voie de Téflis et d'Odessa à Vienne et de là en Angleterre.

Pour ne pas interrompre l'itinéraire qui précède, j'ai omis quelques détails sur mon évasion et sur les mœurs du district de Talisch où je fus arrêté: j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de revenir sur ce point avant de terminer ma relation.

Détails sur les tribus Talisch. Mœurs et coutumes. Férocité. Mauvais traitemens endurés par l'auteur. Chemin des montagnes. Retour à Recht. Quelques détails sur plusieurs villes non visitées par l'auteur.

J'ai dit en deux mots comment mon domestique et moi nous avions été violemment tirés de notre sommeil à Dis. Je compris bientôt que l'on me prenait pour un espion russe, que l'on m'accusait de m'être évadé et que j'étais de nouveau prisonnier. Tout ce que je pus faire alors fut de tâcher de mettre dans mon intérêt le chef du village et d'essayer de m'assurer sa protection. Il y eut alors

grande confusion : des demandes et des réponses sans nombre furent échangées inutilement, mais le commandant du détachement, homme à figure renfrognée, armé jusqu'aux dents, déclara que je devais le suivre à l'instant : « Où, lui dis-je ? — Devant Mohammed-Khan-Talisch, me répondit-il, qui m'a envoyé pour vous prendre de la part de Mohammed-Reza-Mirza, gouverneur de Recht. » Alors je demandai à voir sur-le-champ le ketkhoda du village, et un vieillard s'étant avancé pour réclamer ce titre, je lui dis : « Je ne suis ni Russe, ni sujet de Mohammed-Reza-Mirza, mais Anglais, et protégé par votre roi ainsi que par mon gouvernement, comme je puis le prouver par des papiers qui sont entre mes mains : je désire que l'on me conduise devant Mohammed-Kouli-Khan, votre maître, gouverneur de ce district. »

Le ketkhoda me répondit qu'il ne pouvait rien faire à ce qui se passait et que ces gens appartenaient à Mohammed-Khan-Talisch qui avait reçu de son prince l'ordre de m'arrêter, et qu'il ne pouvait me réclamer et me retenir malgré eux. Cependant il demanda à voir mes papiers. Je les lui passai, et un des gens qui l'entouraient les ayant épelés, il me dit de les reprendre et de les garder dans la chambre où l'on allait me conduire. Au moment où le chef talisch me réveillait, il prit soin de s'assurer de mon poignard et du pistolet à deux coups

que j'avais mis, comme de coutume, sous ma tête. J'étais donc sans aucuns moyens de résistance, et en eussé-je eu, je me serais donné de garde de les employer, car très probablement c'eût été une chose fatale. Je répondis donc au ketkhoda que je n'avais nullement l'intention de m'opposer à la force qui m'entourait, mais je lui répétai que j'en appelais à son supérieur, en l'avertissant qu'il n'avait le droit ni de me retenir ni de me délivrer à qui que ce fût.

Quand je fus descendu de ma terrasse, plusieurs toffentechis[1] avec le poignard nu se précipitèrent sur moi et me saisirent très rudement; mais je les repoussai et dis à leur chef d'être sur ses gardes, que je me soumettais et qu'il n'y avait alors aucun motif pour me lier, et qu'enfin il devait veiller à ce que je ne fusse pas insulté, parce que cet acte aurait indubitablement pour lui de fâcheuses conséquences. Seyd-Ali ayant certifié la vérité de ce que je disais, on me permit de rester libre de mes mouvemens, et le chef m'attesta que je serais bien traité et respecté d'eux tous.

Quand j'entrai dans la chambre du ketkhoda où je trouvai encore un détachement plus considérable de gens armés, on me demanda de nouveau tous mes papiers, qui, cette fois, furent examinés avec soin. Le ketkhoda comprit parfaitement qu'il

[1] Mousquetaires.

s'y trouvait un sauf-conduit du prince Mohammed-Kouli-Mirza, et un autre d'Ali-Reza-Mirza, outre une lettre de l'ambassadeur anglais; je réitérai la demande que je lui avais faite d'être envoyé à son chef Mohammed-Kouli-Khan, m'opposant de tout mon pouvoir à ce que l'on me remît entre les mains de ces sauvages Clans-Talisch où ma vie pourrait bien n'être pas en sûreté. Alors le commandant talisch insista pour exécuter sur-le-champ le rekem [1] d'Ali-Reza-Mirza, et comme il soutenait toujours que j'étais un prisonnier russe, je lui répétai ce que j'avais dit au ketkhoda; Seyd-Ali se joignit à moi, mais toutes ces instances n'aboutirent à rien. Le ketkhoda finit par me déclarer qu'il était le propre frère du chef Talisch, et le serviteur de son maître Mohammed-Kouli-Khan, chef de Khallkhal, qui était alors à Ghiliwan, que l'on me mènerait devant lui et qu'il jugerait si je devais être ou non remis à Mohammed-Khan; que cependant je serais traité avec beaucoup d'égards et que l'on me fournirait un cheval pour me porter. Alors, appelant son frère, il me remit positivement entre ses mains, en lui disant : « Ayez soin de cette personne comme de vous-même, car votre vie répond de la sienne. »

Ainsi, après tous mes efforts et toutes mes fatigues, après mes transports de joie, je me voyais, au

[1] Ordre ou déclaration.

moment de ma prétendue sécurité, enlevé et jeté entre les mains d'une troupe de pillards et de brigands. Pour faire comprendre ma position critique, il sera convenable de dire quelques mots de ce peuple.

Le district de Talisch, d'après les informations que j'ai recueillies, renferme cette portion de contrée montueuse qui s'étend du Sefid-Roud, au point où il se perd dans les plaines de Mogham à Andina-Bazar. Je ne sais si la dénomination de Talisch s'applique au district lui-même ou aux Khans qui l'occupent : on la donne indifféremment au pays et aux habitans.

Une partie du Talisch appartient à la Russie, et quant au reste du district, le roi de Perse la distribue entre certaines grandes familles, et sept des principaux de ces souverains portent le titre de Khans. Ces tribus qui ont plusieurs traits de ressemblance, quant au caractère, avec les Lesghis du Daghertan, unissent les plus précieuses qualités du montagnard à la barbarie du sauvage. Leur pays étant plus accessible et leurs chefs plus exposés aux regards d'une autorité supérieure que ceux des Lesghis, ils ne peuvent être aussi bien organisés pour le pillage, et faire aussi régulièrement des expéditions destinées à leur procurer des prisonniers à l'effet de les vendre ou d'en tirer une rançon; mais la vie et la propriété ne sont nullement

sacrées pour eux, car ils sont sans cesse maraudant les uns chez les autres et se pillant entre voisins quand ils le peuvent. On m'a assuré souvent que le meurtre est chez eux un crime de chaque jour, et qu'un étranger ne serait pas en sûreté au milieu d'eux pendant une heure s'il n'était protégé par les chefs.

Toutefois ces bandits sont braves et dévoués à leurs supérieurs, actifs, endurcis à la fatigue qu'ils supportent patiemment; mais traîtres, impitoyables et rapaces envers tous autres que leurs chefs. Il existe entre eux le même attachement que celui des highlanders d'Écosse pour leurs vieilles familles ou leurs hiérarchies patriarcales. Autant les montagnes d'Écosse sont dépassées en hauteur et en difficultés de tout genre par les âpres montagnes du Talisch, autant le montagnard de ce district surpasse l'Écossais en force, en souplesse et en agilité, car il franchit les précipices les plus rudes et les plus larges. Les petits enfans même, courant sur les pentes à pic des montagnes après les troupeaux égarés, m'étonnaient par la facilité avec laquelle ils se dirigeaient le long des endroits les plus dangereux par leur rapidité, comme sur le sol de la plaine; et je me souviens d'avoir dans une certaine circonstance porté envie à la puissance des muscles d'un montagnard qui, m'ayant dépassé après une marche beaucoup plus longue que celle que

j'avais faite, bondissait de tronc d'arbre en tronc d'arbre, de roc en roc avec la facilité d'un chevreau des montagnes, tandis que je pouvais à peine me traîner sur la rude montée.

Ces gens sont pour la plupart maigres, osseux, et doués d'une charpente robuste, bien qu'ils soient petits. Leur vêtement se compose d'une large paire de culottes plissées, d'étoffe grise ou d'un brun foncé, qui leur descendent au-dessous des chevilles, et sont en général attachées dans les chareks ou souliers, qui ne sont autre chose qu'un socque de cuir passé autour du coude-pied, et lié par une lanière qui passe plusieurs fois autour des chevilles. Ils ne portent qu'une veste nommée *elkalek*, veste à longue taille, prenant le corps très juste, et dont les bords entrent dans les culottes. La tête est couverte d'un bonnet de peau de mouton à laine rouge ou noire. Ces montagnards portent autour de la taille une ceinture de cuir, à laquelle pend le formidable kemmeh ou couteau de ghilan, et sur l'épaule, ils portent leur toffenk [1], dont ils se servent parfaitement. Ils mettent leurs munitions dans une infinité d'œillets faits sur le devant de la veste pour serrer les cartouches, ou dans des gourdes appelées *cuddous*. Le Talisch tient à la main, dans un panier d'herbe nattée, ses provisions et son butin, et cet objet complète son costume.

[1] Fusil du toffentchis

Voilà entre quelles mains je me trouvais. Aussi l'on ne s'étonnera point de ce qui m'arriva dès que le ketkhoda nous eut quittés. Les soldats s'emparant de Seyd-Ali et de moi, nous arrachèrent nos ceintures et s'en servirent pour nous attacher les bras très serrés à la hauteur du coude : « Que signifie cela ? dis-je au chef qui montait à cheval en ce moment : où est le cheval que vous m'avez promis? je ne suis pas en état de voyager sans ce secours. » Un gros rire fut la réponse. « Un cheval! vraiment! ah! oui... Vous aurez un cheval sans doute! Venez ! il y en a un qui vaut cent tomans, là-bas sur le bord de la rivière; venez et montez-le! » Et en parlant ainsi ils me poussaient en avant avec barbarie. Je vis alors que la modération avec laquelle on nous avait traités jusqu'alors avait été feinte, à l'effet de nous faire quitter paisiblement la maison, et je me préparai de mon mieux au pire traitement. Il vint assez vite. Mes souliers étaient en pantoufles, et l'on ne me permit même pas de les redresser quand on m'entraîna, et comme je me mettais en devoir de résister, je fus salué par plusieurs coups bien appliqués en travers sur les épaules. Le chef n'était pas loin alors, et je l'appelai; mais feignant de ne pas m'entendre, il s'éloigna, et je dus croire qu'il ne voulait pas faire cesser ces mauvais traitemens. Les hommes qui avaient Seyd-Ali en charge étaient en avant, de sorte que j'étais absolument seul avec

deux gaillards armés complétement, robustes, et à la mine féroce, par la nuit la plus épaisse que j'eusse jamais vue et dans un défilé très sauvage.

Fatigué comme je l'étais par une marche constante de trois jours, sans une seule nuit de repos, avec des ampoules à mes pieds mal chaussés et les mains liées au dos, je me trouvais peu en état de revenir sur mes pas l'espace de vingt milles. Cependant mes impitoyables gardiens n'avaient aucun sentiment de pitié, et me poussaient sur le chemin rocailleux qui menait à la rivière et où je buttais à chaque pas, et quand la douleur et la lassitude me forçaient à suspendre la marche pour un instant, une nouvelle ration de coups et de vigoureux coups de pointe dans le côté avec un bâton aigu, le tout assaisonné de menaces très claires, m'obligeait à reprendre mon courage. Le passage de la rivière au gué fut si difficile que mes gardes eux-mêmes furent contraints de se ralentir; et après avoir plus d'une fois été sur le point de tomber dans l'eau, nous nous trouvâmes sains et saufs sur l'autre rive, et nous entrâmes dans le désert de collines de sable qui est au-delà.

C'est là que je m'attendais à voir mes brigands de gardiens accomplir l'acte pour lequel je pensais qu'ils m'avaient éloigné du village. Il me semblait probable que le gouvernement en confiant l'exécution de son arrêt à de telles gens que les Talisch.

était pour le moins bien insouciant sur le compte de son prisonnier : il m'arrivait même alors de penser que son désir secret était que je périsse. Ces pensées et bien d'autres me passèrent dans l'esprit quand je me vis poussé par mes gardes dans les parties les plus reculées des collines de sable; mais une halte soudaine qu'ils firent me rappela bientôt à moi. Alors ils me saisirent, et plongeant leurs mains dans mes poches, en tirèrent tout le contenu, s'amusant en même temps à me rire au nez pendant que mes habits cédaient à leur violence et m'adressant les plus grossières injures. Ils me prirent mon argent, mon paquet de pharmacie et un petit étui d'instrumens qu'avec d'autres choses précieuses j'avais suspendus à mon cou. Mon journal, mon livre d'esquisses et mes papiers ne les tentèrent point par bonheur, et ils les laissèrent dans la poche où je les avais mis. Pendant ce temps je ne manquai point de leur parler raison et de faire tous mes efforts pour me les rendre favorables; mais ils m'imposèrent silence par des coups sur le visage et sur la bouche en me demandant si la peine qu'il leur en avait coûté pour me prendre, après avoir fait trente milles loin de chez eux, n'était pas une raison bien suffisante pour qu'ils me missent à mort. Leur colère semblait s'accroître à mesure qu'ils parlaient, et enfin ils me tirèrent si rudement par la ceinture qui me tenait les bras captifs,

que je tombai à terre. Alors un d'entre eux, tirant son couteau de ghilan, s'écria avec un jurement qu'il voulait me tuer, qu'il voulait me couper la tête et l'abandonner aux oiseaux. Dans ce moment j'attendais bien la mort, je pensais à périr, je fermais les yeux et je ne tentais aucune résistance.

Cette pénible crise ne dura pas long-temps, car soit que le scélérat ne fût pas en humeur de tuer, qu'il fût retenu par la crainte des conséquences ou que seulement il eût voulu me faire peur, il rengaîna son sabre et prenant son bâton, commença de nouveau à m'en frapper impitoyablement en m'ordonnant de me lever et de marcher. Le danger immédiat de mort semblait passé pour moi, quant au moment présent, et leur colère fit place à une gaîté sauvage. Ils luttaient à qui trouverait les plus outrageantes expressions pour les faire pleuvoir sur moi : ils m'accablaient des questions les plus grossières, de celles qui constituent en Perse les plus profondes insultes, puis ils applaudissaient à leur esprit quand ils pensaient qu'un de leurs traits avait ému ou piqué leur victime. Ensuite ils passèrent à des menaces interminables à propos de ce que Mohammed-Khan ferait de moi quand il m'aurait en sa puissance. Je devais à coup sûr perdre les yeux, ou la langue, ou les oreilles, et même très probablement ma tête. Je comprimais aussi bien que je le pouvais mes sentimens d'indignation, et me

bornais à répondre que j'étais en leur pouvoir, et que je ne pouvais m'aider; qu'en conséquence ils pouvaient faire ce qui leur plairait; mais que je ne leur avais jamais fait de mal, et que je ne savais en vérité pas pourquoi ils se donnaient tant de peine pour me tourmenter. Toutefois quand je vis que ces allocutions n'avaient d'autre effet que celui de les exaspérer, je retins ma langue; alors ils se prétendirent offensés par mon silence et me frappèrent jusqu'à ce que je leur répondisse. Enfin, ils se lassèrent par degrés de me persécuter et bientôt marchèrent dans un silence morose; seulement de temps à autre ils me tiraient par le bras, ou se rappelaient à moi au moyen de leurs gourdins quand je m'arrêtais ou que mon pas devenait plus lent.

Enfin le jour parut, et nous nous trouvâmes non loin de Ghiliwan. Le chef et ceux qui conduisaient Seyd-Ali firent alors halte pour que nous pussions les rejoindre. J'appris à ce commandant le vol que ses serviteurs avaient commis sur moi, et les mauvais traitemens que j'avais eus à endurer en lui donnant l'assurance que son maître en serait instruit, ou, à son défaut, les premières autorités que je rencontrerais : il reprocha ce vol aux gardes, mais ils le nièrent : « Alors, se tournant vers moi, vous entendez, me dit-il, ce qu'ils répondent : il faut que vous vous soyiez trompé. » Néanmoins, je vis que ses soupçons et sa cupidité étaient éveillés, et d'autant

plus vivement que je lui fis le détail exact de tout ce qui m'avait été pris. Quant aux insultes et aux coups, il n'y fit pas la moindre attention. Toutefois on relâcha en cet endroit les châles qui nous tenaient les bras si serrés, de manière à ce que nous pussions les mouvoir. On nous permit de boire et de nous laver; je pus arranger mes souliers alors, et nous poursuivîmes notre chemin beaucoup plus à l'aise. Comme nous étions désormais en corps, les gardes ne purent pas exercer leur habileté à nous torturer aussi facilement, le bâton était rarement mis en usage, et nous arrivâmes bientôt à Ghiliwan.

Notre entrée fut accompagnée des conséquences de la situation. Toute la populace du lieu se pressa autour de nous, en exprimant à haute voix son étonnement. Nous fûmes ensuite conduits à la maison du ketkhoda, où nous fûmes vertement réprimandés à cause de la peine que nous avions donnée pour nous reprendre. Je lui montrai mes papiers, et ayant reconnu que j'avais droit à des égards, il blâma très fort ceux qui m'avaient maltraité; mais en même temps il me remit au détachement pour être conduit devant Mohammed-Kouli-Khan, qui était alors à Hero. Il me montra du reste toute la bienveillance possible, me donna à manger du pain, du fromage et du lait caillé; et comme je lui représentai qu'il me serait impossible de remonter les

montagnes, il me promit de me procurer une mule, pour le paiement de laquelle j'engageai ma parole. Nous étions arrivés à Ghiliwan un peu après le lever du soleil, et nous y fûmes retenus une heure environ. Pendant ce temps, des nuages qui annonçaient le mauvais temps s'étaient accumulés sur le sommet des montagnes. On m'amena une mule avec un palou ou bât, sur lequel je montai; mais aucune monture ne fut donnée au pauvre Seyd-Ali, et il fallut bien qu'il suivît à pied. Mais ils le délièrent comme moi, et se contentèrent d'attacher la ceinture à un de ses bras, et de tenir par l'autre bout le lien qui retenait leur prisonnier. Chaque chose étant ainsi arrangée, nous quittâmes le village.

Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin quand une bruine, accompagnée d'un vent très froid, vint nous geler jusqu'aux os à travers nos légers vêtemens. Nous fûmes bientôt trempés, et reconnaissant que le froid me rendait impossible de rester sur ma mule, je la cédai à Seyd-Ali qui, réchauffé par la marche et très fatigué, fut ravi de l'échange. Nous continuâmes en cet état de gravir la montagne jusqu'à ce que nous fussions entourés d'un brouillard épais avec un vent plus fort et une pluie plus abondante. Seyd-Ali, à son tour, s'engourdit, et harassé de lassitude, j'essayai de reprendre la mule; mais le froid était trop intense pour que

nous pussions tenir assis, et nous abandonnâmes la monture aux guides.

Nous avions atteint alors la plus grande hauteur, et ayant traversé le plateau de la montagne, nous trouvâmes le premier *gilak* (habitation). Mes gardes s'y arrêtèrent pour se rafraîchir, et nous eûmes à endurer les reproches insultans de toute la tribu; mais nos premiers gardes avaient fait place à de moins sauvages, ou bien ils avaient reçu l'ordre d'être plus doux, de sorte que je n'eus point de coups à leur reprocher; seulement ils me faisaient hâter le pas avec d'abondantes injures.

Enfin nous arrivâmes au gilak de Mohammed-Khan, chef de ce district. Quelques angles de grossières palissades nous annonçaient que nous approchions des demeures des hommes; et quelques petites huttes détachées, bâties en bois, et dont les interstices étaient bouchés avec de la mousse et de l'écorce, ayant pour toiture des lattes grossièrement faites, formaient l'habitation de ce chef montagnard et de sa famille. Là nos gardes firent halte, et tandis que les uns allaient annoncer notre arrivée au Khan, les autres attachaient encore une fois nos bras avec nos ceintures; mais un peu moins serrés qu'auparavant. Nous fûmes en cet état conduits devant le grand personnage. Il marcha autour de nous pour nous examiner, en murmurant je ne sais quelle expression insultante, et à ce signal nos

gardes, serrant tout à coup nos liens, se mirent à nous battre avec de gros bâtons courts, de manière à me faire penser qu'il s'agissait de nous donner la mort. Seyd-Ali perdant courage, commença à jurer à haute voix qu'il n'était pas coupable, et je m'écriai moi-même : « Khan ! épargnez ce malheureux. Regardez ces papiers que voici, et faites après ce que vous voudrez. » Les gardes suspendirent alors. Le Khan dit d'une voix étouffée : « Eh, misérable ! quels papiers as-tu qui puissent m'engager à épargner lui ou toi ? Apporte-les et suis-moi. »

Alors il se leva et se dirigea vers une autre hutte dans laquelle on nous conduisit sans nous détacher. Nous y trouvâmes un des gholams [1] du prince qui avait été envoyé à notre poursuite, et qui avait apporté l'ordre par suite duquel les montagnards talisch avaient mis tant de diligence à nous pourchasser. « Ah ! mon ami ! s'écria le Khan en s'adressant à ce gholam, les voici. Nous les ramenons de Dis dans le pays d'Abbas-Mirza ; qu'en pensez-vous ? qui aurait pu faire cela hormis les Talischs, et lesquels d'entre eux, si ce n'est les plus braves, se seraient hasardés à les enlever à la porte même de Tébriz ? Ah ! si cela ne me vaut pas un *khilât* (vêtement d'honneur), vous ne me rendrez guère justice. — Barick-Mah ! Barick-Mah ! répondit le gholam, par la tête du schahzadeh, par la tête du roi,

[1] Espèces de gardes-du-corps.

vous avez bien agi, vous avez fait des merveilles! Cela peut-il être? comment, les voilà! ne vous trompez-vous point? Par ma tête et la vôtre! je vous promets que le schahzadeh connaîtra vos mérites. » Après beaucoup d'autres complimens de cette nature libéralement échangés, le gholam se tourna vers moi et me dit : « Dis-moi donc, malheureux, ce qui t'a engagé à cette action. Comment as-tu pu y songer? comment as-tu pu l'exécuter? Tu dois avoir eu des guides, et non-seulement des guides, mais des ailes en outre. » Je lui répondis que j'étais Anglais, et que j'avais traversé toute la Perse, respecté et protégé, jusqu'à mon arrivée dans le Ghilan; je me hâtais de me rendre à Tébriz pour une affaire de l'ambassade, quand j'avais été retenu violemment à Recht, d'où je crus convenable de m'échapper; voilà ce que je leur répondis en leur remettant mes papiers.

Le Khan les prit et les passa au Mirza, instituteur de ses deux fils, qui étaient aussi dans la hutte avec le gholam. Le Mirza ayant fait connaître leur contenu au Khan, celui-ci ne put conserver de doute sur ce que j'étais; et passant de la sévérité et de la mauvaise humeur au ton badin, il se mit à louer la dextérité et la hardiesse avec lesquelles j'avais su m'évader : « Vous ne saviez pas, remarqua-t-il, ce que vous entrepreniez! autrement vous n'eussiez jamais osé le tenter; et pourtant, ajouta-t-il en

s'adressant au gholam, vous voyez qu'ils ont poussé jusqu'à Khalkhal. Par la vie de mon père! il fallait qu'ils eussent des guides : ce n'eût pas été possible sans guides, et quant à la marche, il y a dix farsangs entre Dis et le lieu où ils ont passé l'autre nuit; et dans de pareilles montagnes! — Marcher! Bah! il faut qu'ils aient des ailes. Quant à toi, me dit-il, le prince te donnera certainement un beau présent pour récompenser ton courage; mais pour toi, misérable, et il parlait à Seyd-Ali, comment as-tu osé agir ainsi? et un toptchi, encore, un serviteur du prince, un seyd enfin, pour achever le tableau! Que te fera-t-on? » Le pauvre diable était dans de cruelles alarmes et commença à jurer qu'il ne m'avait ni guidé ni aidé en rien. J'expliquai alors au Khan qu'il n'était ni toptchi ni au service du prince; qu'il était au contraire natif d'un pays très éloigné et mon domestique depuis très long-temps, et qu'il était en conséquence obligé de m'obéir. Que d'ailleurs je ne l'avais nullement instruit de mon projet de quitter Recht, et qu'il ne m'avait aidé en rien; que quant aux guides, je m'étais informé de temps à autre de mon chemin, et que si je ne m'étais pas égaré, je serais déjà à Tébriz : « Entendez-vous? dit le Khan : ne disais-je pas bien qu'ils doivent avoir des ailes? » Je me plaignis alors au Khan des coups que j'avais reçus de ses gens; mais il prit cette plainte très légèrement. « Oh ! ce sont

de jeunes étourdis : ils ne savaient pas qui vous étiez. Pardonnez-leur pour l'amour de moi. » Quand je vins à parler du vol en montrant les personnes qui s'en étaient rendues coupables, j'en reçus comme je devais m'y attendre un démenti [1]. Je n'insistai pas, car dans ma position je ne pouvais espérer une restitution ou une réparation quelconque. Je ne m'aperçus pas au moment même que j'avais été volé par ce barbare. J'ai dit que parmi les objets que l'on m'avait laissés, était mon livre de croquis. Il renfermait plusieurs dessins de costumes, et de costumes Arcomans surtout, hommes et femmes, beaucoup de portraits des personnes que j'avais vues, et nombre d'études d'animaux et de groupes que je conservais comme souvenirs pour des dessins futurs du pays. Quand les papiers retirés de ma poche furent passés au Khan, ce cahier était du nombre. Il me pria de le lui donner, ce que je refusai de faire. Alors il se tourna vers le gholam en disant : « Vous voyez pourquoi les feringhis voyagent ; c'est pour faire des portraits du pays, afin qu'ils puissent savoir ensuite comment s'y prendre pour s'en emparer. Il a été chargé par son gouverneur de faire ces dessins, il n'y a nul doute à cela. » Il me

[1] *Derogh est, ghou, khourd est.* (C'est un mensonge : il a mangé de la boue.) Expression constamment en usage parmi les Persans, et qui ne porte pas avec elle un degré considérable de mépris ou d'insulte.

demande alors la faveur de pouvoir montrer les figures d'hommes et de femmes dans son harem, et moi, ne soupçonnant pas quelle pouvait être son intention, je le lui permis. Pendant qu'il était ainsi hors de ma vue, il s'arranga pour arracher une douzaine de feuillets qui contenaient les dessins les mieux finis et les figures les plus curieuses. Ce n'est qu'après mon départ définitif de Recht que je découvris la perte irréparable que j'avais faite.

On nous demanda alors si nous voulions manger, et un peu de riz froid, de fromage frais et de miel nous ayant été servi, nous nous restaurâmes pendant que nous séchions nos vêtemens à un grand feu. Je fus alors épouvanté en entendant le gholam qui demandait si les chevaux étaient prêts, et je me retournai vers le Khan pour lui représenter que nous avions fait cent cinquante milles en quatre jours, et que nous n'avions pas clos l'œil pendant trois nuits; qu'en conséquence nous étions très las, et que j'espérais qu'il nous logerait cette nuit. Le Khan protesta qu'il n'avait pas de place pour sa propre famille. Il fallut donc prendre son parti, d'autant plus que le gholam déclara très énergiquement qu'il fallait que j'allasse coucher dans le village, au bas de la montagne, pour être à Recht le lendemain matin : du reste, il me promit un cheval; et voyant que je m'inquiétais pour mon domestique il s'engagea à prendre pour lui le pre-

mier cheval qu'il rencontrerait. C'est en vain que j'eusse fait des remontrances. Le Khan avait tout autant envie de me voir hors de chez lui que le gholam de m'avoir entre les mains. Tout ce que je me bornai à demander, ce fut quelque chose pour me garantir de la pluie et du vent froid qui continuaient avec une violence extrême. On m'apporta alors un misérable *bachlogh* ou capuchon à monter à cheval, qui ne me couvrait guère plus que la tête et les épaules, laissant tout le reste du corps entièrement exposé aux injures de l'air. J'étais monté sur un malheureux bidet, muni d'un vieux bât sans étriers et d'un licou au lieu de bride. Seyd-Ali fut ensuite placé entre deux hommes dont l'un tenait un des bouts du châle qui lui attachait les bras. Dans cet ordre, et au milieu du vent et de la tempête, nous laissâmes ce misérable Khan et son rude pays, pour tourner encore une fois nos pas vers le Ghilan.

J'espérais du moins que nous en avions fini avec les montées, mais je découvris bientôt qu'il nous fallait gravir une montagne presque jusqu'au sommet pour arriver au même passage que nous avions pris la veille dans notre fuite fatale; ce chemin était on ne peut plus difficile, car la pluie avait trempé la terre. Ni hommes ni chevaux ne pouvaient tenir pied. Je n'étais cependant pas trop mal comparativement; mais ce pauvre Seyd-Ali avait une si grande peine, que, dans son état d'épuisement, je

craignais à tout instant de l'y voir succomber. Enfin la route commença à descendre; mais quelle descente! les souliers de ceux qui étaient à pied manquèrent bientôt, ou s'embourbèrent et furent abandonnés. On avait de la boue jusqu'au genou, et les pierres étaient si glissantes qu'il n'y avait pas moyen d'y faire un pas. Néanmoins nous allions à marches forcées. Le gholam et ses myrmidons, avides d'être au bout du voyage, n'avaient pour nous aucune pitié. Mes mains étaient tellement engourdies par le froid que je pouvais à peine tenir le licou pour diriger le bidet dans ces passages difficiles, et la vieille selle rude me tenait dans une torture continuelle. Je croyais que la descente ne finirait jamais.

Enfin nous arrivâmes dans un triste état au pied de la montagne, et Ferz-Ali-Biig, le gholam, nous fit faire halte pour la nuit dans un petit village à peu de distance de Mir-i-Mehelleh. Nous arrivâmes bientôt chez le ketkhoda, où nous trouvâmes deux autres gholams qui avaient été également dépêchés à notre poursuite, commodément assis à un bon feu avec le ketkhoda et quelques autres voyageurs. Là commencèrent les éternelles félicitations à propos de notre capture, et des questions interminables sur notre fuite et ses causes; je ne répondis qu'à ce qu'il me convint, puis on nous introduisit dans une chambre où un feu flambant sécha nos

vêtemens mouillés; ensuite nous baignâmes nos pieds gonflés et meurtris. Nous fûmes bien traités, nous prîmes notre part d'un bon dîner, et ensuite assis autour du feu j'écoutai tout ce qu'ils disaient du pays d'où nous venions.

Il paraît que Mohammed-Khan, surnommé *Massaul*, du nom du village où il réside, est le chef de la tribu du Kiskar-Talisch qui est très nombreuse, et a la réputation de renfermer les plus cruels et les plus déterminés scélérats de ce pays barbare. Ils paient peu de chose ou rien au gouvernement, et ne rendent que très légèrement hommage et obéissance au prince de Ghilan. On me dit qu'ils peuvent lever plusieurs milliers d'hommes, tous tireurs parfaits et si indifférens en fait d'effusion de sang, que, pour employer les propres termes du ketkhoda, ils tueraient une douzaine d'hommes pour une pièce de cuivre. Le Khan se garderait bien de chercher à les dompter ou à les contraindre; au contraire, il encourage leurs penchans de férocité qui les rendent intrépides, et plus aptes à mener à bien les expéditions de rapine et de pillage dont il tire une grande partie de son revenu. Le ketkhoda et les gholams me dirent qu'ils nous regardaient comme très heureux de leur avoir échappé: cela leur paraissait plus que miraculeux, et ils n'attribuaient ce bonheur qu'au peu de choses précieuses dont nous étions munis quand nous fûmes

arrêtés. Quant à l'ordre d'épargner notre vie, il paraît qu'il eût été près d'eux d'un effet entièrement nul, s'ils nous avaient trouvés de bonne prise. Je ne fus sauvé que par ma pauvreté actuelle, et aussi par la crainte que leur inspire leur chef qui punit très cruellement tout acte d'insubordination.

Le 20 juin au matin le temps était beau, quoique nuageux, et nous nous levâmes un peu rafraîchis par le sommeil; mais j'eus alors la mortification de voir trois chevaux arabes, à moi appartenant, et que j'avais laissés à Recht, sellés et bridés pour les gholams, sans une seule monture pour moi ou pour mon domestique. Ils eurent même l'impudence de me proposer de monter derrière l'un d'eux et mon domestique derrière un autre, jusqu'à ce que nous trouvassions des chevaux à prendre sur le chemin; mais je leur dis que s'ils surchargeaient mes chevaux, c'était à leurs risques et périls et que je m'en plaindrais sérieusement au prince. Alors ils me proposèrent d'aller en croupe avec le ketkhoda qui devait nous accompagner sur un cheval à lui; mais je refusai encore positivement, et quand je vis que je ne pouvais me procurer aucune monture pour Seyd-Ali, je le fis monter derrière le ketkhoda, tandis que je suivis à pied en attendant que quelque animal se présentât.

Nous traversâmes bientôt la rivière que les dernières pluies avaient beaucoup grossie, et nous ar-

rivâmes par des chemins de traverse au village de Massat, où Mohammed-Khan a une excellente maison qu'il habite pendant les mois d'hiver, vivant comme un prince au milieu de sa cour. Ici ils trouvèrent un malheureux bidet pour Seyd-Ali, et bientôt ils me trouvèrent aussi un cheval à la manière expéditive dont les gholams savent user.

Un d'eux n'eut pas plus tôt aperçu un paysan à cheval, qu'il s'élança au galop, arriva sur le pauvre diable, le poussa à bas de son cheval, jeta à terre toute sa charge et me dit de le remplacer. En vain la victime fit des remontrances; elles furent vaines. Les gholams étaient sourds; ils renvoyèrent le pauvre bidet que Seyd-Ali montait, le mirent en croupe derrière moi, et nous partîmes laissant le pauvre propriétaire du cheval poussant de grands cris et ramassant comme il le pouvait sa propriété dispersée sur le grand chemin. Plus loin sur la route de Recht, ils prirent par le même moyen deux autres chevaux, un pour mon domestique, un pour moi, et ils renvoyèrent l'autre. C'est ainsi que nous arrivâmes à Kischmeh-Bazar, où nous fîmes halte pendant une heure.

Parmi les cavaliers ainsi démontés et privés de leur bien, il y en avait qui couraient après leurs chevaux, pleurant, demandant merci, et protestant qu'ils étaient ruinés pour toujours; d'autres, plus habitués à ces éventualités, le prenaient plus phi-

losophiquement et suivaient paisiblement notre petite troupe, jusqu'à ce qu'une prise nouvelle leur rendît leur propriété. Je remarquai que les gholams étaient toujours mieux disposés pour ceux-ci que pour ceux qui faisaient grand bruit, et ils leur restituaient plus vite leurs chevaux.

Quand nous entrâmes à Recht par ce pont même que j'avais passé quatre jours auparavant avec de si belles espérances; la populace s'amoncela autour de nous comme autour d'un spectacle curieux. Il l'était en effet. Nos habits étaient tellement en haillons et couverts de boue, que rien ne pouvait être plus ridicule.

C'est dans cet équipage que nous nous rendîmes chez Ahmed-Khan, le vizir. Il était seul chez lui, et commença par m'attaquer à son tour. « Oh! sans pitié envers lui-même[1]! dit-il, que n'avez-vous attendu quatre jours, vous n'auriez pas eu besoin de vous exposer à ces périls? le prince est arrivé, et vous auriez eu votre congé avec bonté et honneur. Maintenant, ajouta-t-il, vous êtes libre d'aller où il vous plaira; allez chez le prince ou faites votre paquet, et continuez votre chemin à votre fantaisie. »

Je passai une bonne nuit, et quelques jours après je sortais de Recht avec les objets qui m'avaient été

[1] *Ay bimurouet westi khoudich* (oh! sans pitié envers lui-même), exclamation que l'on adresse ordinairement à l'homme qui est souffrant ou en péril par suite d'une imprudence.

enlevés par les Talischs et que le prince m'avait fait restituer.

Je terminerai ma relation par quelques détails recueillis sur plusieurs villes du Khorasan que je n'ai pas visitées en personne.

Le district de Bhirdjoun à Kain, qui est situé à cent vingt milles au sud-ouest de Herat, à trois cents milles de Kerman et à la même distance de Yezd à peu près, bien que sablonneux et mal arrosé, est cependant fertile en grains et en fruits. Il tire son nom de ses deux villes principales, dont la première, Bhirdjoun, est, dit-on, d'une assez grande antiquité, et n'était pas sans importance. Comme c'est une ville manufacturière, on peut en évaluer la population à un peu plus de trente mille âmes. Kain, qui en est éloigné de trente ou quarante milles, est une ville moins étendue, mais plus récente, principalement habitée par des fabricans de tapis et de feutre ou nemeds. Elle est entourée de champs bien cultivés en grains et en fruits, au milieu desquels sont situés de beaux villages. Ce district est célèbre pour ses nemeds; on y manufacture aussi plusieurs articles avec le khoulk [1].

Ce district ne donne aucun revenu à la couronne de Perse. Son chef, qui est d'origine arabe, est un de ceux qui admettent à peine leur sujétion nominale à l'autorité du roi, ou qui se bornent à

[1] Duvet qui sert à la fabrication des châles de Cachemyre.

lui envoyer un présent à l'occasion, en gage de leur obéissance.

Les ruines de la ville de Khebbis sont situées au milieu d'un désert sur la route directe de Kerman à Herat; mais le seul fait que nous connaissions, c'est que ce lieu, autrefois florissant, est aujourd'hui dans un délabrement complet, et sert de retraite et de rendez-vous aux brigands. Cependant il peut se vanter d'être entouré d'une verdure inconnue dans les autres parties du désert, et de vergers plantés de beaux arbres.

La ville et le district de Yezd, si l'on doit, comme je le pense, les comprendre dans les limites du Khorasan, occupent le sud-ouest de cette province et sont de tous côtés cernés par le désert salé, qui les sépare du Kerman et du Fars au sud, de l'Yrak et d'Ispahan à l'ouest. Le sol est sec et sablonneux. Il n'y a aucune eau courante, celle que l'on emploie aux besoins de la culture étant fournie par des canaux et des puits. Néanmoins, certains cantons sont si fertiles, et la ville est si bien située pour les transactions du commerce, que ce district a toujours été riche et florissant.

La ville de Yezd, bâtie dans une grande plaine sablonneuse, est entourée de montagnes sur tous les points. Dans la division d'Ispahan, le pays est bien peuplé, et l'on trouve sur la route des villes et des villages jusqu'à Ak-Dih, à cinquante-quatre

milles; hormis sur un espace de douze milles, qui est une bande du désert qui s'avance entre ce village et Mybout. Ak-Dih est un ballouk ou division de vingt villages qui dépendent de Yezd, et renommés pour leurs grenades et leurs figues. Dans les autres directions, la plaine de Yezd est en général ceinte de sables.

La ville est considérable et se divise en deux parties. La vieille qui n'est, dit-on, guère inférieure en étendue à Téhéran, est bien fortifiée et a quatre portes. Le gouverneur et la garnison y résident, et l'on y compte de six à huit mille maisons, des bazars excellens, etc. La population doit en masse se monter à cinquante mille âmes.

On trouve dans cette ville et dans ce district plus de restes des anciens ghèbres que partout ailleurs, peut-être, en Perse. La ville d'Yezd en renferme trois mille familles qui habitent un mehelleh ou quartier nommé *Pouchti-Khaneh-Ali*, près de la porte de Kerman, et à part des autres habitans. Il comprend une grande partie de *raïets* des villages environnans. Ils sont soumis à de lourds impôts, et j'ai appris qu'ils sont industrieux et patiens, l'agriculture et le commerce étant les seuls objets de leurs soins. Le costume de ces ghèbres est communément le djubba ou robe courte qui descend tout juste au-dessous du genou; leurs turbans et leurs ceintures consistent en châles divers. Les femmes

portent une longue chemise large et ne se cachent point comme les mahométanes. En fait de monumens remarquables à Yezd, j'ai ouï parler de la *Mesdje-i-Djemaah* (mosquée cathédrale), et d'un grand moselleh ou oratoire avec une medressé dans la ville extérieure. On m'a aussi désigné un certain lieu sous le nom de *Zindan-i-Secander* (la prison de Secander). C'est un souterrain dans lequel on entre par une ouverture pratiquée dans un monticule, souterrain immense et divisé en plusieurs branches; autrefois quelques personnes y pénétrèrent et trouvèrent, en s'y promenant, des objets de valeur, monnaies, morceaux d'or et bijoux; d'autres moins heureuses n'en revinrent jamais. Pour empêcher de nouveaux accidens, le gouvernement fit fermer l'ouverture, et aucun signe extérieur n'annonce ce que renferme ce monticule.

Le climat de Yezd est, dit-on, extrêmement chaud en été, et froid en hiver; c'est l'influence du désert qui l'entoure. Il y a dans le voisinage, sur la route de Kerman à Bast, la mine de plomb la plus riche de l'empire, et qui fournit de cet article presque toute la Perse.

La ville la plus considérable que l'on trouve en quittant Yezd, c'est celle de Tebbes qui était plus importante autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ses jardins fournissent des dattes et des oranges, ce qui prouve la chaleur du climat; on dit que de

cette ville dépendent celles de Toun et de Gounahbad. Toun est en effet grande, mais ruinée en partie; la preuve de son importance passée, c'est son étendue qui égale, dit-on, celle de Meched, et où vivent tout au plus quinze cents habitans. C'est le désert que traverse la route qui conduit de Toun à Gounahbad, jusqu'à vingt milles de cette ville, où la culture reparaît. La population de Gounahbad, en y joignant celle des villages environnans, peut monter à trente ou quarante mille âmes.

Tourschiz, située à cent cinquante milles au nord-est de Tebbes, est, comme cette ville, déchue de sa prospérité; ce n'est maintenant qu'une ruine qui contient de trois à quatre mille habitans. Le pays environnant m'a été dépeint comme étant un mauvais sol et pauvrement cultivé. On recueille beaucoup d'assa-fœtida et de gomme ammoniaque dans les montagnes des environs.

A cinquante milles à l'est de Tourschiz est Tourbet, chef-lieu d'un district très bien cultivé. La ville renferme, dit-on, de trente à quarante mille âmes, et fait un commerce de transit considérable, étant, ainsi que Tourschiz, sur la route par laquelle le commerce de l'Inde se rend dans le nord-ouest de la Perse.

Les villes de Sebzewar et de Ferreh peuvent être considérées comme des dépendances de Herat.

On dit que Ferreh est aussi grande que Nischapore : le pays qui l'entoure est fertile; mais ce n'est

qu'un point dans le désert. La rivière Ferreh-Roud que ceux qui me donnaient ces informations traversèrent au commencement du printemps, était guéable pour les chevaux et les chameaux, et elle se joint à l'Helmind. La distance de Ferreh à Herat est évaluée à cent quarante-cinq milles. Quant à Sebzewar, c'est une ville vieille et délabrée, qui fut importante autrefois, et qui est située dans une plaine vaste, fertile et populeuse. Il ne se trouve pas d'autres lieux considérables entre Ferreh et Herat.

Pour ce qui est de Herat, aucune ville ne peut être comparée, à aussi juste titre qu'elle, à Ispahan sous le rapport de l'étendue et de la population. Au centre de la ville est une grande place à marché où aboutissent quatre bazars, chacun venant d'une des portes. Cette place s'appelle en conséquence *Tcharsou*, et elle est entourée de spacieux seraïs où les marchands ont leurs chambres pour y traiter d'affaires. Chaque seraï a un hâze ou citerne d'eau, indépendamment des réservoirs publics qui sont de chaque côté des bazars.

La résidence du prince est un édifice mesquin, mais le *Mosdjed-i-Djemaah*, principale mosquée, est un monument magnifique qui par malheur se délabre chaque jour. On peut porter la population à cent mille habitans.

Ghorian est le nom d'un district et d'une ville considérable à l'ouest-nord-ouest de Herat, entre

trente et quarante milles sur le chemin de Meched. La ville est située dans un pays fertile. Dans ce district il y a un fort nommé *tchonar*, si fort en effet, qu'il ne fut jamais pris, assure-t-on, que par Salomon, fils de David.

Il n'y a aucun lieu qui soit digne de remarque depuis Ghorian, jusqu'à Tourbel-Scheïkh-Ahmed-i-Djamir, ville qui renferme le tombeau du célèbre poète Djamir, auteur du roman de Youcef et Zouleïkha, tiré, comme on le sait, de l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar. La tradition parle aussi d'un saint ou sage qui naquit en ce lieu et dont j'ai perdu le nom. Il avait un renom immense pour l'austérité de sa prière et la durée de son jeûne. Sa sainteté lui donna du pouvoir sur le monde animé et inanimé. Un jour un de ses suivans étant venu chez lui, ne trouva que sa femme, qui le reçut mal et lui dit d'aller à ses affaires et que son vagabond de mari était errant dans le désert. Le disciple y alla et trouva bientôt le saint personnage qui rapportait à la maison une charge de bois sur le dos d'un lion qu'il faisait marcher devant lui avec un long serpent en guise de fouet. Il dit alors à son disciple qu'il savait d'où il venait et tout ce que sa femme lui avait dit.

Entre Tourbel-i-Djamir et Meched il n'y a rien de remarquable, et tous les détails désirables sur cette portion du Khorasan ayant été donnés dans

le texte de la relation, je me bornerai à rapporter ici quelques paroles que m'adressa un jour un vieux Kourde du district de Kabouchan : il déplorait leurs anciennes mœurs perdues depuis qu'ils avaient quitté leur vie vagabonde : « Nous étions, me disait-il, autrefois de braves soldats sobres pour notre dépense personnelle; mais libéraux envers ceux qui dépendaient de nous, hospitaliers pour nos hôtes. Notre nourriture était le pain et le lait caillé avec la chair de nos troupeaux préparée sans façon : quand nous voyagions, il ne nous fallait pas d'autres apprêts que deux nemeds, un pour notre cheval, un pour nous. Nous passions de tente en tente sûrs d'y trouver abondance et bon accueil. Dans ces tentes, nous avions toujours un coin chaud pour un ami. Nous avions coutume de dire qu'elles avaient deux portes, une pour l'entrée des amis, l'autre réservée pour aller à la rencontre de l'ennemi, afin qu'il n'y eût pas de querelle dans nos murs; nous ne possédions que peu de chose au-delà de nos troupeaux, de nos chevaux et de nos armes; c'est dans ces deux derniers biens que consistait tout notre orgueil : nous ne connûmes pas l'argent et les bijoux jusqu'aux jours de Nadir; mais quand ce roi fut assassiné et son camp saccagé, le trône de paon et la tente de perles tombèrent entre nos mains, et furent mis en lambeaux pour être partagés, bien que nos chefs eux-mêmes

en connussent peu la valeur. Plusieurs d'entre nous jetèrent les perles comme inutiles et nos soldats, ignorant le prix de l'or, échangèrent leur monnaie jaune contre une quantité moindre d'argent ou de cuivre. C'est de cette époque que les plus sages d'entre nous datent la décadence de notre caractère et notre inclination au pillage. Nous avons abandonné nos tentes, il nous faut des villages murés et de belles maisons; il nous faut de beaux habits et des ornemens brillans; enfin on a vu jusqu'ici des pilaus et des plats recherchés sur nos tables, et nos chefs, au lieu de protéger leurs vassaux pauvres, sont devenus rapaces et hautains! »

Il y avait beaucoup de vérité dans les observations de ces hommes, et les mœurs des Kourdes ont évidemment changé. Dans ces districts et près de Meanabad, sont les ruines d'une vieille ville nommée *Isferian*, fondée suivant la tradition, par Afrasiab. Je ne pus pas la visiter; mais on m'a dit que l'on peut encore voir de vastes amas de décombres et des fragmens de minars, sous lesquels la superstition du pays a supposé qu'était caché un trésor des rois préadamites, gardé par un dragon qui vomit des flammes et que les hommes voient chaque jeudi soir.

FIN DU VOYAGE DANS LES PROVINCES PERSANES.

VOYAGE AUX MONTS HIMALAYA

ET AUX SOURCES DU GANGE ET DE LA DJEMNA.

(1815.)

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage dont nous allons reproduire les parties saillantes, extraites et traduites d'un énorme volume in-quarto publié à Londres en 1820, a été effectué dans des régions fort éloignées du Khorasan ou de la Perse; mais comme c'est l'œuvre du même voyageur, nous avons pensé que le lecteur aimerait à retrouver dans le même volume, le résultat des excursions de ce voyageur entreprenant. Ce mode de classement de matières n'est point d'ailleurs contraire à notre plan, qui est surtout de faire connaître les relations inédites, sans acception arbitraire de contrées, dernier objet qui rentrerait plus spécialement dans le cadre d'un traité de géographie.

Observations générales sur le Népal et l'armée ghourka. Description de l'Himalaya. Nahn. Djitock. Mœurs. Coutumes. Mariages. État de Djoubel. Temples. Vallée de Nawur. Huile de noyaux de pêches et d'abricots. États de Comharsein. La Setledje.

Vers la fin de 1814, le gouvernement anglais jugea convenable de déclarer la guerre au Népal pour arrêter les empiétemens continuels de cet état sur les frontières de l'empire britannique: et comme

c'est cette guerre qui fut l'occasion des voyages qui suivent, je dirai avant tout quelques mots du Népal d'après le peu de renseignemens que je pus obtenir des officiers Ghourkas avec lesquels je m'entretins.

La constitution civile et religieuse du Népal paraît être la même que celle des autres parties de l'Hindoustan; mais on remarque de plus dans les castes plusieurs subdivisions ou nuances qui résultent des croisemens de castes et de familles plus ou moins influentes. Par exemple, il existe une classe nommée *Rhappah*, qui provient, je l'ai ouï dire, du mariage d'un Radjpout et d'une femme de caste inférieure. Un Radjpout ne daignerait pas manger avec un Rhappah.

On m'a cité cinq variétés de castes qui sont le produit d'alliances à divers degrés de brahmines et de Radjpouts avec des femmes d'un rang inférieur, les castes Puntha, Pani, Bohra, Urdjal, Khanal. Ainsi, qu'un brahmine ait un enfant d'une danseuse, cet enfant est *Pani* et prend rang au-dessous de son père. On dit qu'un Radjpout mangera avec un Urdjal, un Khanal, un Puntah ou un Pani, mais jamais avec un autre.

Le terme *Tchoutra* se donne exclusivement aux frères et aux neveux d'un rajah; il ne descend point plus bas.

La population que l'on attribue à la vallée de Né-

pal même, qui s'étend sur une circonférence de quarante milles, me paraît extrêmement exagérée, cependant je la donnerai d'après les informations que j'ai réunies : on établit la population par maisons, et chaque maison est estimée contenir un nombre moyen de dix ou douze habitans, car plusieurs générations et les familles des parens sont souvent très étroitement logés sous le même toit. Prenant donc ces évaluations pour point de départ, ils donnent à Paten, la plus grande des trois villes de la vallée, vingt-quatre mille maisons : la seconde ville en importance, Bhadgung, en compte vingt-deux mille et Carmandhu, la troisième ville, en renferme dix-huit mille; ce qui ferait pour trois villes seulement, une population d'au moins six cent quarante mille âmes. Autour de ces trois villes sont en outre plusieurs villages considérables. Kirtipour contient douze mille maisons. Il y en a six à sept mille dans chacun des villages de Théami, Beneba, Farping, Penonli, Dholkil et Tchappagang; enfin, l'on compte de vingt à trente lieux plus petits et moins habités, ayant chacun de mille à quatre mille maisons, et tous également situés dans la vallée de Népal.

La grossière exagération, et même l'impossibilité de ces faits, est frappante; cependant elle peut servir à prouver que cette vallée est extrêmement peuplée. Néanmoins le Népal est, et il doit être, un pays

très pauvre. Les populations de ses montagnes peuvent à peine se nourrir, et celles qui se pressent dans la vallée et ses environs sont en grande partie nourries par les districts fertiles de Terraï, qui sont encore sous la domination népalaise.

L'étendue de la population peut faire supposer que l'état militaire est considérable, et il l'est en effet; la discipline, les armes et même l'uniforme européen y sont introduits, et l'on trouve dans l'armée Ghourka des colonels et des capitaines, outre les grades du pays. Cette armée est très aguerrie, infatigable et intelligente. Ces Ghourkas et les peuples des États circonvoisins ont beaucoup de la physionomie chinoise ou malaie. Ces soldats connaissent l'usage du *tolwar* ou sabre, et préfèrent combattre corps à corps, après avoir chargé en poussant de grands cris. Chaque homme porte, outre son sabre, un couteau recourbé, long, pesant, nommé *koukri*, et de plus un fusil à mèche ou un mousquet. Les officiers ne se contentent pas du sabre, du bouclier et du koukri; ils ont encore un arc et des flèches dont ils font un très habile usage. Quelquefois le sabre est d'une forme particulière, la lame décrivant une courbe du côté du tranchant, comme une faux. Cette arme est très pesante, particulièrement du bout, où elle s'élargit beaucoup et se termine carrément. On la nomme *korah* ou *boghali*, et elle est plus formidable en apparence qu'en réalité.

Après ce peu de renseignemens préliminaires, je crois nécessaire de faire précéder de quelques observations générales la relation suivante.

La chaîne de montagnes dont la grande chaîne de l'Himalaya forme le faîte central, et qui, s'étendant de l'Indus au nord-ouest jusqu'au Bourampouter dans le sud-est, sépare les plaines de l'Hindoustan et du Pendjâb des déserts de la Tartarie, n'a été traversée qu'en partie par les Européens. Cependant cette contrée est digne d'un haut intérêt; elle contient les sources des plus majestueuses rivières qui fertilisent et enrichissent l'Hindoustan et d'autres régions de l'Asie; elle est habitée par des nations et des tribus d'un caractère remarquable, et très belliqueuses, puisqu'elles ont pendant des siècles défié les armes des plus puissans monarques asiatiques; enfin elle élève de magnifiques et puissantes limites entre deux empires immenses comme la Chine et celui qui reconnaissait autrefois pour souveraine la maison de Timour.

La portion de ce pays qui a été visitée par l'auteur de ce journal, s'étend entre les rivières de Setledje et d'Alaknonda, et est bornée par la première au nord-ouest et au nord; par la seconde au sud-est et à l'est, tandis qu'elle domine au sud et au sud-ouest les plaines de l'Hindoustan, et qu'au nord-est elle renferme une partie des monts Himalaya ou les a pour limites. Cette région est par-

tagée entre une trentaine d'États plus ou moins grands, et gouvernés par des chefs dont l'indépendance est en raison de leur force.

Toute cette contrée est sauvage, âpre, d'un accès difficile, composée de maisons, de montagnes irrégulièrement groupées ou divergeant en petites chaînes de différentes hauteurs, d'un centre d'une hauteur considérable, mais sans aucune régularité de forme ou de direction. Les sommets sont tantôt revêtus de hautes et vénérables forêts, tantôt rocailleux et d'une teinte verte ou brune. On remarquera qu'en général le côté qui regarde le sud et le sud-est est toujours moins boisé et moins escarpé que celui qui fait face au nord et au nord-ouest, qui invariablement se creuse en précipices et en forme de pics aigus couverts de profondes forêts de pins. Les ravins ou vallons qui séparent ces montagnes sont creux et très rapides, et se terminent en sombres abîmes quelquefois boisés; mais le plus souvent ce ne sont que des rocs nus de quelques centaines de pieds de hauteur, et entre lesquels il n'y a guère plus d'espace que n'en a creusé la violence des torrens qui, descendant de la cime des montagnes où les nuages, la pluie et les fontes de neiges les forment, roulent avec le bruit du tonnerre et tracent ces sillons dans les flancs des montagnes.

Il n'y a ni vallées ni riches pâturages sur le bord

des rivières, pas une ondulation de terrain sur lequel l'œil puisse se reposer avec plaisir : tout est abrupte et rude. Un tel pays offre peu de chances à l'industrie du cultivateur; aussi la culture est-elle laborieuse et rare entre ces bois et ces rochers.

A mesure que la contrée s'éloigne des plaines, les difficultés s'accroissent, et l'on monte toujours; et enfin, au pied des montagnes neigeuses, elle prend l'aspect le plus sauvage, et il est impossible de pénétrer dans ces montagnes par d'autres chemins que les défilés ou les lits des rivières, et encore ces rivières, quand on approche de leur source, deviennent de fougueux torrens qui se brisent de roches en roches et que le voyageur franchit d'abord difficilement, ensuite au péril de sa vie. Il marche alors à travers les précipices qu'il domine, puis tout à coup il est arrêté par des masses immenses de rochers éboulés qui déjouent tout effort que l'homme pourrait faire pour s'y frayer une voie.

L'aspect général du pays ainsi présenté, la narration du voyage donnera les détails nécessaires.

Ayant quitté Delhi le 9 mars 1815, au point du jour je me rendis à Kurnal, ville située à soixante-seize milles au nord de la capitale, et après avoir fait disposer des chevaux par égales distances, depuis Kurnal jusqu'au pied des montagnes, je partis le 12 pour Nahn. Le pays était en général couvert de jungles de l'espèce dhak, qui lui donnait un as-

pect d'aridité et de désolation; mais la terre était bien cultivée aux approches d'Indri, ville murée assez considérable.

Nous entrions alors sur le territoire des petits chefs Sikhs qui occupent le pays situé entre la Djemna et la Setledge, gens turbulens et sans cesse en guerre, grossiers et inhospitaliers. Ils sont toujours disposés à faire sentir leur insolence et leur orgueil aux étrangers qui traversent leur pays.

Pendant toute la journée nous marchâmes par des terres fertiles, et notre trajet avait été de trente-six milles environ. Nous traversâmes la ville Rodore, place fortifiée et riche en apparence, et avant midi nous étions à un petit village nommé *Topra*.

Il n'était pas un village où nous ne remarquassions de hautes tours rondes qui ressemblent beaucoup à des fourneaux de verrerie; mais j'appris que ces bâtimens étaient des lieux de refuge et de sécurité pour se garantir des attaques violentes et soudaines auxquelles les villes et les villages étaient autrefois continuellement exposés par suite de l'esprit turbulent du peuple. On dit que même aujourd'hui ces forts ne sont pas sans nécessité.

Dans le calme de la soirée, quand la poussière, soulevée par les mouvemens du jour, fut abattue, les montagnes étaient visibles dans le nord, et un pic élevé et couvert de neige était remarquable entre tous. Le lendemain matin les montagnes étaient

bien plus distinctes. En effet, elles semblaient sous notre main, s'élevant rudes et escarpées, et, selon toute apparence, en trois chaînes.

Le pays continuait d'être riche, fertile et peuplé. Nous traversâmes plusieurs bons villages avant d'arriver à Seidoura, ville considérable dont les maisons sont la plupart bâties en briques, avec plusieurs tours semblables à celles que je viens de décrire, et un fort d'une certaine importance.

De Seidoura aux montagnes une marche de dix-sept ou dix-huit milles conduit au pied des montagnes. Nous y entrâmes par le lit d'un courant d'eau à peu près à sec qui sépare la rangée de montagnes voisine de la plaine de la rangée beaucoup plus élevée qui est derrière, et sur laquelle Nahn est situé. Ce passage est appelé *la passe de Madjinend*, du nom d'un village de ces montagnes.

Nous arrivâmes à Nahn par un chemin âpre, escarpé, tellement rapide et tournant, que je crus prudent de descendre de cheval. Cependant des éléphans, des chameaux et des taureaux chargés de munitions et d'approvisionnemens étaient arrivés par ce chemin à Nahn. Cette ville est perchée comme un nid sur la cime d'un rocher; elle est petite, mais les édifices sont en pierres cimentées à la chaux. Toutes ces maisons sont remarquablement basses et à toit plat. L'effet au premier abord en est singulier, et donne l'idée d'un diminutif, d'un abrégé

de ville : on doit peut-être attribuer cet effet à la comparaison que l'on fait nécessairement, et sans s'en rendre compte, de ces travaux de l'homme avec les vastes proportions des objets environnans.

La ville est bâtie sur une crête tellement inégale que l'ensemble de Nahn est une réunion de petites montées et de petites descentes. Il y a une rue principale qui, ainsi que d'autres plus courtes et plus étroites, consiste en plusieurs escaliers fort incommodes pour les chevaux surtout. Il y a peu de bâtimens dignes de fixer l'attention dans Nahn. Le palais du rajah est assez propre, mais nullement remarquable, et on n'y trouve aucun temple important à visiter. Il faut dire que voilà plusieurs années que cette ville est en décadence depuis que la conquête des Ghourkas a ruiné tout le pays. Nahn est à cent quatre-vingt-quinze pieds au-dessus du niveau de la plaine.

Djitock, fort qui était alors assiégé par l'armée anglaise, est situé au sommet d'une montagne à deux ou trois milles de Nahn en ligne droite ; mais entre le fort et la ville est un profond ravin qui a contraint de faire la route si tournante que la distance pour le voyageur est double. Partout où la terre admet la culture sur les flancs de ces montagnes boisées, on la pratique avec soin, en disposant en une succession de terrasses semblables aux marches d'un escalier, le sol susceptible d'être cul-

tivé. Une grande partie des pentes des montagnes est ainsi taillée en bandes, ce qui leur donne un très singulier aspect. Les villages habités ou en ruines y abondent, et quelquefois ils sont considérables, mais petits le plus souvent. Les maisons à toit plat sont en pierre avec des solives de bois qui soutiennent une terrasse en bois et en pierre. Quelques-unes sont à deux étages; mais elles n'en ont qu'un en général. La construction en est très grossière, et il arrive souvent que le rocher auquel la maison s'appuie, sert de muraille de ce côté. Les portes sont extraordinairement petites, de telle sorte qu'un homme pour y entrer doit d'abord introduire sa tête et ses épaules, et traîner à la suite tout le reste du corps. Néanmoins, et malgré toute cette rudesse extérieure, j'ai vu avec étonnement la propreté au dedans; le plancher est uni et bien nettoyé; et le foyer, placé au milieu, est bien construit. Quelques tablettes font le tour de la chambre, et on voit souvent un petit mobilier de fabrique grossière.

Les vaches, la principale richesse des habitans, partagent leur chambre et y entrent par la même porte; j'ai souvent admiré l'adresse de ces animaux à se glisser par une si étroite ouverture.

Les villages sont souvent situés très agréablement et presque toujours ornés de quelques noyers ou citronniers; quand les manguiers peuvent y

croître, ils étendent une ombre délicieuse sur la maison; et des terrasses de pierres, élevées au-dessous de ces arbres, offrent un lieu de repos agréable pour les habitans.

Les productions végétales de ces montagnes diffèrent tout-à-fait de celles des plaines, et même dans la chaîne inférieure qui les borne au sud on remarque déjà les pins qui s'élèvent du milieu des arbres forestiers qui croissent dans les lieux bas. Plus le voyageur monte, plus il rencontre d'arbres étrangers à la végétation de la plaine. A l'époque où nous étions à Djitock, nous pûmes reconnaître dans les hautes herbes plusieurs espèces de framboisiers, et des fraisiers d'une espèce très inférieure; du trèfle, plusieurs bruyères, des buissons d'épine et de prunelles, des pêchers sauvages, des pruniers, des pommiers et des églantiers. Divers euphorbes couvrent abondamment les parties basses des montagnes, et le laurier-rose orne les bords des eaux courantes. Les pins acquièrent une hauteur et une circonférence considérables; ils ne se ramifient guère qu'au sommet, où les branches se forment alors en touffe épaisse. Le saule, le sison et le toun, une grande variété d'autres arbres, et enfin quelques chênes d'une espèce particulière composent les forêts dont ces montagnes sont couvertes.

Quant aux animaux, les éléphans s'y trouvent quelquefois; mais les tigres et les léopards abon-

dent : on y voit aussi des buffles. Le sanglier n'y est pas rare, et les jackals, les lièvres, les singes et les renards abondent dans les parties hautes ou peu cultivées.

On y trouve des perdrix noires et grises, et surtout cette espèce qui est particulière aux pays de montagnes, et que l'on nomme *tchekkore*, en imitation du cri que cet oiseau fait entendre. Il y a aussi dans ces régions des faisans de plus d'une espèce.

La vache a le premier rang parmi tous les animaux domestiques; le cheval ne dépasse point la lisière des montagnes. La chèvre et le mouton y sont abondans, et le chien est élevé par son maître et l'accompagne; je veux dire qu'il s'y trouve peu ou point de chiens sauvages ou paria; car dans un pays si pauvre, ceux-ci ne trouveraient pas à se nourrir dans leur vie errante.

Les habitans du pays qui entoure la capitale et les districts du voisinage ne sont pas de nature à exciter un grand intérêt par leur extérieur et leur caractère. Ils sont, en général, de petite taille, d'une apparence mesquine, rampans dans leurs manières. Leur intelligence paraît déchue, et leur ignorance est presque digne de la brute. Ceux à qui le rang qu'ils occupent a permis d'acquérir une connaissance très restreinte du monde, et par suite quelque aisance dans leurs façons, inspirent le dégoût

par la servile humilité qu'ils témoignent en face de ceux qu'ils estiment leurs supérieurs en puissance.

La plus haute classe de paysans, que l'on désigne ici sous le nom de *Zemindars* (propriétaires de terre), joint à une absence plus complète de toute éducation et de toute politesse cette même bassesse méprisable, cette même disposition à la fausseté et à la perfidie, qui est le trait caractéristique des classes plus élevées. Quant aux agriculteurs subalternes, les qualités de leur esprit semblent tombées au niveau de celle des bêtes qu'ils mènent aux champs. Quoique très petits, ils sont très forts; leurs jambes et leurs cuisses déploient un appareil musculaire énorme en proportion de leur taille. L'exercice où leur force excelle, c'est celui de porter des fardeaux; on peut voir ces gens chargés d'un poids de soixante livres, outre leurs provisions et leurs bagages, faire douze ou quinze milles par jour très facilement par les chemins les plus rudes, les montées les plus escarpées et les descentes les plus rapides.

La couleur de ces montagnards varie comme celle de leurs voisins de la plaine, du brun foncé au noir d'un jaune sombre. Quelquefois leur teint tourne au blanc. Leur chevelure noire leur tombe sur le dos et des deux côtés de la face sur les oreilles, au-dessous desquelles elle est taillée en rond. Le sommet de la tête est souvent ras, et ils traitent

avec le plus grand soin leurs moustaches et leur barbe noire, qu'ils regardent comme un très bel ornement.

Le costume de ces peuples est très simple; celui de la classe moyenne se compose d'une jupe de coton attachée autour de la taille et descendant au genou, à peu près comme le philibeg des hautes terres d'Écosse, et sous cette jupe sont des culottes larges de la même étoffe. Ils portent sur les épaules une étoffe de coton semblable pour la forme au plaid écossais, et qu'ils jettent aussi sur leur tête quand le soleil est chaud; mais la coiffure habituelle est une sale calotte de coton, sous laquelle leurs longs cheveux raides et leurs traits durs paraissent très sauvages. C'est ainsi qu'ils se vêtissent en été; mais quand vient le froid, ils changent leurs culottes contre un pantalon de grosse laine épaisse, et s'enveloppent d'une couverture dont ils se couvrent également la tête quand il pleut.

Les pauvres, qui peuvent à peine se procurer cet habillement coûteux pour eux, se contentent d'une couverture grossière et d'un morceau de linge autour de la ceinture. J'ai vu plusieurs hommes tellement déguenillés et bizarrement accoutrés, qu'ils semblaient à peine des êtres humains. Les nobles et les chefs s'habillent à la mode de l'Hindoustan; mais ils affectent le turban sikh, lequel, roulé élégamment en plusieurs tours au-

dessus du front, s'élève en pointe à une grande hauteur.

Les femmes ont, en général, un extérieur plus attrayant que les hommes; leur taille est mieux proportionnée à leurs traits plus délicats et plus réguliers, qui ont beaucoup de la douceur hindoue. Elles sont ordinairement blondes, variant d'un jaune clair à une légère nuance de brun; mais le travail au grand air et au soleil a bientôt détruit tout vestige de beauté, et, jeunes encore, elles ont le visage ridé et basané.

La jalousie violente, qui est ordinaire en Orient, semble inconnue ici; on n'y a point adopté ce plan de reclusion et d'isolement qui, dans presque toute l'Asie, réserve les femmes aux regards d'un seul maître. Les femmes se montrent dehors sans plus de façons que les hommes, et loin de fuir à l'approche des étrangers, elles continuent devant eux leurs travaux domestiques, causent avec eux, et même allaitent sans scrupule leurs enfans en leur présence. Un homme qui connaît leurs mœurs prononcera bien vite que cette liberté laissée aux femmes ne résulte point de ce qu'ils sont plus éclairés; c'est qu'ils estiment leurs femmes pour leurs mains laborieuses, et c'est leur utilité qui les sauve de la reclusion. Ils sont en effet si éloignés d'être jaloux, que la chasteté, je le crains, est parmi eux une vertu peu connue, et encore moins estimée. Ce

fait semblera admissible, quand j'aurai fait connaître leurs coutumes en fait de mariage, une surtout, d'une nature très singulière et très révoltante, qui par le fait établit jusqu'à un certain point chez eux la communauté des femmes.

Il est d'usage dans une famille de quatre ou cinq frères qu'ils épousent la même fille et la possèdent tous à la fois : je donnerai plus bas des détails sur cet arrangement; mais on peut inférer du seul fait d'une si dégoûtante coutume, quelles idées ils se font en général de la vertu des femmes.

Leur vêtement est à peu près le même que celui des Hindoues de la plaine : un court manteau ou *courti* couvre les épaules et la poitrine, un jupon est attaché autour de la taille, et un *dopulta,* longue pièce d'étoffe, enveloppe la tête, les épaules et le sein comme un châle, et est diversement drapée. Quant aux femmes de la classe pauvre, elles s'habillent avec tout ce qu'elles peuvent se procurer, et j'en ai souvent rencontré dans les villages, dont l'apparence était si indéfinissable qu'on pouvait chercher à quel genre inconnu elles appartenaient.

Quant à la religion c'est l'*Hindouisme*, mais principalement une croyance superstitieuse dans un nombre infini de puissances imaginaires qu'ils adorent. Les divinités hindoues y sont certainement reconnues et tenues pour sacrées; mais ces puis-

sances bonnes ou mauvaises dont l'imagination superstitieuse du *paharia* ou montagnard[1] a peuplé chaque grotte, chaque rocher, chaque vallon, sont bien plus ordinairement l'objet de sa dévotion fervente ou épouvantée.

On trouve dans ces montagnes les mêmes degrés de castes que dans la plaine, et les brahmines qui, ici comme partout, se traitent bien, n'y manquent pas. Chacun, à peu près, se qualifie de Radjpout, hormis les habitans qui répondent sincèrement à ceux qui les interrogent qu'ils sont *coulis*, c'est-à-dire de la basse classe, et *tchumars*, ou gens qui dépouillent les animaux et sont également cordonniers.

Le 6 mai 1815, par un beau matin, nous quittâmes le camp devant Djitock avec une mission politique pour un autre corps d'armée, et après une marche de neuf milles seulement, mais si âpre qu'il nous avait fallu faire plusieurs haltes, vers la fin surtout où la chaleur était très intense, nous dressâmes notre tente près d'un petit village nommé *Kikhoul*, lieu pauvre et même misérable, mais agréablement situé. Nous nous levâmes de bonne heure, mais nous ne pûmes être en marche avant sept heures; notre route, toujours au nord, avait à suivre la montée assez rapide d'une gracieuse et pittoresque vallée, laquelle commençant à peu près à la crête

[1] Pahar, signifie montagne.

de la chaîne de Sine sous le village de Tchinalgurh, descend jusqu'à la fraîche et limpide Djelall. Cette journée fut très agréable, car nous eûmes de l'ombre pendant tout le chemin et nous marchions au milieu de petits ruisseaux couverts de fleurs sur leurs bords.

Nous passâmes près du point le plus élevé de la vallée, sous le rocher dont la cime porte le village de Tchinalgurh qui y est perché d'une manière très curieuse. Il est suspendu au-dessus du profond précipice que la rivière de Djelall traverse rapidement entre de vieux chênes : Tchinalgurh est l'un des villages les plus considérables de ce pays.

Au-delà la route qui montait encore, mais en inclinant un peu à l'est, devint plus difficile et perdit de sa beauté; et vers neuf heures nous étions à Kiner-Diner, grand village situé dans la gorge par laquelle nous traversâmes la chaîne. Parmi tant de vues singulières et pittoresques, Tchinalgurh et Kiner-Diner occupent le premier rang.

Après avoir pris une demi-heure de repos nous commençâmes à descendre la gorge par un chemin d'une rapidité et d'une âpreté extrêmes : c'est presque un précipice, et de plus, le roc sur lequel on marche est continuellement un marbre poli et rendu très glissant par l'effet des pas qui l'ont usé depuis nombre d'années. En un mot, c'est une suite

d'escaliers très étroits et très inégaux, ayant sur un côté un précipice effrayant de quelques cents pieds de profondeur.

Enfin, après une descente considérable, la vallée s'élargit et nous vîmes plusieurs villages chétifs : dans un de ces lieux, nommé *Bahen,* nous fûmes témoins d'un traitement très extraordinaire auquel les habitans de ces montagnes soumettent leurs enfans. Ils ont construit plusieurs cabanes de paille au-dessous d'un cours d'eau, dont ils attirent une partie au moyen d'une conduite d'écorce ou de bois creusé : l'eau qu'ils ont ainsi détournée tombe dans ces huttes comme d'une gouttière. Quand vient la chaleur du jour, que les femmes ont bien endormi leurs enfans, et qu'elles leur ont enveloppé le corps et les pieds de couvertures bien chaudes, elles les apportent dans ces cabanes, et les placent horizontalement sur un banc de manière à ce que l'eau leur tombe sur le sommet de la tête. Nous vîmes deux enfans soumis à cette opération, et plusieurs autres arrivaient pour être placés. On traite également ainsi les garçons et les filles, et leur sommeil ne paraissait dérangé en rien par cette ablution.

La manière de bercer les enfans pour les endormir nous parut aussi très singulière : prenant l'enfant dans leurs deux bras, et s'aidant avec le genou, ils imprimaient à ces petites créatures un violent mouvement de rotation qui semblait bien plutôt

fait pour les briser que pour leur amener les doux effets du sommeil : ce bizarre procédé était cependant immanquable. Un des enfans était-il à regarder d'un œil attentif les étrangers, leurs armes ou leurs habits, sa curiosité était au comble, et il ne donnait pas le moindre symptôme d'envie de dormir; mais la vigoureuse opération ne lui laissait point de répit, ses paupières se fermaient graduellement, et au bout de trente secondes il dormait profondément.

Nous aperçûmes que cet usage d'endormir les enfans pour les arroser ensuite, est universellement pratiqué dans toutes les montagnes où la nature en donne les moyens, parce que les habitans sont convaincus que ce traitement tient la tête très fraîche et augmente la force et le courage.

Pendant que toutes les femmes du village sont aux champs, il y en a toujours une ou deux qui gardent les enfans du village. Nous trouvâmes en sortant de ce lieu des paysages plus beaux et plus grandioses encore. Les pics escarpés et sauvages se touchaient presque à droite et à gauche, se couvraient d'une verdure variée; et la rivière, coulant dans un lit suffisant à peine pour la contenir, quelquefois cachée mais toujours entendue, se faisait péniblement jour entre des rocs et de petites cascades dérobées à la vue par des touffes de roses, de jasmins, d'épine-vinette, de saules et de divers

arbrisseaux odoriférans. Quelquefois les rochers se rapprochaient tellement, et le feuillage se joignait si bien au-dessus de nos têtes que le jour nous arrivait à peine. Alors nous errions parmi des roches pendantes et de petits ruisseaux courans dans les lits de mousses et les fougères qu'ombrageaient les arbustes dont je viens de parler, et çà et là un immense rocher, inaccessible à toute végétation, se dressait au-dessus de cette riante scène; puis un point de vue s'ouvrait, l'on apercevait alors un village bizarrement perché sur le bord d'une montagne, et les formes extravagantes de la chaîne de Sine s'élevant au-dessus de tout cela.

A deux heures environ nous arrivâmes sur les bords de la Djirry, rivière guéable, qui coule au fond d'un vallon creux très remarquable aussi pour ses effets pittoresques, et, après avoir traversé cette rivière, nous nous dirigeâmes vers le village de Thòr, près duquel nous devions camper; nous y arrivâmes à six heures. Nous avions fait onze milles dans la journée.

Le village de Thòr, auquel on peut à peine donner ce nom, ne renferme que deux maisons entières et quelques autres en ruines; mais c'est le premier lieu où j'aie vu un changement notable dans l'architecture. Les maisons de Thòr, bâties de pierres soutenues et liées par des solives et couvertes d'un toit très saillant en ardoises, qui protége un balcon

ou vérandah de bois, avaient beaucoup de ressemblance avec les constructions chinoises.

Les principaux habitans, deux *gosseins* (secte de religieux mendians bien connus dans l'Inde, et qui font profession de célibat dans le cours de leur dévotion vagabonde) vinrent à nous avec une offrande de lait et de fruits. Ces hommes avaient sagement renoncé à leur vie errante, à leurs vœux de célibat, ils avaient pris femmes et s'étaient établis laboureurs en ce lieu.

Le 8 mai nous partîmes de bonne heure, et par des chemins tout aussi pittoresques. Nous remarquâmes en route plusieurs pêchers en plein rapport.

On nous montra aussi un arbre abondamment couvert d'un fruit non encore arrivé à maturité, et qui, en cet état, était d'un acide très agréable. Il est, dit-on, délicieux quand il est bien mûr : on le nomme *kaiphul;* il ressemble un peu à une fraise et à un noyau au centre.

Un peu plus loin nous fîmes halte dans un village appelé *Dhrouti*, où nous vîmes pour la première fois des abricotiers et des mélèses d'un feuillage sombre. Les tours que l'on y trouve et qui sont si élevées et si remarquables ne servent point d'habitation au peuple: ce sont des temples, dont chacun d'eux n'est point exclusivement consacré à une divinité. Un peu au-dessous de Dhrouti, est le fort

de Radjgurk qui domine un vaste bassin au nord, et qui est actuellement en ruines.

Le 9 mai, après avoir descendu par des chemins difficiles et traversé le Pirowi, nous passâmes dans le petit village de Kebil, et nous nous rendîmes à Gesdroti, village considérable où nous fîmes une courte halte. Plusieurs temples étaient ornés de beaucoup de sculptures en bois, et une rangée de petits morceaux de bois était suspendue comme une frange aux singuliers toits saillans de ces édifices ; à chaque angle, enfin, était attachée une cloche de bois. Les images des divinités hindoues qui ornaient les portes et les fenêtres formaient une étrange combinaison du goût hindou et du goût chinois. Une large solive, avec des crans taillés de distance en distance, donne seule le moyen de monter à ces édifices élevés, et chaque étage est muni séparément de sa grossière échelle.

Après cette halte, et immédiatement au sortir du village, nous commençâmes à monter par un sentier très rapide qui nous conduisit à la cime de la montagne voisine. De ce point culminant je comptai dans la vallée que nous quittions, vingt villages, dont plusieurs étaient considérables, et après avoir atteint le sommet de la montagne où nous fîmes halte pour quelques observations, nous passâmes dans deux villages très propres et très bien situés, et habités par des brahmines. Au-delà nous tra

versâmes une gorge en pointe dont les montagnes étaient couvertes de gazon, mais au-dessous dans le fond des vallées nous ne voyions que des forêts de sapins de diverses espèces. Le mont Tchour en était couvert jusqu'à la cime à peu près. Nous vîmes sur notre passage une espèce de rhododendron, et nous traversâmes une forêt de chênes aux feuilles longues, d'un vert pâle, presque blanches par-dessous et dentelées, mais non profondément.

Une descente rapide et difficile nous conduisit de ce bois dans le village ruiné de Dhoun, et de là à Bugheltou-Nellah, belle rivière sur les bords de laquelle et dans un village nommé *Schai* nous passâmes la nuit après une marche courte, mais fatigante de onze milles et quart. Le village de Schai est pauvre, mais dans un site agréable.

Le 12 mai nous partîmes à sept heures, et nous nous dirigeâmes vers le sud-est en remontant la vallée de Boghetou, et traversâmes plusieurs villages agréablement situés et entourés de noyers très beaux : nous suivîmes le cours du Boghetou pendant quatre milles, toujours en le remontant. Nous cheminâmes toute la journée dans des montagnes et des défilés qui aboutissent au mont Tchour. C'est la plus haute montagne qui s'élève entre la Setledge et la Djemna, et on n'en trouve aucune jusqu'à l'Alaknonda qui l'égale. Des observations postérieures lui donnent dix mille six cent quatre-vingt-

huit pieds au-dessus du niveau de la mer. Le Tchour est le point central d'où rayonnent tous les monts environnans.

Le 13 mai après avoir monté, descendu, traversé enfin le Schaschalte-Koulla, ensuite le village ruiné de Khugna, nous arrivâmes à six heures du soir au fort de Tchoupal, près duquel nos tentes étaient dressées sur une douce déclivité. Là nous fûmes accueillis par une troupe de chanteuses. Chaque district des montagnes entretient au moins une bande de ces femmes pour venir exercer leur profession dans les mariages et les réjouissances. Elles étaient jaunes, mais elles avaient l'air bien portantes. Leur costume, loin d'être riche, n'avait de remarquable que le châle ou dopulta, et elles ne me parurent pas avoir de bien excellentes voix.

Quand je traversais ces montagnes revêtues des plus magnifiques arbres que j'eusse jamais vus, je regrettais l'inutilité de ces belles productions dont les habitans ne savent tirer aucun parti. Il est singulier, mais très vrai, que dans tout le cours de nos voyages au milieu de ces montagnes, nous ne vîmes jamais une scie; et l'on m'a dit même que cet instrument n'y existe point. Quand les habitans ont besoin d'une planche, ils scient l'arbre et le fendent en un ou plusieurs morceaux au moyen de coins. C'est avec des planches fabriquées si gros-

sièrement que leurs maisons sont planchéiées et que leurs balcons sont construits.

Tchoupal est un fort regardé comme considérable, et qui sert de capitale à l'État de Djoubel dont il est le point central; et près de cette forteresse sont les villages de Dandji et de Primou.

Le 15 mai notre route se dirigeait dans une profonde ravine que nous eûmes à descendre, puis à monter, et alors nous trouvâmes un temple d'une apparence rustique dans un bosquet de pins et de mélèses. Parmi quelques pièces de sculpture un peu grossières, je remarquai une figure d'ange exactement semblable aux têtes des chérubins de nos tableaux d'église. De ce lieu au village de Rhuteoura la descente est peu rapide; mais au-delà une espèce de chemin en précipice nous conduisit au Cotha-Nellah, belle rivière abondante, formée par les nombreux petits ruisseaux de la vallée de Poûneur d'où elle coule. Cette vallée compose un *purgunnah* (district) habité par une race de gens très sauvages, et dont le caractère est tout-à-fait différent de celui des autres habitans du Djoubel. Quoiqu'ils fassent partie de ce dernier État, ils ne reconnaissent point l'autorité du chef, et ne fournissent leur contingent de soldats ou d'impôt que quand ils y sont contraints par la force. Bien que ce district ne soit pas moins sauvage et âpre que les autres, il n'est point inaccessible. On y voit plu-

sieurs grands villages et beaucoup de terres à blé. Les habitans sont très habiles à la guerre de buissons et de défilés.

Ils n'ont pas, je le pense, une forme régulière de gouvernement. Les plus vieux *seanas* ou chefs de villages donnent leurs avis et dirigent la conduite et les entreprises du reste de la population, qui est assez disposée à obéir à tous les ordres qui ont pour objet le pillage et les rapines. L'état d'hostilité ou au moins d'isolement dans lequel ils vivent, eu égard aux autres contrées du pays, fortifie le lien qui les unit.

Le Cotha-Nellah est tout-à-fait dépourvu de bois et entouré de sombres montagnes; cette rivière abonde en poissons, et nos Ghourkas, tandis que nous étions campés sur ses bords, nous donnèrent un échantillon de leur adresse à la pêche. Chacun de ceux qui étaient près de nous, Djemmadars, Harildars et Sipahis, se dépouillèrent en un clin d'œil à un mot dit par le vieux Soubahdar, plongèrent dans le courant avec la plus grande agilité, et au bout de vingt minutes, ils avaient ainsi rapporté, avec leurs mains seulement, une très grande quantité de poisson. La bonne humeur et la vivacité que mettent ces Ghourkas à faire tout ce qu'on leur demande rend leur service très agréable, et je n'ai jamais vu d'hommes avec lesquels les communications soient plus faciles. Après avoir traversé Kala.

Tchitra, Derta et plusieurs petits villages dans l'un desquels nous vîmes un temple curieux, nous atteignîmes Bigrouli, pittoresque village habité par des brahmines, puis nous allâmes passer la nuit au village de Bumpta.

Ce lieu était autrefois un fort considéré comme un des remparts du pays; mais il a été détruit par le feu. La partie de l'édifice qui servait de temple était parfaitement conservée, ainsi que les sculptures où je reconnus plusieurs divinités hindoues, surtout Gounieh avec son gros ventre et son visage d'éléphant. Il paraît que dans ce pays, de même que chez les anciens, un temple et des dieux domestiques sont les indispensables annexes de toute habitation considérable, car nous n'en vîmes pas une sans la haute tour consacrée à cet usage. Dans les maisons du peuple l'appartement de la divinité n'était pas aussi en vue : on se contentait probablement alors d'une niche dans la muraille.

Le lendemain matin avant neuf heures nous nous mîmes en route, montant la vallée toujours dans la direction du nord-est. A onze heures environ nous étions sur la crête d'une petite chaîne qui se détache de la grande montagne Urructa, et de ce point nous avions une vue très étendue au sud et à l'ouest. Cette magnifique montagne est, ainsi que le Tchour, couverte jusqu'au sommet de profondes et vénérables forêts, surtout sur la face septentrionale. La

forêt où nous entrâmes alors était la plus pittoresque que nous eussions encore vue. Elle était composée de pins de tous les âges, depuis la jeunesse la plus verdoyante jusqu'au plus vénérable état de caducité, mêlés de houx, de chênes arrivés à une dimension énorme, et de sycomores ou d'ifs aux formes les plus diverses.

Après avoir monté graduellement par un chemin très bon, mais souvent coupé par des blocs de pierre, nous arrivâmes à un endroit où une source fraîche et limpide coule du flanc de la montagne et tombe dans une gouttière ou rigole qu'on a placée au-dessous avec soin pour recevoir et diriger cette eau.

Les habitans de ces montagnes mettent une attention particulière à garder de toute souillure et à rendre d'un facile usage les belles fontaines, en élevant au-dessus un petit toit de pierre, et en amenant l'eau par une gouttière ou un tuyau, afin que le voyageur altéré puisse boire aisément sans salir et troubler la source.

Après avoir marché tout le jour dans les sentiers et les défilés les plus sauvages et les plus rians à la fois, ayant toujours en vue de toutes parts les sommets de l'Himalaya élancés à une immense hauteur comme des flèches de cathédrales, nous allâmes camper dans le village de Dhar qui nous sembla grand et peuplé. Il est situé sur le penchant d'une

montagne. La vallée de Deyrah où réside le rana de Djoubel est surtout riche et fertile.

Le 17 mai le rana de Djoubel vint nous faire visite le matin, suivi d'une foule considérable de ses sujets. C'était un jeune homme svelte et à l'air souffrant, de trente-cinq ans environ; il avait le teint pâle et jaune, les traits maigres et saillans; ses grands yeux sanguinolens étaient cernés d'une teinture d'antimoine sur les paupières. Il portait le costume blanc des Hindous et des culottes larges de soie rayée en croix. La mode de son turban tenait beaucoup de celle des Sikhs. Une étoffe de coton, peu remarquable pour la finesse, entourait ses épaules et sa tête. Sa personne n'avait rien d'imposant, et tout son individu me rappela un pauvre boutiquier de Calcutta ou un sircar. Sa suite était aussi peu imposante que lui, et les mieux vêtus portaient le costume montagnard.

La visite ne fut pas longue, et consista en échange de présens. Il nous donna un bélier des montagnes, deux faisans nommés *rutnats* par les gens du pays, et deux petits sacs de musc. Les oiseaux étaient beaux, mais l'ardeur du soleil les tue presque immédiatement; nous lui offrîmes en retour, au nom du gouvernement, des châles, etc. Quant à la conversation, elle fut presque nulle. Le chef était confus et effrayé, et d'ailleurs il ne donna aucune preuve de la moindre capacité; il suivait l'usage de

laisser un de ses gens parler pour lui, en le chargeant de toute question ou de toute réponse qu'il voulait nous adresser. Quant aux habitans, ils nous parurent plus actifs, plus francs et moins rampans que les montagnards que nous avions vus avant d'entrer dans le Djoubel.

Dès que le rana nous eut laissés, nous pliâmes nos tentes et partîmes pour Raïngurh, et, après avoir descendu une pente assez rapide, puis traversé plusieurs jolis villages, nous arrivâmes sur les bords du lit de la rivière de Pabur, et en vue du fort de Raïngurh. Tout près de ce lieu, et sous une petite montagne, se trouvait un enclos et un temple d'une grande sainteté nommé *Hat-Gobesiri*, ce dernier mot étant le nom de la divinité qu'on y honore, et cet endroit s'appelant *Hat;* nous dressâmes notre tente sous un vaste noyer, ayant bien soin de n'empiéter sur aucun point du sol que cet arrangement eût pu souiller. Cet enclos pouvait être de vingt à trente pas carrés, pavé en ardoises et entouré d'une muraille sèche. Il renferme deux temples d'inégale grandeur, outre une certaine quantité de petits sanctuaires, chapelles ou pagodes qui ont de huit à dix pieds de haut. Les temples sont curieux, mais un peu bas, construits en pierre sèche et peints partiellement en couleur rouge et brune; ils ont un toit à la chinoise, c'est-à-dire couvert d'ardoises et que dépasse de beaucoup l'édi-

fice, et au-dessus de ce toit s'élève un grand auvent en bois. Les corniches sont ornées d'une frange de baguettes de bois; à chaque coin des cloches de bois sont suspendues, et l'on y remarque en général un travail considérable de sculpture.

Le temple le plus grand ou le plus sacré peut couvrir un espace de vingt pieds carrés, et l'on y arrive par une cour pavée. Il y a dans l'intérieur une idole assez richement vêtue. On nous dit qu'il avait des *bangles* d'or aux bras, et que tout le reste de sa personne portait une grande quantité de ce précieux métal, auquel l'argent se mêlait. Il est certain qu'il était très éclatant; mais le lieu était, comme sont d'ordinaire tous les sanctuaires hindous, extrêmement sombre, et l'on ne nous permit pas d'aller au-delà du seuil : de ce point nous ne pûmes pas même distinguer la figure de l'idole.

Le but principal de cette partie de l'expédition que j'accompagnais étant atteint par suite de la guerre dont j'omets les détails, nous nous décidâmes, le 18 mai, à entrer plus avant dans l'intérieur. Avec cette intention nous nous dirigeâmes à l'ouest, et ayant plié notre tente le soir un peu tard, nous suivîmes le lit du Pabur jusqu'à une rivière qui traverse la vallée de Nawur-Purgunnah. Là nous commençâmes à monter, nous traversâmes plusieurs villages, et, après une marche de six milles, nous arrivâmes à huit heures à Karaschi.

La vallée de Nawur est séparée du Djoubel par une chaîne dont le versant méridional forme le côté septentrional de la vallée de Deyrah. Cette chaîne se nomme *Deohra-Dhar :* en la descendant nous traversâmes plusieurs villages entourés d'abricotiers, et dont l'aspect annonçait une paix profonde. Dans un de ces lieux, une femme sortit en courant avec l'air de la curiosité la plus sauvage, pour nous voir passer. Ici les femmes étaient généralement très laides. Nous leur donnâmes quelques bagatelles; et la plus âgée comme la plus laide de toutes, ayant reçu de nous une roupie [1], elle nous salua du nom de *God almighty* (Dieu tout-puissant). Notre présent l'enchanta, bien qu'elle ne parût pas en connaître parfaitement la valeur et l'usage. Nous avions passé dans la journée près de deux forts : Coati, le premier de ces forts, qui est en assez bon état, domine d'un point assez élevé le Nullah, et Tekri, le second fort, est ruiné; mais il occupe une position favorable.

Le 20 mai notre camp était dans un fond à quatre cents pas environ du village de Batrisch. Nous le quittâmes à dix heures et montâmes la vallée de Nawur, dans la direction du sud-ouest, le long du Mechapadj-Nullah, une des principales branches qui forment le Nawur. Le pêcher et l'abricotier y abondaient, et nous apprîmes que les

[1] Pièce d'argent d'environ 2 francs 50 centimes

habitans tirent des noyaux de l'abricot et de la pêche une huile dont ils font usage dans leur cuisine et dans tous les cas où cette substance leur est nécessaire. Cette huile a un parfum délicieux.

Dans un village au-delà, nous vîmes un chien d'une très grande espèce fort estimée dans ces pays, et qui vient du nord de Bischur. On raconte de merveilleux exemples de la force et de l'activité de ces animaux, et l'on dit communément que deux des plus forts de ces chiens peuvent tuer un tigre. Comme on ne trouve point dans ces montagnes le véritable tigre, il est probable que ce fait, s'il a quelque fondement, a trait au léopard que l'on rencontre quelquefois; mais je doute, après avoir vu les chiens en question, qu'un léopard d'une taille commune puisse être défait par deux de ces animaux. Celui que j'ai vu n'était pas plus gros qu'un chien d'arrêt de haute taille; il avait le poil rude et le regard très farouche.

Nous continuâmes à monter pendant quatre milles et demi jusqu'à la passe ou gorge de Kuthagur, qui domine la forêt de Nongurk. Cette gorge venait d'être le théâtre d'un combat, et nous en vîmes les traces récentes. Enfin, après avoir descendu longtemps, nous trouvâmes un autre nullah, le Thabar, qui va se perdre dans le Djirri; après avoir suivi ce nullah pendant quelques milles, nous allâmes dresser nos tentes près du village de Urhealou où était

le camp, et d'où l'on dominait la gracieuse vallée du Tchugont-Nullah, qui coule vers la rivière de Djirri.

Plusieurs soldats de Bischur descendirent du fort de Badji, qui est à l'entrée de cette vallée, pour voir les étrangers. Un d'eux était très pittoresque avec son arc, son carquois et son bouclier. Les flèches avaient généralement une pointe en os au lieu d'un dard de fer, et les habitans affirment que l'os est préférable, en ce qu'il fait une blessure beaucoup plus dangereuse que le métal, parce que l'os se brise net, et produit ainsi la gangrène et la mort. J'aime mieux croire que le motif de leur préférence est la difficulté de travailler le fer et de se le procurer, quoiqu'il soit abondant. La flèche est un roseau garni de plumes par le bas, et l'arc est fait de bambou fendu qu'ils tirent de la plaine. Il est remarquable que la corde, au lieu d'être de chanvre ou d'aucune des autres substances que l'on emploie à cet usage, se compose d'une bande ou lanière de bambou, et cependant ils ne manquent point de chanvre excellent et fort.

Le 21 mai, à neuf heures, nous quittâmes notre camp et montâmes au fort de Badji. De cette hauteur, si le temps n'eût pas été très brumeux, nous eussions aperçu la rivière de Setledge, coulant au fond du Kurangoulou-Nullah, qui s'élève sur le côté nord-ouest de la chaîne où est situé Badji. Nous

continuâmes notre route vers les forts de Kurana et de Whartou, dont le premier est très peu de chose; quant au second, il fut autrefois considérable, mais on n'en voyait plus que les ruines. Whartou est le nom d'un pic très élevé où le fort était construit.

Après avoir marché toute la journée dans des défilés à pics, ou sur des crêtes larges à peine assez pour faire un chemin, et de plus, par un temps d'orage, nous arrivâmes à huit heures à Comharsein, où le rana nous donna un asile dans sa tente. Nous couchâmes sur des *tcharpoys*[1], après un souper composé de gâteaux de fleur de farine et de lait.

Le rana de Comharsein avait plutôt l'air d'un musulman que d'un Hindou. Il portait un habillement complet de soie à fleurs, un bonnet de soie et des souliers richement brodés. Quant à sa ville, elle est chétive et pauvre. Une douzaine de maisons bâties à la chinoise, en pierre et en bois, la composent. L'habitation du rana n'est pas construite différemment; mais elle est grande et revêtue d'une couche d'argile blanche et luisante, que nous avions déjà remarquée dans l'extérieur des édifices. Dans sa partie supérieure, la maison est surmontée de balcons de bois qui font le tour; c'est là qu'est le *zenana*[2]. Une des femmes se montra à une fenêtre ouverte;

[1] Espèce de lit de sangle monté sur quatre pieds.

[2] Appartement des femmes, *zen*, femmes en persan

mais elle n'avait rien de remarquable que son teint jaune de mulâtresse, et le mouchoir qui lui entourait la tête et que portent toutes les femmes.

Nous descendîmes le lendemain sur les bords de la Setledge pour voir de près ses eaux, et nous trouvâmes là plusieurs cabanes de laveurs d'or; car ce métal se trouve dans les sables de cette rivière, et l'on dit qu'il vient de certaines mines importantes qui sont situées dans le Boutan. On a généralement supposé que cette rivière prenait sa source dans la chaîne de l'Himalaya; mais quelques relations récentes et les renseignemens donnés par les habitans natifs de ces montagnes tendent à lui donner un point de départ beaucoup plus reculé. Le nom de cette rivière est proprement Sutroudra, nom dérivé de Rouder, qui est une des appellations de Mahadeo. C'est en effet une rivière sacrée; mais les habitans l'appellent indistinctement *Sutroudra*, *Suttrouz*, *Soutloudj* et *Setledge*.

Le 23 mai nous allâmes camper dans un petit champ nouvellement moissonné, près du temple de Mandjni, qui est consacré à la déesse Bhowanni. Cet édifice est tout-à-fait dans le goût chinois. L'intérieur est entièrement revêtu de sculptures en bois d'un travail immense, et qui représentent probablement toutes les actions de la divinité du lieu. Je ne suis nullement au fait de tous ses exploits; mais il paraît qu'elle avait eu fréquemment

affaire à des monstres de formes peu attrayantes. Toutefois, la partie de ces sculptures qui ne représente ni hommes, ni animaux, est de beaucoup la plus remarquable. Tout le toit, qui est de sapin, est sculpté en fleurs et en ornemens tout-à-fait dans le genre hindou.

Le 24 mai nous dressâmes nos tentes près du petit village de Birnorig, dans le petit état de Theog, et nous y restâmes pour attendre des ordres du gouvernement.

État de Theog. Coutumes. Femmes. Polygamie étrange. Maisons. Religions. Mariages. Funérailles. État de Belsum. Biscur. Mœurs tartares. Rampore. Détails sur les Rhoteas. Séran. Cornes sacrées. Tombeaux. Gurwhel. Srinagur. Rhadrinath. La Djemna

Nous profitâmes de cette station pour prendre des renseignemens sur le pays et ses habitans. Voici en somme ce que nous pûmes recueillir :

Tous les peuples qui habitent ces contrées sont encore dans cet état de demi-barbarie qui tient le milieu entre le sauvage complet et l'homme que des relations naissantes avec un peuple civilisé tirent à peine de sa grossière condition primitive. Le caractère du montagnard est en rapport avec l'état de culture où il se trouve. Il lui reste encore beaucoup de sa nature originale; il est emporté, violent et prompt à commettre des excès : il vole, il pille, et ce que l'homme isolé fait contre l'homme isolé, le petit souverain s'en rend coupable envers l'état voi-

sin. Il n'y a là d'autre loi que l'épée, et la preuve en est dans ces guerres constantes entre tous les états, même entre toutes les familles. Les exemples de haine et de vengeance personnelles ne sont peut-être pas moins fréquens et moins notoires que le penchant universel au pillage et au vol.

L'obstination de ces peuples est remarquable, surtout dans les classes inférieures. Les coulis refusaient souvent de faire leur devoir, et il nous fallait alors user des plus rudes traitemens pour les contraindre à se charger de fardeaux qui étaient peu de chose relativement à leur force. Vus en général, ils sont paresseux, indolens et d'une extrême apathie. Il faut qu'ils soient fortement excités pour que la violence de leurs passions cachées se manifeste. Ils sont loin d'être hospitaliers, et les présens de moutons et de chèvres que nous reçûmes d'eux ne doivent point être considérés comme les dons spontanés de la générosité et de l'obligeance. Ce n'était autre chose que les offrandes de paix usitées dans ce pays, mode de requête adressé par un inférieur à un supérieur, auquel il demande protection. D'une autre part, je ne crois pas qu'un vase de lait nous ait jamais été offert sans l'espérance d'une récompense double. Les mêmes hommes qui se courbaient si bas quand nous étions présens, dès qu'ils étaient hors de notre portée aidaient les autres à voler nos domestiques.

Plus le montagnard est loin des plaines, des parties chaudes ou accessibles des montagnes, plus il nous parut gagner en activité d'esprit et de corps.

Les femmes arrangent leurs cheveux en longs rouleaux épais ornés de laine rouge qui leur tombent sur le dos, et c'est un ornement dont elles paraissent tirer grande vanité. Elles font aussi une natte, quelquefois grosse comme le bras, et qui descend de beaucoup au-dessous de la taille. Celles qui n'ont pas le bonheur de posséder une chevelure aussi belle, suppléent à ce défaut par une masse de laine noire. Le bout de ces queues forme toujours une touffe de petites nattes, et le tout est lié par un cordon de laine rouge. Ce doit être une tâche infinie que celle de débrouiller une pareille coiffure, et je crains qu'on ne doive en conclure que la tête de ces belles créatures n'est pas dans un état de propreté recommandable.

Elles portent au nez de grands *n'huts* ou anneaux, à la mode des Hindoustanis, ainsi que des pendans d'oreilles d'une dimension et d'un prix proportionnés aux moyens pécuniaires de celles qui en sont parées. Elles ont autour des chevilles d'énormes et lourds ornemens d'étain, et aux bras de forts bangles du même métal ou de cuivre. Les doigts et les orteils sont chargés de bagues de ces métaux. Enfin, autour du cou et sur le sein, elles entassent une profusion de grains enfilés, de verre, d'étain

et quelquefois d'argent; telles sont les femmes de ces contrées.

Les usages en ce qui concerne le mariage et le système général adopté à l'égard des femmes, sont très extraordinaires. La coutume du pays veut que le futur mari achète sa femme à ses parens. Il est bien entendu que le prix varie en proportion de la fortune de l'acheteur. Un paysan ou zemindar ordinaire doit toujours, en ces occasions, payer de 10 à 12 roupies [1]. La difficulté de se procurer cette somme, et la dépense que coûte l'entretien des femmes, peuvent en grande partie, sinon justifier, du moins expliquer un usage universellement adopté dans ces montagnes. Trois ou quatre frères se marient et cohabitent avec la même femme, qui est l'épouse de tous. Ils seraient dans l'impossibilité de fournir individuellement la somme exigée, ils se cotisent ainsi et font l'acquisition d'une épouse commune à eux quatre.

Nous avions ouï parler bien souvent de cette révoltante coutume dans le cours de nos voyages, et un procédé si contraire à toutes les mœurs des Hindous, dont on connaît la scrupuleuse délicatesse en ce qui concerne les femmes, ne pouvait que nous pousser à approfondir l'origine de cet usage. Après avoir vainement essayé d'éclaircir la question, je découvris cependant que ces mariages

[1] Environ 25 francs.

immoraux peuvent être l'effet de la rareté des femmes causée par le trafic qu'ils font de leurs filles, trafic qui ne se borne pas à les vendre en qualité d'épouses aux habitans voisins, mais qui les livre à des marchands de profession qui les revendent dans les basses terres. Quoi qu'il en soit de cette coutume, elle a un effet désastreux sur les mœurs des femmes de ces contrées, en qui elle détruit surtout la chasteté; elles la voient peu estimée, et en conséquence la négligent. Ce degré de communauté autorisé par l'usage, fait que les hommes sont peu offensés de le voir prendre une extension sans limites, et que les femmes n'éprouvent pas le moindre sentiment de honte à se livrer à qui veut payer leurs faveurs. Leurs époux se bornent à réclamer leur part du marché.

Il est étrange que dans ces unions multiples une dispute s'élève rarement; mais il faut dire que sur une famille de quatre ou cinq frères, il n'y en a ordinairement au logis qu'un ou deux à la fois: les uns servent comme soldats ou sont attachés aux chefs inférieurs; les autres voyagent: c'est ordinairement l'aîné qui reste à la maison. Si quelque querelle venait à éclater, tous feraient cause commune contre le coupable, et il s'ensuivrait son expulsion de la commensalité. Les fruits de ces unions extraordinaires ne donnent pas lieu davantage à des discussions. Le premier né est la propriété du

frère aîné, et ceux qui succèdent ont pour père reconnu les frères suivans d'après leur rang d'âge.

Il est remarquable que ceux d'entre ces peuples qui sont les plus dégradés, quant aux mœurs, sont plus civilisés et meilleurs cultivateurs. Les vallées de Deyrah, de Nawur, du Pabur, Kurangoulou, Comharsein que nous avons traversées depuis le Tchour, déployaient sans interruption des champs cultivés, s'élevant les uns au-dessus des autres, à partir des ruisseaux qui les arrosaient et parsemés de villages, de vergers et d'arbres.

L'aspect des maisons de ces montagnards a été décrit : depuis lors nous eûmes souvent l'occasion d'étudier leur régime intérieur. L'étage inférieur est abandonné au betail et au gros mobilier, la famille occupe les étages supérieurs. Les chambres ne sont jamais très grandes, mais elles sont très propres et très commodes. Elles sont planchéiées en planches larges et bien unies. Les murs sont recrépis avec de la terre, fréquemment blanchis, et ornés de figures rouges. Dans le centre est toujours bâti le *tchoulah* ou foyer, qui sert également à chauffer la chambre et à apprêter le repas de la famille. Cet âtre est invariablement construit en terre et en bois et bien nettoyé chaque jour avec un mélange de fumier de vache et de terre bien fine. Dans cette chambre et sous le foyer, ou dans un coin, la famille réunie dort sur un lit d'herbe.

Dans chaque village et sur chaque côté de la route on trouve des temples à diverses divinités hindoues : les uns à Mahadeo ou Siva sous des noms variés à l'infini, les autres à Gounieh, à Bhowanni ou à Cali; mais il y a une immense quantité de déités qui leur appartiennent, qu'ils adorent et dont les temples occupent chaque montagne et chaque point remarquable de la route : ce sont les *genri loci*, et leurs symboles ou leurs emblèmes sont nombreux et variés. Il n'y a pas un tiba ou cime de montagne qui ne soit surmonté d'un amas de pierres, d'une colonne isolée ou d'une petite cabane, objets sacrés vers lesquels le Paharia se tourne avec une mystérieuse solennité : alors, se prosternant, il supplie le génie du lieu, puis il vous raconte, si vous voulez l'écouter, mille récits merveilleux ou de curieuses légendes qui se rattachent à chacun de ces endroits révérés.

On peut supposer que dans un pays si infecté de superstitions les prêtres pullulent. En effet, non-seulement tous les ordres religieux des Hindous y abondent, mais chaque district renferme des villages entiers habités par des brahmines, des byragis, des gosseins, des pangassis, des yoghis, etc., qui vivent tous à la superstitieuse charité du peuple, ou ont abjuré leur vœu de célibat pour vivre dans ces lieux en état de mariage. Les villages et les maisons des brahmines sont généralement les plus

commodes et occupent les sites les plus agréables.

Je n'ai pu découvrir aucune particularité dans les cérémonies du mariage. Quant à leurs morts, ils les portent sur le sommet d'une montagne, là ils les brûlent, puis ordinairement ils posent sur les cendres une pierre debout et plantent à l'entour des bâtons avec des haillons pour marquer le lieu consacré à la mémoire du défunt. Il est rare que les femmes se brûlent avec les corps des maris.

Il paraît que les castes principales entre lesquelles sont répartis les montagnards sont les brahmines, les radjepouts, les kunnorts, et les coulis ou tchumars. L'administration intérieure de leurs villages et de leurs petites communautés est parfaitement semblable à la forme patriarcale de leurs gouvernemens d'un ordre inférieur; dans chaque village est un homme auquel ils montrent une grande déférence et qui est l'arbitre de toutes les discussions, enfin il en est le chef et se nomme *Séana :* c'est lui qui est chargé de l'exécution des réquisitions et du recouvrement des impôts, et je crois qu'il est responsable de la conduite des villageois qu'il administre.

Le 29 nous allâmes, à dix milles environ au sud-ouest, nous établir pour la nuit dans le Phagou, district du Kiounthil, et le 31 nous allâmes camper dans une belle forêt de sapins qui s'étendait sur un pic élevé; de là nous nous résolûmes à faire une

excursion dans le nord pour voir Rampore, la capitale, et Seran, la seconde ville du Bischur.

Le 1er juin nous prîmes la direction de l'est par un beau bois de mélèzes, d'où une descente un peu raide nous conduisit au village de Doutan où est un très joli temple de la déesse Durgah, puis nous passâmes près d'un vieux fort nommé *Gourdjeri*, situé dans le petit état de Rutès qui paie tribut au Sirmore. De là nous descendîmes encore pour arriver sur les bords de la Djerri, que nous traversâmes; nous venions alors d'entrer dans l'état de Bulsum; et nous atteignîmes par une montée rapide le village de Sah après une marche d'un peu plus de dix milles.

Nous eûmes dans cette marche l'occasion de remarquer un moyen expéditif à l'aide duquel les Ghourkas remplacent les poteaux indicatifs de la direction à prendre quand deux chemins se croisent. Nous venions d'arriver à un endroit de pareille nature, et nous étions fort embarrassés quand le soubahdar-ghourka fit quelques pas en avant, se baissa, et nous fit voir le lieu où d'autres personnes du détachement qui nous précédait avaient passé. Il le reconnut à une touffe de gazon placé sur un chemin avec une pierre au milieu, ce qui signifiait que ce chemin était *tué*. Nous prîmes donc, pour suivre le fil de sa métaphore, le chemin *vivant*, et nous trouvâmes en effet que c'était le bon. Le vil-

lage de Sah est un lieu pauvre, mais cependant entouré de beaucoup d'arbres fruitiers. Nous y remarquâmes un pommier chargé de fruits supérieurs de beaucoup aux sauvageons.

Le 2 juin le rana de Bulsum nous fit le matin une visite, c'était un homme de bonne mine, et revêtu du costume ordinaire de la montagne. Les étoffes étaient cependant moins grossières, et il avait un pantalon de coton rayé. Son bonnet était surmonté d'une plume du faisan de la montagne, que retenait une ganse d'or, et ses bras portaient des bangles d'argent. Il était suivi d'un détachement de soldats armés d'arcs et de flèches.

Nous fûmes ainsi retenus jusqu'à onze heures, et alors nous montâmes jusqu'au point élevé de Churail-Ke-Tiba, d'où nous avions une vaste perspective, puis, après quelques observations, nous descendîmes par un chemin très rude au village de Butlaoque, où nous n'arrivâmes qu'à huit heures du soir. Ce lieu n'a rien de remarquable.

Nous y restâmes jusqu'au 3, mais le 4 nous repartîmes toujours montant jusque sur le haut pic de Deonnur-Ke-Tiba, puis nous descendîmes par des forêts, des sentiers étroits sur le bord des précipices, des descentes et des montées, au village de Dhar, où nous dressâmes nos tentes. Après une marche toujours par les mêmes chemins les 5, 6 et 7, nous passâmes la nuit au village de Djuschul qui

est assez bien bâti, et présente à l'œil moins de ruines que beaucoup d'autres. Nous continuâmes de traverser des villages, de passer devant des forêts les 9, 10 et 11.

Ce jour-là nous eûmes le premier exemple frappant d'un mélange de mœurs et de coutumes tartares. Ayant remarqué un vieillard qui portait une boîte de cuivre d'une forme curieuse suspendue à son cou, et ayant le désir de l'examiner, nous lui dîmes de l'ouvrir; ce qu'il ne fit qu'après beaucoup de façon, alléguant que cette boîte renfermait son décès (*thakour*). Il en tira enfin deux figures, dont l'une était un lama de cuivre, idole ordinaire des adorations du Grand-Lama, et que l'on donne à ceux qui vont en pèlerinage à son temple; l'autre était une petite image chinoise peinte sur de la porcelaine ou de la terre cuite. Ces deux reliques étaient enveloppées dans un morceau de soie jaune. Il dit qu'il les avait reçues du Grand-Lama à l'Hassa, où il avait fait quelques années auparavant un pèlerinage. Cet homme était hindou de religion, et adorait ces idoles à la manière des Hindous. Cependant elles lui venaient du chef d'une autre croyance, et que probablement il avait été visiter dans un but religieux. Cet homme offrait ainsi un exemple curieux de tolérance et d'ignorance à la fois.

Nous nous dirigions toujours vers Rampore, en

suivant le cours de la Setledje; mais à une distance de quatre milles et demi avant d'arriver à cette ville, le chemin quitta le bord de la rivière et s'éleva à cent pieds, et quelquefois à deux cents au-dessus de l'eau : nous avions souvent à marcher par des degrés étroits, taillés dans le roc ou sur le penchant des précipices; enfin nous aperçûmes Rampore, capitale du Bischur.

La ville de Rampore est bâtie au pied d'une montagne perpendiculaire, sur un sol inégal et raboteux : ses rues et ses maisons s'élèvent en rangées les unes au-dessus des autres, tandis que la Setledje coule au-dessous, et que tout à l'entour les montagnes se dressent en précipices. Quand nous eûmes gravi les rochers et les escaliers qu'il faut monter pour arriver là, la première chose qui frappa nos regards ce fut une grande ligne de maisons entièrement ruinées, occupées seulement çà et là par des Tchumars et des gens de la dernière caste. Un peu plus loin est un fort Ghourka, qui nous expliqua la ruine qui l'entoure. Après avoir passé devant quelques maisons en bon état, habitées par des brahmines, nous arrivâmes au divan-khuneh, ou salle d'audience. Cet édifice, ainsi que les principales habitations, est situé sur la terrasse la plus élevée, et domine toute la ville inférieure. Trois côtés de cette salle sont revêtus de panneaux où l'on voit des traces de peintures chinoises, le qua-

trième côté qui regarde la ville et la rivière est tout-à-fait ouvert.

Après quelques pas de plus le long d'une terrasse large et unie, nous atteignîmes le *mehal* ou palais du rajah, et nous nous installâmes pour la nuit dans une petite maison d'été qui dominait toute la ville. Tout était néanmoins impuissant pour nous garantir de la chaleur qui montait de l'entonnoir que forme la ville, et tombait du haut des rochers nus échauffés par les rayons du soleil. Cette chaleur était insupportable même la nuit, et rendait le sommeil presque impossible.

Rampore est, je ne sais pourquoi, un lieu d'une haute sainteté : il s'y trouve plusieurs temples hindous, d'une construction assez remarquable, l'un consacré à Mahadeo, un autre à Nessing, d'autres à Gounich, à Hanouman et à plusieurs divinités inférieures. Rampore renferme aussi deux résidences royales très élégantes. Au-dessus de la maison d'été, et derrière le palais, plusieurs vénérables *pipuls* étendent un frais ombrage, et donnent à l'ensemble de l'édifice un aspect de repos et de calme qui était vraiment délicieux, bien qu'il nous fût impossible de ne pas reconnaître la chaleur positive qui nous accablait. Il n'y a point à Rampore d'autres édifices dignes d'attention.

Ici la Setledje est traversée par cette singulière et dangereuse espèce de pont, si l'on peut s'expri-

mer ainsi, que les montagnards nomment *Djhoula*. Quand on trouve un endroit convenable où la rivière plus étroite est dominée de chaque côté par les rochers, on attache horizontalement une poutre à deux forts poteaux, plantés en terre sur l'une et l'autre rive; autour de cette poutre on passe des cordes qui vont également passer autour de la poutre du côté opposé; on les tend très roides, et elles sont arrêtées par une sorte de manivelle. La corde que l'on emploie à cet usage a ordinairement deux ou trois pouces de circonférence; et afin que ce pont soit solide, on lui fait faire au moins neuf ou dix tours. Cet assemblage de corde est traversé par un billot de bois creusé en dessous, avec une rainure demi-circulaire pour glisser facilement, et autour de ce billot sont suspendues des cordes qui forment une maille à laquelle le passager se tient quand il est assis sur le billot. De chaque bout de ce billot part un cordeau qui s'étend à l'un et à l'autre rivage, et c'est par ce moyen que l'on attire sur le bord qu'il veut atteindre l'homme qui désire traverser la rivière. Le Djhoula de Rampore était particulièrement redoutable, car la rivière coulait au-dessous avec une rapidité effrayante, et les cordes, bien qu'elles se rapprochassent de l'eau vers leur centre, en étaient à trente ou quarante pieds, et la longueur du pont était de quatre-vingt-dix pieds et plus.

Il y a au nord du Bischur, dans la chaîne neigeuse et même au-delà, un district nommé *Kunawur,* qui renferme une subdivision composée de quatre ou cinq villages habités entièrement par des Tartares et des Bhoteas. Comme les mœurs et les habitudes de ce peuple n'ont jamais été décrites convenablement, je vais rapporter ce que j'ai recueilli de personnes intelligentes qui les avaient observées.

On donne en général le nom de Bhoteas, ou habitans du Boutan, à toute la contrée qui s'étend au-delà de la chaîne de l'Himalaya et qui professe la religion lamaïque, et l'on ne désigne point seulement par cette appellation ceux qui sont directement soumis au gouvernement chinois, mais encore ceux d'entre les petits rajahs des montagnes qui exercent leur autorité, soit comme souverains indépendans, soit comme feudataires de la Chine.

Le Grand-Lama de l'Hassa est la divinité que les Bhoteas adorent, et leurs prêtres nommés *lamas*, sont divisés en deux classes : ceux qui se marient; ceux qui font vœu de célibat.

Les mariages semblent ici plutôt des contrats de vente, que le résultat d'une préférence fondée sur l'estime ou l'affection : ce sont les pères de l'un et de l'autre côté qui font le marché. Celui qui a à placer une fille mariable va en quête d'un mari à son gré, et quand il l'a trouvé, il traite avec le père du jeune homme et lui donne une somme d'argent

proportionnée à ses facultés pour cimenter le traité. Après un certain laps de temps qui paraît ne pas avoir de limites régulières, et peut se mesurer sur l'âge des parties ou sur les circonstances, le père du fiancé accompagné de ses fils et de dix ou vingt amis, car le nombre est fixé par une invitation de la part du père de la jeune personne, se rend à la maison de cette dernière, et y reste une nuit pendant laquelle les lamas célèbrent la cérémonie. Cette visite n'excède jamais la durée d'une nuit; puis le matin le marié et sa société, emmenant sa femme et le père de celle-ci avec une troupe de ses amis qui s'élève au double de celle qu'il a reçue chez lui, se rendent à la demeure du marié; ils n'y restent également qu'une nuit; ensuite ils laissent seuls le marié et la mariée, qui seuls encore reviennent au bout de huit ou dix jours chez le père de la femme, après quoi elle se retire pour toujours dans la maison de son mari. Aucune femme, hormis une seule en qualité de servante, n'accompagne la jeune épousée au domicile de son époux qu'elle connaît à peine. Les mariages ont ordinairement lieu de douze à vingt ans.

Quand un homme perd sa femme, il est convenu qu'il restera veuf trois ans, et le signe extérieur de la douleur la plus profonde c'est le bonnet retourné porté ainsi pendant huit jours. Le deuil correspondant d'une veuve consiste à se priver de sa coiffure

pendant le même laps de temps; mais aucune ne se brûle sur le corps de son mari.

Dès qu'un individu est mort on appelle les lamas, et ils ne le quittent plus que quand il est enterré. Les corps des personnages importans sont conservés au logis pendant trois ou quatre jours, durant lesquels les prêtres et les amis ne cessent de se régaler.

Les femmes du voisinage se rassemblent et poussent de violentes lamentations auxquelles aucun homme ne se joint, si ce n'est les plus affligés. On ne lave point le corps, mais on l'enveloppe dans une étoffe riche en proportion des moyens pécuniaires de la famille, et les plus proches parens le portent à la fosse ou au bûcher funéraire.

Les femmes suivent en poussant leurs cris jusqu'à une certaine distance, mais non jusqu'au tombeau. Les prêtres lisent ou récitent sur ce corps leurs prières, puis ils l'enterrent ou le brûlent avec un peu de grain et de *ghi*. Au retour de la cérémonie les pauvres du village sont chargés de distribuer à tous les habitans du grain, du ghi et du sel. Le huitième jour après le décès, les prêtres se rassemblent encore pour recevoir des présens. Mais c'est dans la troisième année que sont nécessaires les plus grandes dépenses en offrandes et en dons. On élève un petit monument sur le tombeau ou en tout autre lieu à la mémoire du défunt, on y fait des offrandes

de ghi, etc., et l'on y allume des lampes à certaines époques.

Les Bhoteas sont, comme les autres Paharias, très superstitieux, mais ils ont des qualités, malgré leur peu de civilisation ; ils sont francs, hospitaliers ; la promesse d'un Bothea est sûre, et le serment prononcé en joignant les mains sur le livre religieux ou en se plaçant une image d'idole sur la tête est inviolable. Le vol, le pillage et d'autres crimes plus atroces sont inconnus chez ces peuples.

Les querelles et les procès sont soumis aux anciens et aux chefs des villages, qui prononcent ordinairement en qualité d'arbitres; mais quand cet arbitrage manque son effet, on a recours au gouverneur de la province ou du district, devant qui une épreuve a lieu de diverses façons. On jette une petite monnaie de cuivre dans l'huile bouillante, et celui qui prétend prouver son innocence ou son droit doit prendre cette monnaie avec sa main nue; ou bien il faut que, sans en éprouver aucun mal, il tienne une boule de fer rouge dans la paume de la main ; quelquefois chacune des deux parties prend un chevreau, lui donne du poison, et celui qui survit gagne la cause ou démontre l'innocence du plaideur qui l'a empoisonné.

Comme tous les peuples des montagnes méridionales, ils ont des idées très relâchées et très révoltantes sur la chasteté des femmes. La polygamie est

permise, et la femme peut être dissolue en toute assurance : elle n'en est punie que par une légère amende. Elle peut épouser celui qui l'a séduite, mais celui-ci n'est pas obligé de l'épouser. Les enfans sont la propriété de la mère ; quant à l'adultère, la punition en est confiée à l'époux, qui châtie la coupable par une rude bastonnade, mais la chasse rarement de chez lui. Si cette femme venait à mourir des suites des coups de bâton, aucune punition ne serait infligée au mari. L'homme adultère est également bâtonné, mais par ordre du chef du village. La communauté de femmes entre frères, cinq ou six habitant avec la même femme, existe chez les Botheas comme chez tous les autres montagnards.

L'habillement des Bhoteas se compose d'une longue et large robe de laine, de larges culottes de la même étoffe, ramassées et serrées au-dessous du genou, d'une espèce de bottes, et d'un bonnet qui est le costume national. Ils préfèrent les vêtemens rouges.

Le 15 juin nous quittâmes Rampore à six heures du matin et allâmes camper à douze milles et demi, à Busale, et le lendemain nous nous remîmes en marche pour arriver à Seran, résidence du rajah. Notre tente était dressée près du palais, qui forme pour ainsi dire le seul groupe de maisons. Seran est retiré tout au fond des montagnes neigeuses, et

considérablement élevé au-dessus de la Setledge.

Les forêts sont peuplées de tigres, de chats sauvages, d'ours, de singes et de sangliers; les cerfs y abondent aussi, et on en compte plusieurs espèces, dont une a des cornes d'une forme très singulière; elles croissent très rapprochées à la base, et à mesure qu'elles grandissent en arrière, elles se séparent. Les habitans semblent attacher à ces bois une vertu mystérieuse et sacrée; ils les suspendent aux portes et dans les péristyles de leurs temples, ou les déposent sur les tombeaux de ceux qui furent tenus pour très pieux dans leur vie. L'animal qui porte ces saints ornemens s'appelle *burrl*.

Un ordre du gouvernement qui nous appelait dans le Ghurwal ayant changé nos dispositions, il nous fallut renoncer à pénétrer plus avant dans les montagnes, et nous quittâmes à regret Seran le 24 juin pour nous diriger vers le sud-est. Dans le voisinage de Seran nous remarquâmes de singulières pierres dressées comme des monumens funèbres. Elles sont sculptées très grossièrement, mais elles sont néanmoins curieuses et représentent des hommes et des femmes. Elles sont minces et larges, comme des colonnes plates, et s'élèvent à différentes hauteurs; quelques-unes dépassent la taille d'un homme. Nous n'en pûmes rien apprendre, sinon qu'elles sont là pour garder la mémoire de plusieurs habitans de Seran, probablement des parens du ra-

jah. Il est remarquable que ces lieux de sépulture deviennent quelquefois sacrés, et que les morts jouissent de la réputation du Deota ou divinité du lieu.

Le 1er juillet après plusieurs jours de halte à cause des pluies ou des marches dans les montagnes, nous approchions de Srinagur, capitale du Gurwhal, quand nous reçûmes sur le chemin une visite de la Rani (souveraine) de Sari, petite seigneurie entièrement cernée par le territoire Bischur. Elle logeait tout simplement dans une grotte, et le moyen qu'elle prit pour approcher de nous me sembla très curieux. Elle se conformait tellement aux usages des basses terres, qu'elle ne voulait pas se montrer à tous les regards; dans ce cas, elle se fit descendre de sa litière à quelque distance de la tente; alors elle se fit voiler de plusieurs draps que ses femmes tenaient suspendus autour d'elle comme un rideau, et, garantie par cette enveloppe, elle marcha vers notre tente où elle entra sans scrupule. L'approche de cet écran ambulant, entouré d'esclaves, formait un coup d'œil remarquable. Cette femme pouvait avoir vingt-cinq ans environ, et était déjà passée. Elle avait de grands traits, des yeux noirs et un corps assez bien fait. Son teint était jaune avec une légère rougeur aux joues. Son costume était lâche, de mousseline assez grossière, et un mouchoir roulé autour de sa tête, à la mode du pays, formait sa coiffure.

Srinagur, ville principale du Gurwhal, est située

sur la rive méridionale de l'Alaknonda, et elle était plus considérable et plus commerçante autrefois qu'aujourd'hui. Un tremblement de terre l'ébranla en 1803 et beaucoup de maisons tombèrent en ruines. Comme le Gurwhal fut le théâtre vénérable de toutes les scènes de la mythologie hindoue, les temples y sont nombreux et les lieux saints y abondent. Parmi ces lieux saints Gangotri, source de la branche la plus sacrée du Gange, occupe le premier rang; mais comme Gangotri est d'un accès très difficile, et même très périlleux, les pèlerins qui s'y pressent de toutes les parties de l'Inde, s'arrêtent dans la ville de Bhadri-Nath située sur le bord occidental de l'Alaknonda dans le centre d'une vallée. Là est un temple bâti en forme de cône, avec une petite coupole où l'idole Bhadri-Nath est étincelante d'or, d'argent et de pierreries, dans l'obscurité artificielle du sanctuaire. Les richesses du temple, de la ville et des pays environnans sont immenses, et on le concevra quand on saura que quarante-cinq ou cinquante mille pèlerins y viennent annuellement.

Le 9 juillet, après de pénibles marches toujours dans les mêmes chemins de montagnes, nous arrivâmes le soir à Cotha, village où nous fîmes halte pour la nuit, et du haut d'une tour élevée nous pouvions apercevoir au-dessous de nous, comme un filet d'argent, la Djemna.

Paysage différent aux approches de la source de la Djemna. Demeures des Dewtas ou esprits. Palia, village considérable. Corsali. Cérémonies. Djemnotri. Source de la Djemna. Ablution en ce lieu. Paysage des bords de la Bhadjirutti. Gangotri. Source du Gange. Retour.

Le 9 juillet, quand je me trouvai sur les bords de la Djemna, et si près du lieu d'où ce fleuve tire sa source, ainsi que des divers points reculés et saints des pèlerinages hindous, je me décidai à remonter la Djemna, et à revenir à Prinaggur par un chemin qui me permît de voir à leur berceau les rivières qui forment le célèbre fleuve du Gange, lieux où les Européens n'avaient jamais encore pénétré, et dont on avait raconté mille fables.

Nous partîmes donc au nombre de soixante, dont deux gosseins, le 10 juillet au matin, du village de Cotha, et après une rapide descente nous arrivâmes au village de Lakha-Mendil, qui est situé presque sur le bord de la rivière. On y trouve un temple élégant consacré à Siva et aux cinq frères nommés les Pundos-an, et qui sont Djoudisthel, Rhim-Sing, Ardjoun, Sahader et Nircolo. Un autre temple est celui de Bhysram et de Perseram. On y voit encore les ruines d'un sanctuaire de Mahadeo, sous le nom de Kedar, et quelques pierres d'une sculpture curieuse, représentant les divinités hindoues. De cet endroit une montée très âpre nous conduisit à Bencouli, grand village très peuplé

en apparence, où nous fîmes halte pour la nuit.

Le 11 juillet nous quittâmes ce village à sept heures, et du haut de la montagne Gangani-Ke-Ghât nous eûmes pour la première fois une vue distincte de Benderpouch, montagne qui renferme Djemnotri, où la Djemna prend sa source, et, nous dirigeant toujours vers ce point, nous allâmes passer la nuit dans le village de Dukheat, d'où nous partîmes à six heures et demie le lendemain.

Le paysage avait pris un tout autre caractère. Au lieu de villages, de vastes cultures et de montagnes accessibles, quoiqu'elles fussent rudes et rapides, nous ne voyions plus que des rochers bruns se dressant au-dessus des sombres forêts de pins et de chênes qui pendent en désordre à leurs sommets et les couvrent jusqu'à leur base, se prolongeant ensuite dans les vallons moins rocailleux qui y abondent. Les cimes de ces montagnes sont tachetées de vert ou de brun, en proportion de la maigre terre végétale qui permet à l'herbe de croître dans la saison des pluies : des nuages ou des ténèbres dominent le tout.

Nous remarquâmes entre autres une vallée dont il serait difficile de faire concevoir la majesté sauvage et sombre; du point élevé d'où nous l'observions, on eût dit les ruines de la nature : cette vallée est en effet impénétrable; on n'y voit rien autre chose que roches noirâtres, variées seulement

par des amas ou des bandes de neige : rien de vivant ; pas d'autre mouvement que celui des eaux, pas d'autre bruit que leurs rauques rumeurs. Un tel lieu est bien fait pour engendrer les idées superstitieuses ; et elles y ont fructifié, car l'on y rattache plusieurs traditions extravagantes.

Au-dessus d'un ravin de cette espèce s'élèvent plusieurs places d'adoration non bâties par la main des hommes : ce sont des amas naturels de pierres qui ont apparence de petits temples, et que l'on dit être la résidence des dewtas ou esprits qui enlèvent et entraînent dans ces sauvages demeures tout être humain qui en approche.

C'est après avoir traversé tous ces sites sauvages que nous arrivâmes pour la nuit à Palia, village considérable et dont les habitans ont le teint très clair.

Le 13 juillet nous quittâmes Palia par un beau matin, à la suite d'une nuit pluvieuse et dans le cours de notre marche par les défilés et les précipices, nous remarquâmes plusieurs sources d'eaux chaudes, dont la température est plus élevée que celle du sang. Elles sont très limpides et imprégnées de soufre et de fer. Tout-à-fait à côté des sources chaudes bouillonne une source froide. A cet endroit la rivière était réduite à la dimension d'un petit torrent de montagne très rapide, car nous la traversâmes sur un *sango* ou pont de bois temporaire, long tout au plus de quinze à dix-sept pieds.

Nous passâmes au-delà par le village de Coopera qui a été autrefois très peuplé, mais qui est aujourd'hui en complète décadence; il s'y trouve un temple de Wischnou sous le nom de Nag-Rajah, et nous trouvâmes les habitans occupés aux préparatifs de la cérémonie annuelle qui consiste à aller baigner cette image près de Djemnotri, au milieu des danses et des chants.

Ici la distance entre la Djemna et la Bhadjirutti, autre rivière, n'excède pas une journée de marche. Après avoir traversé le village ruiné de Consale, nous allâmes dans celui de Rana passer la nuit. Sortis de ce village à sept heures nous continuâmes de monter jusqu'à un point du haut duquel nous eûmes une vue complète du Benderpouch : c'est une prodigieuse montagne. Deux pics énormes se dressent à une grande hauteur au-dessus du reste qui est couvert d'une neige profonde, tellement que çà et là on y voit se creuser de vastes précipices. Ces abîmes se forment quand les neiges inférieures viennent à fondre, et que les masses supérieures cèdent et glissent dans les ravins; ils ont quelquefois plusieurs centaines de pieds de profondeur.

Le nom de Benderpouch s'applique spécialement aux plus hauts pics de la montagne; tous les pics inférieurs et les chaînes subalternes ont leur dénomination propre. Celle de Djemnotri ne se donne qu'à un lieu saint où l'on adore la déesse, et où

se fait l'ablution. On dit que le sommet du Benderpouch se compose de quatre pics, et dans la cavité qu'ils renferment est un lac ou étang d'une sainteté toute particulière. Personne ne l'a jamais vu, car personne ne tenta jamais de gravir ces pics prodigieux; mais quand bien même les difficultés physiques ne s'opposeraient pas à une pareille expédition, un obstacle bien plus puissant arrêterait le docile Hindou : c'est la volonté formelle de la déesse qui défend d'approcher de si près de la source de la Djemna. L'existence de ce lac ne peut donc avoir pour fondement qu'une tradition ou peut-être quelque obscure légende des Schasters, car ces montagnes et ces vallées sont souvent regardées comme ayant été le théâtre de faits mythologiques. Benderpouch, par exemple, signifie *queue de singe*. On dit que Hanouman, après la conquête qu'il fit de Lanka ou Ceylan, sous la figure d'un singe, au moyen du feu qu'il mit à l'île avec quantité de matières combustibles attachées à sa queue, Hanouman, craignant d'être brûlé lui-même, allait plonger sa queue dans la mer pour l'éteindre, quand la mer (Simender) lui fit des remontrances; alors il se décida à la tremper dans ce lac qui a toujours conservé ce nom depuis. Les Zemindars attestent que chaque année, dans le mois de phaghun, un singe vient seul des plaines, et monte sur le pic le plus élevé, où il reste douze mois, et ensuite cède la

place à un autre; mais il paraît que sa résidence n'est pas agréable ni hospitalière, car il en revient dans le plus triste état, non-seulement réduit à l'état de squelette, mais ayant perdu son poil et une grande partie de sa peau.

Nous descendîmes de là par un chemin riant, boisé, fleuri, et bientôt nous fûmes à Corsali, village considérable et qui était alors rempli des habitans des villages voisins qui avaient apporté leurs divinités pour les baigner. Le seane, le pundit et les brahmines de Djemnotri, suivis d'un grand nombre d'individus des deux sexes vinrent à notre rencontre. Le pundit, personnage à mine basse et sale, vêtu comme le reste de grossières couvertures de laine, s'avança et voulut absolument me marquer le front du jaune sacré, cérémonie à laquelle je me soumis de la meilleure grâce comme à un compliment très flatteur. Ensuite nous nous rendîmes à nos logemens qui étaient propres et assez commodes.

La cérémonie annuelle de porter les divinités à la sainte Djemna pour les y baigner est, à ce qu'il paraît, très solennelle, et donne lieu à de longues fêtes parmi les habitans du voisinage. Ils dansent au son d'une musique étrange et s'enivrent avec un spiritueux grossier qu'ils tirent du grain et de certaines racines et qu'ils poivrent ensuite. Leur danse est grotesque et sauvage; une multitude

d'hommes se tenant par la main, quelquefois en cercles, quelquefois sur une ligne droite, battent la mesure avec leurs pieds, se courbent tous à la fois, d'abord le visage vers la terre, ensuite en arrière, puis de côté et d'autre avec diverses contorsions des plus extravagantes. Les hommes dansent pendant tout le jour, et le soir les femmes viennent se joindre à eux : alors la danse et l'ivresse durent très avant dans la nuit. Ce culte frénétique continue ainsi pendant plusieurs jours.

Le 15 juillet, nous quittâmes Corsali à six heures et remontâmes le cours de la Djemna, qui n'avait alors pour lit qu'une fente taillée dans le roc et agrandie par l'action des eaux et des tempêtes de l'hiver : les deux bords étaient aussi rapprochés à leur sommet qu'à leur base, et le feuillage de l'une et de l'autre se mêlant, l'eau coulait sous un berceau. Plus nous allions, plus le chemin devenait difficile et escarpé : il nous fallait suivre le bord du précipice, ou gravir d'énormes rocs détachés qui étaient tombés des rochers qui s'élèvent au-dessus.

A moitié chemin nous trouvâmes un petit temple dédié à Bhyramdji qui est, dit-on, l'avant-coureur de la Djemna et lui annonce tous ceux qui viennent la visiter. Ici le brahmine qui officiait récita une longue prière avec quelque ferveur, en sonnant la cloche et en faisant une offrande de fleurs qui fut imitée par les assistans, pour rendre propice

la divinité des étrangers. Ensuite nous nous remîmes en route descendant toujours jusqu'au lit d'un torrent, et à partir de ce point nous remontâmes par une pente extrêmement rapide, après quoi tournant à gauche et suivant toujours le lit de la Djemna à travers une succession de pierres, de rochers et de précipices, nous atteignîmes bientôt Djemnotri.

Ce lieu est très peu au-dessous du point où les divers petits ruisseaux formés sur le haut de la montagne par la fonte des neiges se réunissent et tombent à la fois dans le bassin inférieur. Toutefois ce bassin est tout-à-fait inaccessible et les rochers le cernent de façon qu'il n'est pas possible de suivre plus haut le lit du torrent : le paysage est magnifique, tous les rochers sont revêtus d'une verdure pompeuse, et le torrent qui descend écumeux de roc en roc produit un bel effet dans l'épais et sombre feuillage.

A l'endroit où il est d'usage de faire l'ablution, coulent plusieurs sources d'eaux chaudes parfaitement transparentes et sans saveur, et l'eau de la rivière s'y mêle : ces sources sont réputées très saintes, et c'est là que tout le monde prit un bain pendant que le pundit récitait des prières et recevait ce qui lui était dû. Je me baignai comme eux; on pria également pour moi, et je me soumis à recevoir au front l'empreinte de la fange bénie des

sources chaudes : enfin je fus également obligé de faire mon présent au prêtre. Je m'étais conformé à la coutume de n'approcher de ce lieu que les pieds nus.

Notre retour fut beaucoup plus difficile, attendu que le torrent avait beaucoup grossi depuis notre ascension : ces rapides changemens dans l'état de la rivière doivent être attribués aux changemens soudains de l'atmosphère dans ces hautes régions.

Quand nous fûmes arrivés au village je m'informai de la route à suivre pour me rendre à Gangotri, et le 16 juillet je me mis en marche vers ce point. Nous longeâmes d'abord la rivière Ounta-Ganga, qui est beaucoup plus petite ici que la Djemna; puis nous gravîmes une montagne qui forme sa rive gauche où nous eûmes à traverser des jungles et des bois épais. Après une montée de deux milles et demi nous arrivâmes dans la région où le bois cesse, et quelques petits et rares buissons couvraient seuls la terre. Cet endroit se nomme *Sunapouli*. De là nous continuâmes à monter toujours, et je trouvai pour la première fois la véritable bruyère des highlands d'Écosse. En ma qualité d'Écossais j'en cueillis avec joie, et plaçai à mon chapeau ce bouquet, au grand divertissement de mes gens que mon transport devait beaucoup amuser. Après une marche toujours aussi inégale, nous passâmes la nuit dans une grotte qui est à un peu plus de dix milles de Corsali. Nous étions là sur le plus haut

point de la vallée de Bhim-Ke-Gadh, et tout au milieu des neiges. La marche de ce jour avait été par des régions tout-à-fait désertes.

Le 17 juillet, à chaque pas, depuis l'heure de notre départ, nous trouvions des fleurs nouvelles et curieuses, et après des défilés, des précipices, des ravins sans nombre, nous arrivâmes à Tchaïah-Ke-Kanta. Ce Ghât est le lieu où on commence à descendre. Il ne présente rien de remarquable, si ce n'est une coutume fondée par les Zemindars, et qui veut que toute personne qui passe saine et sauve, pour la première fois, ce Ghât, donne à ceux de sa compagnie qui ont déjà fait le chemin certaine somme d'argent. Cette cérémonie accomplie, nous continuâmes le voyage et allâmes coucher sous des arbres ou dans des grottes; nous étions tous exténués, et ce séjour continuel dans ces hautes régions nous ôtait les forces et nous comprimait la poitrine: je ne pouvais attribuer, comme nos gens, cet effet à l'enivrement produit par la profusion de fleurs que nous foulions aux pieds, car la plupart étaient inodores. Nos genoux tremblaient sous nos corps : les uns avaient des maux de tête; les autres des douleurs d'estomac et des nausées.

Le 18 juillet, après une nuit assez bonne, nous nous remîmes en route; nous traversâmes le village de Soukhi, et à cinq heures nous étions dans celui de Durali, qui est le village le plus considé-

rable sur les bords de la Bhadjirutti, et que l'on place à douze cos de Gangotri. Il n'a jamais été considérable, et n'est entretenu que par les pèlerins. Quand nous y entrâmes, n'ayant aperçu aucun homme, nous en demandâmes la raison; l'on nous répondit avec une indifférence qui annonce une corruption complète, qu'*ils étaient allés acheter du blé ou voler des moutons.*

Les montagnes qui bordent le lit de la Bhadjirutti sont encore plus rudes, plus hautes, plus inaccessibles que celles qui entourent la Djemna. Il y a ici moins de beauté et plus d'horreur. Plus de verdure riante et variée, mais le feuillage sombre des sapins : au lieu d'être couverts de lichens et de petites herbes de teintes diverses, les rocs sont dépouillés, blancs, gris, rouges ou bruns, et leurs cimes noirâtres n'ont d'autre manteau que des masses de neige. De même que le site, les habitans du village sont sauvages et rudes dans leurs manières.

Le 19 juillet, après une nuit assez bonne dans la chambre extérieure d'un temple, nous partîmes pour Gangotri. Des passages extrêmement sauvages nous conduisirent à un endroit où se trouve, sous un roc, l'idole Bhyran peinte en noir et en rouge. On s'y arrête, non-seulement pour prier et adorer, mais encore pour se baigner et manger du pain préparé par les brahmines, à l'effet de disposer

les pèlerins aux grandes et efficaces ablutions qui se font à la sainte Gangotri. Je me baignai comme les autres à l'endroit prescrit, pendant que le brahmine priait pour moi. Les cérémonies achevées, il me fit prendre une touffe d'herbe, toujours en priant, et quand il eut terminé, il me dit de la jeter dans le tournant d'eau que produit la jonction de deux rivières au lieu même où l'on se baigne.

Enfin du haut d'une montagne nous aperçûmes Gangotri dans l'est, et quand nous fûmes à une portée de fusil au-dessous de ce lieu, nous eûmes encore une ablution à faire dans le Kedar-Ganga, ruisseau considérable et rapide qui se jette dans la Bhadjirutti.

Les montagnes qui forment le lit de la rivière, et qui sont extrêmement à pic et rapprochées jusqu'à ce lieu, s'écartent ici un peu sans rien perdre de leur grandeur sauvage, et le jour y pénètre mieux. Au-dessous de Gouriconda, la rivière tombe dans son lit en passant par-dessus un rocher d'une hauteur considérable, et continue de rouler en petites cascades ou en torrens jusqu'à Miani-Ki-Gadh. Au-dessus du lieu où débouche le Kedar-Ganga, le lit s'élargit un peu et la rivière roule rapidement dans cet espace; sur le point le plus étroit on a jeté un pont, et au-dessus de ce pont, à quinze pieds, est situé le petit temple ou mût, consacré à la déesse Ganga ou Bhadjirutti.

Il n'y avait pas autrefois de temple élevé par la main des hommes à la Divinité, et sans doute on avait désespéré d'en construire un qui fût égal en grandeur et en majesté au site même de ce lieu saint. Il est entouré de toutes parts de pics nus et neigeux et de rocs éboulés et tombés en ruines, que l'on gravit pour y arriver. Le silence de mort qui envahit ces régions n'est troublé que par le bruit sourd des pierres qui roulent et se brisent dans le torrent. Telle est Gangotri. Nous étions alors au centre de ce stupéfiant Himalaya, qui est la plus haute et peut-être la plus escarpée des chaînes de montagnes du globe. Nous nous trouvions au berceau véritable de ce noble fleuve, qui est à la fois pour l'Hindoustan un objet de vénération et une source d'opulence et de fertilité. Que de causes d'émotions profondes !

Cependant, de même que pour la Djemna, il est impossible d'arriver au point même où la rivière commence, car au-delà du temple, les rochers sont tout-à-fait infranchissables; mais je calcule qu'elle doit sortir à cinq milles plus haut dans le sud-est, de la masse de neige qui termine la vallée située entre les pics du Roudrou-Himalaya. Cette montagne, que l'on regarde comme la plus élevée de toute la chaîne neigeuse, est réputée le trône ou la résidence de Mahadeo lui-même; on l'appelle aussi quelquefois Pâteh-Perbet, à cause de ses cinq pics

ou kilas, qui signifie toute montagne couverte de neige.

Le 20 juillet je me baignai dans la soirée à l'endroit même où la déesse Bhadjirutti pria Mahadeo. L'eau, tout nouvellement sortie de la glace, était d'un froid pénétrant, et ce n'était pas un petit effort de piété que le courage d'y rester assez long-temps pour que le brahmine pût réciter ses prières sur le pèlerin. Je jetai encore une petite touffe de gazon dans le torrent, et ensuite nous entrâmes les pieds nus dans le temple, où nous adorâmes pendant que la cloche sonnait sans interruption. Alors nous fîmes les présens usités, et chacun se sépara content.

Il est d'usage que ceux qui ont perdu père et mère, ou un des deux, se rasent sur le lieu même, et il était très curieux de voir les changemens bizarres que produisait subitement cette opération, à laquelle nombre de nos gens se soumirent.

Le 22 juillet nous quittâmes le village d'Hurali à midi, et le lendemain à sept heures celui de Soukhi. Le 25 nous partîmes de Tiar pour aller coucher à Sucolla, et le 26 juillet, à neuf heures, nous en sortîmes pour aller prendre notre logement de nuit à Barahât.

Ce lieu est pauvre et ne compte pas plus de quatre ou cinq chétives maisons, entourées d'immondices et perdues dans un jungle de ronces et d'épines. On dit cependant que ce lieu fut autrefois consi-

dérable pour ces montagnes, puisqu'il avait un bazar composé de cinquante ou soixante boutiques.

Dans la journée du 27, nous passâmes près d'un pic nommé *Siam-ke-Tiba*, sur l'autre bord de la rivière. Le 29, comme nous avions l'assurance que la marche de ce jour devait être longue, nous partîmes de bonne heure. Après avoir côtoyé le flanc d'une montagne, traversé la fraîche vallée boisée de Mugra, nous arrivâmes par une montée rapide au point le plus élevé de la chaîne de Sowakhola, d'où notre vue embrassait le beau Dhoun et les plaines plus délicieuses encore de l'Hindoustan. On peut concevoir l'enchantement de cette scène pour des voyageurs qui ont marché pendant cinq mois presque seuls, dans les montagnes aussi escarpées qu'immenses du Bischur et du Ghurwal. De cette hauteur, nous eûmes une dernière vue des montagnes neigeuses et du pic de Benderpouch.

De là nous descendîmes rapidement, puis nous aperçûmes la ville et les jardins de Deyrah, entourés de belles cultures. Nous descendîmes encore pour arriver à Nagel, village qui est peu éloigné de la plaine; enfin, nous traversâmes Deyrah.

Le lendemain matin nous quittâmes le Dhoun, traversâmes la passe de Tiré, et nous arrivâmes à Saharenpore dans la nuit du 30 juillet 1815.

FIN DU TRENTE-CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

VOYAGES EN ASIE. — Dix-neuvième siècle. 1

FRASER. (1821-1822.) Voyage au Khorasan. *ib.*

Départ de Bombay. Côte désolée. Muscat. Ile de Kichmi. Bouschird. Le Dechtistan. Kuzroun. *ib.*

Description du Khorasan. Mœurs et coutumes. 91

Rumis. Lasdjird. Simnoun. Douletabad. Damghân. 121

Bostam. Schahroud. Départ pour Bedecht. 144

Meyomeid. Abbassabad. Mezinoun. Sebzewar. Nischapore. 165

Mahomet-Amin-Khan. Derroud. Tourghabeh. 191

Meched. Medressés. Études. Commerce. Visite au tombeau. 210

Visite au prince. Conversation sur l'astronomie. Ancienne Tous. 247

Départ de Meched. Tchinnaran. Begnezer. Cotchoun. 275

Schirwan. Boudjnourd. Sarrivan. Semelghan. Gorgan. 299

Hydrabab. Pisserok. Goumbuz-i-Caoûs. Arrivée à Astrabad. 317

Voyage dans les provinces persanes situées sur les côtes méridionales de la mer Caspienne. (1822.) 334

Astrabad. Kourdmehelleh. Nokendeh. Aschreff. Sari. Ferhabad. *ib.*

Ghilan. Enzellé. Recht. Scheffiroud. Caleserai. Ardebil. Tébriz. 364

Voyage aux monts Himalaya. (1815.) 421

FIN DE LA TABLE

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

G
161
M77
1833
t.35

Montémont, Albert Etienne de
Bibliotheque universelle des
voyages

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 04 24 04 013 7